

# **Fidelma 20- La Parole Des Morts**

**Tremayne, Peter**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# PETER TREMAYNE

La colombe de la mort

Grands détectives

10  
18



**PETER TREMAYNE**

**LA COLOMBE DE LA MORT**

Traduit de l'anglais par Hélène Prouteau

INÉDIT

**10 /18**

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :

## The Dove of Death

© Peter Tremayne, 2009.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2012, pour la traduction française.

ISBN 978-2-264-05580-4

*Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

Le juge pardonne aux corbeaux et accuse les colombes.

Juvénal, fin du I<sup>er</sup> siècle-début du II<sup>e</sup>

*Non semper ea sunt quae videntur.* Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent.

Phèdre, environ 15 av. J.-C. -50 apr. J.-C.

## PERSONNAGES PRINCIPAUX

*Sœur Fidelma* de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice dans l'Irlande du VII<sup>e</sup> siècle

*Frère Eadulf* de Seaxmund's Ham des terres des South Folk, son époux

Sur l'Oie bernache

*Bressal* de Cashel, cousin de Fidelma et ambassadeur de son frère, Colgú, roi de Muman

*Murchad*, capitaine

*Gurvan*, son second

*Wenbrit*, mousse

*Hoel*, homme d'équipage

Sur l'île de Hoëdic

*Frère Metellus*, un religieux romain

*Lowenen*, chef

*Onenn*, sa femme

Sur la péninsule de Rhuy's

*Abbé Maelcar*, de l'abbaye de Saint-Gildas

*Frère Ebolbain*, son scribe

*Aourken*, une veuve

*Berran*, un bouvier

*Biscam*, un marchand

*Barbatil*, père d'Argantken

*Coric*, son compagnon

À la forteresse de Brilhac

*Macliau*, fils du *mac’htiern* ou seigneur de Brilhac

*Argantken*, maîtresse de Macliau

*Trifîna*, sœur de Macliau

*Iuna*, intendante

*Bleidbara*, chef de la garde à Brilhac

*Boric*, son traqueur et second

*Iarnbud*, *bretat* ou juge du *mac’htiern* de Brilhac

*Riwanon*, épouse d’Alain I<sup>er</sup> de Bretagne, dit le Grand (Alan Veur), roi des Bretons

*Budic*, chef de sa garde

*Ceingar*, sa servante personnelle

*Alan Veur*, roi des Bretons

*Canao*, *mac’htiern* ou seigneur de Brilhac *Kaourentin*, un *bretat* ou juge de Bro-Gernev (Cornouaille)

À Govihan

*Héraclius*, un apothicaire de Constantinople

*Le Koulm ar Maro*, « la colombe de la mort »



## NOTE HISTORIQUE

Cette histoire se déroule pendant l'été 670 et succède aux événements rapportés dans *Le Concile des maudits*<sup>1</sup>. Fidelma et Eadulf viennent d'assister au concile d'Autun dans les terres de Burgondie. Ils ont embarqué à Naoned (Nantes) en Armorique, « la terre avant la mer ». Pour rentrer en Irlande, ils doivent longer la côte sud de la péninsule avant de faire voile vers le nord en évitant les écueils de Penmarc'h, puis vers le nord-ouest en traversant la baie d'Audierne.

L'Armorique est devenue la « Petite Bretagne ». Au cours des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, la population gauloise d'origine (gauloise et donc celte) a été renforcée par les vagues de réfugiés celtes venant de l'île de Bretagne. Ces Britons fuyaient les envahisseurs angles et saxons qui se taillaient des royaumes dans le sud de l'île de Bretagne – des royaumes qui finiraient par s'unir au X<sup>e</sup> siècle pour former l'Angleland ou England.

Comme l'a écrit saint Gildas (décédé aux environs de 570) dans *De excidio et conquestu Britanniae* (Sur la ruine et la conquête de la Bretagne), les Celtes britanniques avaient été massacrés ou forcés d'embarquer sur des navires pour échapper aux « *ferocissimi Saxones* ».

Les réfugiés britanniques, qui importèrent en Armorique un dialecte celte proche de celui des Gaulois, s'appellent aujourd'hui les Bretons. J'ai utilisé ce nom pour les distinguer des Britons d'origine.

Du temps de Fidelma, les grandes abbayes bretonnes étaient des centres d'enseignement et de savoir. Les premiers manuscrits en breton qui nous sont parvenus datent du VIII<sup>e</sup> siècle alors que les plus vieux textes en français remontent au IX<sup>e</sup>. Il s'agit du *Leiden Mss Vossianus*, aujourd'hui à Leyde, aux Pays-Bas. C'est un traité de biologie rédigé par des lettrés bretons, un ouvrage unique parmi les manuscrits celtes car il contient des termes médicaux. C'est aussi au VIII<sup>e</sup> siècle que l'on a pu distinguer le breton du comique et du gallois. Avant cela, ces dialectes issus de leur parent britannique n'étaient pas encore différenciés. Voilà pourquoi, dans cette histoire, Fidelma et Eadulf, qui ont des connaissances en celte des Britons, trouvent difficile de comprendre le celte d'Armorique.

Les religieux bretons écrivait également en latin. Peuvent en témoigner les vies d'une quarantaine de religieux entre le VII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, et aussi le *Libri Romanorum et Francorum*, qui est un traité juridique armoricain. Des érudits l'avaient défini comme un recueil de *Canones Wallici*, de lois galloises, mais on pense maintenant qu'elles étaient bretonnes et remontaient au VI<sup>e</sup> siècle. La copie qui nous est parvenue date du IX<sup>e</sup> siècle.

À l'époque où se déroule ce roman, la Petite Bretagne est divisée en royaumes qui ont juré allégeance à un seul roi. En raison du nombre réduit de documents que nous possédons et de la confusion des dates, les différents règnes sont difficiles à établir avec certitude. Nous savons cependant qu'au cours de la période qui nous intéresse régnait Alan Veur (le Grand).

En 670, le territoire le plus puissant s'appelait Domnonia<sup>[1]</sup> (il allait du Trégor au pays de Dol) et Alan Veur appartenait à la famille régnante de ce royaume. Domnonia s'était unie avec les terres de Bro-Erech, situées au sud et rebaptisées Bro-Waroch en l'honneur d'un de leurs dirigeants les plus illustres. Cela correspond plus ou moins au Morbihan. Il y avait aussi au sud-ouest le royaume de Bro-Kernev appelé plus tard Cornouaille. À cette époque y régnait Gradlon, fils d'Alan. Au nord-ouest de la péninsule se trouvait Bro-Leon, dont le dernier roi, Ausoch, mourut vers 590. Ce petit royaume était donc devenu un fief. Et n'oublions pas le territoire semi-indépendant de Pou-Kaer ou Poher, qui finit par s'unir à la Cornouaille.

Ces noms trahissent les origines de certains des réfugiés britanniques. Domnonia avait été fondée par des réfugiés de Dumnonia, située en Grande Bretagne du Sud, qui plus tard deviendra le Devon. Kernev ou Cornouaille en Bretagne est le même nom que Kernow ou Cornwall en Grande Bretagne.

J'ai accepté la chronologie de saint Théophane le Confesseur (v. 758-818), l'aristocrate byzantin devenu moine et historien, quand il affirme que le *pyr thalassion* (mer ou feu liquide) a été inventé juste avant 670. Il fait remarquer que ce que nous appelons maintenant le « feu grec » a été découvert par Callinicus, un architecte qui avait fui Héliopolis<sup>[2]</sup> en Phénicie (la vallée de la Bekaa au Liban). Après la conquête de cette région par les musulmans, Callinicus avait gagné Constantinople. Ce « feu liquide » était d'autant plus difficile à éteindre que l'eau propageait le feu. À une époque aussi tardive que le X<sup>e</sup> siècle, l'empereur Constantin VII, dit Porphyrogénète, mettait son fils en garde dans le *Traité sur l'administration de l'empire* : Il y a trois choses que tu ne dois pas donner à un étranger : une couronne, la

main d'une princesse royale et le secret du « feu liquide ».

## CHAPITRE PREMIER

À la poupe du navire marchand, Fidelma de Cashel, négligemment appuyée à la rambarde, regardait s'éloigner la côte.

– Quel bonheur de rentrer à la maison, cousin Bressal ! dit-elle en souriant au grand jeune homme roux qui se tenait près d'elle.

Ils se ressemblaient, avaient le même âge et on aurait pu les prendre pour le frère et la sœur. Bressal avait un visage avenant à la mâchoire volontaire et des yeux gris-vert rayonnant d'intelligence. Ses vêtements bien coupés étaient ceux d'un riche marchand, mais sa silhouette musclée et athlétique trahissait l'entraînement d'un guerrier.

– Je me suis absentée trop longtemps du royaume de mon frère, poursuivit Fidelma. Espérons que la traversée jusqu'à Ard Mhór nous sera favorable.

Le prince des Eóghanacht de Cashel acquiesça.

– Le temps est au beau et le vent, bien qu'assez faible, souffle du sud. Il gonflera nos voiles dès que notre capitaine changera de cap et nous filerons à bonne allure.

On apercevait encore la côte au loin et le soleil brillait par intermittence dans un ciel de traîne. Le solide navire marchand – le *Gé Ghúirainn*, l'*Oie bernache* – était à une demi-journée des marais salants de Gwenrann<sup>[3]</sup> et naviguait pour l'instant contre les vents dominants.

– Il me semble que tu connais bien ce bateau et son brave capitaine, fit observer Bressal.

– Quand j'ai vu que l'*Oie bernache* était amarrée dans le port de Naoned, j'ai cru rêver. J'ai passé bien des jours sur ce vaisseau quand Murchad avait embarqué un groupe de pèlerins d'Ard Mhór qui allait se recueillir sur la tombe de saint Jacques en Galice<sup>2</sup>.

Bressal sourit.

– Je t’imagine mal en pèlerine, Fidelma. En vérité, je n’ai jamais compris pourquoi tu étais entrée en religion.

La remarque de son cousin – elle avait grandi avec lui – ne troubla pas Fidelma le moins du monde.

– C’est l’abbé Laisran qui m’a persuadée de m’engager dans cette voie, répondit-elle en haussant les épaules. Je venais de terminer mes études de droit à l’école du brehon Morann à Tara et j’hésitais sur la voie à suivre.

– Mais tu avais été admise au rang d’*anruth*, le titre le plus élevé avant celui d’*ollamh*, de professeur de droit. Pourquoi n’as-tu pas continué ? Tu serais devenue le chef brehon du roi !

Fidelma fit la grimace.

– Je ne voulais pas que l’on puisse attribuer ma réussite à mes relations familiales. Et puis j’avais envie de bouger, je refusais d’être entravée...

– Et tu es entrée à l’abbaye de Brigitte, à Cill Dara, où ce ne sont pas les règles et les restrictions qui manquent !

– Je n’en avais pas vraiment conscience, se défendit Fidelma. L’abbaye avait besoin d’une personne qualifiée dans le domaine juridique. Ensuite, j’ai quitté Cill Dara pour les raisons que tu sais et depuis, je ne me suis plus jamais soumise à une quelconque autorité.

– Eadulf m’a dit qu’en quittant la Burgondie, vous vous étiez embarqués sur un fleuve pour une navigation de plusieurs jours.

– Nous assistions à un concile, à Autun, avec des évêques et des abbés d’Éireann. Quand nous les avons quittés, l’abbé Ségdæ d’Imleach était encore en grande discussion avec les membres du concile. Mais comme ils n’avaient plus besoin de nos services, nous nous sommes éclipsés pour rentrer chez nous.

Fidelma était tombée sur son cousin Bressal alors qu’elle arpentait les quais dans le port animé de Naoned. Il lui avait expliqué que le roi Colgú – le frère de Fidelma – l’avait envoyé négocier un accord commercial avec Alan Veur, le roi des Bretons. Il s’agissait de ramener des cargaisons de sel à Muman. Le sel était très apprécié dans les cinq royaumes d’Irlande et certains étaient prêts à tout pour en obtenir. Celui des marais de Gwenrann – qui signifiait « le pays blanc » à cause de ses longues étendues de sel d’un blanc éblouissant – était célèbre depuis des siècles et son prix très élevé.

Grande fut la surprise de Fidelma quand elle découvrit que son cousin avait voyagé sur *l'Oie bernache*, témoin d'une de ses aventures les plus périlleuses. Le navire avait accosté à Naoned par hasard. Les marais de Gwenrann étaient situés à l'ouest et les cales du navire déjà remplies de sacs de la précieuse substance arrachée à la mer. En découvrant que le roi Alan Veur séjournait dans sa forteresse de Naoned, Bressal était allé le remercier et lui présenter ses hommages, comme l'exigeait le protocole. L'accord signé avec le roi n'était pas seulement commercial, il servait à entretenir les bonnes relations entre les ports de Muman et ceux de la Petite Bretagne.

– Quel bonheur que tu sois venue à Naoned ! s'exclama Bressal. Un peu plus et nous voyagions séparément, ce qui n'aurait pas manqué de me contrarier quand je l'aurais appris. Ah ! Nous virons de bord.

Murchad, le capitaine, lançait des ordres pour la manœuvre. C'était un homme robuste, aux cheveux grisonnants et au visage buriné, avec un gros nez et des petits yeux malins où brillait souvent une lueur d'ironie. Gurvan pesa de tout son poids sur la barre tandis que l'équipage tirait sur les drisses. Fidelma et Bressal s'accrochèrent à la rambarde, le pont piqua du nez, se releva, les mâts oscillèrent et les voiles claquèrent en prenant le vent. Puis ce fut à nouveau le silence et le navire glissa tranquillement sur les flots bleus.

Murchad alla dire deux mots à son second, vérifia le cap, puis se tourna avec un sourire amical vers les deux jeunes gens avant de disparaître à l'intérieur du vaisseau.

– Toujours aussi peu loquace, notre ami Murchad, plaisanta Bressal.

– Il a l'œil à tout. Avec lui, nous ne craignons rien, il affronte les tempêtes et les pirates avec le même courage.

– Pour avoir navigué avec lui depuis Ard Mhór, j'ai eu le temps d'apprécier ses qualités, renchérit Bressal. Mais j'ai hâte de retrouver la terre ferme. Je n'ai pas le pied marin.

Il jeta un regard autour de lui.

– À ce propos... où donc est passé Eadulf ?

Fidelma se mit à rire.

– Il n'apprécie pas plus que toi les traversées en mer. Murchad a tenté de le convaincre qu'il valait mieux pour lui rester sur le pont et garder les yeux fixés sur la ligne d'horizon, mais il n'a rien voulu savoir et il est descendu dans notre cabine. Le pauvre, nul doute qu'il souffre en

ce moment de pénibles nausées.

– J’apprécie beaucoup ton mari bien que...

Bressal hésita et rougit.

– Bien qu’il soit saxon ? lança Fidelma sans acrimonie.

Bressal haussa les épaules.

– On entend tellement d’histoires déplaisantes sur les Saxons, cousine, qu’on ne peut s’empêcher de se demander si ce peuple est fréquentable. Heureusement, un homme de la valeur d’Eadulf aide à contrebalancer cette mauvaise réputation.

– Tous les peuples ont leurs qualités et leurs défauts, répliqua Fidelma.

– Sans doute. Il n’empêche que la nouvelle de vos noces a semé la consternation chez un certain nombre de personnes.

– Oui, chez les fanatiques qui souhaiteraient que les frères et sœurs de la foi demeurent célibataires.

– Je ne pensais pas à eux, mais aux nobles qui auraient préféré que tu épouses un prince des cinq royaumes et non un étranger.

Une lueur dangereuse s’alluma dans les yeux verts de Fidelma.

– Compterais-tu parmi ceux-là ?

Bressal sourit.

– À cette époque, je n’avais pas encore rencontré Eadulf.

– Et maintenant ?

– J’ai appris à ne pas juger prématurément un individu isolé. Aujourd’hui, je considère qu’Eadulf est des nôtres, et je le défendrais l’épée à la main si les circonstances l’exigeaient.

Soudain, le bateau tangua tandis qu’une énorme vague le prenait par le travers et Fidelma se raccrocha à son cousin en riant.

– Pour l’instant, l’objet de ton affection gît au fond de sa couchette et il ne risque rien.

Elle leva les yeux vers le gréement. Le vent du sud avait encore faibli.

– Typique des vents d’été dans ces régions, lady ! s’écria Gurvan, le

second. Et nous venons d'essuyer une « vague scélérate », de celles qui surgissent de nulle part. Dès que nous aurons passé le Treizh an Tagnouz<sup>3</sup>, les vents se renforceront, dès demain nous filerons à grande allure.

Fidelma le remercia de ces renseignements.

– Nous avons traversé ce Treizh an Tagnouz à l'aller, commenta Bressal. Dans la langue locale, *treizh* veut dire « passage » et *tagnouz* « dangereux ». C'est un goulet assez large au milieu d'un chapelet d'îles d'où on aperçoit à peine le continent.

– Dis-moi, pourquoi mon frère t'a-t-il choisi pour escorter cette cargaison ? lui demanda Fidelma.

– Parce que je parle la langue des Britons qui est proche de celle qui est en usage en Petite Bretagne. Rappelle-toi, j'ai séjourné pendant assez longtemps à la cour de Gwlyddien après que tu lui as rendu de si grands services lors de ton séjour à Dyfed.

– Le roi que tu as rencontré est-il d'un commerce agréable ?

– Alan Veur ? Je l'ai trouvé fort plaisant et les coutumes de son peuple sont assez similaires aux nôtres. Mais, comme la plupart des monarques, il doit sans arrêt lutter contre les intrigues et la rapacité des uns et des autres. Des rumeurs me sont parvenues...

– Avez-vous faim, lady ? Vous plairait-il de manger quelque chose ? les interrompit une voix flûtée.

C'était Wenbrit, le jeune mousse avec qui Fidelma s'était liée d'amitié lors de son expédition à Saint-Jacques-de-Compostelle.

– Le soleil a dépassé son zénith, poursuivit Wenbrit. Je peux vous servir de la viande séchée, du fromage et du cidre dans la grande cabine.

Fidelma lui sourit.

– Ce n'est pas de refus. As-tu demandé à Eadulf s'il voulait se joindre à nous ?

– Oui, mais il m'a jeté une sandale et s'est retourné dans sa couchette, pouffa le garçon.

– Alors nous le laisserons à ses tourments, ironisa Bressal. Je te suis, cousine.



Une fois attablée dans la grande cabine de *l'Oie bernache*, Fidelma éprouva une étrange sensation. La dernière fois qu'elle avait pris un repas sur ce navire, c'était en compagnie des pèlerins de l'abbaye de Magh Bîle alors qu'ils faisaient route pour le tombeau de saint Jacques. Maintenant, elle était l'unique passager avec Eadulf et Bressal. À l'exception des cabines réservées aux membres d'équipage, les autres étaient remplies de sacs de sel.

Se retrouver sur ce vaisseau en plein été avec des compagnons qu'elle connaissait de longue date donnait à Fidelma l'impression d'un temps suspendu. Elle poussa une exclamation de joie en voyant un gros chat noir perché sur un meuble. Luchtigern, « le seigneur des souris », lui avait sauvé la vie lors de son précédent séjour à bord. Curieusement, l'animal sembla la reconnaître et sauta sur le plancher avec un petit miaulement avant de venir se frotter contre ses jambes. Elle se baissa pour caresser sa fourrure soyeuse et sentit une grosseur à l'arrière de la tête.

Wenbrit, qui mettait le couvert, la vit froncer les sourcils.

– Quelque chose ne va pas, lady ?

– Luchtigern semble avoir une tumeur au cou.

Le chat, après avoir bien ronronné, s'éloigna d'un bond, comme s'il se rappelait une affaire urgente à traiter.

– Ne vous inquiétez pas, lady, c'est juste un peu de poix qui s'est prise dans ses poils. Je la couperai tout à l'heure.

La poix, une résine tirée du bois de pin, était utilisée pour imperméabiliser les voiles et les coques de navire, ainsi que les récipients en tout genre. En refroidissant, ce liquide noir et visqueux avait tendance à former des grumeaux.

À l'origine, Luchtigern était le nom d'un chat légendaire vivant dans les grottes de Dunmore, en Éireann, et qui avait défait les guerriers du roi de Laigin. Malgré tous leurs efforts, ces derniers n'avaient jamais réussi à le tuer car « le seigneur des souris » était bien trop rusé pour les humains. En tout cas, Fidelma devait une fière chandelle au Luchtigern de *l'Oie bernache* qui l'avait prévenue de l'arrivée d'un ennemi voulant l'assassiner.

Fidelma se languissait de retrouver Cashel, la capitale du royaume de son frère. Son jeune fils, Alchú, lui manquait et elle regrettait de s'être absentée si longtemps. Les missions qui lui étaient imposées

l'éloignaient trop souvent de son foyer. En tant que juriste célèbre et membre de la famille royale, il lui était difficile de se soustraire à ses devoirs, mais elle avait récemment pris la décision de ne plus se laisser dévorer par ses obligations. N'avait-elle pas payé sa part de contraintes imposées par son rang et son peuple ? Et plus d'une fois risqué sa vie ? Elle et Eadulf ne méritaient-ils pas un peu de repos ? Fidelma secoua la tête en réalisant que si elle n'y prenait garde, ses regrets risquaient de se changer en ressentiment contre son frère.

Ses pensées revinrent à Eadulf, allongé sur la couchette qu'elle avait occupée lors de son premier voyage à bord. Les vomissements et les nausées du mal de mer étaient très pénibles à supporter et il avait commencé à se sentir mal dès qu'ils avaient quitté l'embouchure du fleuve Liger<sup>4</sup>, sur lequel ils naviguaient depuis Nebirnum<sup>5</sup>, non loin d'Autun, pour rejoindre Naoned. Ce concile auquel ils avaient assisté, rebaptisé « le concile des maudits » par les gens de la région, avait été une lourde épreuve. Et dès qu'ils avaient quitté Naoned pour longer ce que les Bretons appelaient « la côte sauvage », Eadulf, malade, s'était retiré dans sa cabine.

Ils rompirent le pain frais que Wenbrit s'était procuré à Naoned et attaquèrent gaiement leur repas.

– À une heureuse traversée ! s'écria Bressal en levant son gobelet de cidre et en choquant celui de Fidelma.

– Heureuse et rapide ! renchérit-elle.

– Tu penses au petit Alchú ?

– Tout juste.

– Tu as tort de t'inquiéter. Je l'ai vu juste avant de quitter Cashel. Muirgen et Nessán s'en occupent très bien. Ils l'adorent et ne regrettent pas une seconde d'avoir échangé leur vie de bergers à Gabhlán pour celle de nourrice et de...

Il hésita, cherchant le mot exact, et se décida pour *cobairech*, qui signifiait un aide ou un assistant. En vérité, Muirgen s'était merveilleusement adaptée à sa nouvelle condition dans le grand palais de Cashel, qui la changeait avantageusement de sa mesure isolée dans les montagnes de l'Ouest. Quant à Nessán, il surveillait les troupeaux destinés à l'alimentation des habitants du château et remplissait des tâches ponctuelles quand c'était nécessaire. Depuis l'enlèvement d'Alchú par Uaman, l'infâme lépreux seigneur des défilés de Sliabh Mis, le couple s'était dévoué corps et âme à ses nouveaux maîtres.

Cela n'empêchait pas Fidelma d'être accablée par la culpabilité. Son rôle de *dálaigh* l'éloignait régulièrement d'Alchú et elle avait le sentiment d'être une mauvaise mère. Au cours des six derniers mois, le couple avait été envoyé à Tara pour mener des investigations sur la mort du haut roi. À peine étaient-ils de retour au château que l'abbé Ségdæ d'Imleach, la plus importante abbaye du royaume de Muman, les suppliait de l'accompagner à Autun où devait se tenir un concile de la plus haute importance. Les décisions qui s'y prendraient risquaient d'influer de façon décisive sur les rites et la théologie de l'Église des cinq royaumes. Et maintenant, ils rentraient enfin chez eux, à Cashel. « Quel bonheur, songea Fidelma, de retrouver bientôt la paix et l'affection des miens ! » Elle en avait les larmes aux yeux.

Bressal la regardait d'un air préoccupé.

– Arrête de te faire du souci pour le bien-être d'Alchú. Tu n'as aucun motif de t'angoisser, je t'assure.

– Je sais, soupira-t-elle avant d'attaquer son repas. À propos d'autre chose, as-tu des nouvelles de Tara ? Sechnassach était un roi sage, aimé de son peuple et célébré par les bardes. Son assassinat risque de précipiter les cinq royaumes dans la guerre.

Bressal joua distraitement avec la nourriture dans son assiette.

– Sa mort menace l'unité des royaumes, reconnut-il. Mais grâce à ton intervention et à l'incarcération du coupable, le pire a été évité. Du moins pour l'instant.

– Et Cenn Fáelad, fils de Blathmaic, le haut roi qui vient de monter sur le trône, le tient-on en aussi haute estime que son frère Sechnassach ? Comment le peuple le considère-t-il ?

– Cenn Fáelad appartient aux Uí Néill du Sud, il est de la lignée des Sil nÁedo Sláine et des querelles internes ne cessent d'agiter cette famille. Sechnassach était parvenu à s'imposer et personne ne contestait son autorité. Malheureusement, Cenn Fáelad manque de diplomatie et il n'a pas les mêmes qualités de chef que son frère. Certains regrettent qu'il ait été élu.

– Pourtant, le *derbhfine*, le conseil qui comporte des membres de la famille sur trois générations, s'est bien réuni comme l'exigeait la loi ?

– Oui, Cenn Fáelad a été régulièrement élu, mais il semblerait que son cousin Finsnechta Fledach, fils de Dúnchad, l'oncle de Cenn Fáelad, a soulevé des objections. Il estime que le trône aurait dû lui revenir.

- La décision du *derbhfine* a force de loi.
- Cenn Fáelad a tenté de calmer son cousin en le nommant seigneur de Brega, dans le royaume de Midhe6.
- Un joli cadeau. Et il n'est toujours pas satisfait ?
- D'après la rumeur, Finsnechta tenterait de persuader les chefs et les rois des provinces de rallier sa cause pour défier son cousin. On prétend même qu'il aurait fait voile pour Iona afin d'obtenir l'appui de l'abbé Adomnán.

Fidelma se rembrunit.

- Il semblerait que des temps troublés s'annoncent.
- Ton frère est bien décidé à tenir Muman hors de cette affaire qu'il considère comme un conflit privé entre les Uí Néill du Sud et ceux du Nord.
- Une attitude difficile à tenir, surtout si le haut roi légalement élu fait appel à Colgú pour le soutenir, une démarche des plus justifiées.
- Voilà le problème avec notre système de gouvernement, soupira Bressal. Des conseils élisent nos rois et ensuite, des débats ont lieu pour savoir si cette décision était juste. Les Saxons ne prennent pas cette peine. Le fils aîné est le seul légitime et s'il parvient à garder son trône en abusant de la force, peu importe.
- *Violentia praecedit jus*, grommela Fidelma. Dans leur cas, la force précède le droit, et ce n'est pas un exemple à suivre.

Quand ils eurent fini de manger, Fidelma se rendit auprès d'Eadulf qui poussait de petits grognements de détresse dans son sommeil. Fidelma sourit et referma doucement la porte de la cabine avant de rejoindre son cousin sur le pont.

Le ciel s'était couvert et une chape d'un gris uniforme se reflétait dans les flots. Quant au vent qui avait tourné, ils l'avaient maintenant dans la figure.

Gurvan était toujours à la barre.

- On pourrait bien essuyer une tempête, maugréa-t-il. Avec éclairs et roulements de tonnerre dans les lointains.
- Vous croyez que cela nous retardera ? s'inquiéta Fidelma.

– Non, pensez-vous. À cette saison, le temps est instable. Les pluies succèdent au soleil qui ne tarde pas à réapparaître. Dès que nous aurons franchi le passage entre les îles, le vent forcera à nouveau et nous sera favorable.

Bientôt ils distinguèrent les rivages de Hoëdic, « le caneton », et de Houat, « le canard ». Ils allaient devoir se faufiler entre ces îles et la péninsule de Beg Kongell<sup>7</sup>.

Tout à coup, alors que Gurvan leur parlait, Fidelma et Bressan le virent plisser les paupières. Au même moment une voix en haut du grand mât retentit :

– Navire droit devant !

Fidelma repéra un point à l'horizon qui se transforma bientôt en un bateau avançant toutes voiles dehors dans leur direction.

– Appelez le capitaine ! ordonna Gurvan.

– Quelque chose ne va pas ?

– Nous avons affaire à un vaisseau conçu pour la vitesse qui se dirige droit sur nous.

Murchad ne tarda pas à apparaître. Aussitôt il grimpa dans le gréement.

– C'est un bateau de guerre, lança-t-il à Gurvan, le visage fermé.

Tout le monde se figea et, après quelques secondes de silence, le capitaine cria :

– Cap sur Hoëdic !

Gurvan donna des ordres à l'équipage.

– C'est sérieux, capitaine ? demanda Bressal.

– Les voies commerciales offrent de riches butins pour les bandits sans scrupules. Dans ces eaux, quand je vois un navire de ce genre foncer sur nous à vive allure, je préfère prendre mes précautions. Après il est trop tard.

Puis Bressal murmura quelque chose d'inaudible et descendit l'escalier menant à la coursive.

L'équipage s'efforçait maintenant de faire prendre le vent à l'Oie

*bernache* tandis que le bateau de guerre progressait inexorablement, les voiles tendues à craquer. Fidelma, qui le regardait grossir de seconde en seconde, s'accrocha à la rambarde tandis que *l'Oie bernache* commençait à virer de bord. Le navire étranger était maintenant juste derrière eux.

Elle vit Wenbrit passer la tête en haut de l'escalier.

– Va réveiller Eadulf et explique-lui ce qui se passe.

Le garçon disparut et Bressal les rejoignit. Il avait mis son casque et s'était muni de son épée et de son couteau de combat. Fidelma remarqua aussi qu'il tenait à la main la baguette de coudrier qui signalait sa fonction de *techtair*, d'ambassadeur de son roi.

– Votre équipage est-il armé, capitaine ? demanda Bressal.

Murchad fit la grimace.

– Désolé, mais nous ne sommes ni un bateau de guerre, ni des soldats entraînés à affronter ce genre de situation.

– S'ils tentent un abordage, nous devons leur résister, insista Bressal.

– Peut-être n'ont-ils aucune intention hostile, objecta Fidelma, et qu'ils appartiennent tout simplement à la flotte du roi des Bretons. Tu es *techtair*, *l'Oie bernache* est donc placée sous ta protection.

Murchad secoua la tête.

– Espérons que le capitaine de ce vaisseau respectera la fonction de votre cousin. Sauf qu'il n'y a qu'un drapeau blanc à leur grand mât, pas de symboles ou d'insignes sur leurs voiles. Et maintenant j'aperçois des archers qui s'apprêtent à entrer en action. Dans quelques secondes, ce navire sera parallèle au nôtre.

– Vous croyez que nous avons affaire à des pirates ? demanda Bressal d'un air grave.

Il avait utilisé le terme de *spúinneadaire-mara* -pilleurs des mers.

– Des pirates ? s'écria Eadulf qui titubait dans leur direction et s'accrocha à la rambarde, pâle comme un linge.

Fidelma se contenta de désigner le bateau étranger.

– Que proposez-vous, capitaine ? demanda Bressal.

– Je vais essayer d’atteindre Argol, le port de Hoëdic juste en face de nous. Si on parvient à s’y abriter et si des îliens nous prêtent main-forte, peut-être se décourageront-ils.

À l’instant où Murchad lançait des ordres, ils entendirent un sifflement et Gurvan, qui tenait le gouvernail, poussa un cri. Ils se retournèrent et fixèrent avec stupéfaction le second dont une flèche avait transpercé le cou. Un flot de sang s’écoula de sa bouche et il s’effondra.

Hoel, un des membres d’équipage, se précipita sur la barre pour la stabiliser.

– Stoppez sous voile et laissez dériver sinon vous mourrez ! cria en celte d’Armorique une voix portée par les flots.

Murchad, qui parlait bien cette langue, hésita un instant et donna l’ordre de ferler les voiles avant de se tourner vers Bressal.

– Nous n’avons pas d’autre solution. Leurs archers nous tueraient avant que nous atteignions le rivage.

Fidelma s’était précipitée auprès du second, dont le cœur avait cessé de battre. Le temps qu’elle retourne auprès d’Eadulf, le bateau ennemi avait immobilisé *l’Oie bernache* avec des grappins en fer et des hommes armés d’épées se hissaient à bord.

Bientôt, cette troupe envahissait le navire et rassemblait l’équipage. La scène semblait irréelle. Bressal avait été rapidement désarmé et il se tenait là, les bras ballants.

Soudain, une silhouette juvénile sauta sur le pont, entièrement vêtue de blanc, de ses bottes en cuir à sa chemise flottante en passant par sa courte cape. Le plus curieux était le couvre-chef rabattu sur le visage du nouveau venu qui portait une petite épée et une dague à la ceinture.

Il s’avança vers Murchad et Bressal, Fidelma et Eadulf se tenant un peu à l’écart.

Les assaillants qui surveillaient l’équipage se raidirent à son approche. À l’évidence, ils le reconnaissaient comme leur chef.

L’étrange personnage s’était arrêté devant Murchad, les mains sur les hanches. Le capitaine avait beau être un homme solidement bâti qui dominait l’autre de toute sa stature, le chef ennemi semblait de loin le plus menaçant.

– Comment s'appelle votre bateau ? demanda-t-il d'une voix coupante.

– *Gé Ghúirainn – l'Oie bernache.*

– Ah, *Iwerzhoniz.*

Fidelma reconnut ce mot, qui voulait dire « irlandais ».

– Que transportez-vous ?

– Du sel de Gwenrann.

– *Hollen ? Mat !* grommela le chef d'un air satisfait. Vous avez le choix, *Iwerzhonad*. Soit vous et votre équipage conduisez ce navire là où je vous l'indiquerai, soit vous mourez sur-le-champ.

Il aurait pu parler du temps qu'il faisait.

Bressal rougit et s'avança d'un pas.

– Je suis Bressal de Cashel, émissaire du roi Colgú auprès d'Alan, roi des Bretons. Voici la baguette de coudrier symbole de ma fonction. Ce navire et sa cargaison sont placés sous la protection du traité qu'ils ont signé. J'exige...

Soudain il se plia en deux comme s'il avait reçu un coup dans le ventre, tomba à genoux et s'affala sur le pont. Fidelma réalisa alors avec horreur que l'homme en blanc tenait à la main un couteau maculé de sang.

– Vous vous trompez, lança ce dernier d'un ton ironique. Ce navire et sa cargaison sont placés sous *ma* protection.

Les membres de l'équipage le fixaient d'un air épouvanté. Dans tous les pays du monde connu, un *techtaire* était considéré comme intouchable et traité avec le plus grand respect par ses pires ennemis. La baguette de coudrier que Colgú avait remise à son cousin quand il s'était embarqué pour la Petite Bretagne avait roulé aux pieds de Fidelma qui la regardait, pétrifiée. Puis elle la ramassa.

– Il s'agit d'un meurtre, dit-elle d'un ton détaché.

L'individu vêtu de blanc se tournait vers elle quand Murchad laissa éclater sa colère.

– Comment osez-vous ? C'est un outrage intolérable et...

Le couteau jaillit et se planta avec la rapidité de l'éclair entre les côtes



du robuste capitaine qui s'agenouilla au ralenti devant l'assassin.

– Tuez ces religieux, ainsi que tous les membres de l'équipage qui refuseront de naviguer sous mes ordres ! cria-t-il en tournant les talons avant même que Murchad ait roulé à côté de Bressal. Pressez-vous, bientôt la marée sera contre nous.

## CHAPITRE II

Fidelma, hagarde, fixait les deux cadavres allongés côte à côte quand son mari lui saisit le bras et la tira vers la rambarde. Le crime qui s'était déroulé sous ses yeux lui avait causé un tel choc que sa nausée s'était instantanément dissipée. Une flèche vint se planter dans le bois de la balustrade, juste à côté d'eux.

– Saute !

Eadulf poussa Fidelma par-dessus le parapet et se jeta à l'eau derrière elle. Ils remontèrent à la surface, le souffle coupé. Les flèches pleuvaient.

– L'île ! s'écria Eadulf. Essaie de rester le plus possible sous l'eau jusqu'à ce que nous nous soyons éloignés.

Fidelma plongea et, tout en luttant sous les vagues, elle glissa dans sa ceinture la baguette de coudrier qu'elle tenait encore à la main. Eadulf n'avait pas grand espoir. Ils avaient peu de chances d'en réchapper vu que les pirates ne tarderaient pas à les poursuivre et ils seraient vite rattrapés car leurs vêtements les gênaient dans leur progression d'une lenteur décourageante.

Fidelma tenta de se débarrasser de la robe qui l'entravait. Avec Colgú, elle avait appris à nager dans la Suir, « la rivière sœur » qui coulait près de Cashel, et était une excellente nageuse.

Eadulf entendit hurler des ordres et lorgna vers *l'Oie bernache*. Ses craintes étaient fondées : une barque glissait le long de la coque avec trois hommes à son bord. Les deux fugitifs n'avaient aucune chance, le rivage de l'île était trop loin. Eadulf ferma les yeux et, brusquement, la colère l'envahit. Il était impossible que sa vie et celle de Fidelma prennent fin d'une façon aussi ridicule.

Fidelma lui cria quelque chose qu'il ne comprit pas. S'agissait-il d'un avertissement ?

Il se mit sur le dos et vit tout près de lui le contour sombre d'une embarcation se profiler sur le ciel, avec un seul homme à son bord.

Eadulf faillit s'en éloigner puis il remarqua que cet homme, revêtu de la robe des religieux, tenait d'une main la barre de son esquif et tendait l'autre dans sa direction. Eadulf voulut la saisir, la manqua, et se raccrocha à la poupe tandis que le bateau l'entraînait dans sa course.

L'homme se retourna, lâcha la barre, attrapa Eadulf par les épaules et le hissa jusqu'à lui. Le petit bateau tangua et dériva vers Fidelma qui agrippa la proue. L'homme laissa Eadulf toussant et suffoquant au fond de l'embarcation pour aller lui porter secours, puis il jeta un coup d'œil aux trois pirates qui ramaient dans leur direction.

Aussitôt, il empoigna les cordages commandant son unique voile et chercha le vent tout en bougeant la barre. Brusquement, l'embarcation fendit les vagues, filant sur les flots où elle laissa un sillon argenté.

Fidelma et Eadulf, qui s'étaient redressés, virent qu'ils distançaient *l'Oie bernache* et le navire ennemi.

– Je suppose que vous êtes des religieux ? demanda leur sauveur en latin.

Fidelma lui répondit dans cette même langue. Il était d'âge moyen avec un visage tanné par la vie au grand air, des yeux noirs et de longs cheveux noirs rasés sur le sommet de la tête. La tonsure de saint Pierre. Il ressemblait davantage à un marin qu'au religieux que trahissaient son habit et le crucifix sur sa poitrine.

Bien qu'il s'exprimât avec calme, il se retournait fréquemment.

– Nous vous remercions de votre geste généreux, mon frère, dit Eadulf en toussant car il avait avalé de l'eau salée.

– Vos remerciements sont peut-être prématurés, rétorqua le religieux. Vous n'êtes pas hors de danger, car si le bateau noir décide d'envoyer davantage de guerriers à vos trousses... nous ne sommes que de simples pêcheurs et notre île est trop petite pour que nous puissions vous cacher bien longtemps.

– Quelles sont vos intentions ? demanda Fidelma.

– Vous offrir notre aide, dans la mesure du possible. Je regardais la mer sur un promontoire quand on a attaqué votre vaisseau. Puis j'ai vu deux silhouettes qui tombaient à l'eau accompagnées d'une pluie de flèches. J'ai aussitôt sauté dans mon embarcation. Qui êtes-vous ?

– Fidelma de Cashel, et voici frère Eadulf.

– Et moi je suis frère Metellus de Lokentaz, l'abbaye de Gildas de Rhuy. Elle est située sur le continent mais je sers la petite communauté de pêcheurs de Hoëdic, où nous nous rendons.

– Les hommes pourront-ils nous prêter main-forte contre ces pirates ? s'enquit Eadulf.

Metellus secoua la tête.

– Les pêcheurs vivant ici avec leurs femmes et leurs enfants ne sont pas des guerriers. Nous pouvons nous charger de vos trois poursuivants, en revanche nous serons impuissants devant une troupe de brigands. Enfin, nous ferons de notre mieux. Je connais une cachette près du menhir de la Vierge.

– Un menhir ?

– Une pierre levée des Anciens qui servait de lieu de prière et qu'on a consacrée pour la nouvelle foi.

L'île qu'ils allaient aborder était plate avec des plages de sable, des prés verts piqués de fleurs jaunes et des maisonnettes de granit. Alors qu'ils entraient dans le port, les eaux prirent une couleur turquoise.

– Hoëdic me semble assez grande, fit remarquer Eadulf.

– Un mille sur deux, mon ami, pas suffisant pour échapper à vos ennemis s'ils décident de la fouiller.

Frère Metellus ferla la voile. Un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges les attendaient sur le quai en bois. Ils avaient sûrement été les témoins du drame.

Un vieillard interpella frère Metellus et il s'ensuivit une courte conversation dont Fidelma et Eadulf ne comprirent pas un traître mot. Des mains se tendirent pour les aider à débarquer tandis que Metellus amarrait son bateau.

– Vite ! s'écria le moine. Il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons vous trouver un endroit sûr.

– Ne vaudrait-il pas mieux faire face ? demanda Fidelma qui suivait des yeux les rameurs ennemis.

– Pour que leurs compagnons viennent en renfort ? Non, nous devons trouver un autre moyen de nous débarrasser d'eux.

Frère Metellus les entraîna vers les maisons du port. Ils n'avaient pas

parcouru plus d'une centaine de toises quand des mugissements de trompe retentirent.

Metellus s'arrêta, les sourcils froncés. Puis il grimpa avec agilité sur un mur.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Eadulf.

– Vos poursuivants renoncent... ils font demi-tour !

Il examina le ciel.

– Le capitaine de ces brigands les a rappelés parce que le vent a tourné et la marée va suivre.

– Pouvez-vous nous mener à un poste d'observation ? demanda Fidelma.

Malgré sa voix assurée, l'assassinat de sang-froid de son cousin et du brave capitaine Murchad l'avait profondément choquée, et Eadulf lut le désarroi sur son visage blême.

– Venez avec moi, dit frère Metellus en sautant avec légèreté sur le sol. L'île est peu élevée, cependant...

Il pointa du doigt un bâtiment.

– Il y a cette chapelle, que nous sommes en train de coiffer d'une tourelle.

Ils y pénétrèrent à la suite du moine qui les conduisit jusqu'à une échelle menant en haut de la tour en construction. De là, ils avaient une vue plongeant sur la baie et distinguèrent le point noir de la barque des pirates réintégrant *l'Oie bernache* dont le destin était maintenant inéluctablement lié au bateau de guerre. Depuis leur perchoir, il leur sembla que le navire ennemi avait tremblé. En réalité, on venait de hisser les voiles et il commença à se détacher lentement de *l'Oie bernache* qui ne tarda pas à suivre son assaillant aux lignes fuselées conçues pour la vitesse.

– Ils prennent la direction du nord-ouest, murmura frère Metellus. Vous êtes sauvés.

– Sauvés ? lança Fidelma avec une ironie amère.

– Le capitaine de notre vaisseau et certains de ses marins ont été assassinés, expliqua Eadulf devant l'air surpris de Metellus. Et Bressal de Cashel, cousin de Fidelma et ambassadeur auprès de votre roi Alan

Veur, a été poignardé alors qu'il montrait la baguette de sa fonction à ces brigands. Cela ne laisse rien présager de bon.

Frère Metellus poussa un profond soupir.

– C'est un crime particulièrement haïssable de tuer l'émissaire d'un roi. Et maintenant venez avec moi, nous vous fournirons des vêtements secs.

Devant la chapelle, un pêcheur discuta quelques instants dans le dialecte local avec Metellus et s'éclipsa.

– Notre ami confirme le départ des navires, expliqua le moine.

Puis il désigna une maison en pierre, non loin.

– Allons chez moi.

À l'intérieur, une femme accueillante du nom d'Onenn leur apporta des robes. Quand elle se fut changée, Fidelma passa la main dans sa chevelure rousse pleine de sel, hésita à demander à se laver les cheveux et y renonça. Elle rejoignit autour d'une table Eadulf, Metellus et un vieil homme du nom de Lowenen, le chef de la communauté des îliens. Il avait un visage anguleux comme taillé dans le granit, des yeux verts et des sourcils broussailleux. Malgré son air revêché, il ne manquait pas de cœur et il exprima sa compassion pour les rescapés avec une certaine éloquence.

Metellus lui traduisit le récit d'Eadulf et de Fidelma qui rapportèrent leur aventure en détail.

– Vous avez une idée de l'identité du vaisseau qui vous a attaqués ? demanda Metellus quand ils eurent terminé.

Fidelma secoua la tête.

– Pour autant que je m'en souviennne, il ne portait pas de nom. Mais peut-être nous était-il dissimulé ? Cependant, je me rappelle bien le drapeau blanc qui flottait au grand mât.

– J'ai remarqué un emblème sur cet étendard, intervint Eadulf, mais je n'ai pas compris ce qu'il représentait. Par contre, j'ai vu une petite sculpture à la proue. Un oiseau qui ressemblait à une colombe.

Une ombre passa sur le visage de Metellus, que Fidelma fut la seule à remarquer.

– Vous devez vous tromper, dit le moine. Un navire de guerre, quand

il utilise un volatile comme symbole, choisit plutôt un oiseau de proie.

– Sans doute l’auteur de cette sculpture n’était-il pas aussi talentueux qu’il l’espérait.

– Un trait particulier vous a-t-il frappé chez le capitaine ?

– Il avait tout d’un jeune homme, répondit Fidelma, et il était vêtu de blanc de la tête aux pieds. Mais on ne distinguait pas son visage.

– Quel choix étrange pour un pirate ! D’un côté le blanc que l’on identifie à la lumière, à la sainteté, et de l’autre ce meurtrier sanguinaire...

–... de constitution assez frêle, avec une voix haut perchée et, malgré son apparente jeunesse, possédé par les instincts les plus sauvages. Je jure devant Dieu qu’il répondra de ses actes !

Fidelma avait prononcé ce serment sur un ton de haine glaciale. Il s’ensuivit un silence gêné. Jamais Eadulf ne l’avait entendue s’exprimer avec une telle violence.

– Est-il fréquent de rencontrer des pirates dans ces eaux ? s’empressa-t-il de demander.

– Oui, hélas, soupira Lowenen. C’est non loin d’ici que les galères romaines ont livré bataille à notre flotte.

– Votre flotte ? s’étonna Eadulf, imaginant déjà des bateaux de pêcheurs affrontant les Romains.

– Celle des Vénètes, les grands navigateurs de ces terres, répliqua fièrement le vieil homme. Elle comprenait deux cents navires et la bataille a duré de l’aube au coucher du soleil, mais quand le vent est tombé, nos navires se sont retrouvés immobilisés et les Romains les ont détruits. C’est cette bataille qui a ouvert la Gaule aux Romains. Un triste jour que celui où les Vénètes furent vaincus.

Le vieil homme poussa un profond soupir, comme si les combats s’étaient déroulés la veille.

Fidelma nota que Metellus, alors qu’il traduisait ces propos, semblait vaguement gêné.

– Cela s’est passé il y a de nombreux siècles ! s’exclama Eadulf en réalisant que le vieux chef parlait de l’époque où Jules César avait conquis la Gaule.

– Certes, concéda Lowenen. Tout cela pour vous dire que les événements sanglants n'ont pas manqué dans ces parages. Tenez, il n'y a pas longtemps, des Saxons nous ont attaqués ici même.

Ce fut au tour d'Eadulf de paraître mal à l'aise.

– Pour l'instant, nous cherchons un moyen d'identifier nos assaillants.

Lowenen haussa les épaules.

– Naoned, juste à l'est sur le continent, est le port d'attache de nombreux marchands qui se sont enrichis en faisant du commerce sur toutes les mers. C'est un sérieux appât qui ne manque pas d'attirer les rats. Les Francs aimeraient bien s'emparer de la ville, ils lancent des expéditions de pillage dans les alentours et se sont déjà implantés un peu partout. Quand j'étais jeune, j'ai beaucoup navigué. Les frontières franques de la Neustrie étaient à trois jours de chevauchée de Naoned. On m'a rapporté qu'à l'heure actuelle, les seigneurs gardant les frontières se réclament de territoires situés à six heures du port. Ils opèrent de fréquentes attaques. Oui, les pirates et les assaillants ne sont pas inactifs dans ces eaux. Encore que l'aventure qui vous est arrivée avec ce vaisseau noir commandé par un capitaine vêtu de blanc soit tout à fait inédite.

Frère Metellus contemplait Fidelma d'un air troublé.

– Votre visage exprime le désir de vengeance, fit-il remarquer d'une voix douce.

Fidelma fronça les sourcils et, sentant le danger, Eadulf jugea préférable de répondre à sa place.

– Fidelma est un *dálaigh* réputé, une avocate des cours de justice des cinq royaumes d'Éireann. Elle est fréquemment consultée par des rois et des abbés. D'ailleurs, nous revenons d'un concile en Bourgogne où nous avons conseillé les prélats à leur propre demande. Ce que vous observez chez Fidelma n'est pas un désir de vengeance mais de justice.

Frère Metellus ne sembla pas impressionné.

– La justice et la vengeance sont parfois étroitement liées.

Fidelma pinça les lèvres.

– La loi permet de faire passer devant un tribunal ceux qui la transgressent. Il est vrai que ces assassinats de sang-froid concernent mon cousin, Bressal de Cashel, et mon ami Murchad d'Ard Mhór. Il



n'en demeure pas moins que leur meurtrier doit être poursuivi.

Frère Metellus haussa les épaules.

– Votre peuple n'a-t-il pas un système juridique comparable à celui de l'Irlande ? s'étonna Eadulf. Si le meurtrier est capturé, ne sera-t-il pas traduit devant un tribunal aux usages à peu près similaires ?

– Je ne suis pas breton, confessa le religieux, et je respecte la loi tant que la quête du coupable correspond à une quête de justice.

Fidelma soutint son regard et une petite flamme s'alluma dans ses yeux verts.

– Nous sommes d'accord. Si vous n'êtes pas breton, d'où venez-vous ?

– Je suis né et j'ai été élevé à Rome.

Fidelma comprit pourquoi il avait paru gêné en traduisant les commentaires de Lowenen.

– Vous êtes loin de chez vous, s'étonna Eadulf.

– Maintenant, mon foyer est ici.

Puis Metellus eut un échange rapide avec Lowenen.

– Il aimerait savoir ce que vous comptez faire, traduisit le moine.

– Rien tant que nous n'aurons pas rejoint le continent, où nous tenterons de trouver quelqu'un qui nous ramènera au royaume de mon frère. Pour l'instant, nous sommes sans ressources.

– Le continent est-il très éloigné ? s'enquit Eadulf.

– L'abbaye de Gildas est située à environ quatorze milles. C'est là que vit mon abbé. Avec un vent favorable, nous devrions y parvenir en deux ou trois heures. Si ma petite embarcation vous convient, je peux vous y emmener dès demain matin. Le soir tombe et il serait déraisonnable de se mettre en route dès maintenant.

– Nous ne voudrions pas être un fardeau, s'excusa Fidelma. Vous nous avez sauvés, ce qui est déjà beaucoup.

– Ne sommes-nous pas des serviteurs du Christ ? répliqua Metellus. De toute façon, il fallait que je me rende à l'abbaye pour me procurer du ravitaillement.

Il se tourna vers Lowenen.

– Je n’ai pas assez de place ici pour vous offrir l’hospitalité mais Onenn, l’épouse de Lowenen, a chez elle un lit supplémentaire. C’était celui de son fils, qui s’est noyé l’année dernière alors qu’il péchait du côté de Beg Lagad. Je suppose que vous...

– Oui, nous sommes mariés, le rassura Eadulf. Nous n’appartenons pas à la secte qui croit au célibat des religieux.

– C’est bien ce qu’il me semblait, rétorqua Metellus en soupirant. Quant à moi, je souscris aux enseignements de saint Benoît, qui estimait que la chasteté était un engagement essentiel auprès du Seigneur. J’ai d’ailleurs remarqué que Fidelma s’était présentée sous le nom de Fidelma de Cashel. Frère Eadulf dit que vous êtes une avocate des cours de justice, Fidelma. Il semblerait donc que dans votre pays, les deux ne s’excluent pas ?

– Je suis la sœur de Colgú, roi de Muman, le plus grand des cinq royaumes d’Éireann, dont la capitale est Cashel, dit Fidelma sur un ton de défi.

Son expérience lui avait appris qu’à Rome, mieux valait faire valoir ses titres si on voulait être respecté.

– Ma priorité va à la loi et à mon peuple, conclut-elle. Et je sers aussi l’Église, ce qui dans mon pays est parfaitement compatible.

Frère Metellus baissa la tête pour dissimuler un sourire.

– C’est un honneur de vous accueillir sur cette île, et je suis sûr que Lowenen partage mon avis. Quant à moi, avant de suivre la voix du Christ, je n’étais qu’un pauvre berger sur les pentes des monts Sabatins.

Fidelma se demanda s’il se moquait mais, avant qu’elle ait eu le temps de réagir, Metellus traduisait ses propos à Lowenen qui se leva, s’inclina profondément et se lança dans un petit discours.

– Il dit qu’il est très flatté de recevoir une princesse dans sa modeste demeure. Vous pouvez, ici, vous considérer chez vous.

Frère Metellus se leva à son tour.

– Ce soir, il y aura une fête pour célébrer votre arrivée dans l’île. C’est la coutume. Mais nous nous efforcerons de ne pas nous coucher trop tard. Maintenant, Lowenen va vous escorter jusque chez lui. Reposez-

vous, je viendrai vous chercher d'ici une heure ou deux.

Quand Metellus passa les prendre chez le chef et son épouse, Fidelma et Eadulf étaient loin d'imaginer les festivités qui les attendaient. Ils empruntèrent un sentier qui les mena jusqu'à un rivage où des feux avaient été allumés tout le long de la plage. Au-delà roulaient les flots noirs, avec des lignes d'écume là où les vagues se brisaient sur des rochers, chuchotant et murmurant avant de venir mourir sur le sable. Les gens s'étaient rassemblés autour d'un grand feu. Frère Metellus avait appris à ses hôtes que l'île comptait une centaine d'habitants et apparemment, ils s'étaient tous déplacés.

– Ici, la vie est très dure, expliqua-t-il, et les îliens saisissent toutes les occasions qui se présentent pour s'amuser un peu.

Quelques hommes jouaient de divers instruments, identiques à ceux que Fidelma connaissait à l'exception d'une flûte de Pan, d'une tonalité plus aiguë que son équivalent irlandais. Un jeune homme chantait et amusait des enfants qui frappaient dans leurs mains. Des plats odorants mijotaient dans des marmites et des brochettes de poissons grillaient dans les flammes. Frère Metellus les conduisit à une table où étaient disposés des légumes, des salades et des pichets de cidre car pour les pauvres, le vin du continent était trop onéreux. On les fit asseoir près d'Onenn et Lowenen.

Les chants, les danses et les libations se prolongèrent jusque tard dans la nuit. Bien qu'elle s'efforçât de dissimuler sa tristesse, Fidelma avait du mal à faire bonne figure. Eadulf l'aïda de son mieux, se chargeant de la conversation à sa place. Comme il avait étudié la médecine dans un célèbre collège irlandais, il se renseigna sur les plantes qu'ils mangeaient. Une surtout, avec des feuilles argentées au goût assez fort. Frère Metellus lui apprit qu'elle poussait un peu partout sur les sols sablonneux. Ses feuilles pointues et persistantes se consommaient toute l'année. L'été, elle produisait des fleurs jaunes, que les îliens utilisaient pour des infusions contre les maux d'estomac.

Après d'interminables discours ponctués par des toasts, frère Metellus se leva et annonça qu'ils devaient se retirer car ils s'embarquaient dès l'aube pour l'abbaye.

Visiblement soulagée, Fidelma prit congé et ils retournèrent à la maison de Lowenen où frère Metellus leur souhaita une bonne nuit. Dans leur petite chambre leur parvenaient les bruits assourdis de la fête. Fidelma s'assit sur le lit, tenant à la main la baguette de noisetier de Bressal qu'elle avait emportée avec elle. Elle la tourna et la retourna avant de la poser près du lit.

– Metellus connaît la signification de la colombe, dit-elle brusquement à Eadulf.

– Comment cela ?

– Une ombre est passée sur son visage quand tu lui as parlé de cet emblème sculpté.

– Tu es sûre ?

– Certaine. Et tu comprends bien que je ne peux pas rentrer à Cashel avant d'avoir débusqué l'assassin de mon cousin. De même, il m'est impossible d'abandonner l'équipage de Murchad. Je pense au jeune Wenbrit... et à tous les autres qui ont été faits prisonniers. Comment ignorer le sort affreux qui les menace ? L'esclavage ou même pire.

Eadulf, qui s'attendait à cette déclaration, lui fit face.

– Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux rentrer chez nous, auprès de notre fils et de ton frère, qui a tous les pouvoirs pour régler cette affaire ? Rien ne l'empêche d'envoyer une délégation, escortée de guerriers, au roi des Bretons. Ils seraient mieux armés que nous pour traquer ces brigands.

Fidelma secoua la tête.

– Je n'ai pas pris cette décision à la légère. Nous nous sommes absentés trop longtemps, notre fils a besoin de nous, je sais tout cela. Mais tu n'as aucune idée de la honte qui retombera sur moi si je ne découvre pas l'auteur de ces crimes. Les satiristes peindraient des taches sur mon visage et, plus affreux encore, sur celui de mon frère, qui pourrait être forcé d'abdiquer. La lignée des Eóghanacht serait à jamais stigmatisée.

Si Eadulf n'avait passé de nombreuses années en Éireann, il aurait considéré cette histoire comme un produit de l'imagination de Fidelma. Mais il avait appris à connaître l'importance que le peuple de sa femme accordait à l'honneur, appelé *enech*, la face. Elle avait raison, les Irlandais s'estimeraient déshonorés. Et ils attendraient qu'un poète écrive une satire pour faire monter des flétrissures au visage des coupables. Fidelma ne croyait pas plus que lui aux pouvoirs surnaturels des poètes et la nouvelle foi avait beaucoup contribué à balayer ces anciennes superstitions. Cependant, même si les Irlandais considéraient ces vieilles croyances avec une certaine ironie, ils étaient encore nombreux à les prendre au sérieux. Même la loi en tenait compte puisque le fait de composer une satire abusive était

passible d'une amende et d'une condamnation. De même, il était illégal de composer un texte malintentionné sur une personne décédée. Mais si la satire disait la vérité, un roi ou un noble devait la tolérer. Et si d'aventure le poète était traduit en justice et que la cour estimait son texte justifié, alors le plaignant perdait son prix de l'honneur.

– Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda Eadulf, comprenant qu'il avait perdu la partie.

Fidelma regarda au loin.

– Quelqu'un sur ces rivages connaît le navire qui nous a attaqués. En temps utile, j'interrogerai Metellus sur la signification de cette colombe. Je dois enquêter sur la direction prise par ce vaisseau de guerre et trouver l'endroit où *l'Oie bernache* a été amarrée.

– La mer est vaste.

– Nous avons fouillé des lieux plus vastes encore.

Eadulf poussa un soupir. Quelles que soient ses objections, Fidelma aurait le dernier mot. Rien ne la dissuaderait de mener ses investigations.

– Je suppose que tu vas te mettre au travail dès demain à l'abbaye de Gildas ? demanda-t-il d'un ton réprobateur.

– C'est une déduction logique.

Sur ce, elle se coucha et lui tourna le dos.

Eadulf souffla la chandelle et s'allongea, les mains derrière la tête. Sur la plage, la fête continuait. bercé par les éclats de rire et les échos de la musique, il ne tarda pas à s'endormir.

Quand il ouvrit les yeux, il faisait encore sombre, mais la lumière grise précédant l'aurore filtrait par la fenêtre, remplissant la pièce d'ombres indistinctes. Il se demanda ce qui l'avait réveillé puis il comprit : le vent avait changé de direction. Hier soir, il sifflait doucement, et maintenant il gémissait autour de la maison. En une nuit, la brise d'été s'était transformée en violentes bourrasques. À ses côtés, il entendait la respiration régulière de Fidelma.

Tant que cette tempête ne se calmerait pas, ils seraient bloqués dans l'île. Cela ne plairait guère à son épouse.

## CHAPITRE III

Fidelma arpentait la chambre avec une rage contenue. Metellus était passé les voir à l'aube pour confirmer ce qu'ils savaient déjà : tant que le temps ne se lèverait pas, ils étaient réduits à l'impuissance. En fin de matinée, il devint évident qu'ils devaient remettre leur projet à plus tard.

Leurs vêtements avaient été lavés, séchés et même raccommodés là où ils avaient été déchirés. Fidelma avait réussi à sauver son *cíorbholg*, le « sac à peignes » que les femmes de son pays portaient toujours à la ceinture, mais de nombreux objets lui manquaient. Elle n'avait ni miroir, ni savon, une de ses boucles d'oreilles en émeraude était perdue, ainsi que sa broche en or préférée. Bizarrement, son flacon de parfum au chèvrefeuille était intact. Quant à son *marsupium*, qui contenait de l'argent et ses documents personnels, il était resté dans la cabine de l'*Oie bernache*. Et Eadulf, qui s'était précipité sur le pont à l'appel de Wenbrit, ne possédait plus que ses vêtements. Tous deux dépendaient donc du bon vouloir d'étrangers.

Fidelma, qui ne tenait pas en place, annonça son intention d'explorer l'île. Frère Metellus leur proposa de leur faire visiter les quelques sites intéressants de Hoëdic et à midi, ils en avaient déjà fait le tour. L'île était si plate qu'elle donnait l'impression d'être à la merci d'une grosse vague qui l'engloutirait à jamais. Les principales habitations avaient été construites autour de la baie d'Argol, qui signifiait « danger ». « Un nom étrange pour un port », songea Eadulf. Le reste n'était que lande sauvage. Les dunes à l'est étaient couvertes de petites fleurs jaunes émergeant de feuilles d'un vert argenté et Eadulf reconnut la plante qu'ils avaient mangée en salade la veille. Il trouva aussi des pissenlits et des lis des sables. Fidelma, habituée aux montagnes, aux larges rivières et aux plaines fertiles, se demanda à voix haute pour quelles obscures raisons des gens avaient eu l'idée de s'installer ici. Puis elle s'excusa auprès de frère Metellus de questionner le choix de sa retraite.

– Pour vous dire la vérité, je n'ai rien choisi, répliqua-t-il d'une voix grave. Il s'agit d'une longue histoire.

– Nous avons le temps, plaisanta Fidelma.

– Très bien. Quand j’ai reçu l’appel de la vie religieuse, j’ai quitté ma famille, originaire des monts Sabatins, au nord de Rome. J’ai rejoint la communauté de Subiaco, le lieu qu’avait élu Benoît, le patriarche de tous les moines du monde occidental, pour s’éloigner de l’agitation et de la corruption de Rome. Cet homme, qui prônait la douceur et la modération, nous a laissé une règle permettant d’aborder la foi en toute simplicité, dans une quête sincère de la vérité.

– Le chemin est long d’ici à Subiaco, murmura Eadulf.

– J’y ai étudié pendant cinq ans avant d’accepter d’aller enseigner la règle de Benoît à l’Ouest, où une partie de la population observe des rituels en contradiction avec les nôtres.

– Vous êtes donc venu ici pour nous apporter la lumière ? ironisa Fidelma.

– Voilà dix ans que je vis chez les Bretons du Bro-Waroch et je crains de ne pas leur avoir appris grand-chose, avoua frère Metellus.

– Mais pourquoi vous enfermer dans cette petite île ?

– J’ai d’abord parcouru la campagne. Je portais la bonne parole tout en apprenant la langue des Bretons et celle des Francs. Il y a un an, je suis allé servir dans l’abbaye du bienheureux Gildas. Dans un premier temps, tout se passa bien, apparemment l’abbé Maelcar soutenait la règle de Benoît. Puis j’ai osé mettre en doute une interprétation des Écritures et l’abbé m’a suggéré de servir cette communauté isolée afin d’y apprendre l’humilité.

Fidelma plissa les paupières.

– Discuter librement des Écritures méritait-il pareil traitement ?

– Je m’étais opposé à l’abbé Maelcar, fils assez traditionaliste d’une famille noble de la forêt de Bro-céliande.

– N’est-ce pas lui qui aurait eu besoin d’une leçon d’humilité ? Interroger les textes profite aux deux parties, c’est ainsi que nous progressons.

– L’abbé ne partage pas votre vision des choses. Cependant, l’abbaye est un endroit assez plaisant... si on n’y reste pas trop longtemps.

Frère Metellus pointa du doigt une pierre levée qui faisait trois fois la

taille de Fidelma.

– Les habitants de Hoëdic l'appellent le menhir de la Vierge et non loin d'ici vous trouverez un cairn qui marque le dernier lieu de repos d'un chef mort avant l'arrivée des Romains. Les îliens racontent toutes sortes d'histoires sur leur ancêtre.

Ces récits ne prirent pas bien longtemps et le reste de la visite non plus. Le trio transi regagna le village sous un ciel lourd. Le vent continuait de souffler en rafales et un fin brouillard recouvrait la mer démontée. Ils croisèrent quelques personnes qui cultivaient de petits carrés de terres ou ramassaient des légumes. La plupart des pêcheurs s'étaient réfugiés chez eux. Dans le port, les bateaux dansaient sur l'eau, attachés les uns aux autres.

Fidelma jeta un regard languissant vers le continent invisible.

– Qui était le fondateur de l'abbaye à laquelle vous appartenez ? demanda Eadulf au moine pour tenter de la distraire.

– Gildas, un des Britons ayant fui les Saxons, comme beaucoup des ancêtres des habitants de l'île.

– J'ai bien conscience que mon peuple, les Saxons, n'est installé que de fraîche date dans l'île de Bretagne.

– Allons chez moi boire un gobelet de cidre, suggéra frère Metellus avec tact.

– Vous nous parliez de ce Gildas qui a fondé l'abbaye où vous serviez, dit Eadulf alors qu'ils se réchauffaient aux flammes de la cheminée.

– Son itinéraire est indissociable de l'invasion de l'île de Bretagne par vos ancêtres et je ne voudrais pas blesser votre sensibilité.

– Qu'importe ma sensibilité si votre récit est véridique, le rassura Eadulf. Vous-même, on vous a sûrement conté toutes sortes d'histoires sur les armées romaines qui ont conquis ces terres. Je suis certain que vous les avez écoutées avec intérêt afin d'apprendre à mieux cerner la vérité. Quel meilleur moyen de faire des progrès que de s'ouvrir au monde ?

Fidelma, qui avait toujours apprécié la tolérance et la largeur d'esprit d'Eadulf, hocha la tête d'un air approbateur.

– Oui, parlez-nous de Gildas, renchérit-elle. Je crois le connaître un peu.



Frère Metellus se renversa sur son siège.

– Il est né l'année où le grand général des Britons, Arthur, infligea une défaite aux Saxons à Bar-don Hill. Près d'un millier de princes saxons perdirent la vie. Cela se passait il y a environ un siècle et demi. Ces temps troublés furent suivis de vingt années de paix jusqu'à ce jour à marquer d'une pierre noire, à Camlann, où Arthur fut assassiné. Après cela, les Saxons reprirent leur marche vers l'ouest, et Gildas dut s'enfuir. C'est ainsi qu'il arriva sur l'île sœur avec d'autres réfugiés.

– L'île sœur ? demanda Fidelma, émergeant de ses méditations sur les brigands des mers qui ne cessaient de la hanter.

– L'île de Houat, qui signifie « le canard », par opposition à Hoëdic, « le petit canard ». Houat est située non loin d'ici, au nord-ouest. Gildas y a vécu et travaillé jusqu'à ce que le prince de Bro-Waroch l'invite à se rendre sur la presqu'île de Rhuys où il fonda une communauté. C'est là qu'il a écrit son fameux ouvrage sur la conquête et la ruine de la Bretagne.

– *De excidio et conquestu Britanniae*, intervint Fidelma à la surprise d'Eadulf et de Metellus. Je l'ai lu. Il y en a une copie dans le grand *scriptorium* de l'abbaye de Menevia, à Dyfed.

Et elle ajouta à l'adresse d'Eadulf :

– Si je me souviens bien, il reprochait au clergé et aux rois des Britons leurs querelles incessantes qui avaient permis aux Saxons de conquérir le pays. Gildas ne croyait-il pas que les Angles et les Saxons étaient des instruments de la colère de Dieu ?

– J'ai également lu ce livre, dit Metellus. Il est exact qu'après la mort du général Arthur, les chefs s'affrontaient continuellement et aucun d'eux ne se montra capable de rassembler les Britons afin de chasser les Saxons. Gildas compare les Britons aux Israélites, le peuple élu de Dieu qui perdit la foi et fut puni par le Seigneur. Il s'appuyait sur les prophéties de Jérémie pour prédire un avenir sinistre aux Britons s'ils ne renonçaient pas à leur mode de vie immoral. Gildas, un ascète habité d'une grande ferveur, a écrit plein d'ouvrages passionnants qu'on trouve dans la bibliothèque de l'abbaye. Je pense à ses épîtres sur les questions pastorales et la réforme de l'Eglise, et à son traité sur la pénitence... Votre Colomba l'admirait et se référait à lui comme à *Gildas sapiens*, Gildas le Sage.

– Et donc il a fondé un monastère, conclut Eadulf.

- Oui, sur la presqu'île de Rhuys.
- C'est là qu'il est mort ?
- Non car vers la fin de sa vie, il est retourné à Houat, où il s'est éteint il y a environ un siècle. Son corps a été ramené à Saint-Gildas où il est enterré derrière le grand autel.
- C'est une grande abbaye ?
- Elle abrite une communauté de cinquante moines.
- Est-ce un *conhospitae*, une maison double ?

Frère Metellus secoua la tête.

- Plus depuis que l'abbé Maelcar y a introduit la règle de Benoît. Quand j'y suis arrivé, les femmes avaient déjà déménagé.
- Et cet abbé Maelcar...
- Il vient de Bro-Waroch.

– Je connais peu de chose sur cette région, mais pourquoi certains l'appellent-ils Bro-Erech et d'autres Bro-Waroch ? Quel est le terme exact ? S'agit-il d'un royaume important ?

– Depuis le règne du père du roi Alan, on dit Bro-Waroch, c'est un vaste pays où j'ai beaucoup voyagé. Les premiers réfugiés venant de l'île de Bretagne ont dû reconquérir des territoires pour se protéger des incursions des Francs qu'ils ont chassés vers l'est. Ils disent que c'est Caradog Freichfras de Gwent<sup>9</sup> qui a fondé ce royaume.

Frère Metellus renifla d'un air désapprobateur.

– À force de lutter pour se protéger des Francs, les gens gardant ces frontières mouvantes devinrent assez brutaux. Les vies difficiles forgent des caractères d'acier et le premier siècle d'existence de ce royaume a profondément marqué la lignée des monarques. Par exemple, pour pouvoir monter sur le trône Canao a tué trois de ses frères. Il est mort il y a une soixantaine d'années.

– Et Waroch, qui était-ce ?

– Il a régné avant Canao. Après la mort de ce dernier, son unique frère survivant, Macliau, monta sur le trône et à la mort de celui-ci, le fils de Macliau, un autre Canao, lui succéda. Puis Judicael de Domnonia fit valoir ses droits sur le royaume. Judicael se voulait le roi de tous

les Bretons et prétendait descendre de Waroch. Voilà pourquoi il appela le royaume Bro-Waroch, le pays de Waroch.

– Et Alan Veur ? s'enquit Fidelma.

– C'est le fils de Judicael, décédé il y a une dizaine d'années et qui a uni les royaumes de Domnonia et Bro-Waroch.

– On dirait que vous ne l'appréciez guère.

Frère Metellus haussa les épaules.

– Les manœuvres de ces monarques m'importent peu, seules les âmes m'intéressent. Et je suis parfaitement satisfait de la vie simple que je mène. Il me semble qu'Alan Veur est un bon roi... autant que je peux en juger.

Fidelma sourit.

– Si les rois vous indiffèrent, je suppose que vous supportez mal l'autorité. D'où, peut-être, les difficultés que vous rencontrez avec l'abbé ?

Frère Metellus fit la grimace.

– Je ne dirais pas cela, les rois sont un mal nécessaire. Mais avant que mon peuple ne tombe entre les mains des empereurs, nous avions un mode de gouvernement assez équitable, la *res publica* ou chose publique. Chaque année le peuple élisait des consuls au sénat pour le représenter.

– Et qui étaient les gens qui formaient les *comitia centuriata*<sup>10</sup> chargés de cette élection, ami romain ?

Frère Metellus ouvrit de grands yeux.

– Les citoyens de Rome, bien sûr.

– Mais les riches uniquement participaient de cette représentation ou « autorité du peuple ». Et comme le vote se déroulait à Rome, les gens de la campagne n'avaient aucune chance de s'exprimer. De plus, les riches, qui constituaient un groupe séparé, passaient toujours en premier et comme l'annonce des résultats se faisait dès qu'une majorité simple était atteinte, les pauvres ne votaient pratiquement jamais. Par ailleurs, les consuls se choisissaient toujours au sénat, dont les membres à vie étaient issus de ces familles patriciennes. Aucun citoyen n'était libre de s'adresser au sénat sans l'assentiment des

magistrats et des tribuns qui étaient seuls autorisés à débattre.

Frère Metellus la regardait d'un air étonné.

– J'ai passé quelques mois à Rome, expliqua Fidelma, ce qui m'a laissé du temps pour étudier certains de vos textes juridiques, anciens et actuels.

– Vous n'allez tout de même pas me dire que vous préférez le système impérial ?

– Pas du tout. En réalité, il y a des failles dans les deux systèmes. Cependant, le nom de votre père et la valeur de ses biens ne devraient pas intervenir dans l'estimation de vos propres capacités.

– Vous êtes pourtant la sœur d'un roi, fit remarquer Metellus.

Fidelma haussa les épaules d'un air las.

– Et sans doute étiez-vous aussi la fille d'un souverain ?

– Oui, il s'appelait Failbe Flann. Il est mort quand j'étais enfant.

– Et c'est votre frère qui lui a succédé. Je ne vois pas là de reconnaissance du mérite.

– Dans notre système, un roi – ou une reine le cas échéant – n'est pas choisi que par droit héréditaire. On s'assure qu'il est capable d'assumer le rôle de chef suprême. Du vivant du roi, le conseil de famille, ou *derbhfine*, se réunit pour élire son successeur, qui est un fils, un neveu ou un cousin du souverain. Mon frère est le quatrième roi depuis la mort de notre père, et il a été élu trente ans après sa disparition. Nous n'avons jamais d'enfants ou de demeurés à la tête des cinq royaumes.

– Qu'est-il arrivé aux autres ? s'enquit frère Metellus avec malice. Auraient-ils été assassinés par leurs successeurs ? C'est en général ce qui se passait avec nos empereurs. Et voilà pourquoi je préfère le vieux système de la *res publica*.

– Les autres ? La mort les a emportés. Chez nous, la peste jaune a causé bien des ravages.

– Et vous dites que dans votre pays, une femme peut régner ?

– C'est déjà arrivé.

– Pas à Rome.

– Dans votre république, un homme avait tous les droits sur sa femme et ses enfants, qui étaient considérés comme sa propriété. D'autre part, une femme ne pouvait pas diriger un commerce, elle devait toujours avoir un homme au-dessus d'elle. Mais les femmes n'étaient pas obligées de vivre en recluses, et elles prenaient leurs repas chez elles avec leur famille.

– Vous estimez donc que votre philosophie est supérieure ? la défia le moine.

– Sous certains aspects, je dirais que oui, mais chaque société se développe en accord avec ses croyances et sa conscience. Ce qui est bon pour vous ne l'est pas nécessairement pour les autres.

C'est tout aussi valable pour les légions qui tentent de dominer le monde que pour l'Église de Rome qui dicte leur conduite à des peuples éloignés dont les coutumes et le mode de vie sont différents des siens.

Le moine fronça les sourcils.

– Voilà qui sonne comme une hérésie, Fidelma de Cashel.

Inquiet, Eadulf décida d'intervenir.

– Il ne vous aura pas échappé, mon frère, que les Églises d'Éireann et celles des Britons divergent sur certains points. Cela ne signifie aucunement que leurs croyances s'opposent aux doctrines orthodoxes de la foi ou ont été condamnées par l'Église de Rome.

– Notre-Seigneur a dit à Pierre que sur lui il bâtirait son Église. Pierre est allé à Rome où il a connu le martyre. Il est donc indéniable que l'Église chrétienne devait être édifiée à Rome et qu'on lui doit obéissance, s'obstina frère Metellus.

– Les Églises d'Orient ne sont pas de cet avis, fit observer Fidelma. Et il en est de même pour celles des îles d'Occident. Il a été accordé à l'évêque de Rome une prééminence honorifique, ce qui ne lui confère aucun pouvoir en particulier.

Metellus s'empourpra et Eadulf lança un coup d'œil d'avertissement à Fidelma : si le moine s'estimait insulté, ils risquaient de rester cloués sur cette île. Mais Fidelma, qui adorait les joutes intellectuelles et cherchait un moyen de distraire son esprit des sombres événements de la veille, n'y prit pas garde et se lança dans la controverse.

– L'Église de Constantinople, qui elle aussi se réclame du devoir de succession apostolique, célèbre le même sacrement et poursuit une

théologie à peu près équivalente. Elle appelle son premier évêque le Patriarche, un titre qui vient du grec *pater-archon*, le « père guide ». Ce qui ressemble fort au titre que l'on donne à l'évêque de Rome, qui tient son nom du grec *papas*, là encore le père. D'autres villes, comme Alexandrie, ont elles aussi leur patriarche, qui refuse d'obéir à Rome. Ces Églises sont-elles toutes hérétiques ?

Metellus releva le menton.

– Au cours de la centaine d'années qui vient de s'écouler, les évêques de Rome ont excommunié les patriarches de Constantinople, de même que ceux d'Alexandrie et de Jérusalem.

– Et je ne doute pas que les patriarches aient fait de même avec les évêques de Rome, ironisa Fidelma. Ainsi va la nature humaine. Au lieu de nous asseoir à une table et de débattre de nos différences afin de trouver des solutions, nous préférons avoir recours à des rituels et à des arguments touchant au surnaturel pour affirmer notre volonté.

Metellus la fixa d'un air incrédule et éclata d'un rire irrépressible.

– Voilà des années que je ne m'étais pas entretenu de théologie avec une femme, dit-il en s'essuyant les yeux. Vous êtes une vraie lettrée, Fidelma de Cashel, et je ne regrette pas de vous avoir tirés de l'eau, vous et votre époux. Nous divergeons sur bien des points, mais j'apprécie nos discussions. J'espère que ce ne sera pas notre dernière querelle.

– Je préfère « échanges d'idées », le corrigea Fidelma, car n'est-ce pas par ces échanges que nous nous enrichissons et que nous progressons ?

Frère Metellus regarda le ciel nuageux par la fenêtre.

– Ce sera bientôt l'heure du repas du soir. Espérons que demain, le temps se lèvera. En attendant, je dois accomplir mes devoirs de prêtre dans ma modeste chapelle. Accepterez-vous de vous joindre à nous ? Si vous n'avez pas d'objection à nos rituels, bien sûr.

Fidelma lui adressa un sourire espiègle.

– Dans la pratique, ils divergent fort peu des nôtres. Nous préférons conduire nos services en grec, qui est la langue des textes sacrés, mais à cette exception près, quand nous étions à Rome je n'ai pas vu grande différence.

– Alors je vous invite à célébrer la messe avec moi.

Le soir même, le vent commença à faiblir, la mer prit des teintes bleutées et perdit ses crêtes d'écume.

Quand Fidelma et Eadulf rejoignirent leur hôte pour le repas, frère Metellus les accueillit avec un sourire chaleureux. À l'évidence, il ne leur tenait pas rigueur de leurs récentes dissensions.

– Les pêcheurs m'ont annoncé que demain il ferait beau, annonça-t-il avec satisfaction. Nous partirons à l'aube.

Le soleil se leva dans un ciel clair. Là-haut flottaient de petits nuages rebondis, semblables à des fleurs de séneçon dérivant au gré du vent. Une brise douce et fraîche soufflait du sud.

Sa voile gonflée à craquer, le bateau de frère Metellus glissa hors de la baie, laissant derrière lui un petit groupe d'iliens qui agitaient la main en signe d'adieu. Sur la mer calmée, la traversée fut si rapide qu'Eadulf n'eut même pas le temps d'avoir la nausée. Frère Metellus était un excellent marin, qui manœuvrait son embarcation avec adresse, utilisant au mieux les courants et la force du vent. Il connaissait ces eaux par cœur et naviguait avec habileté entre les écueils et les bancs de sable. Pris par la splendeur de l'océan, ils gardèrent le silence pendant la plus grande partie du trajet qui séparait l'île de Hoëdic de la péninsule de Rhuys.

Fidelma observait les oiseaux. Les pluviers petits-gravelots, avec leur collier noir, leurs pattes et leur bec orange, se régalaient de crustacés qu'ils allaient chercher dans les flaques, sur les rochers. Tout là-haut, un couple de balbuzards à couronne blanche planait dans l'azur, prêt à fondre, serres en avant et ailes demi-repliées, sur un poisson nageant près de la surface de l'eau. La rapidité de ces rapaces était un spectacle impressionnant. Même les mouettes hardies et criardes semblaient éviter ces redoutables chasseurs.

– L'abbaye se trouve de l'autre côté du cap ! lança Metellus en désignant un promontoire rocheux coiffé d'une colline boisée. Un peu plus loin il y a une plage de sable où nous pourrions nous échouer.

Fidelma avait déjà repéré la grève, qui s'étirait vers le nord-ouest en direction d'un autre promontoire, à environ trois milles.

– En face de nous vous avez le Grand Mamelon et sur la gauche le Petit Mamelon, expliqua frère Metellus.

La marée les poussait vers le rivage et ils ne tardèrent pas à atteindre la plage où des barques avaient été tirées au sec. Par petits groupes,

des pêcheurs et des femmes raccommodaient des filets, discutaient ou faisaient cuire des poissons sur des feux de bois. Deux hommes entrèrent dans l'eau pour haler la petite embarcation sur le sable blond. L'un d'eux tendit la main à Fidelma pour lui permettre d'enjamber la coque. Des salutations furent échangées dans la langue locale, puis frère Metellus mena le couple jusqu'à un sentier qui serpentait dans des bois verdoyants. Fidelma nota une abondance de conifères et des arbres à feuilles caduques, principalement des chênes et des hêtres.

– Ces forêts sont giboyeuses, dit frère Metellus, et les nobles de Bro-Waroch s'y retrouvent souvent pour chasser le sanglier.

Fidelma eut l'impression qu'ils faisaient demi-tour et se dirigeaient vers le grand promontoire.

– Au-delà de ce cap, poursuivit Metellus, se trouve la forteresse du *mac'htiern* de Brilhac.

– Mac Hiern ? hasarda Fidelma.

– Non, le *mac'htiern*. Il s'agit du titre du seigneur de Brilhac, qui commande cette région.

– Ne serait-il pas mieux placé que votre abbé pour nous éclairer ?

– L'abbé Maelcar est très susceptible et se fâcherait si nous manquions aux exigences du protocole en entrant directement en relation avec le seigneur Canao.

Fidelma n'en était pas tout à fait convaincue.

– Il me semble que vous avez déjà mentionné ce nom de Canao auparavant, fit observer Eadulf.

– C'est exact. Le seigneur de Brilhac est un descendant des anciens maîtres de Bro-Waroch, qui étaient nombreux à porter ce prénom.

Ils débouchèrent sur des champs cultivés, dont de grandes étendues de vignes. Au centre de ces terres se dressaient les bâtiments en grès de l'abbaye de Gildas. Le monastère, composé de quatre bâtiments formant un quadrilatère, était plutôt trapu et d'une architecture sans charme. Il y avait la chapelle, surmontée de la croix contenue dans un cercle, typique des îles de l'Ouest, deux bâtiments de deux étages et un quatrième de plain-pied, de facture plus plaisante que les autres. C'était un ensemble modeste comparé aux somptueux édifices où Fidelma et Eadulf avaient parfois été hébergés au cours de leurs



voyages.

Ils croisèrent quelques religieux. Certains saluèrent Metellus par son nom tandis que d'autres tournaient ostensiblement la tête, choqués de voir une femme dans le périmètre du monastère. Frère Metellus les ignore et, se glissant par une petite entrée dans les jardins intérieurs, il entraîna le couple à sa suite. Les jardins étaient essentiellement consacrés à la culture d'herbes médicinales qui embaumaient.

– Et voici l'abbaye du bienheureux Gildas, indiqua Metellus. Attendez-moi ici, je vais vous annoncer à l'abbé Maelcar.

Il eut un temps d'hésitation.

– Comme vous l'avez constaté, il ne s'agit pas d'une maison double, ici le célibat est de rigueur.

– Ne vous inquiétez pas, rétorqua Fidelma. De crainte d'offusquer votre abbé, nous l'attendrons à l'extérieur.

Elle se dirigea vers un banc de bois et s'y assit. Eadulf ne tarda pas à la rejoindre.

– Il n'y a pas de port dans le coin où des bateaux des cinq royaumes puissent accoster, soupira-t-il.

– On nous en indiquera sûrement un plus loin. Mais je tiens d'abord à poser quelques questions à l'abbé.

– Tu espères obtenir des informations sur le navire qui nous a attaqués ?

– Avant de rentrer en Éireann, je découvrirai l'identité de ce capitaine félon et sanguinaire.

– Retourner chez nous me semble plus important. N'oublie pas qu'ici, nous ne sommes que des vagabonds.

– Je compte sur la charité de ces moines. Et il me reste une boucle d'oreille en émeraude que nous pourrions échanger contre de l'argent.

Eadulf ne cacha pas son scepticisme.

– Cela ne nous mènera pas loin. À mon avis, mieux vaudrait entrer en relation avec le seigneur Canao. Il accepterait certainement de nous guider jusqu'au roi Alan, qui ne refusera pas de nous aider dans la mesure où Bressal avait négocié un traité avec lui.

– Oui, mais c’est à Naoned que Bressal a rencontré le roi pour la dernière fois, y retourner prendra du temps. Et avant que nous reprenions le chemin de cette ville, je tiens à obtenir un maximum de renseignements sur les pirates.

Une fois de plus, Eadulf comprit qu’il ne servirait à rien de la contredire. Quand elle avait pris une décision, la persuasion par l’exemple demeurait le seul moyen de la faire changer d’orientation.

– Si tu veux mon avis, nous serons bien obligés de composer avec les événements jusqu’à ce que nous trouvions un bienfaiteur, conclut-il.

Fidelma se tourna vers le bâtiment où Metellus avait disparu. Eadulf s’apprêtait à calmer son impatience quand un « miaou » lui fit baisser les yeux. Un gros chat noir se dirigeait vers Fidelma. Aussitôt, il se frotta contre ses jambes. Elle le fixa d’un air ahuri, passa la main sur sa fourrure et le gratta derrière la tête. L’animal miaula à nouveau, puis se détourna et se dirigea sans hâte vers des buissons où il disparut.

– Ça alors ! s’écria Fidelma.

– Il semblerait que l’abbaye ait un chat domestique, répondit Eadulf en souriant.

– Tu ne l’as pas reconnu ?

– Non, pourquoi ?

Fidelma jeta un rapide coup d’œil autour d’elle et murmura :

– C’est Luchtigern, le chat de *l’Oie bernache* !

## CHAPITRE IV

Eadulf fronça les sourcils tout en se demandant à quoi rimait cette plaisanterie.

– Tu n’es pas sérieuse, grommela-t-il. Rien ne ressemble plus à un chat noir qu’un autre chat noir.

Fidelma secoua la tête.

– Pas du tout. Les chats ont un physique et une personnalité propres, tout comme nous. C’est Luchtigern, il n’y a aucun doute ! Mais comment est-il arrivé jusqu’ici ?

– Il a sauté par-dessus bord et a nagé jusqu’au rivage, ironisa Eadulf.

– Arrête ! Je te dis que c’est lui ! Il a une boule de poix derrière l’oreille. J’avais fait remarquer cette grosseur à Wenbrit qui m’en avait expliqué l’origine et m’avait dit qu’il allait la couper juste avant que nous ne soyons attaqués.

Eadulf la regardait avec de grands yeux. Fidelma n’aurait pas été aussi affirmative si elle n’avait pas été sûre de ce qu’elle avançait.

– Mais comment... ?

– Qu’est-ce que j’en sais ? Peut-être *l’Oie bernache* s’est-elle amarrée à proximité et le chat s’est échappé.

– Sur cette côte, il n’y a que des plages en pente douce et des bas-fonds. En imaginant que le navire ait jeté l’ancre au large, je conçois mal que ce chat ait nagé jusqu’à la terre ferme.

– Il faut aller voir la côte de plus près. Si Luchtigern est arrivé jusqu’ici, alors ceux qui ont survécu à l’assaut des pirates ne sont pas loin. Ces meurtriers n’ont quand même pas massacré tout le monde !

– Les chats mâles se déplacent beaucoup, surtout à cette période de l’année, avança timidement Eadulf. Le bateau est peut-être à des milles d’ici.

Fidelma le foudroya du regard.

– En attendant, nous avons intérêt à nous méfier.

– Nous pouvons tout de même avoir confiance en frère Metellus. N'oubliez pas que c'est lui qui nous a sauvés.

– Je te l'accorde. Mais je demeure persuadée que le symbole de la colombe ne lui était pas inconnu. Et je te signale qu'il n'était pas très désireux de nous présenter au seigneur local.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus car frère Metellus venait de réapparaître en compagnie d'un vieil homme rubicond, au visage lunaire et aux cheveux gris et bouclés. Il arborait la tonsure de saint Pierre. Ses yeux noirs, qui ne laissaient rien transparaître de ses sentiments, semblaient observer les visiteurs à une certaine distance. Un crucifix retenu par une chaîne en or, signe de sa fonction d'abbé, brillait sur sa robe noire.

Son sourire manquait singulièrement de chaleur.

– *Pax vobiscum*<sup>[4]</sup>, mes enfants. Vous êtes les bienvenus dans notre petite communauté, dit-il en latin.

– *Pax tecum*<sup>[5]</sup>, répondit le couple à l'unisson.

– Frère Metellus m'a conté vos mésaventures mais, *Deo juvante*<sup>[6]</sup> vous avez survécu.

– Oui, avec l'aide de Dieu, murmura Eadulf.

– Frère Metellus m'a aussi appris que vous étiez sans ressources. Mais vous avez de la chance, nous attendons un marchand du nom de Biscam qui vient régulièrement nous ravitailler et retournera à Naoned d'ici à quelques jours. Je suis sûr qu'il vous offrira sa protection et une place dans une carriole qui vous conduira jusqu'au port, où sont amarrés des navires de diverses provenances. Vous en trouverez forcément un qui vous ramènera sains et saufs dans votre pays.

L'homme s'exprimait avec l'autorité de celui qui ne souffre aucune contradiction.

– Vous êtes très aimable, commença Fidelma.

– Jusqu'à l'arrivée de Biscam nous allons vous trouver un toit, la coupé l'abbé. Dans un village de pêcheurs à proximité.

Il eut un petit geste de la main.

– Il n’y a pas de place ici pour une femme. Nous sommes une communauté de moines qui ont prononcé des vœux de chasteté, conformément à la vraie voie du Seigneur selon notre clergé.

– Le chef qui a une forteresse non loin d’ici pourrait peut-être, par respect pour mon frère le roi de Muman, nous accorder l’hospitalité et s’assurer de notre prompt retour en Irlande, avança Fidelma.

L’abbé parut contrarié.

– Le seigneur de Brilhac n’est pas chez lui, il séjourne à Naoned avec le roi. Mieux vaut donc que vous vous en remettiez à Biscam.

– Je ne voudrais pas vous déranger, dit Fidelma d’un ton sec.

– Vous ne nous dérangez point. Frère Metellus va vous mener au village où vous serez libre de vos mouvements. Seule l’abbaye vous est interdite, pour la paix et l’harmonie de cette communauté. Quant à frère Eadulf, il peut nous rejoindre s’il le désire. Excusez-nous, ma sœur, mais notre règlement est très strict.

Eadulf devança Fidelma dont il craignait la mauvaise humeur.

– Quels que soient les arrangements que vous prendrez, nous vous remercions pour votre générosité, mon père. Notre sort n’est-il pas semblable à celui du voyageur de Jérusalem qui fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Jéricho et laissé pour mort ? Et n’êtes-vous pas comme le bon Samaritain qui l’a pris en pitié ? Nous ne vous serons jamais assez reconnaissants de vos bontés.

Ce discours ressemblait si peu à Eadulf que Fidelma se demanda ce qui lui passait par la tête. Puis elle comprit qu’il tentait par la flatterie d’infléchir le cours des pensées de l’abbé qui hocha la tête avec componction.

– Bien que je n’approuve pas la voie que vous avez choisie, nous sommes tous des chrétiens. La charité et la compassion ne sont-elles pas des piliers de notre foi ? C’est la volonté de Dieu que les Églises des terres d’Occident se rassemblent sous l’égide de Rome afin que chaque abbaye et chaque monastère adopte la règle du bienheureux Benoît. Il y a quelques jours, j’ai reçu les ordonnances du concile d’Autun, qui stipulent que cette règle doit être adoptée par chaque congrégation religieuse. Tout autre choix mènerait nécessairement à la débauche et à la dépravation. Si nos Églises ici même ne renoncent pas aux maisons doubles, nous n’obtiendrons aucune récompense au

ciel.

Fidelma serra les dents.

– Chaque brebis du troupeau va au berger selon son propre cheminement, poursuivit Eadulf d'un air rayonnant. Cela vous intéressera peut-être de savoir que nous comptons parmi les délégués d'Autun.

Le front de Fidelma se plissa sous l'effet de la contrariété mais il n'en tint pas compte.

– Ah bon ? s'exclama l'abbé dont les sourcils se haussèrent d'un cran. C'était pourtant un concile d'évêques et d'abbés. Quel rôle y jouiez-vous donc ?

– Sœur Fidelma avait été priée par l'abbé d'Imleach, le premier évêque du royaume de son frère, de l'assister en tant que conseiller juridique.

Frère Metellus s'éclaircit la voix et s'inclina avec déférence devant l'abbé Maelcar.

– Dans son pays, sœur Fidelma est avocate, mon père.

– Quand exactement attendez-vous le marchand Biscam ? demanda Fidelma, bien décidée à ramener la conversation à la situation présente.

– Demain ou après-demain, répondit l'abbé. Voilà de nombreuses années que lui et ses frères font du commerce avec nous.

– Alors nous n'allons pas vous importuner plus longtemps.

Elle jeta un regard circulaire autour d'elle, comme si elle remarquait pour la première fois les bâtiments qui l'entouraient.

– Cet endroit est très plaisant.

– Il a été choisi par le bienheureux Gildas, se rengorgea Maelcar.

– Votre jardin de simples est fort bien entretenu et il embaume.

– Dieu bénisse les mains de nos frères quand ils le soignent et le cultivent.

– J'ai croisé un chat. Je suppose qu'il sert à lutter contre les rongeurs, qui sont parfois nuisibles ?

L'abbé parut surpris.

– Nous n'avons pas de chat.

– Mais... j'ai pourtant vu un gros matou noir.

– Il n'est pas à nous.

– Pourtant, il semblait se promener à son aise.

– Il appartiendra à quelqu'un du village. Et maintenant...

À l'évidence, l'heure de prendre congé avait sonné.

– Excusez-moi, mon père, de vous avoir trop longtemps distrait de vos devoirs.

– Nous nous reverrons à votre départ, dit l'abbé avant de s'éloigner à grands pas vers le bâtiment de plain-pied.

Frère Metellus, qui était resté les mains croisées et la tête basse, se redressa.

– J'avais espéré mettre à profit le beau temps pour rentrer dans mon île, mais il m'a demandé de m'occuper de vous jusqu'à l'arrivée de Biscam, expliqua-t-il d'un air maussade.

Fidelma lui sourit.

– L'abbé Maelcar n'est pas une personne des plus chaleureuses. Il y a quelque chose dans ses manières...

– Je sais. Que voulez-vous, il tient beaucoup à la règle de Benoît, et il considère les rituels des Églises des Britons et des Irlandais comme une hérésie. Vous devez en tenir compte dans votre jugement.

– Nous sommes tout à fait conscients de ce que nous vous devons, dit Eadulf, craignant qu'on ne les prenne pour des ingrats.

Pour toute réponse, Metellus désigna le nord du quadrilatère.

– Le village est situé derrière ce bois.

Ils se retrouvèrent près de la plage où ils avaient accosté. Le village était une agglomération de maisons ordinaires.

– Où nous emmenez-vous ? s'enquit Fidelma.

– Chez la veuve Aourken, une vieille femme dont le mari était

pêcheur. Maintenant qu'elle vit seule, elle a de la place pour les visiteurs.

– Ne va-t-on pas la déranger ?

– Elle offre souvent l'hospitalité. Je crois que vous l'apprécierez, car elle aussi est une femme qui ne mâche pas ses mots et affirme ses opinions avec force.

Aourken se tenait devant la porte d'une maison basse, les mains sur les hanches. Elle était presque aussi large que haute, avec des bras musclés et des épaules dont Eadulf imagina qu'elles pouvaient aisément supporter de lourdes charges. Ses mains comme des battoirs semblaient assez puissantes pour écraser des pommes, son visage respirait la bonté et ses yeux délavés, un peu mélancoliques, les regardaient avec franchise. Elle rejeta ses longs cheveux gris en arrière et eut un sourire en biais qui ne parvenait pas à dissimuler ses dents gâtées.

– Bien le bonjour, frère Metellus.

Ce furent les seuls mots que comprit Fidelma, car elle parlait très vite. Puis, à sa grande surprise, la femme s'adressa à elle en un latin hésitant mais parfaitement correct.

– Soyez la bienvenue, vous et votre époux.

– Merci infiniment, j'espère que nous ne vous causerons pas trop de désagréments.

– Frère Metellus m'a informé de votre situation. Dieu soit loué, vous avez réussi à échapper à ces pirates.

– Avez-vous eu vent de récentes attaques ?

La femme ouvrit ses larges mains.

– Sur cette côte, ce ne sont pas les histoires de pillleurs des mers qui manquent. Ces derniers temps, des fermes près d'ici ont été attaquées par des brigands descendus de leurs bateaux.

– Votre latin est excellent, s'étonna Eadulf.

– J'ai servi la foi pendant de nombreuses années. Puis j'ai rencontré mon mari, qui a réussi à me convaincre que je serais plus heureuse en me consacrant à lui ! Le temps que cela a duré, nous avons bien vécu, c'était une union bénie par le Seigneur. Et maintenant, en attendant



Biscam, je vais faire de mon mieux pour que vous vous sentiez à l'aise ici. Ma maison est la vôtre.

– Nous vous sommes très reconnaissants de votre gentillesse, dit Fidelma.

– C'est la moindre des choses. Venez, je vais vous montrer où vous dormirez. Voulez-vous manger ? Je suis sûre que l'abbé Maelcar ne vous a rien offert.

– Vous connaissez bien l'abbé ?

– Dans notre jeunesse, nous avons étudié ensemble et rejoint tous deux l'abbaye de Gildas. À l'époque, il s'agissait d'une maison double, une communauté d'hommes et de femmes qui élevaient leurs enfants dans la piété. J'ai fait la connaissance de Maelcar quand il est arrivé de Brocéliande. À l'époque, il n'avait pas encore lu les ouvrages sur Martin de Tours et ignorait les récits sur les religieux dans les déserts d'Orient, et d'autres endroits inaccessibles, qui choisissaient la vie d'ermite. Plus tard, il a décidé de suivre leur exemple.

– L'abbaye n'a rien d'un désert oriental, ironisa Fidelma. Où est situé Brocéliande, exactement ?

– Plus au nord dans ce même royaume. C'est une vaste forêt où Maelcar a grandi et où il retourne de temps à autre. Il s'y est rendu il n'y a pas longtemps, ce qui n'a en rien adouci sa disposition d'esprit, bien au contraire. Depuis lors, il n'arrête pas de maugréer contre la moralité dissolue de la cour du roi Alan où une servante provinciale peut forniquer avec le fils d'un roi.

– Donc l'abbé Maelcar préfère une vie retirée ?

Aourken lui adressa un regard en coin.

– Non loin d'ici, il y a une île du nom d'Enez ar Manac'h – l'île aux Moines. Maelcar avait décidé de s'y rendre afin de mener une vie d'ermite. Mais il n'y est pas resté longtemps, préférant le confort de l'abbaye. Le vieil abbé en fit son intendant. La communauté l'estimait et, à la mort de l'abbé, il fut élu pour lui succéder. À peine était-il entré en fonction qu'il chassait les femmes et annonçait aux religieux qu'ils devraient prononcer des vœux de célibat et suivre la règle de Benoît.

Metellus toussota d'un air gêné.

– Je vais aller rassembler quelques affaires que je dois ramener à

Hoëdic, s'excusa-t-il. Je vous laisse entre les mains d'Aourken et repasseraï plus tard.

– Pauvre frère Metellus ! soupira Aourken quand il se fut éclipsé. Encore un qui s'estime obligé de mener une vie contraire à la nature à cause de sa foi. Pourquoi Dieu aurait-il créé les hommes et les femmes s'il voulait qu'ils mènent une vie d'eunuque, je vous demande un peu ?

Elle les entraîna à l'intérieur de sa maison, assez sombre mais agréablement meublée, et les conduisit dans la pièce où ils pourraient dormir et se laver. Dès qu'ils se furent rafraîchis, ils allèrent se chauffer au soleil sur un banc à l'extérieur. Aourken leur servit du cidre, ainsi que du pain juste sorti du four, du fromage de chèvre et des pommes.

Puis elle s'assit sur un tabouret près d'eux, posa devant elle un sac, un fuseau et une quenouille, prit dans le sac une poignée de laine qu'elle enroula autour de la quenouille, et fila la laine qui se mit à tourner autour du fuseau.

– J'apporte les bobines à ma cousine qui vit un peu plus loin et me coud des vêtements, expliqua-t-elle.

– Vous avez vos propres moutons ? demanda Eadulf.

– Non, Dieu merci. J'ai des chèvres qui me donnent du lait dont je fais du fromage, que j'échange contre de la laine.

– Ce doit être une vie assez rude sans... sans...

– Sans homme ? Mon mari était un excellent pêcheur. Avec deux de ses compagnons, il s'est noyé à l'entrée du Morbihan, qui signifie « petite mer ». La marée les a surpris et un des bateaux s'est retrouvé en difficulté. Mon mari et ses amis ont voulu lui porter secours, mais leur propre embarcation s'est fracassée contre les rochers. La mer est un maître impitoyable. Quant à moi, les pêcheurs veillent à ce que je ne manque pas de poisson et, en retour,

je leur rends de petits services. Nous nous entraïdons, c'est notre manière de subsister.

Fidelma hocha la tête.

– Tout comme chez nous. Votre logis est plaisant.

– Oui, je m'y sens bien.

– Avez-vous des animaux domestiques ?

– Non, je me contente de mes chèvres, j’y suis très attachée.

– Pas de chat ?

– Non, bien qu’il y en ait beaucoup dans le village.

– J’en ai vu un noir, assez trapu.

Aourken parut dubitative.

– Cela m’étonnerait, ici, les chats noirs ont la réputation de porter malheur et on les tue à la naissance. Les gens leur prêtent des pouvoirs surnaturels. Les anciens prétendent même qu’ils sont la réincarnation d’êtres humains punis pour leurs mauvaises actions.

– Vraiment ? Dans mon pays, c’est tout le contraire. Les femmes de pêcheurs aiment les chats noirs. Elles sont persuadées qu’ils protègent les marins.

Un ange passa.

– Pourquoi vous intéressez-vous aux chats noirs ? demanda Aourken au bout d’un moment.

– Il y en avait un sur *l’Oie bernache*, un matou assez particulier.

– Fidelma est sûre de l’avoir vu dans les jardins de l’abbaye, intervint Eadulf.

– Il est venu se frotter contre mes jambes et je l’ai caressé, confirma Fidelma. Il a une boule de poix prise dans les poils, à l’arrière de la tête, ce qui a confirmé mes soupçons.

Aourken fit la moue.

– Donc vous pensez que cet animal est parvenu à s’échapper du navire ? Mais aucun vaisseau ne s’est ancré dans la baie depuis des lustres.

Fidelma croisa les jambes et but pensivement une gorgée de cidre.

– Existe-t-il le long de cette côte un endroit où les navires peuvent aborder ? dit-elle brusquement. Ces attaques contre des fermes que vous avez mentionnées, elles portaient forcément de gros bateaux.

Aourken s’arrêta un instant de filer et observa Fidelma avec attention.

– Bien qu'à première vue cette côte ne présente aucun port naturel, poursuivait Fidelma à qui cette femme inspirait confiance, je me demande s'il n'existe pas un endroit où un vaisseau et son navire captif pourraient se cacher. Ce qui expliquerait l'apparition du chat.

Aourken haussa les épaules.

– Il n'y en a pas un mais plusieurs.

Fidelma et Eadulf échangèrent un regard furtif.

– Nous sommes sur une petite péninsule avec l'abbaye à sa base, et Noalou à la pointe. Elle est séparée par un bras de mer d'un autre cap, Penn Hir. C'est là que mon mari a perdu la vie. Ce goulet pénètre dans le Morbihan, où se déversent de nombreuses rivières et où l'on compte d'innombrables îles. Des navires peuvent s'y dissimuler pendant des éternités.

– Cependant, ils doivent avoir des difficultés pour manœuvrer.

– Avec un équipage aguerri, tout est possible, mais il faut que la marée soit favorable.

Fidelma songea à la silhouette juvénile vêtue de blanc. *Pressez-vous, bientôt la marée sera contre nous !* s'était écrié le capitaine des forbans. Était-il pressé d'aborder la baie avant que la marée ne redescende ?

– J'aimerais aller voir de plus près ce Morbihan.

– C'est facile. Il vous suffit de prendre le sentier qui va vers l'ouest et conduit à Noalou. Avant d'y arriver, vous trouverez une colline à main droite, Ar mont bihan, la Petite Éminence, dominée par une remarquable construction des Anciens. Ce serait la tombe d'un roi du nom de Tumieg. De là-haut, vous avez une vue plongeante sur Penn Hir et la Petite Mer.

– Qui compte combien d'îles, à peu près ?

– Une pour chaque jour de l'année ! C'est du moins ce que prétend le dicton. Mais mon mari disait qu'il y en avait une centaine, en comptant les îlots rocheux.

– Ça fait beaucoup ! s'écria Eadulf.

– Nous sommes à combien de milles d'Ar mont bihan ? s'enquit Fidelma en regardant le ciel.

– Quatre milles environ.

- On n’aura jamais le temps de s’y rendre avant la nuit, objecta Eadulf.
- Frère Eadulf a raison, renchérit Aourken. Sans compter qu’au crépuscule, vous n’y verrez pas très bien, et ce vaisseau peut se dissimuler derrière n’importe quelle île. Le Morbihan n’a rien d’un lac. En longueur, il fait la moitié de la distance d’ici à Hoëdic, et bien davantage en largeur. Sans compter les criques et les embouchures des rivières. Cette étendue, suffisamment vaste pour y perdre des flottes entières, était au cœur du territoire des Vénètes qui se sont battus contre les Romains.
- Vous semblez bien la connaître, fit remarquer Eadulf.
- J’y ai navigué avec mon mari.

Elle reposa un fuseau plein à côté d’elle et en prit un vide.

- Demain, nous nous rendrons à la tombe de Tumieg pour étudier cette Petite Mer de plus près, déclara Fidelma.
- Vous êtes une dame étrange, commenta Aourken. À votre place, je serais tellement soulagée d’avoir échappé à la mort que je rentrerais chez moi sans me faire prier. Et je serais terrorisée à l’idée de me retrouver face à ces bandits.
- J’ai des devoirs envers les morts et la justice, répliqua Fidelma. Et si par bonheur certains membres de l’équipage ont survécu, je dois les sauver.
- Alors Dieu vous protège, lady, soupira la femme. Tiens, voilà frère Metellus.

Sur le chemin, le robuste Romain s’avançait vers eux, le sourire aux lèvres.

- Excellentes nouvelles, annonça-t-il. On m’a rapporté que Biscam et ses frères arriveraient demain avant la nuit. Ils ne resteront à l’abbaye qu’une seule journée, ensuite je rentrerai à Hoëdic pendant que vous ferez route vers Naoned.
- Vous m’en voyez ravi, dit Eadulf.

Il jeta un coup d’œil à Fidelma qui ne semblait pas partager son enthousiasme.

- Aourken vient de m’apprendre que le vaisseau qui nous a attaqués et a capturé *l’Oie bernache* aurait pu trouver refuge dans la Petite Mer.

Metellus jeta un regard inquisiteur à Aourken.

– Je n’ai fait que répondre à leurs questions, dit la vieille femme en haussant les épaules.

– Elle n’y est pour rien, la défendit Fidelma. Et si j’en crois la logique et mon instinct, cela ne m’étonnerait pas que nos assaillants aient ramené *l’Oie bernache* dans une des îles de cette baie.

Frère Metellus s’assit sur un tabouret.

– Auriez-vous entendu parler d’un vaisseau dans ces eaux, Aourken ?

– Nullement, répondit Aourken tout en continuant à filer la laine. Il n’en demeure pas moins que des fermiers ont été dépouillés par des étrangers, leurs granges brûlées et leurs bêtes emmenées.

– Même avec un bateau rapide, plusieurs mois ne vous suffiraient pas pour fouiller le Morbihan, grommela Metellus à l’adresse du couple.

– J’ai néanmoins l’intention d’examiner demain cet endroit depuis la tombe de Tumieg, s’entêta Fidelma.

– C’est moi qui lui ai parlé de ce monument en haut de la colline, expliqua Aourken.

Metellus sourit.

– Une fois que vous aurez vu l’étendue du Morbihan, vous comprendrez la futilité de vos projets, Fidelma. Et demain soir, vous repartirez pour Naoned la conscience tranquille.

## CHAPITRE V

Le lendemain, Fidelma se leva tôt, réveilla Eadulf et ils partirent tous deux sur le sentier qu'Aourken leur avait indiqué.

Il faisait un soleil magnifique et la promenade était fort agréable, mais Eadulf s'inquiétait du manque d'intérêt de Fidelma pour la traversée qui les ramènerait à Cashel. Du haut de la colline, la vue sur l'océan et la campagne environnante était à couper le souffle. Au nord du bras de mer, ils contemplèrent une myriade d'îles, si nombreuses qu'elles semblaient se fondre les unes dans les autres. Seuls les bateaux qui se frayaient un passage entre elles indiquaient les anses, les criques et les chenaux.

Ils n'avaient pas croisé âme qui vive. Sur le tertre couronné par le monument funéraire en l'honneur de Tumieg, des canards, des pluviers, des sarcelles et une multitude d'oiseaux tournoyaient au-dessus des deux visiteurs et réagissaient bruyamment à leur présence.

Fidelma avait tenté en vain de repérer *l'Oie bernache* et le navire noir aux lignes fuselées aisément reconnaissable. Elle fixait les îles avec une telle intensité qu'Eadulf dut la tirer de sa contemplation.

– La vieille femme avait raison, lui fit-il observer, cette Petite Mer est tellement vaste que nous n'avons pas plus de chances de retrouver *l'Oie ber-nache* qu'une aiguille dans une meule de foin.

– Mais d'où pouvait bien venir Luchtigern ? soupira-t-elle.

Eadulf resta muet.

Elle s'attarda un instant, balayant le paysage d'un regard acéré avant de rebrousser chemin. En d'autres circonstances, Eadulf aurait mieux apprécié la douceur du climat, les parfums de la campagne, le bruissement des vagues sur le rivage qui leur parvenait assourdi. Même les nombreuses espèces d'oiseaux nichant dans les parages ne parvenaient pas à le distraire.

Aourken les attendait sur le seuil de la maison et, comme il était midi passé, elle leur servit des bols de soupe de poisson avec du pain frais

qu'elle venait de sortir du four d'argile.

– Alors, vous avez vu le Morbihan ? leur demanda-t-elle.

– Il correspond tout à fait à ce que vous nous aviez annoncé, répondit Eadulf avec philosophie.

La vieille femme se tourna vers Fidelma.

– Et vous, avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

– Non, rien, répliqua Fidelma d'un air morne.

– C'est un endroit magnifique, mais je suppose que vous n'étiez pas d'humeur à admirer le paysage.

– Comme vous dites.

– La mer et la tristesse sont étroitement apparentées, soupira la vieille femme. Vous ne mangez rien ! Pourtant vous avez beaucoup marché.

Fidelma se sentait déprimée. Luchtigern était forcément arrivé ici en sautant de l'*Oie bernache*. Mais pourquoi aurait-il fui un navire qui avait toujours été son foyer ? Un matou avait tendance à couvrir d'assez longues distances, cependant le chat d'un navire se contentait généralement du bateau qui représentait son territoire.

– Si les pirates se cachent dans le Morbihan... murmura Aourken.

– À quoi pensez-vous ? demanda Fidelma, reprenant espoir.

– Eh bien, si un navire a accosté quelque part, peut-être le *mac'htiern* en a-t-il été informé.

– Canao, le seigneur de ces terres ? intervint Eadulf.

– Oui, notre chef, qui occupe le *curulis magis-tratus*.

– On nous a dit qu'il était à Naoned, objecta Fidelma.

– Je croyais qu'il était rentré. Dommage ! C'est un homme bon... et le bienfaiteur de l'abbaye. J'ai appris la grammaire latine à ses filles.

Elle poussa un soupir de nostalgie.

– Elles me manquent... mais la plus jeune, sa fille adoptive, était ambitieuse et très arrogante.

Aourken sourit.



– Une fois, elle m’a affirmé que quand elle serait grande, elle règnerait non seulement sur cette péninsule mais sur Bro-Waroch et tous les royaumes bretons.

– Quel dommage que ce seigneur de Brilhac soit à Naoned ! grommela Eadulf.

– Peut-être son fils Macliau pourrait-il vous aider ? Il n’a pas l’envergure de son père, il boit trop, n’arrête pas de courir les filles et...

– Nous ignorions que le seigneur Brilhac avait un fils. Où peut-on le trouver ?

– Il vit à la forteresse de Brilhac, sur la côte nord de cette péninsule. Le château domine le Morbihan.

– Nous avons juste le temps de...

Elle fut interrompue par l’arrivée de frère Metellus. Il était en nage et peinait à respirer.

– Que se passe-t-il, mon frère ? demanda Aourken en se levant.

– J’ai de terribles nouvelles de Biscam et de ses frères, parvint-il à articuler.

– Ils sont à l’abbaye ? s’enquit Eadulf.

– Non, ils sont morts avant d’y parvenir.

Fidelma poussa un cri étouffé et le moine se tourna vers elle.

– Ils ont été attaqués, leurs mules et leurs carrioles ont été volées avec tout ce qu’elles contenaient. Cela s’est passé à un mille de l’abbaye.

– C’est terrible, murmura Eadulf.

– Je pense que frère Metellus ne se serait pas déplacé jusqu’ici si cela ne nous concernait également, fit remarquer Fidelma d’une voix douce.

Le moine hocha la tête.

– Un des muletiers a survécu. Il est gravement blessé mais il est tout de même parvenu à se traîner jusqu’à l’abbaye. Je crois qu’il serait souhaitable que vous veniez avec moi pour entendre ce qu’il m’a confié.

– Vous m'intriguez, mon ami, mais rappelez-vous que l'abbé Maelcar m'a clairement signifié que je n'étais pas la bienvenue au monastère.

– Alors laissez frère Eadulf m'accompagner, c'est important.

Fidelma se leva.

– Puisque vous insistez, nous vous escorterons tous deux. Si l'abbé Maelcar craint que ma présence ne porte préjudice à l'élévation spirituelle de sa communauté, alors je me tiendrai à l'écart et Eadulf servira d'intermédiaire. Où est ce muletier ?

– Dans la petite maison réservée aux malades, derrière la chapelle, répondit Metellus, visiblement soulagé.

– A-t-il été soigné ? Ses blessures ont-elles été pansées ? s'enquit Eadulf.

Frère Metellus hocha la tête.

– Oui, bien sûr, nous avons un excellent apothicaire, mais l'homme a perdu beaucoup de sang.

Ils s'excusèrent auprès d'Aourken et s'éclipsèrent.

– Comment s'appelle cet homme ? demanda Fidelma.

– Berran. Il travaillait pour Biscam et ses frères.

– Sa triste mésaventure serait-elle liée aux attaques des fermes alentour qu'Aourken nous a signalées ?

– Jusqu'à hier, j'ignorais tout de ces agressions. Voilà un certain temps que je n'avais pas quitté mon île.

Ils cheminèrent en silence jusqu'à l'abbaye. Le moine les mena directement à une maisonnette qui ne comprenait qu'une pièce où étaient alignés des lits dont un seul était occupé. Un grand religieux au visage émacié s'employait à faire boire une décoction au blessé. Il se redressa en fronçant les sourcils.

– Cet homme a besoin de repos, murmura-t-il à l'adresse de frère Metellus. Le sommeil opère de grands bienfaits chez une personne exsangue qui souffre de plaies multiples.

Puis il remarqua la présence de Fidelma et ouvrit de grands yeux.

– Sœur Fidelma est placée sous mon autorité, dit aussitôt Metellus

avant qu'il ne soulève des objections.

Fidelma jeta un coup d'œil au blessé.

– Quel est le pronostic ? demanda-t-elle.

– Sa vie n'est pas en danger, murmura le médecin. Il est jeune et résistant, la nature ne manquera pas de lui venir en aide.

– L'abbé Maelcar l'a-t-il vu ? s'inquiéta Metellus.

– Oui, il vient de retourner dans ses appartements.

– Parfait.

Le moine fit signe au couple de s'approcher du blessé. Tous trois furent surpris de découvrir qu'il n'avait pas perdu connaissance.

– Berran ? dit Metellus d'une voix douce. Nous n'allons pas vous embêter longtemps. Je voulais juste que vous répétiez à sœur Fidelma ce que vous nous avez raconté au sujet de l'embuscade.

Berran, dont le front était plissé sous l'effet de la douleur, parvint à fixer son attention sur les visiteurs. Il passa la langue sur ses lèvres sèches et se tourna vers Fidelma.

– Nous n'étions plus très loin de l'abbaye. Biscam estimait que nous y parviendrions en milieu de matinée. Biscam, ses deux frères, mon ami Brioc et moi-même conduisions quinze mules chargées de marchandises. Le voyage depuis Naoned s'était déroulé sans incidents majeurs...

Il cligna des paupières.

– Cela s'est passé si soudainement... j'ai été foudroyé par une douleur à l'épaule. J'avais été transpercé par une flèche. Mes compagnons tombaient l'un après l'autre autour de moi. J'ai entendu des cris horribles, puis je me suis évanoui. Les assaillants ont dû croire que j'étais mort. Quand je me suis réveillé, les mules et les marchandises avaient disparu et j'ai vu les cadavres... j'étais le seul à avoir survécu.

– Dites à la sœur ce dont vous avez été le témoin avant de perdre connaissance, insista frère Metellus.

– Les bandits ont surgi de la forêt. Leurs arcs étaient bandés et ils avaient des épées à la ceinture. Leur chef...

– Oui ?

– Il était vêtu de blanc et portait un masque. C'était un homme assez frêle avec une voix haut perchée.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf et revint au blessé.

– Autre chose à propos du chef ? dit-elle d'une voix douce.

– Non. Je me suis traîné jusqu'à l'abbaye...

– Avez-vous entendu des rumeurs sur des voleurs dans ces parages ? Était-ce la première fois que vous étiez victime d'un assaut de ce genre ?

Le jeune homme grimaça de douleur.

– À Bro-Waroch ? Tout à fait. Mais quand nous sommes arrivés dans la péninsule, il y a deux jours, on nous a raconté que des fermes avaient été attaquées.

– Pardonnez-moi d'insister, Berran, mais n'avez-vous pas remarqué d'autres détails qui pourraient nous donner des indications sur l'identité de ces hommes ?

– Je ne me souviens pas.

– Savez-vous d'où ils venaient ?

– Ça suffit ! tonna une voix à la porte.

Ils se retournèrent et se retrouvèrent face à l'abbé Maelcar.

– N'ai-je pas été assez clair, sœur Fidelma ? Vous n'êtes pas la bienvenue dans l'enceinte de l'abbaye, et encore moins dans ce bâtiment réservé aux personnes malades de notre communauté.

Frère Metellus s'avança d'un pas.

– C'est ma faute, père abbé. Les bandits qui ont attaqué sœur Fidelma et frère Eadulf en pleine mer sont les mêmes que ceux qui ont tendu une embuscade à Biscam et ses hommes. J'ai pensé qu'il serait souhaitable qu'elle entende le témoignage de Berran.

L'abbé Maelcar renifla d'un air désapprouvateur.

– Vous osez enfreindre mes ordres !

– Découvrir l'identité de ces meurtriers n'est-il pas plus important que le respect des règles de cette congrégation ? s'écria Metellus.

Maelcar s'empourpra et ses yeux étincelèrent de colère.

– Vous vous obstinez à me défier ?

– Abbé Maelcar, chuchota Fidelma, nous sommes en présence d'un blessé. Si vous désirez élever la voix, je propose que nous sortions.

Devant tant d'impudence, l'abbé resta bouche bée.

En agissant ainsi, Fidelma ne faisait qu'obéir aux lois qui régissaient son pays. Un hôpital était dirigé selon des règles strictes, par exemple aucun chien n'était admis dans son enceinte et il était interdit de troubler le repos des malades.

– Je suggère que nous laissions le pauvre Berran se reposer, s'interposa Eadulf avec fermeté. Quand des vies sont en jeu, les préséances s'en trouvent souvent bousculées.

Il se tourna vers le médecin et lui sourit pour lui signifier sa gratitude. Mais le moine, qui craignait davantage la colère de l'abbé que les désagréments causés à son malade, garda sa mine renfrognée.

L'abbé tourna les talons et sortit de l'infirmerie.

– Je n'ai obtempéré que par respect pour le blessé ! lança-t-il d'un air outragé.

– Nous ne vous en demandions pas davantage, rétorqua Eadulf.

Son attitude surprit Fidelma car il se montrait rarement belliqueux.

– Quant à l'affaire qui nous préoccupe, poursuivit Eadulf, cet homme avait des informations primordiales à nous transmettre sur les forbans qui ont tué ses compagnons. D'après sa description, les voleurs qui ont attaqué notre navire et tué le prince de Cashel, le cousin de lady Fidelma, appartiennent à la même bande.

En rappelant les origines de son épouse, il avertissait l'abbé de ne pas outrepasser ses prérogatives.

– Cela signifie que ces assassins ont élu résidence dans la région et, en conséquence, votre monastère n'est pas à l'abri de leurs méfaits, conclut-il.

L'abbé faillit s'étrangler.

– C'est ridicule, ils n'ont aucune raison de s'en prendre à nous !

– Au contraire, protesta Metellus. Les icônes inestimables et les offrandes des fidèles au Christ font des abbayes des cibles de choix.

– Aucun voleur n’oserait profaner celle de Gildas !

– S’ils pillent les fermes et tuent les marchands qui vous approvisionnent, pourquoi se gêneraient-ils ? observa Fidelma. Des gens qui arraisonnent un navire placé sous la protection de l’ambassadeur d’un roi n’auront aucun scrupule à saccager un monastère isolé. Cette affaire doit être portée à l’attention de votre seigneur ou de son conseiller le plus proche, afin qu’il étende sa main sur vous si cela s’avérerait nécessaire.

– C’est absurde ! Et pour commencer, comment savoir si cet homme dit la vérité ? Un blessé se présente à l’abbaye et raconte une histoire qui sème le désarroi – qui connaît ses véritables motivations ?

Fidelma ouvrit de grands yeux.

– N’avez-vous pas envoyé quelqu’un à l’endroit du drame, ne serait-ce que pour vérifier qu’il n’y a pas d’autre survivant ?

L’abbé releva le menton.

– Je refuse d’être poussé à des décisions hâtives tant que je ne serai pas certain des faits.

– Comment voulez-vous les connaître si vous restez ici à citer des règlements ? le réprimanda Fidelma. Des blessés attendent peut-être qu’on leur porte secours !

– Je connais l’endroit dont parlait Berran, intervint Metellus. C’est à un mille d’ici à l’est, dans une forêt. L’idéal pour ce genre d’embuscade.

L’abbé Maelcar fixait Metellus d’un air furibond.

– Je vous interdis de quitter cette abbaye ! s’écria-t-il.

– Sur moi, vous n’avez aucun pouvoir, martela Fidelma. En tant que sœur d’un roi dont le cousin qui le représentait a été assassiné, j’invoque le droit légitime de m’approprier la baguette de coudrier symbole de sa fonction afin de traquer son meurtrier.

Fidelma avait brandi la baguette qu’elle portait à sa ceinture depuis que la main sans vie de Bressal l’avait laissée rouler sur le pont de *l’Oie bernache*.

– J'en appellerai au roi de ces terres, qui a reconnu l'ambassade de mon cousin, et dont le devoir était de le protéger. Je ferai valoir mes droits. Et maintenant, si frère Metellus veut bien nous aider...

Metellus défia l'abbé du regard.

– Je vous conduirai moi-même à l'endroit où s'est déroulée cette tragédie.

– Il semblerait que vous n'ayez toujours pas appris l'humilité, gronda Maelcar. Ne vous avais-je pas envoyé à Hoëdic dans ce but ?

– Que vient faire ici l'humilité ? rétorqua Metellus.

– Elle passe par la soumission sans discussion ! tonna l'abbé. La règle du bienheureux Benoît stipule que lorsqu'un supérieur ordonne, aucun délai dans l'exécution de ce qu'il exige ne sera toléré. Un abbé doit être obéi comme si Dieu lui-même parlait par sa bouche.

– L'obéissance n'est jamais aveugle, père abbé. Elle requiert l'usage de la prudence dans le respect du droit et des obligations courantes. Une décision doit se prendre en toute connaissance de cause. Continuer d'ignorer des événements aussi tragiques est intolérable.

– Vous ne...

Frère Metellus s'était déjà détourné, entraînant Eadulf et Fidelma à sa suite. Sur le chemin, le couple ne voyait que le dos du moine qui avançait à grands pas, tête baissée. Ce fut Fidelma qui rompit le silence.

– Cette affaire vous met dans une position difficile à l'abbaye, hasarda-t-elle.

Le moine se tourna vers elle et son visage s'éclaira d'un grand sourire.

– Cela n'arrangera pas mes relations avec l'abbé Maelcar et les flatteurs qui l'entourent. Je n'appartiens pas à cette dernière catégorie. Je crois aux règlements, à la vie religieuse encadrée par l'autorité et les contraintes, j'adhère également au célibat qui exige que l'on se détache des désirs charnels... mais je refuse l'obéissance aveugle. Si nous suivons cette voie, alors nous nions le plus grand cadeau que Dieu nous ait fait en nous créant à Son image : la possibilité de nous forger notre propre jugement.

– Vous avez raison, car la soumission inconditionnelle mène à l'abus d'autorité des puissants.

– Je vous félicite pour votre attitude qui implique, il me semble, que vous n’allez pas vous éterniser à l’abbaye de Gildas, renchérit Eadulf.

Frère Metellus fit la grimace.

– Le meilleur service que Maelcar pouvait me rendre était de m’envoyer à Hoëdic, où je continuerai à servir Dieu avec ou sans la bénédiction de l’abbé.

– Vous ne le tenez pas en grande estime.

– Il est tout entier occupé par l’exercice du pouvoir. S’il était aussi sage que despotique, alors ses frères le suivraient plus volontiers.

– Vous croyez vraiment que ses réticences à confirmer le récit de Berran sont dues à son intransigeance ?

Metellus parut surpris.

– Bien sûr, à quoi pensiez-vous ?

– C’est juste que j’ai trouvé son attitude très étrange.

Fidelma réfléchit. Certes, les gens se comportaient parfois de manière bizarre à cause d’un trait de caractère qui brouillait l’entendement, mais, en ce qui concernait l’abbé, était-il possible que sa méfiance cache autre chose ?

Le sentier qu’ils avaient emprunté serpentait maintenant sous une voûte de feuillages dans une forêt très dense. La chaleur était suffocante. À un moment donné, Metellus vit qu’Eadulf examinait un buisson fleuri avec curiosité.

– Je crois que ce sont mes ancêtres qui ont apporté cet arbrisseau dans leurs bagages, dit-il en souriant. Ils l’appellent *nardus* et, à Rome, le prix de ce buisson s’élèverait très haut.

– Parce que chez vous les gens achètent les fleurs ? s’étonna Fidelma.

– Oui, surtout les herboristes quand la plante est rare.

Eadulf renifla les bouquets mauves.

– C’est ce que vous appelez *labondur* dans les cinq royaumes, dit-il à Fidelma. On l’utilise pour ses qualités cicatrisantes.

– C’est bien de la lavande, confirma Metellus. En Armorique, les gens s’en servent pour soigner les piqûres d’insectes. À cause de la douceur



du climat, vous trouvez ici des simples qui n'existent pas plus au nord. Je m'intéresse à ces questions.

– Êtes-vous apothicaire ? s'enquit Eadulf.

– Pas vraiment. Autrefois, je collectionnais les plantes et tentais de les classer en les dessinant et en notant leurs propriétés médicinales. Mais maintenant, j'ai renoncé, car je ne dispose pas d'assez de temps.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Eadulf désigna des arbustes couverts de fleurs roses, rouges et violettes.

– Ces fleurs viennent de loin, apportées sans doute par des marchands ou des légions romaines. Plusieurs buissons se sont mêlés, ce qui explique la variété des couleurs. Ces buissons restent verts toute l'année et on les appelle *ruz* dans la langue locale.

– N'est-ce pas le nom de la péninsule ?

– Oui, c'est la même prononciation, mais je ne suis pas certain qu'il s'agisse du même mot.

Brusquement, frère Metellus s'arrêta et baissa la voix.

– À partir d'ici, mieux vaut prendre garde, nous ne sommes plus très loin de l'endroit où a eu lieu l'embuscade.

Ils n'avaient pas fait plus de cent pas que Fidelma saisissait le bras d'Eadulf et posait un doigt sur ses lèvres. Metellus s'était lui aussi immobilisé en voyant des herbes couchées et des fourrés aplatis. Puis ils tombèrent sur un cadavre étendu en travers du chemin. L'homme gisait face contre terre, deux flèches plantées dans le dos.

Ils avancèrent encore un peu.

Trois autres corps les attendaient. Deux étaient transpercés de flèches et le troisième, couvert de sang à moitié séché, avait reçu plusieurs coups d'épée.

Ils s'immobilisèrent.

Seuls les bruits de la forêt leur parvenaient.

L'appel d'un faucon merlin, le doux roucoulement de pigeons ramiers et de colombes dans les conifères se mêlaient aux pépiements indistincts d'une multitude d'oiseaux. Et les bruissements dans le sous-

bois étaient trop légers pour annoncer le pas d'un homme.

Fidelma hocha la tête en direction d'Eadulf qui alla se pencher sur chacun des corps, cherchant leur poulx à la base du cou.

– Pas un n'a survécu, annonça-t-il.

Fidelma se tourna vers frère Metellus.

– Vous les reconnaissez ?

– Oui. Le premier est Biscam, ces deux-là, ses frères, et je suppose que le quatrième est le berger mentionné par Berran.

Fidelma examina attentivement le sentier.

– Ici, des animaux ont été arrêtés et ont pris peur.

– Comment le savez-vous ? s'étonna frère Metellus. L'avez-vous déduit des descriptions de Berran ?

Fidelma avait appris dès l'enfance à repérer les perturbations que causait l'homme dans la nature. Un excellent moyen de survie doublé d'un enseignement fort utile.

– Vous voyez ces empreintes de sabots, profondes en terrain sec ? Cela signifie que les bêtes étaient lourdement chargées. Là, on ne distingue plus rien, comme si les animaux, ne sachant où se diriger, avaient piétiné le sol pour tenter de faire demi-tour. Il y a aussi des traces très nettes de chevaux ferrés.

Tout en parlant, Fidelma tournait autour du site, les yeux fixés sur le sol.

– Là, regardez, des empreintes de pieds superposées à celles des sabots, qui ensuite pointent vers le nord. Je propose de suivre cette piste, nous verrons bien où elle nous mène.

– Ne vaudrait-il pas mieux attendre ? grommela Eadulf. Ils ne sont peut-être pas très éloignés.

– C'est bien ce que j'espère ! répliqua Fidelma qui s'éloignait déjà.

Eadulf lui emboîta le pas après un coup d'œil désolé à frère Metellus qui se joignit à eux sans enthousiasme.

Quand ils débouchèrent sur un petit cours d'eau blanc d'écume qui courait sur des galets et de larges pierres, Fidelma poussa un soupir de

découragement.

– Ils ont fait traverser les bêtes !

– Et alors ? s'enquit Metellus.

– Le lit de ce torrent ne laisse pas de trace.

– Pour trouver un gué, il faut descendre plus bas.

– Où mène ce cours d'eau ?

– À des marais. C'est une région que les gens d'ici évitent soigneusement car elle dissimule des bourbiers où un homme peut disparaître avant d'avoir eu le temps d'appeler à l'aide. Cependant, si ces bandits connaissent bien la contrée, ils sauront comment se frayer un chemin jusqu'au Morbihan.

– Ce qui nous laisse dans l'incertitude.

– S'ils avaient eu des ennuis, ils auraient rebroussé chemin et laissé des signes de leur passage. Si, au contraire, ils avaient une stratégie, ils se seront débrouillés pour décourager les poursuites et auront utilisé les marais pour protéger leur fuite. À l'heure qu'il est, ils ont sans doute atteint la mer.

Admirative devant son raisonnement, Fidelma lui sourit.

– De toute façon, je ne renoncerai pas à les retrouver, conclut-elle. Mais je voudrais d'abord examiner les corps des marchands, ce que j'ai négligé de faire.

– Que peuvent-ils vous apprendre ?

– Beaucoup de choses, mon ami, répondit Eadulf à la place de Fidelma.

De retour sur le lieu du massacre, Fidelma se concentra sur les flèches fichées dans les cadavres.

– L'homme qui les a fabriquées a utilisé des plumes d'oie et les a taillées avec un couteau aiguisé. Elles sont de bonne facture et sortent des mains d'un artisan expérimenté.

– Cela nous aide-t-il ? demanda Eadulf.

– Pas pour l'instant.

Alors qu'elle se relevait, Eadulf remarqua que l'homme identifié par Metellus comme étant le marchand Biscam avait un bras étendu devant lui et était couché sur l'autre. Il se pencha, fit rouler le corps sur le dos et constata que la cause de la mort n'était pas les flèches : le marchand avait été tué à coups d'épée, des blessures zébraient sa poitrine.

Le cri d'étonnement qui lui échappa n'était pas dû à cette découverte, mais au morceau de soie blanche taché de sang que Biscam serrait dans son poing.

Il déplia les doigts raidis pour s'en saisir.

– Sans doute a-t-il arraché ce morceau de soie brochée à son assaillant, murmura Fidelma. Il y apparaît un curieux motif qui ressemble à... une colombe.

Frère Metellus, qui assistait à la scène, fronça les sourcils.

– Cela vous rappelle quelque chose ? lui demanda Eadulf. Le dessin de cet oiseau stylisé ressemble tout à fait à la sculpture fixée à la proue du navire qui nous a attaqués.

Metellus passa la langue sur ses lèvres sèches mais aucun son ne sortit de sa bouche.

– Vous connaissez cet emblème, lança Fidelma d'un ton péremptoire. Quand Eadulf vous l'a décrit à Hoëdic, j'ai compris qu'il évoquait pour vous quelque chose de précis.

Metellus cligna des yeux et répondit d'une voix rauque.

– Il s'agit bien des contours d'une colombe en plein vol.

– À qui appartient ce blason ?

Le moine prit une profonde inspiration avant de les regarder bien en face.

– C'est celui du seigneur Canao, le *mac'htiern* de Brilhac.

## CHAPITRE VI

Fasciné, Eadulf fixait la soie déchirée.

– Voilà un étrange symbole pour un chef, fit remarquer Fidelma.

Frère Metellus ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

– Les gens d'ici croient-ils comme nous qu'il s'agit d'un oiseau doué de pouvoirs de prédiction ? s'interrogea Fidelma. Chez nous, les statuettes le représentant sont monnaie courante et, avant l'arrivée de la foi, on l'adorait sur certains sites dans l'espoir d'obtenir des guérisons miraculeuses. Nos pères de l'Église s'identifiaient souvent à la colombe. Crimthann mac Fedilmid prit le nom de Colomba – la colombe de l'Église. C'est un symbole de paix et d'harmonie.

Eadulf plia soigneusement la soie qu'il glissa dans son *marsupium*.

– Cela signifie-t-il que le seigneur Canao serait le maître de voleurs et de meurtriers ?

Frère Metellus parut choqué.

– Le *mac'htiern* de Brilhac est un ami et un conseiller du roi Alan Veur, jamais il ne s'abaisserait à attaquer des marchands désarmés ! Sans compter qu'en ce moment, il séjourne à Naoned.

– On nous a dit que le fils ne valait pas le père, fit observer pensivement Fidelma.

– Je connais bien Macliau : c'est un jeune homme superficiel qui aime le vin et les femmes, mais je l'imagine mal organisant de telles entreprises.

Fidelma réfléchit en silence.

– Il n'en demeure pas moins, dit-elle enfin, que l'emblème du seigneur de Brilhac était présent sur le navire qui nous a attaqués et voilà qu'il réapparaît sur ce bout de tissu. Je propose que nous nous rendions à la forteresse du seigneur Canao afin de tenter d'en apprendre davantage.

– Si l’entourage de Canao est impliqué dans ces affaires, nous courons un grand risque, protesta Metellus. D’un autre côté, une telle éventualité me semble fort peu probable.

– Eadulf et moi-même ne disposons pas d’autre piste pouvant nous conduire à l’assassin de mon cousin, de mon ami le capitaine et aussi de ces pauvres gens, dit-elle en désignant les cadavres. En ce qui vous concerne, le mieux serait que vous alliez à l’abbaye pour y faire votre rapport avant de retourner à Hoëdic.

Frère Metellus secoua la tête.

– Je refuse de vous abandonner en pays inconnu. Il vous faut un interprète et un guide. Si vous insistez pour vous rendre dans la forteresse du seigneur Canao, alors je vous y accompagnerai. Et puis, ces mystères m’intriguent tout autant que vous.

– Cette aventure risque de nous réserver des surprises désagréables.

– J’ai pris ma décision, s’obstina le moine. Si nous partons maintenant, nous devrions atteindre la forteresse avant la tombée de la nuit.

– Je vous remercie du fond du cœur, frère Metellus. Votre aide nous est infiniment précieuse. Et puisque c’est sur le chemin, nous en profiterons pour tenter de repérer d’autres pistes près de la rivière.

Ils retournèrent à l’endroit où les animaux volés avaient traversé le cours d’eau. La forêt ne tarda pas à s’éclaircir, cédant la place à un sol spongieux où il était difficile d’avancer. Pour éviter des terrains trop meubles, ils marchèrent à plusieurs reprises dans le lit pierreux du petit torrent tumultueux. Lorsqu’il se perdit dans des marais, ils durent chercher des passages plus secs.

Quand Fidelma respira l’air salé de la mer et entendit le cri plaintif des mouettes, elle sut qu’ils n’étaient plus très loin de la côte nord de la péninsule. Ils avaient depuis longtemps renoncé à retrouver la piste des voleurs. Les arbres avaient réapparu et le sol se raffermissait sous leurs pieds. Des collines boisées bordaient le rivage. Au-delà des arbres leur parvenait le bruissement des vagues.

Bientôt ils émergèrent sur une colline dominant une crique. Sur leur gauche se dressait une grande forteresse perchée sur un promontoire.

– Brillhac, murmura Metellus.

Les murailles qui entouraient l’imposant édifice mesuraient quatre fois la taille d’un guerrier. Une tour surveillait une baie immense – le

Morbihan, réalisa Fidelma. Brilhac était très différente des forteresses qu'elle connaissait. À l'origine, il s'agissait sûrement d'une place forte romaine. Elle distingua deux guerriers qui se tenaient devant les portes en bois. Ils contemplaient la mer en contrebas et leur position relâchée trahissait leur ennui. Ils ne les avaient pas vus arriver.

Fidelma suggéra qu'ils retournent s'abriter dans la forêt.

– Il n'y a pas trace du bateau des bandits dans la crique, fit observer Eadulf.

– Les anses et les îles, ce n'est pas ce qui manque par ici, dit Metellus. Ce navire pourrait se cacher n'importe où.

– J'aimerais d'abord entrer dans la forteresse, déclara Fidelma.

– Cela me paraît très risqué. Si par malheur le seigneur de Brilhac est derrière l'attaque de *l'Oie bernache*, alors vous allez vous jeter dans la gueule du loup.

– *Aut viam inveniam aut faciam*[7], répliqua Fidelma. Nous trouverons un chemin ou nous en ouvrirons un.

C'est alors qu'on les interpella. Absorbés par leur conversation, ils n'avaient pas vu deux hommes s'approcher. Ils se retournèrent et se trouvèrent face à deux guerriers jeunes et musclés, armés de boucliers et d'épées au fourreau. Le plus petit avait de larges épaules, des traits plutôt plaisants, des cheveux noirs et des yeux vifs. Il leur demanda ce qu'ils faisaient là, c'est du moins ce que Fidelma et Eadulf crurent comprendre.

Comme il l'expliquerait plus tard à ses compagnons, frère Metellus répondit qu'il faisait visiter leur beau pays à des amis.

Les deux guerriers échangèrent un regard perplexe.

– Je ne vous connais pas, répliqua le premier. Et vous avez un accent étranger.

– Personne n'est responsable de l'endroit où il est né, rétorqua Metellus, mais seulement de la façon dont il mène sa vie.

– Pourquoi espionnez-vous la forteresse du *mac'htiern* ?

– Nous admirions le paysage.

– Dites-lui que nous venons d'Hibernia, intervint Fidelma.

– Jamais entendu parler, grommela le guerrier.

– Il s’agit de l’île qui s’appelle *Iwerzhon* en celte d’Armorique, expliqua le moine.

Le second guerrier prit le premier à part et lui parla à voix basse avant de s’adresser à Metellus.

– Peut-être cela intéresserait-il Macliau de rencontrer vos compagnons ? Je vais vous demander de nous accompagner afin de savoir s’il désire vous recevoir.

Voyant qu’il posait la main sur la poignée de son épée, Eadulf se raidit tandis que Fidelma secouait imperceptiblement la tête.

– Dites-leur que nous serions ravis de faire la connaissance de leur maître, chuchota-t-elle à Metellus qui traduisit sa réponse.

Sans un mot, les guerriers leur firent signe de les précéder.

– *Óis carcre*, murmura Eadulf à son épouse en celte d’Éireann. Nous sommes prisonniers.

Fidelma lui adressa un sourire ironique.

– Plains-toi, nous voulions visiter la forteresse et ces messieurs nous facilitent la tâche.

Elle remarqua que les guerriers leur jetaient des regards suspicieux et que Metellus semblait contrarié. Alors qu’ils cheminaient, elle s’adressa à lui en latin tout en se demandant si les deux gaillards qui les escortaient comprenaient cette langue.

– La vue est aussi magnifique que vous nous l’aviez annoncé, mon frère. Et vous appelez cette baie le Morbihan ?

Comprenant qu’elle désirait détourner l’attention des guerriers, le moine lui adressa un sourire un peu contraint.

– C’est exact. Et au-delà de la péninsule de Brilhac affluent une multitude d’îles. Un site enchanteur.

À leur approche, les sentinelles s’étaient redressées et, sur ordre d’un des guerriers, les portes s’ouvrirent.

– Entrez ! leur fit-il ordonné, et ils pénétrèrent dans la cour où ils s’immobilisèrent.



Une voix les héla. Ils levèrent la tête et virent un jeune homme penché à une des fenêtres de la grande bâtisse. Il avait des cheveux blonds, un assez beau visage aux pommettes hautes avec des yeux en amande d'un bleu très clair.

– Que font ces gens ici ? demanda-t-il d'une voix aiguë et nasillarde.

Puis il reconnut le Romain.

– Frère Metellus ?

– C'est bien moi, Macliau !

– Eh bien, montez, qu'est-ce que vous attendez ? Boric, introduisez-les.

Et il disparut à l'intérieur.

Le guerrier qui répondait au nom de Boric ouvrit la porte d'accès aux bâtiments privés de la forteresse avec un sourire d'excuse.

– Nous nous méfions des étrangers avant de les accueillir comme des amis, dit-il en latin.

Donc il avait compris une partie de leur conversation.

– *Ad utrumque paratus*, dit Fidelma en souriant, ce qui signifiait qu'il fallait se préparer à toutes les éventualités.

– *Semper paratus*, répondit le jeune homme. Toujours prêt.

Bien qu'on fût en plein été, des bûches flambaient dans la cheminée centrale de la salle de réception. Des tapisseries aux couleurs vives et aux motifs tirés de diverses mythologies étaient accrochées aux murs, séparées par des boucliers, joyaux de l'artisanat local. Un immense tapis chamarré réchauffait les dalles de pierre. Au centre trônait une table en chêne dressée pour un festin, avec des coupes de fruits. L'ameublement était composé de coffres, de petites tables, et il s'y trouvait également diverses poteries en terre vernissée et une amphore gigantesque posée dans un coin sur un support. Plusieurs portes communiquaient avec l'intérieur du château et un escalier en bois, près de la cheminée centrale, menait à l'étage supérieur.

Devant le feu, un petit chien s'étira, se leva et vint à leur rencontre. Il avait de longs poils qui lui tombaient sur les yeux, une robe gris-bleu, un museau et des oreilles noires. C'était un chien de chasse dont Fidelma identifia aussitôt la race, souvent utilisée pour capturer les blaireaux. Le chien leur fit la fête tandis que le jeune homme qui les

avait interpellés depuis la fenêtre descendait l'escalier avec un sourire de bienvenue. Le chien leva la tête vers lui avec un petit gémissement, agita la queue et retourna s'allonger près du feu.

– Ce jeune seigneur me semble plutôt aimable, murmura Eadulf.

– C'est Macliau, chuchota Metellus.

– Heureux de vous revoir, frère Metellus, dit le jeune homme d'un ton cordial. Vous ne nous gratifiez pas souvent de votre présence. On m'a conté qu'on vous avait exilé dans l'île du caneton pour cause de relations difficiles avec notre bon ami l'abbé Maelcar.

Metellus s'inclina.

– Vous savez comme moi qu'il n'est pas très difficile de se quereller avec l'abbé Maelcar. Permettez-moi de vous présenter mes compagnons. Voici lady Fidelma, qui nous vient d'Hibernia. Son époux, frère Eadulf, est saxon.

– Au nom de mon père le seigneur Canao, je vous souhaite la bienvenue dans la maison de Brilhac, dit le jeune homme. Je suis Macliau.

Il parlait un excellent latin, mais Fidelma remarqua aussitôt le menton un peu mou, les yeux larmoyants et les joues trop rouges qui ternissaient la beauté du prince.

Un serviteur était apparu.

– Portez-vous des armes ? demanda son maître d'un air d'ennui.

Devant la surprise d'Eadulf, il ne put s'empêcher de rire.

– C'est juste une question de principe. Mon père est très à cheval sur le respect des traditions.

Il se dirigea vers une porte qu'il ouvrit avec une clé accrochée à un clou, révélant un cabinet où s'entassaient épées, poignards, massues, lance-pierres...

– Les visiteurs déposent ici leurs armes et les récupèrent quand ils repartent.

– Nous avons la même coutume, le rassura Fidelma. Quand des invités assistent à un banquet, ils doivent déposer leurs armes à l'extérieur de la salle de réception. Cela s'explique dans la mesure où, quand quelqu'un abuse de la boisson et se dispute avec un convive, il

pourrait être tenté de provoquer une rixe sanglante.

– Exactement. Quand j'étais plus jeune, mon père m'a battu pour ne pas avoir respecté cette tradition et donc, même en son absence, je respecte sa volonté.

Il fixa le contenu du cabinet d'un air dégoûté.

– Je remercie le ciel de ne pas être un guerrier. J'ai horreur des bagarres. Franchement, il y a de meilleures façons d'occuper son temps.

Eadulf hocha la tête d'un air approbateur.

– Nous, les religieux, ne portons qu'un couteau à découper la nourriture.

Le jeune homme prononça alors la phrase rituelle.

« Vous pouvez maintenant jouir de l'hospitalité du *mac'htiern* de Brilhac » et referma la porte du cabinet.

– Puis-je vous offrir des rafraîchissements ? leur demanda-t-il.

Ils choisirent du cidre, qui était la boisson traditionnelle du pays, et, tandis que le serviteur s'affairait, Macliau leur désigna des sièges et prit place dans un fauteuil. Le chien se leva et s'étendit à ses pieds avec un soupir de satisfaction.

– Qu'est-ce qui vous amène sur nos rivages, lady ? demanda le jeune homme en caressant distraitemment la tête de l'animal dont la queue se mit à battre le sol de contentement. Nous ne voyons pas souvent des religieux errants, surtout quand ils sont de haute lignée. Je suis certain que frère Metellus, qui connaît le protocole, n'a pas commis d'impair en vous présentant.

Fidelma décida de s'en tenir à la vérité. Elle raconta brièvement leur histoire, sans mentionner l'emblème de la colombe qui les avait amenés jusqu'ici.

La nouvelle de l'attaque des marchands sembla affecter le jeune homme.

– Je connaissais Biscam, il a souvent fait du commerce avec nous. Vous dites que lui et ses hommes ont été assassinés ?

Fidelma avait oublié de lui signaler que l'un d'eux avait survécu et elle se contenta de répondre :

- Biscam est mort et ses marchandises et ses mules ont disparu.
- Avez-vous une idée de la direction prise par les voleurs ?
- Ils se sont volatilisés dans une région marécageuse, près d'ici.

Le jeune homme réfléchit et secoua la tête avec tristesse.

– Voilà une semaine que nous parvenons des récits de vols et d'attaques de fermes isolées sur cette péninsule. Les bandits, qui arrivent par la mer, deviennent de plus en plus audacieux. Mon père s'est rendu à la cour du roi Alan qui doit venir ensuite séjourner ici. Nous ne les attendons pas avant plusieurs jours. Je vais envoyer quatre hommes récupérer les corps et les déposer à l'abbaye. L'abbé Maelcar se chargera de les enterrer dignement.

Frère Metellus approuva cette décision.

– Vos hommes doivent se méfier, précisa-t-il, car il se pourrait bien que ces coupe-jarrets rôdent alentour.

– À l'heure qu'il est, il ne nous sera guère possible de poursuivre ces brigands, mais je demanderai à Boric de garder l'œil.

Fidelma observait Macliau d'un air pensif.

– Votre roi vous rend souvent visite ?

– Il vient pour chasser. Cette contrée est riche en daims et en sangliers.

– Ne craignez-vous pas pour la sécurité du roi et de son entourage ?

Le jeune homme se mit à rire.

– Je craindrais plutôt pour la vie de ces bandits s'ils devaient affronter le roi et mon père, escortés de leurs guerriers. Sans compter que mes hommes sont sur le qui-vive et s'ils attrapent ces brigands...

Sa main s'abattit comme un couperet.

– Je pense néanmoins que lady Fidelma a raison, fit prudemment observer Metellus. Peut-être devriez-vous envoyer un messenger à votre père et au roi Alan pour les informer de la situation.

– Je comprends votre inquiétude, frère Metellus. Mais je vous assure qu'ils n'ont rien à redouter. Si ces mécréants ont réussi à s'introduire dans les domaines de mon père, ils n'aimeront pas la réception qui les

attend.

Ils se redressèrent en entendant des voix derrière une des portes. Macliau pencha la tête et fit la grimace tandis que le chien dressait les oreilles.

– Ce doit être ma sœur.

À cet instant, la porte s'ouvrit et une jeune fille entra. Même dans la grande salle remplie d'ombres, Fidelma et Eadulf comprirent qu'elle était la jumelle de Macliau. Elle était escortée d'un jeune homme blond de haute taille. La jeune fille ôta sa cape d'un geste vif et s'apprêtait à parler quand elle avisa les nouveaux venus.

– Trifina, nous avons des visiteurs qui nous apportent des nouvelles déplaisantes, annonça Macliau. Bleidbara, nous avons besoin de vos lumières.

Il parlait en latin et la jeune fille lui répondit dans la même langue.

– De quelles nouvelles déplaisantes parlez-vous ?

Elle avait la même voix nasillarde que son frère.

Fidelma et ses compagnons se levèrent tandis que Macliau agitait la main dans leur direction.

– Voici lady Fidelma, qui est la sœur d'un roi d'Hibernia, et son époux, frère Eadulf. Quant à frère Metellus, tu le connais déjà. Je vous présente ma sœur, lady Trifina. Bleidbara est le chef de la garde de mon père.

Le jeune homme s'inclina. Il était très beau avec des traits réguliers et des yeux bleu foncé, intelligents et attentifs.

Tout en s'asseyant, la jeune fille adressa un regard suspicieux à Fidelma.

– Vous êtes bien loin de chez vous, lady. Nous n'avons pas été informés qu'un navire d'Hibernia était passé près de nos côtes. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– Ma présence est purement fortuite, répliqua sèchement Fidelma.

Macliau s'empessa d'expliquer la situation à sa sœur.

– Voilà donc ce qui te contrarie ? répliqua-t-elle d'un air nonchalant.

Macliau enchaîna sur la triste fin du marchand Biscam et de ses hommes. Puis il se tourna vers Bleidbara.

– Je m’apprêtais à donner des ordres à Boric pour qu’il aille récupérer les corps afin de les porter à l’abbaye.

– Je m’en occupe.

Puis il s’adressa à Trifina :

– Et maintenant Biscam ! Le nombre de ces attaques ne cesse d’augmenter.

– À la forteresse, nous sommes en sécurité. Nous disposons de suffisamment de guerriers pour nous protéger et d’ici quelques jours, mon père sera de retour.

– C’est justement ce que j’expliquais à nos amis, intervint Macliau. Et je pense que nous devrions insister pour qu’ils acceptent notre hospitalité. Retourner à l’abbaye à cette heure me semble risqué et nous serions désolés qu’il leur arrive malheur.

Eadulf frissonna. Les paroles du jeune homme avaient-elles un sens caché ? Il espérait que Fidelma trouverait une excuse pour les sortir de ce guêpier mais elle souriait, imperturbable.

– C’est une offre tentante, déclara-t-elle. Comme vous le savez, l’abbé Maelcar n’apprécie guère la présence des femmes au monastère et nous avons dû chercher asile dans un village voisin.

Macliau éclata de rire.

– Alors c’est entendu, nous sommes heureux de vous recevoir. Et vu les relations tourmentées que frère Metellus entretient avec l’abbé, je suis certain que lui aussi acceptera notre invitation.

– Volontiers, acquiesça Metellus. J’ai offert mes services à nos amis en tant que guide et traducteur jusqu’à ce qu’ils reprennent un navire pour Hibernia.

– Cela ne saurait tarder, dit Macliau qui paraissait d’excellente humeur.

– J’aimerais tout de même faire parvenir un message à Aourken pour qu’elle ne s’inquiète pas, dit Fidelma. Nous logeons chez elle.

Trifina fronça les sourcils.

– Aourken ? Je connais ce nom. Si je ne me trompe pas, c'est elle qui m'apprenait la grammaire latine quand j'étais enfant.

– Je vais prévenir Boric afin qu'il passe chez Aourken en allant récupérer les corps, intervint Bleidbara. Il peut même apporter vos affaires ici.

– Nous avons réussi à nous échapper du navire à la nage mais sans sauver nos effets personnels, soupira Eadulf.

– Bleidbara, veillez à ce que cette vieille dame soit dédommée pour ses services, ajouta Macliau.

Le jeune chef de la garde salua et s'éclipsa.

Fidelma se tourna vers Trifina.

– Cette forteresse se dresse sur le rivage du Morbihan, c'est bien cela ?

– C'est exact, répondit la jeune fille.

– Ne craignez-vous pas une attaque venant de la mer ?

Cette remarque amusa beaucoup Macliau.

– Pas vraiment, c'était déjà une fortification naturelle du temps de nos ancêtres les Vénètes.

– Et si ces brigands avaient trouvé refuge dans une de ces îles ? Un navire peut très bien s'y dissimuler.

– Impossible !

Ils se tournèrent vers Trifina, surpris par sa fougue.

– Pourquoi donc ? s'étonna Fidelma.

– Nous possédons une demeure fortifiée sur Govihan, l'île de la Forge, expliqua Macliau en jetant un regard de reproche à sa sœur. De là, nos hommes peuvent surveiller la côte. Nous-mêmes sommes des navigateurs aguerris et possédons une flotte conséquente. Nos hommes ne manqueraient pas de rapporter des mouvements inhabituels ou la présence de navires inconnus, car il appartient au seigneur de Brilhac de protéger le peuple de cette contrée.

– Je reviens de Govihan, précisa Trifina comme pour justifier sa véhémence. Voilà pourquoi j'affirmais que c'était impossible.

– Où se situe Govihan ?

– C'est la première des grandes îles au large de la péninsule.

Macliau se leva.

– Venez, les invita-t-il. Il fait encore jour et je vais vous conduire au sommet de la tour afin que vous puissiez constater par vous-mêmes que nous sommes bien défendus.

Trifina se pelotonna dans son fauteuil en étouffant un bâillement.

– Je reste ici, j'ai eu assez d'exercice pour aujourd'hui.

Alors qu'ils s'apprêtaient à suivre le maître des lieux, une très jeune fille descendit l'escalier et s'arrêta en bas des marches. En voyant Macliau, elle se dirigea vers lui. Elle était bien en chair, avec des yeux et des cheveux noirs, un teint magnifique et des lèvres pulpeuses. Son sourire découvrait des dents parfaites et elle avançait vers Macliau d'une démarche voluptueuse. Ses vêtements aux couleurs vives, qui mettaient en valeur sa silhouette, ne passaient pas inaperçus.

– Voici Argantken, dit Macliau d'un air embarrassé. Elle ne parle pas latin, mais vous n'aurez pas à vous entretenir avec elle.

Puis il adressa quelques mots assez secs à la jeune fille qui fit la moue, fronça les sourcils et sortit de la pièce en roulant des hanches.

Eadulf jeta un coup d'œil à Metellus qui regardait ailleurs.

– Allons-y, dit Macliau en ouvrant la voie, son chien sur les talons.

Ils le suivirent jusqu'à la porte qui donnait accès à la tour carrée et grimpèrent un étroit escalier soutenu par des poutres en chêne. Les paliers se succédaient, chacun donnant sur un atelier ou une réserve. La dernière contenait du matériel de guerre et Fidelma examina un carquois rempli de flèches accroché à un mur.

– Je vois que vous êtes préparés à toutes les éventualités, fit-elle remarquer. Bien que vous ne croyiez pas à un assaut contre cette forteresse depuis la mer, qui n'a pourtant pas manqué, au cours des siècles, d'attirer des hôtes indésirables.

Macliau haussa les épaules.

– Vous avez raison, il en fut ainsi du temps de nos ancêtres, quand la flotte de Jules César apparut au large de nos côtes. Plus récemment, nous avons dû nous défendre contre les navires de guerre des Francs



et même des Saxons, qui ont lancé des offensives sur les côtes sud mais ne se sont jamais aventurés dans le Morbihan. Frère Metellus, n'est-ce pas Sénèque qui a écrit *Non semper erit aestas* ?

– Oui, ce ne sera pas toujours l'été, déclara Metellus d'un ton solennel. Il faut se préparer à des temps difficiles.

– Nous sommes prêts pour l'hiver. Quant à nos assaillants, il est évident qu'ils ne s'attaquent pas à ceux qui ont les moyens de se défendre, mais plutôt à des navires marchands vulnérables et à des voyageurs isolés.

Ils émergèrent enfin au sommet du donjon à environ dix toises au-dessus du sol. La vue panoramique était à couper le souffle. D'un côté les collines et les forêts, de l'autre, des chapelets d'îles innombrables.

– Et voilà Govihan, dit Macliau en désignant une île située près de l'extrémité de la péninsule.

Elle avait la forme d'un haricot, avec une longue plage de sable blanc à l'est et une plus petite à l'ouest. Une épaisse forêt recouvrait la partie sud où ils distinguèrent une tour en bois.

– Vous voyez la tour de garde ? Elle fait partie d'une demeure fortifiée, une ancienne villa romaine que mon père a donnée à Trifina. Comme vous pouvez le constater, rien de ce qui se passe dans cette partie de la baie ne nous échappe.

– Mais comment vous prévenez-vous les uns les autres d'un éventuel danger ? demanda Fidelma.

– En allumant des feux. Et par temps clair, nous utilisons nos bannières.

Il désigna le mât d'où pendait un étendard blanc. De temps à autre, le vent s'y engouffrait et il se déployait, faisant onduler l'emblème de la colombe tissé dans la soie. Le même que celui qui orne la pièce de tissu qu'Eadulf avait rangée dans son *marsupium*.

– Cette... colombe n'est-elle pas un symbole étrange pour une oriflamme ? s'enquit Fidelma d'un air faussement innocent.

Macliau émit une exclamation amusée qui fit lever la tête à son chien.

– Si, et quand je serai le chef de famille, je reviendrai à notre blason d'origine.

– Qui était ?

– L’orfraie, l’aigle des mers. Nos ancêtres les Vénètes dominaient les océans, même les Romains admiraient notre savoir-faire, lança-t-il avec force.

Puis il s’abîma dans une vision intérieure.

– Cela n’explique pas la colombe, dit Fidelma d’une voix douce.

Le visage de Macliau s’assombrit.

– Elle est devenue l’emblème de la honte de notre famille, grommela-t-il.

– Je ne comprends pas.

– Quand mon ancêtre Canao, le deuxième du nom à régner sur Bro-Erech, a été tué, Judicael de Domnonia monta sur le trône. Il affirmait descendre d’un autre roi de cette contrée, du nom de Waroch. C’est Judicael qui a exigé de ma famille qu’elle se soumette et lui remette sa bannière. Nous n’avions pas le choix, mais en signe de protestation, nous avons alors adopté l’emblème de la colombe, symbole de paix et d’humilité. Un jour, avec l’aide de Dieu, on nous rendra notre honneur et nos anciens droits, d’ailleurs...

Il s’interrompt brusquement et ajouta sur un ton plus calme :

– Nous faisons des démarches dans ce sens auprès du roi Alan.

– Alan n’est-il pas pourtant un descendant de ce Judicael qui vous a forcés à vous rendre ? dit Eadulf.

– C’est son fils.

– Cela ne rend-il pas ces exigences, euh... difficiles à satisfaire ?

– Oh non, dit très vite Macliau, Alan Veur est notre ami, il a été élevé avec mon père et le passé n’a jamais terni nos relations. Vous verrez qu’Alan finira par rétablir les droits dont nous avons été privés à cause de la cupidité et de la jalousie de certains.

– Pourquoi pas, cependant il règne depuis de nombreuses années, fit observer frère Metellus. Comment se fait-il que ce problème ait tant tardé à être évoqué ?

Macliau lui jeta un regard irrité.

– Jusqu'à présent, il était très occupé et n'a pas eu le temps de se pencher sur les offenses subies par la maison de Brilhac. Les Francs ne cessent de nous harceler sur nos frontières à l'est et certains des chefs de l'Ouest se sont rebellés contre lui. Mais cette affaire sera bientôt résolue.

Ils restèrent un instant silencieux, contemplant le soleil qui baissait à l'horizon tandis que les ombres s'allongeaient.

– Quelle merveille ! murmura Fidelma. Difficile d'imaginer le mal et la mort surgissant de tant de beauté.

Macliau leva les yeux vers le ciel.

– Il se fait tard. Désirez-vous vous reposer et vous rafraîchir avant le repas du soir ?

Une vieille servante escorta les invités jusqu'à leurs chambres, dodelinant de la tête et se tordant les mains tout en leur demandant à chaque instant s'il leur manquait quelque chose. Quand ils se retrouvèrent enfin seuls, Fidelma se jeta sur le lit et fixa le plafond. Quant à Eadulf, il l'observait d'un air inquiet.

– Je sais ce que tu penses, dit Fidelma.

– J'ai l'impression d'être une mouche qui s'est jetée dans une toile d'araignée ! se plaignit Eadulf.

Elle poussa un profond soupir.

– Il est parfois nécessaire de se mettre en danger pour découvrir la vérité.

– Cela ne correspond pas à ma philosophie. Nous aurions dû...

– ... attendre qu'un navire nous ramène en Éireann ? Cela ne nous aurait certainement pas aidés à retrouver ces assassins.

– Mais...

– *Sedit qui timuit ne non succederet.* Celui qui a peur d'échouer et reste là sans rien faire n'arrive à rien.

– Tu es injuste !

Elle s'assit, regrettant déjà son mouvement d'humeur.

– Je te l'accorde. Mais je tiens à arrêter les coupables.

– Je crains que nous ne les ayons déjà trouvés, murmura Eadulf. Une chose me contrarie, en dehors de cet emblème de la colombe.

Fidelma le fixa avec attention.

– Tu te rappelles le commandant de ces bandits ? Une silhouette élancée vêtue de blanc avec une voix haut perchée.

– Il était masqué afin qu'on ne puisse pas le reconnaître.

– Maccliau correspond tout à fait à cette description.

– Cela ne m'avait pas échappé. D'autre part...

– Quoi donc ?

– Le carquois que j'ai examiné contenait des flèches avec des plumes d'oie coupées en trois. Un travail d'expert. Et je jurerais que la main qui les a fabriquées a aussi travaillé à celles qui ont tué Biscam et ses hommes.

Eadulf se raidit.

– Était-ce bien raisonnable d'accepter l'hospitalité de ces gens ?

– Existe-t-il de meilleur moyen de résoudre ces mystères qu'en nous plaçant en leur centre ? Avançons *arrectis auribus*, les oreilles dressées, comme disent les Romains.

## CHAPITRE VII

Le temps qu'ils se baignent et se rendent présentables, le crépuscule envahissait déjà leur chambre. On leur avait envoyé une servante – une jeune fille élancée et maussade, aux cheveux noirs et aux yeux bleus – qui apporta des vêtements confortables à Fidelma de la part de Trifina, ainsi que des bougies en cire d'abeille qui diffusaient une lumière agréable. Fidelma passa du temps aux derniers détails de sa toilette, car dans son peuple, on y accordait de l'importance. Mais elle refusait de se peindre les ongles en rouge vif, ou de se teindre les sourcils en noir, et dédaignait le jus de baies de sureau destiné à rehausser les pommettes. De même, elle refusait les services d'une domestique pour tresser ou relever en chignon sa chevelure rousse qu'elle se contentait de brosser avec soin.

Eadulf, assis sur le rebord de la fenêtre, contemplait le Morbihan. Des lumières signalant les myriades d'îles habitées brillaient sur les eaux, et aussi le long du rivage au pied de la forteresse. Comme elles bougeaient, il en conclut qu'il s'agissait de personnes parcourant la grève ou alors de bateaux prenant la mer. Puis, à sa grande surprise, il distingua les lignes d'un navire s'éloignant lentement dans l'obscurité, remorqué par deux bateaux à rames. Il s'arrêta au centre de la crique.

Eadulf appela Fidelma pour le lui signaler.

– C'est étrange cette agitation à l'heure du repas du soir, dit-elle d'un air pensif.

– Tu crois que ce navire...

Eadulf ne finit pas sa phrase.

– Pourquoi pas ? Auquel cas nous devons redoubler de vigilance.

– Pouvons-nous faire confiance à frère Metellus ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, la jeune servante réapparut pour leur annoncer que le maître les attendait.

Metellus avait déjà pris place à la longue table en chêne dans la salle

de réception, illuminée par des chandelles et des lampes à huile en bronze, semblables aux *lespaire* utilisées en Éireann.

Toujours aussi charmant, Macliau s'avança pour les accueillir. Depuis sa chaise, Trifina leur adressa un sourire froid. Il y avait trois autres invités : deux hommes et la voluptueuse Argantken, qui attirait irrésistiblement l'attention dans sa tenue chatoyante. Elle plongeait régulièrement la main dans une coupe remplie de noisettes qu'elle avalait par poignées entières tout en buvant de temps à autre une gorgée de vin blanc.

L'un des deux hommes était Bleidbara, le chef des guerriers de Brilhac, et le second un drôle de personnage d'âge moyen, grand, revêtu d'une robe en laine blanche qui avait jauni avec le temps. Sa chevelure noire était parsemée de mèches grises et son visage, sombre et rasé de près, était barré d'une moustache tombante à la mode celtique. Un cercle en cuivre lui enserrait le front et la chaîne autour de son cou retenait un symbole très ancien représentant le soleil. Ses joues pâles et exsangues contrastaient avec ses lèvres rouges. Il traversa l'esprit d'Eadulf que l'homme les ravivait avec du jus de baies. Les prunelles sombres et insondables bougeaient constamment et rien chez lui n'exprimait la moindre émotion.

– Je vous présente Iarnbud, le *bretat* de mon père, dit Macliau.

– Seriez-vous un juge, un *breitheamh* dans ma langue ? hasarda Fidelma.

Iarnbud, comme la plupart des gens qu'elle venait de rencontrer, parlait lui aussi le latin. Cependant, il n'usait pas de la langue littéraire qu'on lui avait enseignée, mais d'un curieux dialecte où la mélodie de la phrase était plus accentuée.

– Exactement, lady, tout comme vous. J'ai parlé avec frère Metellus qui m'a informé de votre rang et de votre fonction.

Macliau leur désigna des places. Lui-même présidait en bout de table, avec son inséparable compagnon couché à ses pieds. Ils apprirent que le petit chien se nommait Albiorix, ce qui fit sourire Fidelma. Quand Eadulf lui demanda plus tard en quoi consistait la plaisanterie, elle lui expliqua qu'Albiorix signifiait « grand roi ». C'était le nom d'un dieu gaulois de la Guerre et le pendant du dieu Mars chez les Romains. Une curieuse appellation pour un animal aussi docile. Fidelma était assise à la gauche de Macliau et Trifina à la droite de son frère. Metellus voisinait avec Fidelma et la jeune Argantken s'était déjà installée face à Eadulf. Iarnbud était placé entre Eadulf et Trifina. À l'autre bout de

la table, face à Macliau, se tenait Bleidbara.

– Cela me fait plaisir de rencontrer un brehon de cette contrée, dit Fidelma tandis qu'on leur versait du vin de la région. Frère Metellus vous a certainement rapporté les meurtres et les vols qui ont eu lieu. Votre système juridique m'intéresse. Comment traiteriez-vous ces affaires ?

L'autre haussa les sourcils.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Si vous aviez à traquer ces voleurs et ces assassins ?

Iarnbud secoua la tête.

– Ce n'est pas de mon ressort. J'interviens quand ces individus ont été arrêtés et qu'on les amène devant moi pour être jugés.

– Mais alors qui mène l'enquête ?

– Ceux qui les accusent.

Fidelma n'en croyait pas ses oreilles.

– Personne, dans votre système juridique, n'est donc chargé des investigations ?

– C'est une tâche que mon père assignerait à ses guerriers, intervint Macliau. Par exemple à Bleidbara, ici présent.

Fidelma se tourna vers le jeune homme qui s'était empourpré et fit un geste de dénégation.

– En vérité, lady, je suis entraîné à la guerre et au commandement sur le champ de bataille. Je peux débusquer les hommes et les animaux. Mais s'ils ne laissent pas de traces, je suis bien embarrassé.

– Les assassins des marchands en ont laissé, souligna Eadulf. Vous les avez examinées ?

– J'ai envoyé Boric, mon meilleur pisteur qui est aussi mon second, afin qu'il étudie les empreintes et récupère les corps. Il n'est pas encore rentré, mais le ciel s'était déjà obscurci et peut-être était-il trop tard pour distinguer quoi que ce soit. Attendons son rapport, je suis tout aussi impatient que vous de retrouver ces brigands.

Tout en parlant, Bleidbara semblait chercher l'assentiment de Trifina.

Son visage exprimait une entière dévotion et il paraissait prêt à bondir au moindre de ses ordres. De son côté, Trifina ne le regarda pas une seule fois. Pourtant, le jeune homme était affable et avait l'esprit vif, songea Fidelma. Elle s'interrogeait sur le genre de relation qu'ils entretenaient quand Trifina bâilla en portant la main à sa bouche et murmura des excuses à l'adresse de Macliau.

Son frère hocha la tête.

– Et si nous abordions des sujets plus légers ? dit-il en s'adressant à Fidelma et à Eadulf. Nous avons fait préparer un repas spécial pour vous, qui ne connaissez pas la cuisine de notre pays.

Sur un signe, des serviteurs apportèrent de nouveaux pichets de cidre et de vin blanc. La jeune servante maussade entreprit de donner des ordres aux domestiques tandis qu'ils servaient les plats. Son attitude soumise avait laissé la place à une autorité affirmée. Fidelma ne fut pas longue à s'apercevoir qu'elle accordait une attention particulière à Bleidbara tandis que le jeune homme ne s'intéressait qu'à Trifina. À l'évidence, le chef de la garde était amoureux de la fille du *mac'htiern* de Brilhac, et les efforts de la servante ne donnaient guère de résultats.

Eadulf examina avec curiosité le potage qu'on venait de leur servir.

– C'est une soupe à base de moules, de poireaux et de crème, annonça Macliau.

Frère Metellus, qui y avait déjà goûté, agita sa cuillère d'un air approbateur.

– Le poireau était le légume favori de l'empereur Néron ! s'écria-t-il. Et c'est également le mien.

Suivirent des anguilles assaisonnées de sel, d'huile d'olive importée et de vinaigre. Fidelma, qui n'aimait pas les anguilles, grignota quelques bouchées de pain pour faire passer le temps. Puis arriva le plat principal : du lapin au cidre accompagné de cèpes frits dans du beurre et mélangés avec des échalotes, de l'ail sauvage, des herbes et des amandes qu'Eadulf avait du mal à identifier.

– Ce sont des *nux gallica*, lui souffla Metellus. Des noix gauloises.

– Je crois que nous les appelons noix galloises, répondit Eadulf.

Quel que soit leur nom, elles ajoutaient une saveur particulière au civet. Quand on apporta un nouveau plat de légumes, Macliau déclara en souriant :



– Ça, je suis certain sur vous n'en avez jamais mangé.

– Les Grecs les appellent *katos*, rétorqua Fidelma. Ce sont des cœurs d'artichaut, que nos marchands importent depuis longtemps des côtes de la Méditerranée. Et ils ont été arrosés de jus de citron. J'en ai mangé à Rome. Il y a aussi de l'oseille.

– Ainsi, vous êtes allée à Rome ? dit Macliau d'un air d'envie.

– Oui.

– Un jour, j'aimerais bien m'y rendre, moi aussi. Frère Metellus m'a raconté tellement de choses sur cette ville merveilleuse.

– *Nullus est instar domus*, murmura Eadulf. Rien ne peut rivaliser avec notre foyer.

Fidelma le regarda d'un air songeur. Il avait baissé la tête sur son assiette, l'esprit ailleurs. Bien qu'Eadulf ait passé des années en Éireann, il demeurait un Angle de Seaxmund's Ham, dans les terres des South Folk. Malgré cela, on le prenait toujours pour un Saxon, ce qui était pour lui un sujet de plaisanterie. Il semblait apprécier la vie à Cashel, capitale du royaume de Muman. Malheureusement, ils en étaient souvent éloignés à cause des diverses tâches qu'il incombait à Fidelma de remplir au nom de son frère Colgú. Et elle-même n'avait accompli qu'un seul voyage au pays natal d'Eadulf, quand son ami frère Botulf avait été assassiné à l'abbaye d'Aldred<sup>11</sup>. Ils passaient trop peu de temps avec leur fils Alchú, qu'ils laissaient aux soins de sa nurse, Muirgen. À cause de ses absences répétées, Fidelma redoutait que l'enfant ne finisse par considérer Muirgen comme sa mère.

Au bout de la table à sa gauche, Argantken mangeait avec appétit, oublieuse des autres convives. Les rares fois où elle s'adressait à eux, Fidelma avait beaucoup de mal à la comprendre. Dommage pour la jeune fille qu'elle ignorât le latin, la langue commune autour de cette table.

Soudain, Fidelma réalisa qu'Iarnbud lui parlait.

– Excusez-moi ?

– Je vous demandais votre opinion sur Rome, lady. Contrairement à Macliau, je n'ai aucune envie de m'y rendre. Elle a causé trop de mal à mon peuple.

Fidelma jeta un regard en coin à Metellus qui réprima un sourire.

– Ne vous inquiétez pas, soupira-t-il. Iarnbud et moi sommes de vieux adversaires qui s'en tiennent exclusivement à des joutes verbales.

Fidelma revint à Iarnbud.

– Je comprends votre point de vue, car je connais l'histoire de votre peuple. Mais c'est grâce à Rome que la nouvelle foi s'est répandue.

– Et vous considérez ça comme une bonne chose ? ironisa-t-il. Quand ils prennent la mer, de nombreux pêcheurs, ici, préfèrent s'en remettre aux anciens dieux.

Fidelma hocha poliment la tête et se tourna vers Macliau.

– À propos de pêcheurs, le rivage bordant la forteresse m'a paru très animé, ce soir. Que se passe-t-il ?

Macliau la fixa d'un air interdit.

– Vraiment ?

– Des gens s'étaient rassemblés avec des torches et un grand navire était remorqué dans la baie pour y jeter l'ancre.

Eadulf s'étonna que Fidelma aborde ce sujet avec autant de désinvolture alors qu'elle lui avait auparavant interdit de le faire. Ses paroles avaient suscité une gêne. Bleidbara chercha le regard de Trifina qui fronça les sourcils.

– Mais je ne pense pas... balbutia Macliau, aussitôt interrompu par Bleidbara.

– Je crois qu'il s'agit de mes hommes, lady. Ils transportent des provisions à bord de mon bateau, qui a été guidé jusqu'ici où il bénéficiera d'un mouillage sûr pour la nuit.

Fidelma parut surprise.

– Votre bateau ?

– Ou plutôt celui de mon père, intervint Macliau, mais Bleidbara en est le capitaine.

– Ici on voit souvent des lumières le long de l'estran car on pêche la nuit, dit Trifina, qui était restée silencieuse pendant tout le repas. La carpe, je crois, ajouta-t-elle d'un air d'ennui qui, comprit Fidelma, était l'expression de son visage au repos.

Fidelma eut un bref sourire.

– Excusez-moi, lady, mais la carpe se pêche généralement en eau douce.

Trifina eut un geste nerveux de la main.

– Choisissez le poisson que vous voudrez, ce n'est pas ce qui manque en eau salée.

– La nuit, en mer, on tombe sur des choses étranges, lança Iarnbud de son air impénétrable.

– Vous êtes bien mystérieux, mon ami, rétorqua Fidelma.

– Quel genre de choses ? enchaîna Eadulf.

Macliau se mit à rire.

– Iarnbud se moque de vous.

– C'est cela, dit Iarnbud en détournant le regard.

– Admettons que vous parliez sérieusement, le défia Fidelma. Tout le monde ici est très intrigué.

Iarnbud tourna vers elle son visage blafard et ses lèvres rouges esquissèrent un sourire qui déforma le masque impassible de ses traits.

– Je vous conseillais simplement de vous méfier de ces rivages, lady. Il est déconseillé de s'y aventurer après le coucher du soleil.

– Pourquoi donc ?

– Les pêcheurs le savent aussi bien que moi.

– Comme je n'aurai pas le loisir de les interroger, autant que vous éclairiez ma lanterne.

Iarnbud cligna des yeux, surpris par la franchise brutale de son interlocutrice. Et ni Macliau ni Trifina ne vinrent à son aide.

– Cette côte est hantée, entonna-t-il d'un ton solennel. Le long de ce littoral les âmes des morts attendent d'être conduites dans l'autre monde.

Eadulf l'observait, les yeux ronds, tandis que Fidelma se mordait la lèvre pour ne pas rire.

– Vous craignez que je rencontre des fantômes ? demanda-t-elle d'un air faussement innocent.

– Depuis l'origine des temps, les habitants de ces contrées connaissent le chemin vers l'au-delà. Quand à minuit les pêcheurs entendent frapper à leur porte, ils savent qu'un devoir sacré les attend. Ils se rendent sur la plage où des embarcations sans marins ni capitaines les attendent. Les pêcheurs montent à bord, hissent les voiles qui se gonflent toutes seules même par temps calme, et les bateaux les emmènent vers l'ouest, dans un endroit appelé Bae an Anaon...

– La baie des Âmes, traduisit Metellus. On m'a raconté qu'elle était située à l'ouest de Bro-Gernev, le royaume frontalier du nôtre, à l'ouest.

– C'est un endroit désolé où la cité de Ker Ys a été engloutie par la mer quand son roi fut maudit par l'abbé Winwaloe, à cause de son allégeance aux anciennes croyances.

Fidelma s'amusait beaucoup.

– Cet abbé était un homme très puissant s'il était capable de noyer une ville d'une simple malédiction !

Iarnbud renifla pour marquer sa désapprobation devant l'attitude désinvolte de Fidelma.

– C'était le fils de Fracan, un prince de Dumnonia<sup>[8]</sup> dans le vieux pays, qui s'était réfugié ici après avoir fui les Saxons. Il fonda une abbaye en Bro-Gernev appelée Landevenneg.

– En quoi cela concerne-t-il la baie des Âmes ? demanda Eadulf, que toute référence à son peuple rendait nerveux.

Une lueur maligne s'alluma dans les yeux d'Iarnbud.

– Je voulais simplement souligner qu'il s'agissait d'un endroit mystérieux, où des courants et des forces obscures sont à l'œuvre. La houle y pénètre avec une puissance surnaturelle et les hommes s'efforcent d'éviter ces eaux troubles.

– Quel est le lien avec les rivages que nous devrions éviter à la nuit tombée ? s'enquit Fidelma que cette histoire commençait à fatiguer.

Iarnbud parut peiné.

– Justement j'y venais.

– Donc des pêcheurs sont attirés par des souffles surnaturels dans cette baie des Âmes, dit Metellus avec un sourire en coin à l'adresse de Fidelma.

Iarnbud pinça les lèvres, fâché de voir retomber l'atmosphère de mystère qu'il avait réussi à créer.

– Quand les pêcheurs approchent de la baie des Âmes, reprit-il, ils entendent autour d'eux des voix étouffées qui se font de plus en plus fortes tandis que leurs bateaux s'alourdissent. Ils deviennent si lourds que le plat-bord n'est plus qu'à un doigt de la surface de l'eau. Et pourtant, ils ne voient personne. Les embarcations filent vers l'ouest et bientôt ils arrivent en vue d'une île. Là, le poids des navires s'allège peu à peu tandis qu'ils entendent une voix s'adressant à des gens invisibles, qui donnent les noms d'hommes, de femmes et d'enfants tous décédés, et dont les âmes ont attendu que le dieu des Morts les transporte dans l'île des Bienheureux. Puis le vent se lève à nouveau et les bateaux rentrent au port. Les pêcheurs débarquent, rentrent chez eux, et les étranges navires disparaissent jusqu'à la fois prochaine.

Se renversant sur son siège, Iarnbud ponctua la fin de son récit d'un profond soupir.

– Je me demande bien ce que les pêcheurs viennent faire dans cette histoire, ironisa Eadulf. En quoi sont-ils nécessaires si ces forces obscures procurent le vent et les bateaux pour emmener les âmes ?

Iarnbud parut choqué.

– Nous avons des légendes similaires, déclara Fidelma, dont le christianisme n'est pas encore venu à bout. À l'ouest du royaume de mon frère, il y a une île que nous appelons Tech Duin, la maison de Donn. Donn était notre dieu des Morts et l'île celle où les âmes des défunts devaient se rassembler avant d'entreprendre leur voyage vers l'ouest, vers l'autre monde.

Iarnbud jeta un coup d'œil à Bleidbara et haussa les épaules. Était-il déçu ? Ce geste imperceptible n'avait pas échappé à Fidelma. Elle se tourna vers Bleidbara qui était demeuré silencieux.

– Vous qui êtes un guerrier et un homme sensé, dit-elle d'une voix douce, et aussi le capitaine d'un vaisseau, croyez-vous à de tels contes ?

– Moi, lady ? Je ne me fie qu'à ce que je vois de mes yeux et entends de mes oreilles.

– Enfin... c'était une belle histoire, bien racontée, et ces anciennes croyances doivent être respectées.

– Je suis moi aussi de cet avis, renchérit Eadulf, car une morale se cache derrière chaque conte. Une leçon de sagesse. En l'occurrence, mieux vaut rester devant le feu ou couché dans son lit plutôt que d'aller rôder la nuit sur des rivages où les anciens dieux exercent leurs pouvoirs.

Metellus lui adressa un regard courroucé.

– Les anciens dieux ne possèdent que les pouvoirs qu'on leur accorde, conclut hardiment Eadulf.

– On pourrait dire la même chose des nouveaux dieux, rétorqua aussitôt Iarnbud.

– Vous donnez vraiment votre assentiment aux rites païens, Iarnbud ? demanda Fidelma d'un ton mi-figue mi-raisin.

Iarnbud se tourna d'un air anxieux vers Macliau, qui caressait la tête de son petit chien sans lui prêter la moindre attention.

– En tant que *bretat* de Canao, le seigneur de Brilhac, je suis le gardien des savoirs sacrés du peuple de ce pays, grommela-t-il.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, insista Fidelma, mais peut-être me suis-je mal exprimée. Accordez-vous autant d'importance aux anciens dieux qu'au Christ ?

– Ce qui me semble étrange, lady, c'est que des dieux adorés depuis des temps immémoriaux perdent soudain leur importance et disparaissent en un clin d'œil, supplantés par des dieux venus d'Orient.

– Vous blasphémez, se contenta d'observer Metellus.

– Vous savez bien que mon discours est logique, répliqua Iarnbud. En réalité, notre peuple n'a jamais cessé de faire des offrandes aux dieux qui l'ont fidèlement servi et les nouvelles déités n'ont pas encore prouvé qu'elles leur étaient supérieures.

Macliau reposa son gobelet.

– N'est-ce pas étrange que la nouvelle foi ait fait son apparition chez nous juste après les armées romaines ? lança-t-il avec une véhémence qui surprit ses invités. Tandis que les légions pillent et assassinent, le

christianisme s'empare de l'esprit des survivants pour les détourner de leurs racines.

Fidelma, qui avait vu son hôte se verser du vin tout au long du repas, se demanda si ces généreuses libations expliquaient un tel accès de franchise.

C'est alors que Trifina éclata de rire.

– Mon frère a l'esprit de contradiction et il adore provoquer ses interlocuteurs. Il estime que cela donne du piquant à la conversation.

Macliau fixa sa sœur d'un air perplexe et haussa les épaules.

– La provocation est assez distrayante, grommela-t-il. Si nous étions tous d'accord, la vie deviendrait vite ennuyeuse.

– Nos grands maîtres enseignaient leurs connaissances en encourageant la controverse, déclara Iarnbud.

– Une méthode également employée en Éireann, répliqua Fidelma. Mais qui, parfois, va à l'encontre des faits.

Iarnbud se renversa sur son siège.

– Ils sont pourtant simples. Cette nouvelle foi ne cesse de s'étendre, les princes s'en sont emparés et de grands centres ont été créés, par exemple l'abbaye de Gildas construite ici dans le but d'asservir le peuple. Mais les croyances qui remontent à plus de mille ans sont difficiles à éradiquer. Les anciens dieux et les anciennes déesses se sont réfugiés dans les profondeurs des forêts, plus au nord, où on continue de les glorifier. Et cela n'empêche pas bon nombre de ceux qui se sont convertis et s'agenouillent devant les symboles du Christ de respecter les coutumes de leurs ancêtres et d'accomplir les anciens rituels.

Eadulf changea de position. Avant qu'un moine itinérant d'Hibernia ne l'amène à la nouvelle foi, il avait été élevé dans l'adoration d'Odin, Thor, Tir et Fraya. Il lui arrivait encore de les invoquer mentalement quand il traversait une crise et que l'angoisse l'étreignait. Le commentaire d'Iarnbud avait touché chez lui un point sensible.

Ce qui n'avait pas échappé à Iarnbud.

– Je suis certain que me comprenez, frère saxon, dit-il avant de se tourner vers Fidelma. Vous qui avez beaucoup navigué, lady, croyez-vous que les marins et les pêcheurs ont renoncé à solliciter la

protection des dieux de la Mer ? Certainement pas. Ils leur rendent des hommages appuyés et adorent plus particulièrement la déesse de la Lune qui contrôle les tempêtes. Une fois montés à bord, ils ne mentionneront jamais son vrai nom, de crainte qu'elle ne se venge.

Fidelma admit qu'il disait vrai. En Irlande, la lune était désignée par toutes sortes de périphrases, par exemple « la lumineuse », « la radieuse », « la reine de la nuit » ou « la jument blanche ». Elle réprima un frisson. Iarnbud ne serait-il pas en train de se moquer d'elle ?

– Quelle importance ? s'énerva Eadulf. Aujourd'hui, la plupart des gens ont été gagnés au christianisme.

– Ce n'est qu'un vernis qui dissimule les allégeances authentiques, rétorqua Iarnbud. Quand vos hordes saxonnes ont envahi l'île de Bretagne, les Britons étaient depuis longtemps adeptes du Christ, et ils ont tenté de vous convertir à la paix et au « Tu ne tueras point ». Votre peuple, aux cris d'« Odin ! », votre dieu de la Guerre, a eu tôt fait de les massacrer ou de les chasser de leur pays.

Les mâchoires d'Eadulf se crispèrent.

– Je ne suis pas responsable du comportement de mes ancêtres, je vis dans le présent !

– Et les royaumes saxons ont finalement été convertis, fit observer Fidelma.

Iarnbud se mit à rire.

– Oui, par vos moines d'Hibernia. Avez-vous déjà rencontré des Britons s'efforçant de convertir les Saxons ? Non, bien sûr, ils ne sont pas si bêtes. Un jour, les Hiberniens pourraient bien regretter leur audace.

Trifina s'étira langoureusement et bâilla.

– Excusez-moi, dit-elle en se levant. Il se fait tard et je vais me retirer.

Eadulf attendit qu'elle ait monté l'escalier avant de revenir à Iarnbud.

– Que voulez-vous dire par « Les Britons ne sont pas si bêtes » ? lança-t-il avec colère.

– Quand l'évêque de Rome envoya le Romain Augustin dans l'île de Bretagne, il y a moins d'un siècle, ce dernier décida de rassembler les



évêques des Britons. Augustin était un homme arrogant, qui avait cru les Saxons quand ils lui avaient raconté que les Britons étaient des sauvages. Il établit son camp près de celui des évêques et exigea qu'ils viennent à lui. Quand ils se présentèrent, il refusa de se lever pour les accueillir, comme c'était la coutume. Il se lança dans un discours critique sur leur comportement, leurs rites et leurs rituels. Il leur ordonna de se joindre à lui afin de convertir les Angles et les Saxons, une tâche qu'ils avaient négligée, et de reconnaître comme centre spirituel l'église de son évêché, située dans la vieille capitale des Cantii, une tribu celte.

Eadulf fronga les sourcils.

– Les Cantii ? Quelle capitale ?

– La ville ou *burgh* des Cantii. Cantorbéry. Augustin n'était pas seulement arrogant mais ignorant. Les Britons n'avaient-ils pas des foyers religieux plus anciens et plus importants ? Par exemple l'abbaye de *Candida Casa*, la « maison blanche », fondée par saint Ninian à Strath-Clôta et dont la bibliothèque était célèbre, l'abbaye de Menevia, du bienheureux Dewi<sup>12</sup>, à Dyfed. Augustin était un parvenu effronté dont le comportement stupéfia les Britons. Quand ils refusèrent de se soumettre à son autorité, il entra dans une rage folle, prédisant que les Saxons le vengeraient et qu'ils n'avaient pas fini de regretter leur attitude. De retour auprès de ses ouailles saxonnes converties de fraîche date, il désigna officiellement Athelberht, roi du Kent, comme *bretwalda*, autorité suprême des Britons. En conséquence de quoi les Britons continuèrent de fuir devant la morgue et la violence saxonnes, cherchant désespérément de nouvelles terres où vivre en paix.

Soudain, Bleidbara se leva.

– Excusez-moi mais je dois rejoindre mon navire tôt demain matin.

Le guerrier leur souhaita une bonne nuit et sortit de la salle par la porte qui menait aux cuisines.

À peine l'avait-il refermée qu'Argantken se leva à son tour et dit quelques mots à Macliau. Voyant que le jeune homme prenait un peu trop de temps pour fixer son attention sur la jeune fille, Fidelma comprit qu'il était ivre. Ce qui fut confirmé par sa réponse articulée d'une voix pâteuse. La jeune fille rougit, tapa du pied et répliqua par un discours emporté. La colère se lisait sur le visage de Macliau qui lui répondit d'un ton autoritaire et sans réplique. Argantken pinça les lèvres, traversa la pièce à grands pas et s'éclipsa par l'escalier.

Macliau adresse un sourire d'excuse à ses convives.

– Nous sommes tous des êtres humains, poursuit Metellus sans lui prêter attention. Augustin était un étranger dans un pays inconnu, un moine de la colline du Caelius à Rome, et il avait été mal conseillé quant à la nature et à l'histoire des Britons.

– L'ignorance n'excuse rien. Vous, les Romains, n'avez-vous pas un proverbe qui dit *ignorantia non excusat* ? protesta Iarnbud.

Macliau croqua une pomme.

– Iarnbud, j'apprécie toujours vos visites, gloussa-t-il. Avec vous, on ne s'ennuie jamais.

– Vous n'habitez pas la forteresse ? s'enquit Fidelma, brusquement intéressée.

Le *bretat* secoua la tête.

– J'ai choisi de vivre dans mon petit bateau, au milieu des îles. Ainsi, je suis plus près du ciel.

– Ne craignez-vous pas tous ces voleurs et ces assassins ? s'étonna Eadulf.

– Je ne crains pas les hommes, ironisa le juge, mais seulement que le ciel me tombe sur la tête, que la mer m'avale ou que la terre m'engloutisse.

Il s'agissait d'une formule utilisée dans un ancien rituel que Fidelma reconnut aussitôt et qui signifiait qu'il ignorait la peur.

Elle bâilla discrètement et Eadulf, comprenant son intention, se leva à son tour et s'inclina devant Macliau.

– La journée a été longue et, avec votre permission, nous allons nous retirer.

Le couple rejoignit sa chambre, laissant Macliau, Metellus et Iarnbud plongés dans une conversation animée.

– Loin de trouver la conversation avec Iarnbud stimulante, je me suis plutôt senti insulté, grommela Eadulf.

– Nul ne peut empêcher les gens de donner leur opinion sur l'histoire, le réprimanda Fidelma.

– Tu oublies ces contes de bonne femme sur des pêcheurs transportant des fantômes !

– Il est évident qu'ils étaient destinés à nous empêcher d'enquêter sur ces étranges lumières, la nuit, sur le rivage. Ils ont essayé de nous effrayer. Quand j'ai compris leurs intentions, j'ai fait semblant d'accorder crédit à leurs récits.

– Je préfère cela, tu m'as fait peur.

– Cependant, j'ai lu Procope.

– Procope ?

– L'historien byzantin auteur d'un ouvrage, *Les Guerres de Justinien*, qui traite des guerres des Goths. Il y a un peu plus d'un siècle, il a rapporté cette histoire de transport des âmes, une croyance du peuple de cette partie de la Gaule. Si on ajoutait foi à toutes ces vieilles légendes, on n'en aurait jamais fini.

– Et nous n'avons toujours pas d'explication sur ce qui se passait sur la plage. Quelles sont tes intentions ? demanda Eadulf posté devant la fenêtre.

Il ne distinguait plus que quelques lumières sur les îles et les contours du vaisseau dans la baie.

– Demain, nous reprendrons nos investigations. Et j'aimerais bien examiner ce navire peint en noir.

Qui sait s'il n'a pas une colombe sculptée à la proue ?

– Nous ne trouverons rien, maugréa Eadulf, ils auront eu tout le temps d'effacer leurs traces après nous avoir entendus.

– Pourquoi prendre tant de peine alors qu'ils pouvaient nous réduire au silence ? Le capitaine n'a pas hésité à tuer Bressal et Murchad.

Fidelma demeura un instant silencieuse et Eadulf comprit qu'elle était submergée par l'émotion. Puis elle reprit :

– Je m'interroge sur les liens qui unissent Macliau et Argantken. Cette jeune fille manque sérieusement d'éducation.

– Elle est sûrement sa maîtresse.

– Pourquoi un fils de chef amènerait-il sa maîtresse dans la maison de son père ? Elle est sans grâce et ses manières laissent à désirer.

– *De gustibus et coloribus non est disputandum*, soupira Eadulf. On ne discute pas des goûts et des couleurs.

Il s'apprêtait à se glisser dans le lit quand leur parvint le bruit d'une dispute entre un homme et une femme.

– Je parierais qu'il s'agit de Macliau et d'Argantken, lança Eadulf en souriant.

Fidelma, qui était déjà couchée, se releva et alla écouter à la fenêtre. La querelle se prolongea un instant et cessa brusquement.

– Et moi je te parie que ce sont les voix de Trifina et de Bleidbara.

– C'est possible, dit Eadulf en s'allongeant sur la couche.

– Bleidbara semble très amoureux de Trifina, qui l'ignore. Mais la jeune fille qui nous servait lui faisait les yeux doux et il ne lui prêtait aucune attention. Je me demande ce qui a bien pu provoquer cette altercation.

Elle rejoignit Eadulf qui bâilla.

– Un amour non partagé ? Si ce jeune homme est épris de Trifina qui ne répond pas à ses sentiments, peut-être s'est-il plaint de sa froideur et l'a-t-elle rejeté en termes très vifs. Peu importe, non ?

Fidelma lui fit la grimace.

– Tous les mystères m'intriguent. Et maintenant, il est temps de dormir, nous reparlerons de tout ça demain.

## CHAPITRE VIII

Eadulf se réveilla en sursaut. La pièce baignait dans la lumière froide d'une aube d'été, quand le soleil n'a pas encore percé les nuages. Puis il entendit un bruit. Fidelma était assise sur le rebord de la fenêtre, enveloppée d'une cape, et fixait la mer. Eadulf se redressa.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

– J'ai attendu l'aube. J'espérais voir le bateau et obtenir quelques explications sur les lumières que nous avons vues la nuit dernière.

– Et alors ?

– Regarde par toi-même.

Eadulf la rejoignit. Le vaisseau avait disparu.

– Donc ce navire a mis les voiles pendant la nuit. C'est Bleidbara qui s'en est chargé, alerté par notre conversation. Peut-être aurions-nous mieux fait de ne pas en parler ?

– J'ai le sentiment que la réponse à ce mystère se trouve sur une de ces îles, poursuivit Fidelma, sans prêter attention au reproche implicite que lui adressait Eadulf.

– La bannière à la colombe flotte sur ce château. À mon avis, c'est donc ici que se trouve la réponse.

– Si c'était aussi simple, notre hôte n'aurait pas hésité à se débarrasser de nous.

Eadulf réprima un frisson, tenta de se persuader que la fraîcheur du petit matin en était la cause et alla enfiler ses sandales avant de retourner à la fenêtre. Une légère brume s'élevait du Morbihan. Le soleil jouait avec les nuages et la mer étale scintillait par intermittence.

– Nous ne sommes même pas certains que le vaisseau de Bleidbara est celui des pirates, dit-il enfin.

– Tout de même, cela expliquerait comment le chat s’est retrouvé à l’abbaye !

Eadulf demeura silencieux.

– Reprenons. Notre bateau est attaqué et tu as le temps de remarquer une colombe sculptée. Nous parvenons à nous échapper et débarquons sur cette côte, où nous tombons sur le chat de *l’Oie bernache* qui semble n’appartenir à personne. Puis nous découvrons les cadavres d’un marchand et de ses compagnons, dont l’un tient un bout d’étendard dans la main : un morceau de soie blanche avec le motif d’une colombe en filigrane. On nous apprend que ce symbole est celui du seigneur de Brilhac. Ses guerriers nous surprennent et nous conduisent à l’intérieur de la forteresse où flotte le même pavillon que celui des pirates. Nous remarquons un navire de guerre ancré dans la baie qui appartient à ce même seigneur et dont le capitaine, Bleidbara, est aussi le chef de ses guerriers. D’étranges lumières apparaissent le long du rivage, que l’on attribue à un phénomène tiré d’une ancienne légende pour nous dissuader d’enquêter plus avant. À ton avis, que faut-il en conclure ?

Eadulf eut un pâle sourire.

– Tu m’as toujours appris qu’une question suscitait plus d’une réponse.

Fidelma fronça les sourcils et reconnut qu’il n’avait pas tort. Son raisonnement ne tenait qu’à un fil. Le seul argument convaincant était la présence de Luchtigern près de l’abbaye.

– Je t’accorde que ces faits se prêtent à plus d’une interprétation, Eadulf. D’où la nécessité qu’un *dálaigh* mène des investigations approfondies afin de découvrir la vérité.

Ils furent interrompus par quelqu’un qui frappait à la porte. C’était la jeune fille maussade qui avait surveillé le repas de la veille.

– Excusez-moi, mais j’ai entendu vos voix et je me demandais si vous désiriez que je vous fasse préparer une collation.

Fidelma répondit qu’elle préférait commencer par faire sa toilette.

La jeune fille hocha la tête et s’apprêtait à quitter la pièce quand Fidelma la rappela.

– Quelle fonction occupez-vous exactement à la forteresse ?

– Je suis l’intendante en charge des serviteurs et des tâches

domestiques.

– Votre latin est excellent, la complimenta Fidelma. Comment vous appelez-vous ?

– Iuna, lady.

L'ombre d'un sourire flotta sur ses lèvres, comme si elle veillait à toujours maîtriser ses émotions.

– Vous vous demandez comment il est possible qu'une simple servante soit aussi instruite ? Nous sommes en Armorique, lady, même si aujourd'hui nous l'appelons la Petite Bretagne à cause des nombreux habitants de l'île de Bretagne qui se sont réfugiés chez nous au cours des derniers siècles.

Devant l'air perplexe de ses hôtes, elle poursuivit :

– Il y a bien longtemps, l'Armorique faisait partie de la Gaule, conquise par les Romains. Elle est donc devenue une province de l'empire. Dans les grandes familles, on parlait le celte d'Armorique et le latin, également pratiqué par de nombreux Britons, l'île de Bretagne étant elle aussi une province romaine. Voilà pourquoi tant de gens s'expriment aussi bien en latin que dans leur propre langue.

– Ah, s'écria Eadulf, alors cela explique pourquoi votre latin est si différent du nôtre !

Fidelma, craignant que la jeune fille ne se formalise de cette réflexion, s'empressa d'intervenir.

– Mon pays, l'Hibernia, n'a jamais été conquis par les Romains et notre latin, qui doit vous paraître un peu suranné, est tiré des anciens textes. Il diffère sensiblement de celui que vous utilisez dans la vie courante. Iarnbud s'exprime lui aussi dans une langue qui n'a rien de livresque.

La jeune fille haussa les épaules d'un air indifférent, mais Fidelma eut le temps de surprendre une lueur de suspicion dans son regard.

– Cela fait longtemps que vous servez à la forteresse ? lui demanda-t-elle.

– Très longtemps. Et maintenant, s'il y a quelque chose que je peux faire pour vous...

– Hier, je n'ai pas eu le temps de prendre un bain. Comment procédez-

vous ?

– Vos désirs sont des ordres, lady. Il suffit de préciser ce qui vous est nécessaire.

En Éireann, les Irlandais se baignaient chaque soir, avant le repas principal de la journée, dans des baquets remplis d'eau chaude. Une coutume à laquelle Eadulf avait fini par s'habituer, mais qu'au début il trouvait étrange car chez les Angles et les Saxons on se contentait d'un plongeon occasionnel dans la rivière. En Éireann, le bain s'accompagnait de parfums et de savon, appelé *sléic*. Le matin, on se contentait de se rafraîchir le visage et de se laver les mains dans l'eau froide. Fidelma fit donc part de ses désirs à la jeune fille qui leur assura qu'on leur amènerait des baquets et des articles de toilette dans les plus brefs délais.

Quand ils descendirent dans la grand-salle, ils se retrouvèrent seuls avec Iuna qui s'affairait autour de la table.

– Macliau s'est couché tard et il n'est pas encore réveillé, dit la jeune fille quand Fidelma lui demanda où étaient passés les autres. Quant à Iarnbud il est parti pendant la nuit. Il refuse les invitations à la forteresse car il préfère dormir sur son bateau, enfin, quand il dort.

Fidelma plissa les paupières.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Le *bretat* est un homme étrange, natif de ces îles. Il navigue dans le Morbihan la nuit, là où les marins ne s'aventurent que rarement. On prétend qu'il appartient à l'ancienne religion et communique avec l'autre monde. Il parcourt la contrée un peu comme un moine errant, et apparaît ici comme par magie à chaque fois que le seigneur Canao a besoin de lui.

– Ces superstitions me fatiguent, grommela Eadulf en celte d'Éireann.

– Lady Trifina n'est pas ici ? s'enquit Fidelma.

– Elle a quitté la forteresse avant l'aube.

– Quelle drôle d'idée ! Elle agit souvent ainsi ?

– Ce n'est pas à moi de commenter les décisions de lady Trifina, dit la jeune fille d'une voix douce.

– Bien sûr. Et frère Metellus ?



– Il est parti se coucher en même temps que Macliau, et lui aussi avait un peu abusé du vin.

– Et Argantken ?

– Je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve l'invitée de Macliau.

Cette fois, la réponse était lourde de sous-entendus.

– C'est une fille de la région qui va et vient comme elle l'entend. Que désirez-vous manger ?

Fidelma eut la fugitive impression qu'Una n'était pas seulement à leur service mais chargée de les surveiller.

Ils choisirent un repas frugal, du pain de seigle, du fromage et de l'eau.

– Voyez-vous une objection à ce que nous quitions la forteresse ? demanda Fidelma quand ils eurent terminé.

– Vous êtes libres de circuler à votre guise, mais que dirai-je au seigneur Macliau et à frère Metellus ?

– Nous serons de retour avant qu'ils se réveillent, nous voulons juste nous promener sur la grève.

– Mieux vaudrait qu'un guerrier vous accompagne.

– Nous ne quitterons pas le rivage qui borde la forteresse et vous nous verrez d'ici.

La jeune fille s'apprêtait à protester quand elle comprit qu'elle outrepassait sa fonction.

– Comme il vous plaira, lady.

Ils quittèrent la salle et se dirigèrent vers les portes grandes ouvertes, bien que gardées par deux sentinelles qui les saluèrent avec déférence. Et on ne leur posa pas de question, contrairement à ce que craignait Eadulf qui commença à se demander si leur méfiance était justifiée. Ils s'engagèrent sur le sentier tortueux qui menait à la mer.

Le brouillard s'était levé dans la baie qui reflétait le bleu du ciel et les îles les plus proches se détachaient avec netteté.

Ils avaient parcouru la moitié du chemin quand Fidelma jeta un coup d'œil derrière eux avant de se tourner à nouveau vers la grève.

– C’est là que nous avons vu ces lumières, la nuit dernière.

Et elle ajouta :

– Surtout ne te retourne pas, nous sommes suivis.

Eadulf se raidit.

– Par qui ?

– Je crois que c’est Iarnbud, mais je n’en suis pas certaine.

Alors qu’Eadulf commençait à se détendre, voilà qu’il se sent de nouveau oppressé.

– Il est seul ?

– Oui.

Ils entamèrent la descente sinueuse qui menait au rivage et dès que Fidelma sentit le sable sous ses pieds, elle fut étonnée de ne pas voir de cabanes de pêcheurs ou d’autres constructions qui auraient pu expliquer la présence des lumières. Ils se trouvaient sur une longue plage de sable blanc. Fidelma parcourut une cinquantaine de toises avant de revenir à son point de départ.

– Que fais-tu ? demanda Eadulf qui l’avait suivie.

– Tu n’as rien remarqué ?

– À part notre ami perché sur cette éminence et qui ne perd pas un seul de nos gestes, non. C’est juste une plage.

Iarnbud était assis sur un rocher, non loin du sentier qu’ils avaient emprunté.

– Justement. Pas de cabanes de pêcheurs, pas de bateaux et le sable ne porte aucune empreinte. On jurerait qu’il ne s’est rien passé.

– Peut-être s’est-on trompé d’endroit ? avança Eadulf.

– Regarde la fenêtre de notre chambre, elle se trouve juste en face de nous.

Eadulf ne put réprimer un frisson d’effroi en se rappelant la légende qu’Iarnbud leur avait racontée.

Fidelma, qui connaissait ses appréhensions, entreprit de le rassurer.

– Cette histoire était destinée à nous effrayer afin de nous empêcher d'enquêter. Et ils étaient si contrariés qu'ils se sont arrangés pour faire disparaître toute trace des activités qui se sont déroulées ici. Il y a bien une énigme et, à mon avis, elle nous conduira droit aux bandits qui nous ont attaqués.

– Tu crois vraiment qu'ils se sont donné tout ce mal ? Permits-moi d'en douter.

Fidelma contint son irritation.

– Depuis le temps, tu devrais savoir que quand j'avance une hypothèse, j'ai pris soin de l'étayer. Et quand je tiens un fait pour avéré, il est rare que je me trompe. Regarde ça.

Elle s'avança jusqu'à la lisière du bois et pointa du doigt une branche de marronnier au feuillage fourni. Eadulf comprit alors ce que signifiaient les curieuses traînées sur le sable.

– Quelqu'un a utilisé cette branche pour effacer toutes les traces, déclara-t-il d'un air sombre.

– Exactement. Et ne ramasse pas cette branche au cas où notre ami nous observerait. Nous allons marcher le long de la grève jusqu'à ce promontoire rocheux.

– Bleidbara nous a dit que ses hommes transportaient du ravitaillement pour son navire en s'éclairant avec des lanternes, dit Eadulf en lui emboîtant le pas. C'est une explication assez satisfaisante, après tout.

– Je te l'accorde, dit Fidelma d'un ton plus conciliant. Mouiller dans ce bras de mer ne présente pas de difficultés et le seigneur de Brillhac possède une autre forteresse dans une de ces îles. Alors pourquoi ne transporterai-ils pas des cargaisons quand ça leur chante ? Bleidbara s'est montré assez ouvert sur le sujet, même s'il a attendu pour cela que Trifina lui en donne l'autorisation. Tu n'as pas remarqué les regards qu'ils échangeaient à table ?

– Non.

– Mais dans quelle intention nous ont-ils fait comprendre qu'ils ne voulaient pas que ça se sache ? Ils ne sont quand même pas assez bêtes pour penser que nous croirions à toutes leurs sornettes ?

La plage était coupée par un petit cours d'eau qui traversait les bois depuis la colline derrière la forteresse, se frayait un chemin dans le

sable et se perdait dans la mer. Au-delà s'élevait un amoncellement de rochers qui formait une digue naturelle. Entre les deux, le sable changeait de couleur et d'aspect. Cela rappela quelque chose à Eadulf sans qu'il parvienne à préciser quoi.

Soudain, Fidelma poussa une exclamation étouffée.

– Regarde ! Un mât dépasse des rochers ! Nous avons découvert le port de la forteresse. Je trouvais bizarre qu'ils utilisent une plage sans appointement.

À en juger par la taille du mât en haut duquel flottait une bannière en soie blanche, Eadulf estima qu'il s'agissait d'une petite embarcation. Bien qu'il ne parvînt pas à distinguer l'emblème du pavillon car il n'y avait pas de vent, Eadulf était pratiquement certain qu'il arborait la colombe du *mac'htiern* de Brilhac.

– Viens, le pressa Fidelma, allons jeter un coup d'œil.

En quelques enjambées elle avait traversé le ruisseau et Eadulf avait encore les pieds dans l'eau quand il se rappela avec horreur où il avait vu un sol semblable.

– Arrête-toi !

Mais Fidelma avait déjà les chevilles prises dans les sables mouvants. Il s'avança du plus vite qu'il pouvait, assurant chacun de ses pas, et parvint de justesse à l'attraper par sa robe et à la tirer en arrière. Tous deux tombèrent dans le ruisseau qui coulait sur une bande de sable compact. Puis ils se redressèrent en chancelant et gagnèrent la terre ferme. Fidelma avait perdu ses sandales qui avaient déjà disparu.

Elle se tenait là, les bras ballants, fixant la bande de sable apparemment inoffensive.

– Je suis désolé, murmura Eadulf tout en secouant sa robe où s'étaient collées des plaques de boue, j'aurais dû réagir plus vite. Tu te rappelles le passage qui menait à la forteresse d'Uaman le lépreux, où il a péri victime de son propre piège ? Les sables mouvants avaient la même consistance que ceux qui ont failli t'engloutir.

– Heureusement que tu t'en es souvenu juste à temps. Si je m'étais élancée plus vite...

– *Hóigh* !

Entendant une voix familière, ils se retournèrent et virent la silhouette

de frère Metellus qui courait dans leur direction en agitant les bras.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf.

– Je me demande...

Eadulf ouvrit de grands yeux.

– Tu ne penses tout de même pas que nos hôtes espéraient que nous nous précipiterions vers le port ?

– Va savoir.

Metellus les rejoignit, hors d'haleine et le visage congestionné.

– *Deo favente*<sup>13</sup> ! articula-t-il d'une voix entrecoupée. Je vous ai arrêtés juste à temps. Savez-vous que vous vous dirigiez vers une étendue de sables mouvants ?

– Nous l'avons appris à nos dépens, répondit Fidelma avec un sourire ironique.

Le moine baissa les yeux sur ses vêtements souillés et resta figé de stupeur. Puis il bégaya :

– Di-ieu merci, vous avez été sauvés.

Eadulf étudia le visage de Metellus avec attention.

– Oui, par la grâce de Dieu. Mais comment se fait-il que vous soyez parti à notre recherche ?

Frère Metellus cligna des yeux.

– Iuna m'a prévenu que vous étiez allés vous promener seuls sur le rivage.

– Seuls ?

Eadulf désigna la colline du menton.

– Je croyais qu'Iarnbud nous observait à distance.

– Iarnbud ? Je ne l'ai pas vu. Je me suis simplement demandé si on vous avait avertis du danger que vous couriez. Les gens d'ici le connaissent et fuient cette bande de sable comme la peste.

– J'imagine. Et non, personne ne nous avait avertis.

– Voilà pourquoi...

– Comment saviez-vous que nous prendrions cette direction ?

Metellus le fixa d'un air ahuri.

– Cet endroit est le seul qui présente un danger. Pour descendre au petit port il faut sortir de la forteresse par les cuisines et prendre un portail latéral. Comme on m'a dit que vous étiez passés par les grandes portes, je me suis précipité et j'ai crié pour vous prévenir. Mais pourquoi toutes ces questions ? Vous ne me croyez pas ? Vous n'avez pas confiance en moi ?

Fidelma posa la main sur le bras du moine en un geste d'apaisement.

– Excusez-nous. Nous avons eu peur et cela nous a troublé l'esprit. Mais nous vous sommes très reconnaissants de votre intervention, frère Metellus. Et maintenant, je crains que nous ne devions réclamer à nouveau des vêtements propres à nos hôtes, sans compter que j'ai perdu mes sandales.

Tous trois revinrent sur la plage à pas lents.

– Cherchiez-vous quelque chose en particulier ? demanda Metellus après un long silence. La nuit dernière vous vous intéressiez aux lumières sur le rivage.

– En effet, dit Fidelma.

– Bleidbara nous a expliqué que ses hommes apportaient du ravitaillement à son navire et je suppose que vous étiez venus vérifier. Mais à l'évidence, Bleidbara a déjà pris le large.

– Saviez-vous que le seigneur de Canao possédait un vaisseau ?

– Oui, comme la plupart des seigneurs du Morbihan.

Le moine haussa les épaules.

– C'est une tradition chez les descendants des Vénètes.

Ses paroles donnèrent à réfléchir à Fidelma.

Quand ils remontèrent la colline, ils ne virent pas trace d'Iarnbud, ni de Macliau lorsqu'ils pénétrèrent dans la grand-salle. Iuna s'avança à leur rencontre.

– Vous êtes tombée, lady ? dit-elle d'une voix qui ne trahissait pas la

moindre émotion et sonna aux oreilles de Fidelma comme un sarcasme voilé.

– Vous ne nous aviez pas prévenus pour les sables mouvants, dit Fidelma avec la même indifférence.

– Je vous avais conseillé d’emmener un garde avec vous, lady, mais vous sembliez résolue à agir à votre guise. J’ignorais que vous prendriez ce chemin, qui ne mène nulle part.

Fidelma préféra changer de sujet.

– Comme vous pouvez le constater, Eadulf et moi-même avons besoin de vêtements secs.

– Je m’en occupe sur-le-champ.

Quelques instants plus tard, ils étaient de retour dans la grand-salle où cette fois les attendaient Metellus et Macliau, toujours suivi d’Albiorix. Macliau n’avait pas tout à fait surmonté ses excès de boisson de la veille mais il les accueillit avec chaleur, apparemment soulagé de les revoir.

– On m’a rapporté la malencontreuse aventure qui a failli vous coûter la vie. Mais pourquoi diable n’avez-vous pas pris un garde pour vous escorter ?

– Nous voulions juste nous dégourdir les jambes, répliqua Fidelma, et comme nous demeurions visibles de la forteresse, il ne nous a pas traversé l’esprit que nous courions un quelconque danger.

– Enfin, comme dit le proverbe, *si finis bonus est, totum bonum erit*, tout est bien qui finit bien. Boric et ses hommes sont rentrés de l’abbaye. Boric m’a dit qu’il avait vu Aourken et ramené une ou deux affaires qu’Iuna fera monter dans votre chambre. Les corps de Biscam et de ses compagnons ont été transportés au monastère et l’abbé Maelcar leur donnera une sépulture décente.

– Vous m’en voyez soulagé, dit Metellus.

– Mais ils apportent aussi une mauvaise nouvelle. Le survivant de l’attaque n’a pas passé la nuit. Vous ne nous aviez pas dit qu’il y avait un survivant.

– Certes, la plaie était assez profonde, mais je ne pensais pas que sa vie était en danger, s’étonna Eadulf.

– Nous l'avions oublié, ajouta aussitôt Fidelma. Son décès est très regrettable.

– Selon le médecin de l'abbaye, son état aurait brusquement empiré, reprit Macliau. Il était d'ailleurs surpris qu'il ait pu se traîner jusqu'au monastère.

Eadulf pinça les lèvres. Ce n'était pas ce que leur avait déclaré le médecin quand eux-mêmes avaient rendu visite au blessé. Eadulf se garda bien de révéler qu'il avait passé quelques années à étudier l'art de la médecine au très réputé collègue de Tuam Brechain. Sachant pertinemment que cet homme n'aurait jamais dû mourir, il adressa un regard entendu à Fidelma.

– Et maintenant, nous n'avons plus personne pour identifier les assaillants, soupira Metellus à qui ce regard lourd n'avait pas échappé.

– C'est fort dommage, lança Fidelma.

– Je vous l'accorde, dit Macliau. Mes guerriers ont également tenté de suivre les traces des ânes de Biscam, mais elles se perdent dans les marais.

– N'êtes-vous pas inquiet que votre sœur Trifina ait quitté seule la forteresse tôt ce matin ? demanda brusquement Fidelma.

Macliau se mit à rire.

– Ma chère lady, ma sœur et moi sommes nés ici, nous y avons grandi et connaissons le pays par cœur. Personne n'oserait s'en prendre à nous sur notre propre territoire. Enfin, je suppose que Trifina est retournée à Govihan. Elle s'y rend souvent. Et puis rassurez-vous, elle ne se déplace jamais sans un couple de guerriers.

– Mais en ce moment, les circonstances sont un peu particulières.

– Chez vous, dans le royaume d'Hibernia, votre frère est-il toujours en train de vous courir après ? répliqua Macliau.

– S'il y avait des malfaiteurs rôdant dans les parages, il y a de fortes chances que oui !

– Après l'attaque qu'ont menée ces bandits, je suis persuadé qu'ils ont regagné leur tanière qui peut se situer n'importe où.

– Mieux vaudrait en être certain.

– Tout est question de spéculations, lady, je n'ai aucune preuve du



contraire. Et les spéculations qui ne s'appuient pas sur des faits sont inutiles, dit Macliau d'un air amusé.

Le jeune homme venait d'utiliser une des maximes favorites de Fidelma qui s'empourpra.

– Bref, Argantken et moi avons décidé d'aller chasser, poursuivit-il gaiement. Et donc vous pouvez rester à Brilhac le temps qu'il vous plaira.

Cette déclaration ne manqua pas de surprendre Fidelma et Eadulf. Ils étaient stupéfaits que le jeune homme ait pu se lever avant midi pour aller à la chasse après s'être sans doute couché au petit matin à peu près ivre mort ! Macliau attribua leur air navré à l'inquiétude que leur inspirait sa sécurité.

– Ne vous alarmez pas pour moi, dit-il d'un air fanfaron, mes guerriers m'accompagneront. Je rentrerai ce soir et en attendant, vous êtes ici chez vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez à Iuna, c'est elle qui est en charge de l'intendance.

– Nous vous attendrons et ne serons pleinement rassurés qu'à votre retour, fit Fidelma d'un air sombre.

Ce fut Eadulf qui le remercia pour son hospitalité, afin de compenser le manque de chaleur de Fidelma. Le jeune seigneur hocha la tête, se détourna et siffla son petit chien qui le suivit en gambadant.

Depuis une des fenêtres de la grand-salle, Fidelma vit que des chevaux avaient déjà été sellés dans la cour. Argantken, montée sur une jument alezane, attendait Macliau. Quatre guerriers dont deux archers les escortaient. Macliau se mit en selle et la petite troupe s'ébranla, Albiorix jappant et courant derrière eux.

Après leur départ, frère Metellus adressa de vifs reproches à Fidelma.

– Vous avez ouvertement désapprouvé la conduite de Macliau et outrepassé les lois de l'hospitalité. Bien qu'en Hibernia vous soyez princesse du sang, ici vous n'êtes qu'une étrangère. Macliau, en tant que fils du *mac'htiern* de Brilhac et descendant des souverains de Bro-Waroch, doit être traité avec tout le respect qui lui est dû.

Les yeux verts de Fidelma se mirent à lancer des éclairs et Eadulf s'empressa d'intervenir.

– Vous avez raison de nous le rappeler, frère Metellus, et nous acceptons vos remontrances. Mais avouez que les circonstances sont

particulièrement éprouvantes et il semblerait que bien peu de monde ici soit conscient des dangers qui nous environnent.

– En ce qui me concerne, je suis bien placé pour les mesurer.

Aussitôt, Fidelma changea d'attitude.

– Toutes mes excuses, frère Metellus. Je suis une ingrate en oubliant que vous nous avez sauvé la vie. Mais ne trouvez-vous pas étrange qu'un homme que nous avons laissé sur le chemin de la guérison ait brutalement trouvé la mort ?

Frère Metellus hésita un instant.

– J'ai tout à fait conscience des raisons qui nous ont conduits à cette forteresse, dit-il enfin. Et j'ai un vif souvenir de la bannière que Biscam arborait et qui flotte ici même en haut de la tour. Mais très franchement, je ne vois pas la raison qui pousserait la famille de Brilhac à s'impliquer dans de sombres trafics, tant sur mer que sur son propre territoire. Ce qui ne résout pas le problème de la colombe, je vous l'accorde.

– Pour le moment, cette affaire d'oriflamme doit rester entre nous, dit Eadulf.

– Ne vous inquiétez pas, rétorqua Metellus. Je suis autant intéressé que vous à la découverte de la vérité.

– Très bien, soupira Fidelma. Je vous promets d'être à l'avenir plus circonspecte, mais avouez que c'est frustrant d'être entouré de mystères et de ne disposer d'aucune piste.

– Soyons logiques. Quel avantage le *mac'htiern* de Brilhac tirerait-il de telles exactions ? Pourquoi se transformerait-il en écumeur des mers ou en voleur alors qu'il est le seigneur de cette péninsule et règne sur le Bro-Waroch ?

– Vous posez de bonnes questions, frère Metellus. Je ne peux pas fournir de réponses pour l'instant, mais une chose est certaine : celui qui commet ces crimes utilise l'étendard de la forteresse. Pourquoi cela, je l'ignore.

Metellus était lui aussi incapable de fournir une explication et, alors qu'il s'efforçait de trouver quelque piste, un son de trompe résonna du côté des portes.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Eadulf en voyant frère Metellus

relever la tête avec étonnement. Macliau aurait-il des ennuis ?

– Cet appel avertit les sentinelles de l’approche d’une personne de haut rang.

Le cor résonna de nouveau et tous sortirent pour assister à l’arrivée des visiteurs de marque qui s’annonçaient.

Plusieurs gardes s’étaient mis en position devant le château et une file de chevaux trottait le long du sentier. Deux guerriers ouvraient la marche devant une femme grande, mince et richement vêtue. Derrière elle venaient une autre femme, puis deux guerriers, et pour finir des serviteurs qui tenaient les rênes de deux ânes chargés de bagages.

Tout ce petit monde pénétra dans la cour dans un bruit de cavalcade et s’arrêta devant les marches où se tenaient Fidelma, Eadulf et Metellus.

Un des guerriers, un jeune homme au physique avenant, sauta de sa monture et s’agenouilla devant la belle cavalière, lui offrant ses épaules comme marchepied. Tout le monde s’était immobilisé pour la regarder. Elle se dirigea à pas lents vers le trio, escortée de son chevalier servant qui tenait la main posée sur la poignée de son épée. Ils s’arrêtèrent au pied de l’escalier.

La dame à la chevelure d’un blond lumineux avec des reflets roux était aussi grande que Fidelma et un peu plus jeune qu’elle. Un cercle d’or avec un gros saphir en son centre retenait le voile sur sa tête. Sa cape bleue avait été rejetée en arrière, exposant des vêtements et des bijoux de prix. Cependant, ce qui retenait surtout l’attention, c’était sa beauté.

Son visage en forme de cœur avait quelque chose d’éthéré, mais le menton bien dessiné parlait d’autorité et le rouge de ses lèvres n’était dû à aucun artifice.

Les yeux gris de la dame s’étaient fixés avec curiosité sur les yeux verts pleins de feu de Fidelma. Puis elle parla dans la langue du pays.

Frère Metellus toussota, s’avança d’un pas et lui répondit en celte d’Armorique. Elle haussa les sourcils et, sans répondre à Metellus, continua de regarder pensivement Fidelma.

– Je suis Riwanon, la femme d’Alan, roi des Bretons, dit-elle enfin en latin. Pourquoi me faut-il m’adresser à vous dans cette langue ?

## CHAPITRE IX

– C’est parce que ces étrangers ne parlent pas le celte d’Armorique, lady, déclara Metellus. Voici lady Fidelma de Muman, des terres d’Hibernia, et son époux Eadulf de Seaxmund’s Ham, des terres des South Folk au pays des Angles.

La jeune femme n’avait pas quitté Fidelma des yeux.

– Vous et votre compagnon êtes très loin de chez vous, lady.

Ce commentaire appelait à l’évidence une explication.

La servante, qui n’avait toujours pas mis pied à terre, émit une toux embarrassée et Riwanon lui adressa un rapide coup d’œil.

– Jusqu’à ce qu’on m’invite à entrer, mon escorte est obligée d’attendre mon bon plaisir, dit-elle d’un air d’excuse. Mes hôtes sont-ils à l’intérieur ? Pourquoi ne viennent-ils pas m’accueillir ?

Fidelma recula en comprenant qu’elle retenait la reine en bas des marches.

– Excusez-nous, dit aussitôt Metellus, mais le *mac’htiern* et ses enfants ne sont pas là. Nous-mêmes ne sommes que des hôtes de passage. Permettez-moi cependant en leur absence de prendre la liberté de vous inviter à entrer, lady.

– Comment vous appelez-vous ?

– Frère Metellus.

Riwanon fronça les sourcils, parut sur le point de dire quelque chose et se ravisa. Puis elle pénétra dans la forteresse, le jeune guerrier sur les talons, le trio lui emboîta le pas et l’escorte mit pied à terre. La servante rejoignit aussitôt sa maîtresse tandis que les guerriers se dégourdisaient les jambes et discutaient avec les palefreniers venus s’occuper de leurs bêtes.

Riwanon traversa la grand-salle, ôta sa cape que l’écuyer saisit au vol

et se laissa tomber dans un fauteuil auprès du feu. Le jeune homme se plaça alors debout derrière elle.

– Je vous présente le chef de ma garde personnelle, Budic de Domnonia, annonça Riwanon.

L'homme hocha la tête en guise de salut. Il avait des traits réguliers, de grands yeux bleus, d'épais cheveux blonds, et dégageait une certaine arrogance. Fidelma remarqua le collier d'or à son cou, les bijoux à ses bras et sa magnifique cape rouge. À l'évidence, Budic n'était pas un guerrier ordinaire. D'ailleurs, le « de Domnonia » signalait un membre d'une famille noble.

Luna apparut et s'avavançait pour saluer les visiteurs quand son regard croisa celui du jeune guerrier. Fidelma surprit une forme de connivence entre eux tandis que le visage de la jeune fille se colorait légèrement. Puis elle fit la révérence et accueillit les nouveaux venus en celte d'Armorique.

Riwanon l'observa de l'air songeur avec lequel elle avait regardé Fidelma tout à l'heure, et celle-ci entendit que la reine appelait Luna par son nom.

– Je suppose que vous n'avez pas été prévenue de notre arrivée ? demanda-t-elle en revenant au latin.

– Le seigneur Canao n'est pas rentré, lady. Nous pensions qu'il viendrait ici en compagnie du roi Alan, mais comme nous n'avions pas reçu de message, Macliau est allé chasser et lady Trifina s'est retirée chez elle.

Riwanon parut déçue.

– Vraiment ? Nous avons laissé le roi et le seigneur Canao de Brilhac à environ deux ou trois jours de chevauchée d'ici. La chasse au sanglier ne me divertit que moyennement et je les ai devancés.

Puis, voyant qu'ils étaient tous restés immobiles, elle leur indiqua des sièges d'un geste de la main.

– Je vous en prie, vous n'êtes pas obligés de rester debout en ma présence. Luna, je présume que vous avez des chambres pour moi et mon escorte ?

– Bien sûr, lady. Je vais tout de suite donner des ordres. Vos guerriers seront logés avec les gardes.

– Budic et ma servante doivent être installés non loin de ma chambre.

– Ce sera fait.

Riwanon se tourna vers sa jeune domestique.

– Rendez-vous utile, Ceingar. Accompagnez cette servante et veillez à ce que tout soit correctement organisé.

Iuna se figea, ses traits se durcirent et elle se détourna brusquement, suivie par Ceingar. Un instant plus tard, alors qu'on apportait des rafraîchissements, Riwanon remarqua que les autres n'avaient toujours pas bougé.

– Mais pourquoi refusez-vous de vous asseoir ? s'écria-t-elle. Et maintenant, Fidelma – c'est bien votre nom ? -, dites-moi qui vous êtes et ce que vous faites dans ce pays. Le Saxon, je le vois à sa tonsure, est un religieux mais vous, qui êtes originaire de ce pays d'Hibernia dont je ne me rappelle plus le nom...

– Fidelma est également religieuse, précisa aussitôt Metellus.

Cette dernière faillit lui dire qu'elle était assez grande pour répondre quand elle surprit le regard de Riwanon qui lui souriait.

Fidelma expliqua brièvement sa situation.

Durant son récit, Budic la contempla avec une attention soutenue que Fidelma trouva assez embarrassante et qui mit Eadulf de mauvaise humeur.

– Vous devez occuper un rang assez élevé chez les dignitaires de l'Eglise d'Hibernia pour les représenter au concile d'Autun, commenta Riwanon, car Fidelma avait commencé par leur voyage de retour du grand concile.

– Je ne suis qu'une avocate des lois de mon pays, rectifia Fidelma, et ce sont mes connaissances juridiques qui m'ont valu de conseiller les abbés et les évêques assistant au concile.

C'est alors que Budic prit la parole, dans un excellent latin et d'une voix bien timbrée :

– Cependant, frère Metellus vous donne le titre de lady, qui même en Hibernia est assez inhabituel chez les membres de la foi.

– Mon frère Colgú est roi de Muman, le royaume situé au sud-ouest d'Hibernia.

– Ah, donc vous êtes princesse, murmura Riwanon. Ces noms que vous citez... je les ai déjà entendus récemment.

À cet instant, Iuna réapparut avec des collations.

– Ceingar a rangé vos affaires et elle prépare votre chambre, lady. Je suppose que vous allez rester ici jusqu'à l'arrivée du roi Alan ?

Si ses paroles étaient pleines de révérence, le ton n'était pas tout à fait à l'unisson.

– Vous avez bien deviné, Iuna, répondit aimablement Riwanon, mais Fidelma sentit un certain antagonisme entre les deux femmes.

Curieusement, l'attitude d'Iuna était moins celle d'une servante que celle d'une personne d'un certain rang. Elle se chargea néanmoins de veiller à ce que tout le monde soit servi avant de quitter la salle.

Riwanon revint à Fidelma.

– L'aventure qui vous a menée jusqu'ici est tout de même assez curieuse. Dites-m'en davantage.

– Il n'y a pas grand-chose à ajouter, lady, si ce n'est que je suis bien déterminée à faire la lumière sur cette affaire, et à retrouver les pirates qui ont attaqué notre navire et tué mon cousin Bressal, l'émissaire de mon frère auprès de votre époux. Il avait négocié un traité commercial entre notre royaume et le vôtre.

Riwanon sursauta, les yeux écarquillés.

– Votre cousin Bressal ?

– C'est cela.

– Mais à quoi pensais-je donc ? soupira Riwanon. Voilà pourquoi tous ces noms résonnaient dans ma mémoire. Budic, vous auriez dû me rappeler à mes devoirs. J'ai rencontré deux fois votre cousin, quand il est venu se présenter au roi. Qui l'avait effectivement autorisé à transporter un chargement de sel de Guérande jusqu'en Hibernia. Je suis très attristée d'apprendre qu'il a été assassiné.

– Ainsi que Murchad, le capitaine du navire, et au moins deux de ses hommes d'équipage. Tous tués de sang-froid, lady, par le chef de ces bandits.

– Je vous en prie, appelez-moi Riwanon, votre rang vous y autorise.

– Je vous remercie.

– Et je vous présente mes condoléances, ajouta la reine d'un air triste. Je peux vous assurer que mon mari retournera toutes les pierres pour rechercher les coupables.

– Il se peut qu'ils aient quitté la région, fit remarquer Budic avec un certain manque d'enthousiasme. Hélas, nous sommes infestés de brigands. Ils sont comme des insectes avides qui se nourrissent sur nos ports les plus prospères. Les Francs nous menacent non seulement sur nos frontières occidentales mais aussi le long de nos côtes. Et puis il y a les pirates saxons venant du nord...

Budic marqua une pause et jeta un regard en coin à Eadulf. Ses paroles avaient été choisies à dessein pour le contrarier. Eadulf, les yeux fixés sur le sol, se garda bien de mordre à l'hameçon.

Le sourire de Budic s'élargit. Il allait poursuivre sa diatribe quand Riwanon le coupa.

– J'espère que Budic ne vous a pas blessé, Eadulf de Seaxmund's Ham.

– Je suis bien conscient que nous ne sommes pas tous des anges, répliqua Eadulf. Il y a du bon et du mauvais dans chaque peuple.

– À ce propos, l'interrompt Fidelma qui désirait retourner au sujet qui l'intéressait au premier chef, je suis persuadée que ces meurtriers sont des habitants d'Armorique.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda Riwanon en plissant les paupières.

– J'en ai la preuve. Malheureusement, ce ne serait pas prudent pour l'instant d'en faire état. Ne le prenez pas mal, Riwanon, vous seriez la première à en être informée si la prudence ne me commandait de tenir ma langue. D'autre part, je peux affirmer que l'attaque des marchands transportant du ravitaillement à l'abbaye de Gildas a été menée par les mêmes hors-la-loi. Les marchands ont eux aussi été tués sans pitié.

– Vous croyez vraiment qu'il s'agit des mêmes personnes ? s'étonna Budic en fronçant les sourcils.

– Je le crois.

Le visage de Riwanon s'éclaira.

– Moi qui m'ennuyais à la chasse, c'est la passion de mon mari et non



la mienne, je suis ravie que vous m'apportiez de la distraction. Chère sœur d'Hibernia, ces mystères m'enchantent. Donc ces malfaiteurs viennent d'Armorique et ils n'auraient pas quitté le pays ?

– C'est bien cela.

– Dès que vous nous aurez confié d'où vous tenez vos preuves, ils seront poursuivis et punis comme ils le méritent. Budic dirigera cette opération en personne. Et si vous avez besoin d'un navire pour vous ramener chez vous, le roi se chargera d'en affréter un, avec toutes les réparations que votre frère est en droit d'attendre, naturellement.

– Je vous remercie du fond du cœur, dit Fidelma.

Elle se sentait des affinités avec cette femme, qui ne se protégeait pas derrière son rang et abordait les problèmes sans se préoccuper de l'étiquette.

– Frère Metellus nous a beaucoup aidés, poursuivit Fidelma. Nous lui devons la vie et il s'est montré un guide et un interprète précieux. J'ai le sentiment que l'abbé pourrait bien être tenté de le punir pour les services qu'il nous a rendus. L'abbé est une personne assez rigide.

– Vous voulez parler de Maelcar ? dit Riwanon d'un air amusé.

– Vous le connaissez bien, lady ?

– Je lui parlerai, rétorqua-t-elle sans répondre à la question. Soyez assurée qu'il ne vous causera aucun désagrément. Depuis combien de temps avez-vous intégré l'abbaye, frère Metellus ?

Ce dernier secoua la tête.

– J'ai été envoyé dans l'île de Hoëdic, où j'espère être d'un certain secours à ses habitants. Quant à ces étrangers, mon devoir, en tant que serviteur du Christ, était de les assister dans leur malheur.

– Vous avez bien fait, soupira Riwanon. Les gens ne savent pas toujours où se situe leur devoir.

Un bref son de trompe leur parvint et elle releva la tête.

– Ah, ce doit être notre hôte Macliau ou sa sœur Trifina.

Frère Metellus, qui s'y connaissait en protocole, secoua la tête.

– Non, la personne qui s'annonce est d'un rang inférieur.

Il se leva, alla ouvrir la porte de la grand-salle, jeta un coup d'œil dehors et poussa une exclamation étouffée en se signant.

– *Lupus in fabula*, murmura-t-il.

Eadulf se demanda ce qu'il entendait par « le loup de la fable » et comprit que cela se traduirait dans sa langue par « vous parlez du diable et le voici ».

– Que se passe-t-il, frère Metellus ?

– L'abbé Maelcar arrive ici en compagnie d'un moine.

Un instant plus tard, le vieil abbé pénétrait dans le hall. Ses yeux noirs balayèrent rapidement la salle, et son regard s'arrêta sur frère Metellus avec une expression de surprise irritée qui le céda au soulagement quand il vit la reine. Il se dirigea vers elle à grands pas.

– Je suis ici, majesté, dit-il en celte d'Armorique, ce qui n'échappa point à Fidelma qui commençait à comprendre la langue du pays.

– Abbé Maelcar, répliqua Riwanon en latin, je vois bien que vous êtes ici. Et je vous ferai remarquer que nous sommes en compagnie de personnes qui ne comprennent pas notre idiome.

– Je suis venu aussi vite que je le pouvais.

– Et pourquoi donc ?

L'abbé la fixa d'un air stupéfait.

– En réponse à l'appel du roi !

Il y eut un silence.

– Mon mari est à un ou deux jours de chevauchée d'ici, s'étonna Riwanon, et il chasse avec des compagnons.

L'abbé ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

– Je ne comprends pas. Un émissaire est arrivé à l'abbaye de Gildas et il m'a dit que le roi exigeait ma présence sur-le-champ à la forteresse du *mac'htiern* de Brilhac. Me voici donc avec mon scribe, frère Ebolbain, qui attend mes ordres dehors.

Riwanon semblait éberluée.

– Donc mon mari serait attendu ici d'un moment à l'autre ? J'ai du

mal à croire qu'il ait interrompu sa chasse. Quand cet émissaire vous a-t-il joint ?

– Tôt ce matin. Moi-même et mon compagnon avons traversé la péninsule à pied. On m'avait dit que le roi était au château avec son escorte et voulait me parler de façon urgente.

Il jeta un regard accusateur à Budic.

– Vous ne m'avez pas envoyé de message de la part de votre père ?

– Je suis le chef de la garde de ma dame, non un porteur de missives, rétorqua Budic avec hauteur.

– Excusez-moi, dit Fidelma, incapable de réprimer sa curiosité, mais qui vous a communiqué ce message et quand exactement ?

Le vieil abbé lui jeta un regard dédaigneux et s'apprêtait à l'ignorer quand Riwanon se pencha vers lui tout en le fixant avec insistance.

– Ma sœur d'Hibernia vous a posé une bonne question, l'abbé.

Maelcar s'empourpra.

– Un homme s'est présenté au lever du jour de la part de mon souverain et a déclaré qu'il avait besoin de moi. Après avoir célébré la messe, je me suis aussitôt mis en route.

– Et cet homme, il est passé où ? s'enquit Fidelma. Vous a-t-il escorté jusqu'au château avec Ebolbain ?

L'abbé détourna la tête, mais la lueur qui s'alluma dans les yeux de la reine le poussa à fournir une justification précipitée.

– Il nous a devancés. Ne devrait-il pas venir s'expliquer en personne ? Comment voulez-vous que je réponde à sa place ?

Riwanon croisa le regard de Fidelma.

– Le mystère s'épaissit, ma sœur, dit-elle à mi-voix.

Exaspéré par l'attitude des personnes présentes, l'abbé Maelcar ne cessait de s'agiter.

– Aucun émissaire ne vous ayant été envoyé, il ne peut guère se présenter devant vous, lui expliqua patiemment Riwanon. Et le roi ne sera pas ici avant quelques jours.

– Mais alors, pourquoi... bégaya l'abbé.

Riwanon eut un rire étouffé.

– Je suis passée de l'ennui à des stimulations trop vives. Les événements étranges se multiplient et je ne sais plus où donner de la tête. Fidelma, n'avez-vous pas dit qu'en Hibernia vous étiez réputée pour résoudre de telles affaires ? Il ne vous reste plus qu'à vous mettre au travail.

Fidelma réfléchissait.

– Il est bien possible que ce dernier coup de théâtre renvoie à la même énigme, celle qui nous a justement menés jusqu'ici. Qui a utilisé le nom du roi pour que l'abbé se rende à la forteresse et dans quel but ? Existe-t-il un lien avec l'attaque des marchands ?

Riwanon désigna un siège à Maelcar.

– Et maintenant asseyez-vous et essayez de vous reposer. Il n'est pas question que vous retourniez à l'abbaye après de telles émotions. Quant à votre scribe, frère Ebolbain, il sera logé avec les serviteurs.

Luna, qui était sortie des cuisines à l'arrivée de l'abbé et attendait discrètement, s'avança de quelques pas.

– Je vais donner des instructions, lady.

Maelcar jeta un coup d'œil distrait à la jeune fille et se figea. Fidelma le vit faire un effort pour recouvrer une contenance avant de se tourner vers la reine.

– Inutile de vous déranger pour nous, lady. Si nous repartons maintenant, nous arriverons à l'abbaye juste avant la nuit.

– Il n'en est pas question ! répliqua Riwanon. Cette intrigue est trop fascinante pour vous laisser rentrer au monastère sans en avoir dénoué les fils.

– Si ce messenger m'a attiré ici, peut-être poursuit-il un but ? protesta l'abbé. Imaginez que quelqu'un se propose de commettre un acte malveillant à l'abbaye en mon absence ?

– C'est un point que l'on ne peut négliger, concéda frère Metellus qui prenait pour la première fois la parole depuis l'arrivée de l'abbé.

Ce dernier le foudroya du regard : à l'évidence il n'avait pas oublié dans quels termes ils s'étaient quittés.

– Il y a ici plusieurs guerriers, fit remarquer Fidelma. Et si certains d'entre eux se rendaient au monastère pour prévenir la communauté de se tenir en alerte ?

– Excellente idée, approuva Riwanon. Puis nous nous détendrons auprès du feu et dégusterons l'excellent repas qu'on ne manquera pas de nous servir. Ceingar, qui joue divinement de la harpe, acceptera certainement de nous interpréter quelque chose. Pendant ce temps-là, notre sœur d'Hibernia aura tout le loisir de sonder les mystères de la journée.

Elle fit signe à Budic de s'avancer et lui donna des instructions en celte d'Armorique. Le guerrier s'attarda encore un peu, puis disparut. Riwanon jeta un coup d'œil circulaire d'un air satisfait.

– Deux de mes guerriers vont se rendre à l'abbaye et Budic va demander aux gardes de la forteresse de se montrer vigilants au cas où mon mari déciderait d'écourter sa chasse.

L'abbé s'assit, mais il était préoccupé. Riwanon dut répéter sa question avant qu'il comprenne qu'on s'adressait à lui.

– Mon époux m'a informée que vous aviez apporté quelques changements à l'abbaye. Ma dernière visite remonte à quelques années.

– Quels changements ? demanda l'abbé avec étonnement.

– Vous n'êtes plus un *conhospitae*, une maison double suivant la tradition de notre peuple ? Maintenant, le monastère est réservé aux hommes et votre règle est celle de saint Benoît ?

L'abbé fronça les sourcils.

– Cela s'est bien passé sous mon autorité, lady. Sur de tels sujets, je suis le père de notre foi et sa curie.

– Je ne questionne pas votre autorité, Maelcar. Une fois élu par vos frères, il vous revient de prendre les décisions engageant l'avenir de votre congrégation – tant que vous avez son appui.

Riwanon lui adressa un sourire ambigu et Maelcar s'empourpra. L'ancien système, en tout point semblable en Armorique et en Éireann, voulait que les abbés et les évêques, comme les chefs, soient élus par leur communauté. Ils étaient contraints, par obligation légale, de promouvoir le bien de ceux qui leur avaient accordé leur confiance. Sinon, ils étaient destitués. À l'évidence, Maelcar avait été promu abbé

par cette voie, mais Riwanon l'accusait indirectement d'avoir imposé sa vision proromaine à ses frères.

– Puisque seuls les hommes sont maintenant admis à l'abbaye, je me demandais ce qu'étaient devenus les femmes et les enfants qui y vivaient, reprit la reine.

– Les femmes ont fondé leurs propres institutions, répondit l'abbé avec raideur.

– J'aimais beaucoup sœur Aourken, murmura Riwanon d'une voix rêveuse. Quand j'étais enfant, mon père m'emmenait prendre des leçons de latin avec elle. Qu'est-elle devenue ?

– Aourken ? dit Fidelma. Je peux vous assurer qu'elle se porte bien. Elle nous a accordé l'hospitalité quand nous nous sommes présentés au monastère qui ne pouvait nous recevoir.

– Aucune femme n'est tolérée au monastère, intervint Maelcar, énervé.

Riwanon lui adressa un regard triste.

– Les temps ont bien changé, soupira-t-elle. Je suis heureuse d'entendre que la destinée a été favorable à Aourken. Il faut que je lui rende visite avant de quitter cette contrée. Venez, sœur Fidelma, rapprochons-nous du feu et vous me donnerez des nouvelles de ma vieille amie.

Il était clair que la reine ne tenait pas l'abbé en haute estime et ce n'est pas Fidelma qui le lui aurait reproché. Maelcar représentait tout ce qu'elle méprisait chez un homme de haut rang qui se réclamait de la foi tout en la trahissant.

Ceingar, la servante de Riwanon, était réapparue et s'était retirée dans un coin avec Budic. Tous deux riaient et bavardaient gaiement tandis que Fidelma et Riwanon s'entretenaient de divers sujets avec un plaisir évident. Fidelma remarqua qu'Eadulf et Metellus, assis en compagnie de l'abbé comme les bonnes manières le commandaient, ne s'adressaient que rarement à Maelcar qui semblait retiré dans ses pensées et contemplait le vide d'un air morose.

Quand Iuna vint annoncer que le repas du soir serait bientôt prêt, Fidelma remarqua une fois de plus que l'abbé fixait la jeune fille d'un air bizarre. Quand elle retourna aux cuisines, il se leva et, grommelant quelque chose au sujet des lieux d'aisances, sortit de la pièce. Fidelma, poussée par la curiosité, profita de ce que Riwanon parlait à Eadulf pour s'éclipser. Elle se retrouva dans un long couloir où elle perçut le

bruit d'une dispute. Elle reconnut la voix grondante de l'abbé et celle plus aiguë de Iuna. Ne parvenant pas à saisir ce qui avait provoqué cette altercation, Fidelma s'empressa de regagner la grand-salle quand les voix s'apaisèrent. Un instant plus tard, Maelcar était de retour, visiblement contrarié et de mauvaise humeur.

La soirée se passa sans autre incident, jusqu'à ce qu'Eadulf aborde un sujet qui commençait à le tourmenter depuis que la nuit était tombée sur la forteresse.

– N'est-ce point étrange que Macliau et Argantken ne soient pas encore rentrés de la chasse ? Macliau nous avait assuré qu'il serait de retour ce soir.

Frère Metellus se leva.

– Je vais voir aux portes s'ils ont des nouvelles.

Quand il revint, tous levèrent la tête vers lui.

– Boric, qui a pris le commandement de la garde, me dit qu'ils ne sont pas trop inquiets. Macliau et Argantken sont partis avec quatre hommes, dont le meilleur pisteur. Il arrive souvent à Macliau de passer la nuit dehors tant qu'il n'a pas pris de gros gibier.

Riwanon fronça les sourcils.

– Mais où est passé Bleidbara, le chef des guerriers ?

– Il était chargé d'escorter Trifina jusqu'à l'île de Govihan, lady, dit Iuna qui s'affairait autour de la table. Il n'est pas certain qu'ils reviennent. Trifina passe plus de temps sur l'île qu'au château.

Budic eut un sourire cynique.

– Étrange château où les hôtes disparaissent les uns après les autres et où personne n'est là pour offrir l'hospitalité à part des serviteurs. Et au fait, qui est Argantken ?

– Une jeune fille de la région, grommela Iuna.

Le sourire de Budic s'élargit. Riwanon lui décocha un regard sévère et il recouvra son sérieux.

– Je ne pense pas qu'Argantken soit du genre à apprécier de passer la nuit à poursuivre un sanglier, dit frère Metellus, mais sa remarque tomba à plat.

Quand le repas fut terminé et que Riwanon annonça qu'elle allait se retirer, les autres se sentirent soulagés. Maintenant, le protocole les autorisait à regagner leur chambre.

Fidelma grimpait l'escalier derrière Eadulf quand elle aperçut Iuna qui débarrassait la table. Alors que la jeune fille passait devant lui, Budic lui saisit le poignet et elle secoua la tête en murmurant quelque chose avant de se diriger vers les cuisines. Budic regarda autour de lui pour vérifier que personne ne les avait vus. Heureusement, il n'avait pas levé la tête et Fidelma s'empressa de disparaître.

Quand le couple se retrouva seul, Eadulf, qui n'avait pas dit grand-chose de toute la soirée, intimidé par la présence de la reine, put enfin poser les questions qui le tourmentaient. Fidelma reconnut volontiers que l'absence de Macliau et d'Argantken, ainsi que de Trifina et de Bleidbara, était pour le moins étrange. Un manquement aux lois de l'hospitalité.

– Et que penses-tu de l'attitude de l'abbé Maelcar ? poursuivit-il. En vérité, je crois bien que je ne m'étais jamais senti aussi mal à l'aise depuis mon malheureux séjour à l'abbaye de Fearna.

Fidelma frissonna au souvenir du drame qui avait failli coûter la vie à Eadulf, quand la terrible abbesse Fainder avait bien failli le faire pendre<sup>14</sup>.

– Quelqu'un a attiré l'abbé Maelcar ici même, grommela-t-elle, et si les coïncidences sont fréquentes, là elles dépassent l'entendement. *Omnia causa fiunt*. Tout a une cause. Mais nous n'avons pas suffisamment d'informations pour des spéculations intéressantes.

Eadulf était déçu.

Quant à Fidelma, elle était intriguée par l'attitude bizarre de l'abbé et de Budic à l'égard d'Iuna. Tous deux semblaient la connaître et entretenir avec elle des relations secrètes. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Fidelma se glissa dans le lit en soupirant.

– Demain sera un autre jour. Espérons que nous parviendrons à résoudre ces mystères. En attendant, un sommeil réparateur nous éclaircira les idées.

Fidelma se réveilla en sursaut. Elle avait rêvé du personnage masqué et vêtu de blanc, revoyant le moment où il avait assassiné Bressal qui s'effondrait dans une mare de sang. Après cela, elle ne put trouver le



sommeil. Eadulf, couché sur le ventre, dormait profondément. Elle faillit le secouer et se retint. Après tout ce qu'il avait subi ces derniers temps, il méritait bien un peu de repos.

Elle avait soif. À la fenêtre, les nuages couraient devant la pleine lune et elle aperçut une cruche près du lit. Malheureusement elle était vide. Elle songea un instant à se rendormir, puis se dit que la soif et les idées noires qui lui tournaient dans la tête allaient la tenir éveillée, et elle décida de se rendre aux cuisines contiguës à la grand-salle pour se désaltérer.

Elle se glissa hors du lit, enfila sa robe, trouva ses pantoufles en cuir souple et ouvrit la porte. Le froid la fit frissonner. La lune, qui brillait derrière une grande fenêtre au bout du corridor, lui permit de se repérer.

Elle avançait prudemment au milieu du couloir afin d'éviter les coffres et les vases quand, brusquement, une silhouette surgit devant elle. Elle eut tout juste le temps de s'écarter.

L'apparition, qui venait de sortir d'une pièce éclairée par la lumière vacillante d'une chandelle, s'immobilisa et sembla se recroqueviller sur elle-même.

Fidelma fut la première à se remettre de sa frayeur.

– Iuna ? Je suis désolée de vous avoir fait peur.

C'est alors qu'elle constata que la jeune fille tremblait de tous ses membres.

– Que se passe-t-il ?

Claquant des dents, Iuna désigna la chambre derrière elle.

Fidelma, qui ne distinguait pas grand-chose, y pénétra. À la lueur d'une bougie posée sur une table de chevet, elle vit une personne étendue sur un lit. Un objet sortait de sa poitrine. C'était la poignée d'un couteau cerné d'une tache sombre et brillante.

Fidelma fit quelques pas.

L'abbé Maelcar, de l'abbaye de saint Gildas, était mort, le cœur transpercé d'une dague.

## CHAPITRE X

La lumière grise de l'aube filtrait par les fenêtres quand un groupe de personnes très contrariées se rassembla dans la grand-salle. Riwanon, veillée par Ceingar, boudait dans un fauteuil près des braises rougeoyantes de la cheminée tandis qu'un serviteur s'évertuait à ranimer le feu. Toujours vêtue de la robe tachée du sang de l'abbé, Iuna se tenait non loin, de même que Fidelma, assise en face de la reine. Eadulf et frère Metellus avaient pris place à la table. Budic, habillé de pied en cap, semblait satisfait et détendu. Installé sur un coin de la table, une jambe pendant dans le vide, il arborait son éternel sourire cynique. Ce fut Riwanon qui rompit le silence.

– Ça suffit ! lança-t-elle au serviteur. Nous nous occuperons nous-mêmes du feu, allez.

L'homme déguerpit sans demander son reste.

Riwanon regarda Iuna, puis Fidelma.

– Eh bien, ma sœur d'Hibernia ? Hier vous me disiez que vous étiez férue en investigations sur les morts violentes. Que me conseillez-vous ? Je vous accorde toute latitude pour enquêter sur ce meurtre et je suis bien résolue à me ranger à vos conclusions.

– Je vous remercie pour votre confiance, lady. Mais je suis une étrangère sur ces terres, j'ignore vos lois et je ne suis pas qualifiée pour les interpréter.

– Ce n'est pas ce que j'attends de vous. Contentez-vous de découvrir la vérité et le nom du coupable, ensuite nous déciderons des châtiments à appliquer.

– Très bien. Si vous le permettez, je vais tenter de résumer les faits.

Riwanon l'autorisa à poursuivre d'un geste de la main.

– Mettez-vous à l'aise et asseyez-vous près de moi. Cela vaut aussi pour vous, Iuna.

L'intendante sursauta et s'assit docilement sur la chaise la plus proche.

Tout le monde attendait les observations de Fidelma.

– Commençons par vous, Iuna, dit-elle d'une voix douce. Vous m'avez dit que vous passiez près de la chambre de l'abbé quand vous avez découvert son corps. Que faisiez-vous là à pareille heure ?

Budic poussa un étrange grognement, sans doute ironique, et Riwanon le foudroya du regard. Le guerrier baissa les yeux.

– C'est mon devoir de me lever tôt pour m'assurer que tout est prêt dans la maison, déclara Iuna. Je vérifie que les serviteurs sont allés chercher de l'eau, que les feux ont été rallumés, qu'il y a assez de bois et que le ménage a été fait. Tenir une forteresse comme celle-ci exige beaucoup de travail.

– Cela explique pourquoi vous étiez debout mais pas les raisons qui vous ont poussée à entrer dans la chambre de l'abbé.

– La mienne est adjacente à celle de lady Trifina. Ainsi, elle peut m'appeler quand elle le désire et...

– Où se trouvent ses appartements ?

– Au bout du couloir. J'ai quitté ma chambre et marchais dans le corridor...

– Sans chandelle ? Vous n'en aviez pas quand je vous ai surprise.

– J'en avais une que j'avais laissée sur la table de chevet de l'abbé.

– Et alors ?

– En passant devant sa chambre, j'ai entendu un bruit étouffé. Craignant qu'il ne souffre d'un malaise, j'ai frappé à la porte. Elle n'était pas fermée et je l'ai poussée. Quand j'ai appelé l'abbé pour lui demander si tout allait bien, je n'ai reçu aucune réponse.

– Aucune plainte ?

– Rien. J'ai levé ma chandelle et je l'ai vu sur son lit, parfaitement immobile. J'ai renouvelé ma question et comme il ne répondait toujours pas, je suis allée me pencher sur lui. Ce faisant, j'ai heurté quelque chose de dur... c'était le manche du couteau planté dans sa poitrine. J'ai senti du sang sur ma robe et j'ai fui, terrorisée.

– C'est là que nous avons failli nous heurter. Vous confirmez que vous

avez perçu un bruit étouffé avant de pénétrer dans la pièce ?

– Oui.

– Peut-être s’agissait-il de son dernier soupir ? avança Budic.

Il fixait le plafond et ne remarqua pas le regard irrité de Fidelma.

– On pourrait cependant s’attendre à ce qu’une telle blessure provoque une mort instantanée, poursuivit-elle. Vous n’avez pas entendu le bruit d’une fuite précipitée, provoqué par quelqu’un qui serait sorti de la pièce par une autre issue ? L’assassin était encore là, assurément.

– Il y a bien une fenêtre...

– Était-elle ouverte quand vous êtes entrée ?

– Non, et elle donne sur le vide.

– Vous dites que la porte était entrebâillée. Avez-vous entrevu une ombre se déplaçant dans le corridor ?

La jeune fille secoua la tête.

– Personne n’a quitté la chambre.

– Quant à cette fenêtre, réfléchit Fidelma à voix haute, elle était effectivement fermée quand je l’ai examinée.

– Une fois de plus, nous ne sommes guère avancés, intervint la reine. Serait-il possible que quelqu’un de l’extérieur se soit introduit dans la forteresse ?

Fidelma eut un petit sourire.

– J’ai déjà posé la question à Boric, par l’intermédiaire d’Iuna, afin qu’il examine les alentours du château.

Iuna changea de position sur sa chaise.

– Et alors ? insista Riwanon.

– D’après ce qu’Iuna m’a rapporté, la seule explication possible c’est que le meurtrier l’a précédée de quelques secondes dans le couloir. Cette personne avait accès à la forteresse, connaissait les lieux et savait où dormait l’abbé.

– En supposant que l’abbé était bien la personne visée.

Fidelma se tourna vers Budic, qui souriait toujours.

– Comment cela ?

– Le meurtrier n'est peut-être qu'un vulgaire voleur qui s'est retrouvé là par hasard, a réveillé l'abbé par accident et l'a poignardé pour le réduire au silence.

– Et si nous entreprenions des recherches pour vérifier que rien ne manque ? suggéra Riwanon.

– Selon moi, aucun objet n'a disparu, déclara Fidelma. Que faites-vous de l'étrange message soi-disant envoyé par votre époux et qui a attiré l'abbé ici ?

– Ce serait donc un piège ? dit frère Metellus, les sourcils froncés.

– Je le pense.

– Mais qui aurait pu imaginer un tel stratagème ?

– Voilà en effet ce qui nous préoccupe, s'impatienta Riwanon.

– Qui aurait eu intérêt à assassiner l'abbé Maelcar ? demanda brusquement Eadulf.

Frère Metellus ne put s'empêcher de rire.

– Il n'était pas des plus aimables, et ils sont nombreux ceux qui ne verseront pas une larme à l'annonce de sa mort.

– Je suppose que vous vous comptez dans le lot ? ironisa Fidelma.

– Exactement, lady, répondit Metellus sans s'offusquer le moins du monde. Tout comme de nombreux moines de l'abbaye de Gildas. Sans oublier ceux qui n'appartiennent plus à la communauté parce que l'abbé les a expulsés quand ils se sont abstenus d'approuver la nouvelle règle.

Fidelma se tourna vers Iuna.

– Encore une question. Vous connaissiez bien l'abbé Maelcar ?

Iuna tressaillit.

– Qu'entendez-vous par là ?

– J'ai bien vu qu'il vous avait reconnue, hier au soir.

La jeune fille se ressaisit.

– Certes, puisqu’il rendait régulièrement visite au seigneur Canao.

– Ne s’est-il pas disputé avec vous dans la cuisine, la nuit dernière ? s’enquit Fidelma d’une voix douce.

Iuna parut interloquée, puis elle poussa un profond soupir.

– Il me reprochait de ne pas être allée me confesser depuis l’instauration de la nouvelle règle.

Fidelma comprit qu’il serait vain d’insister.

– Allez vous changer, inutile de garder plus longtemps ce vêtement maculé de sang, dit-elle gentiment.

La jeune fille se leva et regarda la reine qui hochait la tête.

Fidelma s’adressa à frère Metellus.

– Connaissez-vous le scribe qui a accompagné l’abbé ?

– Frère Ebolbain ? De vue seulement.

– Cela vous dérangerait d’aller le chercher ? Peut-être a-t-il quelque chose à ajouter.

Metellus quitta la salle.

Fidelma se dirigea vers la table où elle avait déposé un objet enveloppé dans une toile. Elle déplia le tissu et prit l’arme du crime qu’elle montra à Riwanon.

– Je me demandais si vous cela vous rappelait quelque chose, lady.

Riwanon alla examiner l’objet de plus près.

– C’est un couteau de chasse.

– Ou plutôt une dague, du genre que l’on utilise à la guerre. Et que représente le symbole gravé sur le manche ?

– Un oiseau ? Ah, une colombe... l’emblème de la maison de Brilhac.

– Exactement. Et il s’agit de l’arme qui était enfoncée dans la poitrine de Maelcar.

– Donc nous avons là une dague appartenant à la maisonnée. Cela

signifie sans doute que l'assassin a attrapé le premier objet à portée de main pour tuer l'abbé. Ah, je vois où vous voulez en venir. L'acte n'était pas prémédité !

Elle sourit.

– J'ai observé vos juristes lors de plaidoiries et j'ai appris à considérer les choses de leur point de vue.

– À moins que le meurtrier n'appartienne à cette maison et n'ait eu accès à la chambre de l'abbé, la corrigea Fidelma. Et qui laisserait traîner une dague de guerre ? Quand Macliau nous a reçus, il a exigé que nous entreposions nos armes, si nous en avions, dans un cabinet réservé à cet effet.

Elle désigna la petite pièce à une extrémité de la grand-salle.

– Votre peuple et le mien partagent la même coutume. Et elle est tellement ancrée dans les habitudes que même Budic, chargé de votre protection, s'y est plié hier au soir. Cela signifie donc que le meurtrier a subtilisé la dague dans ce réduit en utilisant la clé accrochée à un clou. J'ai vérifié ce matin. La porte était restée ouverte.

– Auquel cas nous sommes bien confrontés à un acte prémédité, conclut Eadulf. Et la colombe...

Fidelma lui adressa un regard d'avertissement et termina sa phrase à sa place.

–... est le symbole des Brilhac.

Frère Metellus réapparut en compagnie d'un petit homme chauve au regard de myope, qui lorgna autour de lui avec nervosité. Il avait de grands yeux de chouette.

– Je vous présente frère Eabolbain, annonça Metellus. Je lui ai appris la triste nouvelle.

Le petit homme dodelina de la tête d'un air douloureux.

– C'est affreux ! Affreux !

– Avancez, frère Eabolbain, dit Fidelma.

Elle remballa la dague, la reposa sur la table et désigna Riwanon.

– Savez-vous qui est cette dame ?

– La femme de notre roi, Alan Veur, grommela le moine.

– Et moi je suis Fidelma d’Hibernia. Votre reine m’a priée d’éclaircir quelques points en ce qui concerne la mort de l’abbé Maelcar.

– Je comprends. Je vous ai vue devant l’infirmierie de l’abbaye il y a quelques jours de cela.

– Pouvez-vous nous dire pour quelles raisons vous êtes venu ici ?

– J’ai suivi l’abbé.

Budic, toujours assis sur son coin de table, ricana.

– Il ne vous a donné aucune raison ? reprit patiemment Fidelma.

– Il m’a dit qu’un messenger l’avait prié de rejoindre le roi pour une affaire urgente.

– Avez-vous vu ce messenger ?

– Oui, il était là quand je suis entré dans le bureau de l’abbé.

– Décrivez-le.

Le moine hésita.

– Un homme ordinaire. Rien ne permettait de le distinguer.

– Il ne portait aucun emblème le désignant comme un émissaire du roi ? La plupart des hérauts se reconnaissent à un signe distinctif.

Frère Ebolbain haussa les épaules.

– Sans doute a-t-il montré à l’abbé quelque courrier ou symbole de sa fonction. Pour moi, tous les guerriers se ressemblent.

– Donc il était accoutré comme un guerrier. Arborait-il un bouclier et une épée ?

– Sans doute... je ne sais pas. Si ! Il avait un bouclier.

– Avec un blason ?

– Probablement. Je ne me rappelle pas. Nous nous sommes juste croisés : ce jeune homme partait quand je suis entré. Il a lancé qu’il nous attendrait ici, mais quand nous sommes arrivés, nul n’avait entendu parler de lui. Les gardes m’ont appris que le roi et son escorte n’étaient pas encore arrivés.



– Il s’agissait donc d’un jeune homme ?

– Oui, imberbe et de constitution plutôt frêle. En vérité, je n’ai pas détaillé son visage, vu que l’abbé était en train de me donner ses instructions.

– Qui étaient ?

– De l’accompagner à la forteresse.

– L’abbé vous a-t-il parlé en chemin des raisons de votre excursion ?

Le scribe secoua la tête.

– Vous n’aviez pas votre petite idée ?

– Je ne fais qu’obéir, lady.

– Il vous arrive tout de même de réfléchir ?

Le moine renifla d’un air d’ennui.

– Mon devoir est de servir l’abbé, non de discuter les ordres qu’il me donne. À quoi ça me servirait-il ?

En réprimant le fou rire qui le gagnait, Eadulf émit un bruit bizarre et Fidelma se mordit la lèvre.

– Un monde où personne n’exprimerait ses opinions ou, pire, n’en aurait aucune serait bien triste, fit-elle observer.

Le scribe s’empourpra sous la remontrance.

– La règle du bienheureux Benoît stipule que le premier degré de l’humilité est l’obéissance. Il revient à ceux qui se consacrent au Christ et craignent la damnation d’exécuter sans délai un ordre donné par un supérieur, reçu alors comme un commandement divin. Se soumettre à son abbé équivaut à se soumettre à Dieu.

Le visage de Fidelma se ferma.

– Donc si l’abbé Maelcar vous avait demandé de sauter d’une falaise, vous auriez obéi à son commandement divin ?

Budic éclata de rire tandis que le scribe ouvrait de grands yeux.

– Jamais il n’aurait exigé une chose pareille.

– N’importe qui peut s’égarer ou perdre la raison. Vous croyez

vraiment qu'il faut céder à un supérieur en toute circonstance ?

– La règle de Benoît ne doit pas toujours être prise au pied de la lettre.

– Ah ? Nous avons récemment participé au concile d'Autun où nous avons débattu de cette règle. Il n'est précisé nulle part qu'un ordre peut être remis en cause.

– Vous ne l'avez pas étudiée avec suffisamment d'attention, ma sœur, protesta le scribe.

– Je connais bien la règle, lança Fidelma, les yeux brillants. J'ai été chargée de l'examiner en détail pour décider si elle était contraire aux lois de mon peuple. C'est vous qui ne l'avez pas étudiée avec suffisamment d'attention, mon frère. En vérité, la loi stipule que si on confie une tâche impossible à un moine, il est obligé de l'accepter. Si la tâche dépasse ses forces, il peut exposer ses raisons à son supérieur. Mais si le supérieur insiste, il n'a pas d'autre choix que de lui obéir en se recommandant à Dieu. Or l'obéissance aveugle est un mal. *Caeci caecos ducentes !* Les aveugles conduisent les aveugles.

Même Eadulf se sentit mal à l'aise devant la colère de Fidelma. Il savait qu'elle ne supportait pas les personnes serviles qui traversaient la vie en ne s'appuyant que sur des règlements.

Frère Ebolbain s'était raidi.

– J'ai mes croyances, articula-t-il avec force. Ma loyauté va à mon abbé.

– Et maintenant qu'il est mort, qu'allez-vous faire ?

– Je m'en remettrai à son successeur.

Fidelma secoua la tête et le renvoya d'un geste de la main.

– Eh bien, ma sœur d'Hibernia, il semblerait que vous avez des idées bien arrêtées, commenta Riwanon qui semblait beaucoup s'amuser. Et aussi que vous souscrivez aux anciennes croyances de votre peuple.

– J'ai horreur de la passivité de ceux qui ne se posent jamais de questions, surtout quand ils sont dotés d'une intelligence supérieure. Ce péché est pire que l'ignorance, qui n'absout personne de ses responsabilités. Comment le libre arbitre de chacun pourrait-il s'épanouir si l'on enseigne qu'il faut se soumettre sans comprendre ?

– Vous êtes courroucée, ma sœur.

– Vous avez raison, Riwanon. Veuillez m’excuser.

– Ne vous excusez pas, je suis d’accord avec vous.

Elle marqua une pause.

– Je suppose qu’il faut envoyer frère Ebolbain prévenir la communauté de la perte qu’elle vient de subir ? Des serviteurs du *mac’htiern* pourraient transporter le corps de Maelcar à l’abbaye pour qu’il y soit inhumé.

Frère Metellus ouvrit la bouche et la referma.

– Vous avez une proposition à faire ? lui demanda Fidelma.

– Peut-être serait-il souhaitable que je retourne au monastère avec frère Ebolbain. J’appartiens à cette congrégation. Si un nouvel abbé doit être élu, cela me contrarierait que cette décision soit prise de façon précipitée, sans que j’aie eu le temps d’exprimer mon opinion.

– Cela m’étonnerait que l’élection ait lieu avant l’enterrement ! s’écria Eadulf.

Metellus fit la grimace.

– L’abbé Maelcar était entouré de fidèles, du genre de frère Ebolbain, qui sous l’effet de l’affolement pourraient bien précipiter les choses.

– Frère Metellus a raison, intervint Riwanon. La communauté sera désorientée et, contrairement à frère Ebolbain, lui possède la force de caractère nécessaire pour la guider. Et si Fidelma et Eadulf ont besoin d’un guide ou d’un interprète, nous leur trouverons un remplaçant fiable.

Fidelma s’inclina à regret, car les connaissances de Metellus sur la région étaient inestimables. Quant à la langue, vu que la plupart des gens parlaient le latin aussi bien que le celte d’Armorique, cela ne posait pas de problème insurmontable.

– Vous avez raison, Riwanon. Frère Metellus nous manquera, mais il sera plus utile au monastère.

Metellus lui sourit.

– Nous nous retrouverons bientôt. Si vous attendez ici le roi Alan, il est fort possible que je sois de retour avant son arrivée.

Il prit congé et Riwanon décida d’aller se promener avec sa servante

dans les jardins tandis que Budic s'excusait pour aller s'occuper des chevaux.

– Et maintenant que faisons-nous ? demanda Eadulf à son épouse.

– Je vais m'entretenir avec Iuna pendant que tu restes ici. J'aimerais en apprendre davantage sur sa dispute avec Maelcar.

– Comme tu veux, mais elle est obstinée et je doute qu'elle accède à tes désirs.

– Même quand les gens refusent de répondre à des questions, il arrive qu'ils se trahissent involontairement, répliqua Fidelma avant de franchir la porte qui menait aux cuisines.

Eadulf s'installa confortablement près du feu. Il s'était souvent retrouvé dans des situations plus dramatiques, mais aucune ne l'avait autant perturbé. Ce pays étranger dont il ne maîtrisait pas la langue, ces lois qu'il ignorait, l'atmosphère délétère entretenue par ces mystères... tout cela l'avait épuisé. Quant aux histoires de pirates, elles avaient bercé son enfance, à Seaxmund's Ham, au bord de la mer. Des bandits pillaient les villages côtiers ou chassaient les gens pour s'installer à leur place.

Son peuple n'avait-il pas procédé ainsi quelques siècles auparavant ? L'histoire était un éternel recommencement.

L'abordage dont ils avaient été les victimes l'avait choqué. Cela avait été pire pour Fidelma qui avait perdu son cousin Bressal et son vieil ami Murchad, mais des drames de ce genre survenaient régulièrement. Cela faisait partie de la vie, de même que les attaques de commerçants et les meurtres d'abbés ou de personnages puissants. Ce n'était pas la première fois que Fidelma était chargée d'enquêter sur la mort violente d'un prélat. Alors pourquoi se sentait-il aussi angoissé ? Il était plongé dans ses réflexions quand la porte s'ouvrit en coup de vent et Fidelma apparut, rouge et essoufflée.

– Viens vite !

Il sauta sur ses pieds.

– Que se passe-t-il ?

– Je viens de voir Iuna qui se querellait avec Iarnbud. Ils viennent de quitter la forteresse et je veux savoir où ils se rendent.

– Iuna et le vieux païen ? J'ignorais qu'ils entretenaient des relations

aussi passionnées !

– Dépêchons-nous !

Ils traversèrent les cuisines en courant, sous le regard interloqué des serveurs qui préparaient les repas de la journée.

Puis Fidelma ouvrit une remise.

– Comme je ne trouvais pas Iuna, expliqua-t-elle, j’ai demandé à l’une des servantes où elle était et elle m’a indiqué cette porte. Elle était entrebâillée et j’ai entendu Iuna qui se disputait avec Iarnbud. Une autre porte a claqué, j’ai pénétré à l’intérieur et découvert que cette resserre menait aux falaises.

Tous deux descendaient le chemin conduisant au rivage.

Ils arrivaient maintenant devant la porte du fond, dont les verrous et les chaînes avaient été défaits. Ils s’engagèrent sur un sentier qui franchissait les remparts et s’enfonçait entre les arbres et les ronces. Le vent leur fouettait le visage, leur apportant l’odeur puissante et salée de la mer. Ils dominaient une crique où les vagues venaient se briser sur les rochers qui la cernaient. Dans ce port naturel, des bateaux se heurtaient avec des bruits sourds. Eadulf comprit que de l’autre côté des rochers, sur leur droite, s’étendait la plage de sable où Fidelma avait failli perdre la vie.

Personne à l’horizon.

– Et voilà comment la forteresse est ravitaillée par la mer ! s’exclama Fidelma en jetant un regard circulaire autour d’elle.

– Ce qui représente un point vulnérable en temps de guerre, fit observer Eadulf.

Mais Fidelma s’intéressait peu aux aspects stratégiques de l’endroit. Son attention se fixa sur une voile qui brillait sur les eaux scintillantes devant eux.

– Vois-tu qui navigue sur cette embarcation ? demanda-t-elle.

– Non, elle est trop éloignée.

– Comment s’appelle l’île de Trifina, déjà ?

– Govihan. D’après Macliau, cela signifie l’île de la Forge.

– Et c’est là que Trifina aime se retirer dans sa demeure fortifiée. Voilà

où se dirigent Iuna et Iarnbud ! Viens, je suis certaine que nous y trouverons des réponses aux énigmes qui nous résistent.

Eadulf ouvrit de grands yeux, cependant Fidelma descendait déjà les marches en pierre creusées dans la roche qui permettaient d'accéder au port.

– Attends ! s'écria-t-il, mais elle ne l'écoutait pas et examinait déjà les trois embarcations amarrées dans la crique.

– Nous allons prendre ce voilier, décida-t-elle.

– Mais... j'ai horreur de la navigation, protesta Eadulf.

Elle fronça les sourcils.

– Il suffit d'une seule personne pour manœuvrer ce petit bateau.

– Mais il ne nous appartient pas !

– Nous allons l'emprunter.

– Il vaudrait mieux...

– Tu préfères que je parte seule ? le menaça-t-elle.

Comprenant qu'il serait inutile d'insister, Eadulf haussa les épaules.

– Dénoue le cordage, lui ordonna-t-elle quand il l'eut rejointe, et repousse ces barques avec une de ces rames, là au fond.

Il s'exécuta sans mot dire et Fidelma hissa la voile qui prit aussitôt le vent.

– Viens t'asseoir près du mât et fais attention à la bôme.

Eadulf obéit, déjà l'esquif commençait à prendre de la vitesse et Fidelma alla s'asseoir à la poupe pour tenir la barre. Ils sortirent de la baie, filant vers le large.

– Tu réalises qu'on va nous repérer dès que nous approcherons de cette île ? s'énerma Eadulf. Tu te rappelles ce que Macliau nous a dit sur la tour et les postes d'observation sur Govihan ?

Fidelma l'avait oublié, mais elle se garda bien de le lui avouer.

– Nous ferons attention, le rassura-t-elle. Si nous découvrons quelque chose, nous demanderons à Riwanon de nous aider.

– Tu crois vraiment que Macliau et sa sœur sont impliqués dans ces affaires ?

– C’est tout de même leur symbole que ces bandits utilisent.

– Sauf que s’ils étaient coupables, je m’étonne qu’ils ne nous aient pas faits prisonniers ou même tués quand nous sommes arrivés à la forteresse. Sur *l’Oie bernache*, le chef des pirates n’a pas hésité à assassiner ton cousin et ton ami.

Fidelma pinça les lèvres.

– Je reconnais que pour l’instant, ces contradictions me posent un problème.

Eadulf observa l’île au loin. Depuis la tour de Brilhac, elle paraissait petite et d’un seul tenant. D’ici, c’était différent. Le voilier d’Iuna et Iarnbud, à supposer que ce soit eux, avait disparu. Sans doute étaient-ils déjà arrivés à bon port. Pourvu, songeait Eadulf, que Fidelma ait bien réfléchi parce que leur approche serait surveillée. Comment dissimuleraient-ils alors les soupçons qu’ils nourrissaient à l’égard des enfants du seigneur de Brilhac ?

Ils se dirigeaient vers la côte sud qui semblait très inhospitalière. D’après ses observations depuis la tour de la forteresse, Eadulf savait qu’il y avait une longue étendue de sable à l’est et une petite plage à l’ouest, facilement abordables, mais ils seraient aussitôt découverts.

– Par où veux-tu passer ? demanda-t-il d’une voix sourde.

Fidelma espérait que leur traversée depuis la péninsule n’avait pas été remarquée, ou du moins qu’on les avait pris pour des pêcheurs.

– Si nous voulons rester discrets, nous n’avons pas le choix, déclara-t-elle avec une assurance qu’elle ne ressentait guère. Nous allons mouiller au pied des falaises au sud et grimper jusqu’à l’orée du bois. Puis nous examinerons les alentours.

Les mâchoires d’Eadulf se contractèrent.

– Tu veux aborder l’île par la côte sud ?

– Oui, elle est tout à fait praticable si nous faisons attention.

– Malgré les rochers et toute cette écume ?

– Prends une rame, mets-toi à la proue et dis-moi ce que tu vois. Si jamais nous passons trop près d’un rocher, repousse le bateau avec ta

rame.

Eadulf s'exécuta tout en maugréant.

Et maintenant ils s'approchaient bien trop vite du rivage.

– À gauche toute ! cria-t-il. À gauche !

Ils étaient encore loin de la grève pierreuse quand il comprit qu'ils devaient non seulement contourner les rochers, mais aussi se méfier des écueils, grandes ombres noires sous la surface de l'eau.

– C'est trop dangereux ! hurla-t-il. Il faut faire demi-tour !

Puis il réalisa l'impossibilité de la manœuvre : ils étaient cernés de toute part sans compter qu'un courant les poussait vers les falaises.

– À droite ! rugit-il soudain. Va à droite !

Il sentit que le bateau commençait à répondre mais il leur était impossible d'abaisser la voile, car il ne pouvait abandonner son poste et Fidelma tenait la barre. Il leur restait environ cinquante toises à parcourir...

Le choc fit basculer Eadulf qui tomba à l'eau et se cogna la tête sans pourtant perdre connaissance. Il se débattit, les courants le charriant ici et là. Il tenta en vain de s'accrocher à un rocher recouvert d'algues glissantes. Les vagues tumultueuses l'empêchaient de respirer et, quand il ouvrit la bouche, l'eau s'y engouffra. Il étouffait. Un voile noir tomba devant ses yeux et il ressentit un bref instant de regret. Mourir aussi bêtement...



## CHAPITRE XI

– Je suis désolée... je suis désolée... je suis désolée...

La voix de Fidelma résonnait comme dans une grotte, loin, très loin. Eadulf luttait contre des flots obscurs, puis il monta vers la lumière et ouvrit les yeux. Fidelma était penchée sur lui, les larmes ruisselant sur son visage.

Il se mit à tousser et à vomir de l'eau au goût acide.

– Je suis désolée, dit à nouveau Fidelma d'une petite voix.

Il se rejeta en arrière.

– Ça commence à être une habitude de se noyer de concert, coassa-t-il.

– Eadulf ! soupira Fidelma avec un sourire extatique.

Il était étendu sur l'herbe et percevait le bruit des vagues. On avait dû le hisser jusqu'ici. Des silhouettes se tenaient derrière Fidelma et il fit un effort pour ajuster sa vision. Deux guerriers, dont Dieu merci les épées étaient restées au fourreau, le contemplaient d'un air sévère.

– Par chance nous avons été repérés et ces hommes sont descendus jusqu'ici pour nous porter secours.

Eadulf réalisa qu'un troisième homme était agenouillé près de lui et portait une outre en peau de chèvre à ses lèvres.

– Rincez-vous la bouche avant de cracher. Vous avez déjà avalé suffisamment d'eau de mer.

Eadulf se redressa sur un coude et fut pris de vertiges.

– Ne vaudrait-il pas mieux que j'en rejette davantage ? murmura-t-il en se rappelant les conseils d'un médecin dont il avait suivi les enseignements.

– Vous en avez déjà beaucoup rendu, sinon vous seriez déjà mort.

Il obéit aux injonctions de l'homme qui reboucha sa gourde. Puis les deux guerriers le remirent debout et entreprirent de le faire marcher en le soutenant.

– Et vous, avez-vous besoin d'assistance ? demanda l'homme à la gourde à Fidelma. Vous êtes tout près de la demeure de ma maîtresse, lady Trifina.

– Non, je vous remercie, je vais bien.

Le petit cortège s'ébranla.

– Vous avez eu de la chance que nous passions près d'ici.

Eadulf, qui ne sentait plus ses jambes, vit que l'homme était jeune et basané. La tête lui tournait et il se languissait d'un lit où s'étendre tout en luttant pour rester lucide. Les circonstances de leur arrivée ici lui faisaient craindre le pire.

– Lady Trifina est-elle chez elle ? demanda Fidelma.

– Vous la connaissez ?

– Nous nous sommes déjà rencontrées.

Eadulf comprit qu'il avait dû s'évanouir car, quand il reprit conscience, il était affalé dans un fauteuil auprès d'un feu dont les bûches craquaient. Le jeune homme au teint basané était penché sur lui. Eadulf avait la nausée et son mal de tête le faisait souffrir. Il cligna des yeux. Ses paupières étaient aussi lourdes que du plomb.

– Après un peu de repos, il sera pleinement rétabli, dit le jeune homme en latin.

– Allez-vous me dire ce qui s'est passé ? s'exclama une voix féminine qu'il identifia comme celle de Trifina.

– Nous voulions vous rendre visite mais aborder ces rivages par le sud n'était pas une bonne idée, répondit Fidelma.

L'explication n'était pas très convaincante.

– Nous avons heurté un écueil et notre bateau s'est brisé. Heureusement, des gens de votre maison ont volé à notre secours. Ils nous ont sauvé la vie.

– Ils seront récompensés, répliqua Trifina d'un ton irrité. Mais comment se fait-il qu'à Brilhac, on vous ait autorisés à venir seuls ici ?

Macliau sait combien ces eaux sont dangereuses. Je ne comprends pas.

– Votre frère est parti à la chasse.

Trifina poussa une exclamation de surprise.

– Il vous a laissés et... N'y pensons plus, il faut que vous enfiliez des vêtements secs et il semblerait que nous devions prendre soin de votre époux. Héraclius, mon médecin, va s'occuper de lui. Je regrette qu'Iuna ne soit pas ici.

– Ah bon ?

Fidelma contrôla aussitôt son premier mouvement de surprise.

– J'avais cru comprendre qu'elle devait vous rejoindre.

– Non, pourquoi cela ? Je l'avais laissée au château pour qu'elle veille sur vous.

– Je pensais qu'elle était peut-être venue vous annoncer la nouvelle.

– Quelle nouvelle ?

– Tout d'abord, Riwanon est arrivée avec son escorte.

– Riwanon ? Mon père et le roi Alan sont donc à Brilhac ?

L'étonnement de Trifina sonnait faux aux oreilles de Fidelma.

– Riwanon les a devancés et ils sont toujours à la chasse.

– Alors je me félicite qu'Iuna ait pu les recevoir. Et mon frère qui s'est absenté ! Quelle honte ! Personne pour accueillir la reine !

– Ce n'est pas tout, lady.

Elle s'éclaircit la voix.

– J'ai le regret de vous apprendre que l'abbé Maelcar de la communauté de Gildas, arrivé hier au soir à la forteresse, a été assassiné dans son lit tôt ce matin.

– Vous plaisantez !

Là encore, Fidelma estima sa réaction excessive.

– Je ne plaisante jamais quand il s'agit d'un meurtre, lady.

– Attendez... l'abbé Maelcar a été tué alors qu'il passait la nuit chez mon père lors de la visite de la reine ?

– C'est cela et je voulais vous voir pour vous entretenir de ce drame.

Malgré sa tête qui le lançait, Eadulf se mordit la lèvre pour ne pas sourire.

– Nous en parlerons plus longuement quand vous vous serez changée, déclara Trifina d'un ton sec.

Eadulf entendit qu'on donnait des ordres et une grande léthargie l'envahit.

Fidelma emboîta le pas aux serviteurs de Trifina qui portaient Eadulf. Ils passèrent dans un couloir lambrissé de chêne, montèrent un escalier, prirent un deuxième couloir et installèrent Eadulf dans une chambre confortable où on avait déjà allumé un feu. Tandis qu'on couchait son époux, Fidelma se laissa conduire par une domestique dans une petite chambre attenante où un baquet d'eau chaude et des vêtements secs l'attendaient. Il ne lui fallut pas longtemps pour se sentir revigorée. Puis une servante vint la prévenir que lady Trifina l'attendait pour une collation.

Fidelma jeta un dernier coup d'œil à Eadulf, dont la respiration régulière et les traits détendus la rassurèrent. Le jeune médecin se tenait debout près du feu.

– Je vais rester encore un peu à son chevet, lady.

Il parlait un excellent latin, avec un accent que Fidelma avait du mal à définir.

– Il n'a plus d'eau dans les poumons, mais l'immersion lui a causé un choc et il s'est blessé à la tête. Chez ceux qui ont failli se noyer, le sommeil est le meilleur des remèdes et il s'y est réfugié de lui-même. Ne craignez rien, tout ira bien.

– Trifina dit que vous êtes docteur ?

– Oui, j'ai étudié la médecine dans mon pays.

– Comment vous appelez-vous déjà ?

– Héraclius.

– Il s'agit d'un nom grec.

– Je suis né et j’ai été élevé à Constantinople.

– Je vous confie mon mari, Héraclius. S’il se passait quoi que ce soit d’inquiétant, faites-moi appeler.

– Il ne risque rien, lady.

Fidelma suivit la servante. L’intérieur de la demeure fortifiée d’un étage était entièrement en bois, à l’exception de la tour en pierre et des soubassements. C’était un endroit impressionnant, qui évoquait sous bien des aspects des édifices que Fidelma avait vus à Rome.

– Cette maison est magnifique, dit-elle à la servante qui hocha la tête. Elle date de quand ?

– Un gouverneur romain, envoyé ici pour administrer les territoires des Vénètes, l’avait fait construire comme maison d’été.

Cela expliquait les similarités que Fidelma avait notées entre cette demeure et celles qu’elle avait visitées alors qu’elle se rendait à Rome. Cependant, les villas romaines n’avaient généralement ni étage, ni tour, ni remparts. Elle supposa donc que celle-ci avait été remaniée au cours des ans. Au rez-de-chaussée, la servante emprunta un couloir et ouvrit une porte qui donnait sur une cour intérieure, là encore typiquement romaine, avec une fontaine à sec. Le mécanisme devait en être brisé. Elles traversèrent la cour et franchirent une autre porte.

Trifina les attendait dans une grande pièce, pelotonnée dans un fauteuil près de la cheminée. Sur une table étaient disposés divers plats, des cruches, des bols et des gobelets.

– Servez-vous, dit Trifina. Prenez du vin chaud ou de la soupe, cela vous réchauffera.

Fidelma choisit le vin et alla s’asseoir près de son hôte.

La fille du *mac’htiern* de Brilhac s’étira en plissant les paupières.

– Vous n’avez pas entrepris cette traversée juste pour me prévenir des récents événements, n’est-ce pas ? déclara-t-elle avec une assurance ironique.

Fidelma décida de jouer franc jeu.

– Vous n’avez pas tout à fait tort.

– Commençons par la mort violente de l’abbé. Qui l’a assassiné et pourquoi ?

– Nous l’ignorons. Mais pour l’instant, Iuna est notre premier suspect.

Trifina ouvrit de grands yeux.

– Iuna ? L’abbé Maelcar avait pas mal d’ennemis, mais... pourquoi Iuna ?

– Je l’ai surprise s’enfuyant de la chambre de Maelcar. Elle a affirmé qu’elle venait de découvrir le corps, mais je ne pense pas qu’elle me disait toute la vérité. Puis je l’ai vue quitter la forteresse en compagnie d’Iarnbud sur un petit bateau. Ils se dirigeaient vers Govihan et nous les avons suivis.

Le visage de Trifina trahissait une nette incrédulité.

– Iarnbud et Iuna ? Vous avez dû vous tromper.

– Pas du tout. L’abbé Maelcar a affirmé être venu à Brilhac pour répondre à la demande du roi. Mais il s’est avéré qu’aucun messager n’avait été envoyé par le roi ou par votre père puisqu’ils n’étaient pas encore arrivés à la forteresse.

– C’est trop fort !

– Je crois que l’abbé Maelcar a été intentionnellement attiré à Brilhac pour y rencontrer son assassin.

Trifina haussa les sourcils.

– Et vous soupçonnez Iuna d’être la meurtrière et d’avoir agi avec la complicité d’Iarnbud ? Vous êtes dans l’erreur. Je les connais tous les deux très bien.

– Un assassin connaît toujours beaucoup de monde, souligna Fidelma. Depuis combien de temps Iuna est-elle à votre service ?

Trifina répondit après un temps de silence.

– Elle est venue chez nous à l’âge de sept ans, mon père ayant accepté d’être son père nourricier.

Trifina avait utilisé le terme latin de *curare*. Fidelma se demanda s’il s’agissait d’un système similaire à celui qui s’appliquait en Éireann, l’*altram*, un des piliers de la société irlandaise. Quand un enfant atteignait l’âge de sept ans, il était envoyé dans une famille. Dans les familles de rang équivalent, cette adoption temporaire était *altram serce*, pour l’affection. L’autre, moins répandue, était rémunérée. Dans les deux cas, les adoptants étaient tenus d’élever l’enfant selon le rang

de sa naissance. Cette transaction s'accompagnait d'un contrat.

Trifina confirma qu'il existait une coutume similaire chez les Armoricains :

– Un ami de mon père, à Brocéliande, qui était également un parent éloigné, nous a envoyé Iuna. Cet homme de noble extraction perdit la vie peu de temps après en luttant contre les Francs aux frontières de l'est. La mère d'Iuna fut tuée à la même époque. Nous sommes donc devenus son unique famille.

– Pourtant, elle se présente comme l'intendante de votre maison et se conduit comme une servante.

Trifina haussa les épaules.

– C'est elle qui a choisi cette fonction. Elle a pourtant été élevée avec nous. Nous continuons de la considérer comme un membre de la famille à part entière. Ne vous y trompez pas, c'est elle qui a soudain décidé d'être *quae res domesticas dispensat*.

– Une intendante.

– Elle adore veiller aux arrangements domestiques mais quand cela s'avère nécessaire, elle ne manque jamais de rappeler son rang. Que voulez-vous, elle a le tempérament d'un martyr. C'est un rôle qu'elle affectionne et, pour tout vous avouer, elle nous rend un fier service, surtout depuis que ma mère est morte de la peste jaune, il y a environ six ans. Naturellement, Iuna est libre d'aller et venir comme elle l'entend et elle ne s'en prive pas. Elle a son propre bateau et c'est une navigatrice expérimentée.

– Je suis désolée d'apprendre que votre mère a succombé à la peste jaune.

– Y a-t-il une seule famille dans le monde qui ait échappé à cette horrible maladie ?

– Iuna connaissait-elle bien l'abbé Maelcar ?

Trifina sourit.

– Nous sommes les bienfaiteurs de sa communauté. Depuis qu'il avait imposé la règle de Benoît, mon père lui en voulait d'avoir renié les anciennes coutumes et nos relations s'étaient distendues. L'abbé n'était pas originaire de cette région mais de Brocéliande, d'où vient la famille d'Iuna.

- Et Iarnbud ? S’entendait-il bien avec l’abbé ?
  - Vous posez beaucoup de questions, répondit Trifina avec humeur.
  - Ma fonction en est la cause, répliqua Fidelma. Dans mon pays, je suis avocate et...
- Trifina leva la main.
- Ce qui ne vous autorise en rien à m’interroger. Votre autorité ne s’étend pas à ce royaume.
  - Riwanon m’a chargée de découvrir l’auteur du meurtre de Maelcar.
  - Voilà une étrange mission à confier à une étrangère.
  - Ce n’est pas la première fois qu’on fait appel à moi hors d’Éireann, se défendit Fidelma. Des Saxons, des Romains et des Britons ont déjà sollicité mes services.
  - Vous seriez parfaitement compétente pour cette charge si vous maîtrisiez la langue du pays.

Fidelma rougit, car elle était bien consciente de cette faiblesse, et un silence gêné succéda à cette déclaration.

- Donc vous affirmez qu’Iuna a quitté Brilhac à bord d’un bateau en compagnie d’Iarnbud et qu’ils se dirigeaient vers Govihan ? Je vous assure pourtant qu’à ma connaissance, personne ne les a vus.

Elle soutint le regard de Fidelma sans ciller et ses paroles avaient été prononcées avec calme et fermeté. Soit c’était une excellente dissimulatrice, soit elle disait la vérité.

- Vous ne m’avez pas encore éclairée sur Iarnbud, insista Fidelma.
- C’est un homme inoffensif et un peu fou qui vit dans les bois. Mon père le connaît depuis l’enfance et il s’est toujours montré loyal envers ma famille. Par charité, nous nous assurons qu’il ne manque de rien. Il prétend être le *bretat* ou juge officiel de mon père, mais je n’aimerais guère être jugée par lui.
- Qu’entendez-vous par là ?
- Son idée de la justice c’est de couper le bois.
- Couper le bois ?



– Le *prenn dethin* consiste à tailler des morceaux d'un arbre sacré avant de les jeter sur le sol. Suivant la façon dont ils tombent, la personne est déclarée innocente ou coupable. Il s'agit d'un procédé païen que la plupart des gens avaient abandonné bien avant l'arrivée de Jules César.

– Mais nous avons la même coutume ! On l'appelait *crannacher*. Cependant, alors que je mangeais à votre table l'autre soir, j'ai pu constater qu'Iarnbud, quand il discutait avec frère Metellus, avait un esprit vif et beaucoup de connaissances.

– Bien sûr, ce qui ne l'empêche pas d'être très attaché aux anciens rites, qui pour lui remontent à la nuit des temps.

– Il vit dans son bateau au milieu de ces îles ?

– Oui, pourquoi me demandez-vous cela ?

– Cela m'intrigue. À quoi occupe-t-il son temps ?

Trifina fronça les sourcils.

– Je ne pense pas que cela ait quelque chose à voir avec Maelcar.

Puis elle eut un rire sans joie.

– Vous croyez vraiment qu'Iarnbud a persuadé Iuna de tuer l'abbé au cours d'une querelle sur le christianisme et les usages païens ? Vous vous égarez. Iarnbud a besoin de personnes comme Metellus et Maelcar afin d'exprimer et de préciser ses critiques de la nouvelle foi, ce qui le renforce dans ses convictions. Pourquoi diable aurait-il assassiné l'abbé ?

– Une des choses que j'ai apprises dans la vie c'est que si les circonstances s'y prêtent, tout le monde peut tuer, répliqua Fidelma avec calme.

Trifina secoua la tête.

– Sur un plan philosophique, vous avez peut-être raison, mais en pratique, j'en doute. Si vous vous imaginez qu'Iuna et Iarnbud, après avoir assassiné l'abbé Maelcar, auraient fui sur une de ces îles, je vous assure que vous vous trompez.

– Les faits m'intéressent davantage que les convictions personnelles. À votre avis, quel genre de projet pourrait lier Iuna et Iarnbud ?

– Pour autant que je sache, Iuna n'apprécie pas particulièrement

Iarnbud. Elle le tolère par respect pour notre famille.

Un souvenir remonta à la mémoire de Fidelma.

– Etes-vous la fille aînée du seigneur de Brilhac ?

– Je suis la fille unique de mon père, le seigneur Canao, répliqua Trifina.

– Donc vous n’avez pas de sœur cadette ?

– Non.

– Aourken m’a dit qu’elle vous avait enseigné la grammaire latine, à vous et à...

– Iuna, ma sœur adoptive.

– Ah ! Je comprends. Existerait-il une raison qui expliquerait qu’Iarnbud se rende à la forteresse de votre père le matin suivant le meurtre de l’abbé, y retrouve Iuna avec qui il aurait eu une discussion animée, et parte avec elle en bateau sans prévenir personne ?

Trifina fixa un instant le plancher.

– Je n’ai pas l’ombre d’une réponse, Fidelma, mais embarquer sur cet esquif pour suivre Iarnbud dans ces eaux dangereuses... j’admire votre folie.

– Ma folie ?

– Exactement. Vous et votre époux avez pris un bateau sans autorisation et vous êtes lancés à leur poursuite dans des eaux que vous ne connaissiez pas. Puis vous avez tenté d’aborder l’île par la côte la plus périlleuse. Si mes hommes ne vous avaient pas repérés, à l’heure qu’il est vous seriez tous deux morts noyés.

Fidelma, le rouge aux joues, accepta la critique. La jeune fille avait raison, elle avait failli causer la mort d’Eadulf. Elle frissonna et Trifina sourit en voyant que sa leçon avait porté.

– Vous avez bien mérité ces remontrances, reprit-elle. Quant à votre question, je vous répète que je suis bien en mal d’y répondre. Sans compter qu’Iuna et Iarnbud n’ont pas été localisés par mes hommes.

– Existe-t-il un endroit où ils auraient pu s’amarrer sans que vous le sachiez ?

Trifina la fixa d'un air stupéfait, puis elle se mit à rire.

– Vous avez essayé de jeter l'ancre à Govihan sans que je m'en aperçoive. Y êtes-vous parvenue ?

– Mais alors, où pouvaient-ils bien se diriger ?

– Il y a des centaines d'îles dans la Petite Mer. À vous de choisir.

Fidelma était déçue.

– Vous ne voulez pas m'en indiquer quelques-unes qui correspondraient au cap qu'ils ont pris ?

– Celles-là sont pour l'essentiel habitées par des pêcheurs. Et ne comptez pas sur moi pour vous donner une embarcation afin de poursuivre une quête aussi dangereuse. Car c'est bien ce que vous aviez en tête, n'est-ce pas ?

Fidelma pinça les lèvres et se leva.

– Avec votre permission, j'aimerais aller prendre des nouvelles d'Eadulf.

– Je vais faire prévenir ceux de Brillhac que vous êtes tous deux sains et saufs. Et quand votre époux sera à nouveau sur pied, nous retournerons à la forteresse. En attendant, je suis heureuse de vous offrir l'hospitalité.

Elle jeta un coup d'œil pensif autour d'elle.

– C'était la résidence préférée de ma mère.

Elle se leva à son tour et elles se dirigèrent vers la porte où un serviteur attendait Fidelma pour la reconduire au chevet d'Eadulf.

Elle le trouva assis sur son lit, appuyé à des oreillers. Il était pâle et épuisé. On lui avait apporté du bouillon chaud qu'il n'avait pas réussi à avaler.

– Comment te sens-tu ?

– Comme quelqu'un qui a failli se noyer, répondit-il d'un air morose.

– Je suis désolée...

Il lui prit la main.

– Je sais. Je t'ai entendue quand ils m'ont porté jusqu'au rivage.

– Je croyais bien faire.

– *Audaces fortuna iuvat*, soupira-t-il. La fortune sourit aux audacieux. Parfois ça réussit et parfois pas. Où en sommes-nous ?

En vérité, Fidelma était horrifiée par son attitude. Comment avait-elle osé mettre la vie de son époux en péril ? D'accord, elle-même avait failli succomber, ce qui n'excusait rien. Elle s'était accrochée à une planche de bois jusqu'à ce que leurs sauveteurs les tirent de là. Elle se tourna vers le bouillon encore tiède pour tenter de dissimuler son désarroi.

– Tout va bien, je t'assure. Tu n'as rien bu ?

Elle prit le bol et entreprit de lui faire avaler le bouillon à la cuillère. Il fit la grimace, ouvrit la bouche et avala une gorgée de liquide. Puis, tout en se concentrant sur sa tâche, Fidelma lui résuma sa conversation avec la maîtresse des lieux.

– Tu crois qu'elle dit la vérité ? demanda Eadulf.

Elle reposa le bol vide.

– Si j'en crois mon instinct, qui n'est pas infaillible, sa surprise quand je lui ai parlé d'Iuna et Iarnbud m'a paru sincère. Tu te sens mieux ?

– Grâce aux potions du médecin, mon mal de tête a disparu. Et je déteste rester au lit quand il y a du travail qui m'attend.

– Trifina nous a procuré des vêtements secs.

Elle se mit à rire.

– Cela commence à devenir une habitude.

– Espérons que nous ne tomberons pas à l'eau une troisième fois, ironisa Eadulf. Ma constitution ne le supporterait pas.

Fidelma alla à la fenêtre de la chambre. D'après la position du soleil, elle calcula qu'elle regardait vers l'est. Une petite plage donnait sur un étroit bras de mer qui bordait une autre île, plus petite. « Décidément, les îles pullulent dans ce Morbihan », songea-t-elle en scrutant les alentours.

Eadulf s'habilla avec des gestes lents. Il était encore assez faible.

– Sommes-nous toujours confrontés à une impasse ? grommela-t-il.

– Je ne dirais pas cela. Iuna et Iarnbud sont bien partis ensemble et il faudrait découvrir ce qui les lie. J'aimerais bien explorer Govihan pendant qu'il fait encore jour. Je ne pense pas que Trifina m'ait menti, mais autant m'en assurer. Cela ne devrait pas nous prendre trop longtemps de visiter les criques où Iuna et Iarnbud pourraient se cacher.

Eadulf poussa un grognement.

– Je ne suis pas encore en état d'aller courir la campagne.

– Bien sûr, toi tu resteras ici, je te promets de ne pas m'éloigner.

Quand elle le quitta, il se réchauffait dans un fauteuil auprès du feu.

Fidelma rejoignit la petite cour qui menait à la pièce où elle avait bavardé avec Trifina et, alors qu'elle s'approchait de la porte, elle vit qu'elle était entrouverte. Deux personnes parlaient en celte d'Armorique. Elle guigna par l'ouverture et vit Trifina en grande discussion avec Bleidbara. Il était clair qu'elle lui donnait des instructions. Le beau guerrier posa une ou deux questions et hocha la tête. Puis, à la surprise de Fidelma, il passa un bras autour de la taille de la jeune fille, l'embrassa... et elle répondit à son ardeur.

Alors que Bleidbara s'apprêtait à sortir de la salle, Fidelma chercha désespérément un endroit où se cacher et se dissimula tant bien que mal dans un recoin où elle ne manquerait pas d'être découverte s'il se tournait dans sa direction. Dieu merci, il passa sans la voir et disparut par une porte à l'autre bout du couloir. Fidelma attendit un instant et s'élança derrière lui.

La porte donnait accès à une antichambre menant à une autre cour, puis à un sentier qui serpentait jusqu'à la rive orientale de l'île, celle de la plage de sable blanc.

Le guerrier avançait d'un pas décidé. Sur la grève, deux hommes l'attendaient. Avant qu'ils aient eu le temps de remarquer sa présence, elle s'accroupit derrière un buisson. Ils se saluèrent avec des exclamations amicales et se dirigèrent vers une barque où les attendait un quatrième homme. Bleidbara et l'un de ses compagnons montèrent à bord, tandis que les deux autres poussaient la barque avant d'y grimper à leur tour et de ramer avec énergie.

C'est alors que Fidelma vit le grand navire ancré dans la baie. Il était noir à l'exception de l'espar et de la proue, peints en orange, ce qui donnait au vaisseau un aspect sinistre. Et au grand mât flottait un

drapeau blanc, avec une colombe.

Fidelma, le souffle coupé, s'apprêtait à changer de place pour mieux visualiser la scène quand elle entendit un bruit derrière elle.

Elle se releva et tomba nez à nez avec Trifina qui la regardait d'un air amusé. Derrière elle se tenaient un des gardes, la main négligemment posée sur la poignée de son épée.

## CHAPITRE XII

Eadulf se sentait mieux. Le jeune apothicaire ne s'était pas trompé dans son diagnostic. La torpeur qu'il avait rapidement surmontée était due au choc d'avoir frôlé la mort. Grâce aux potions qu'on lui avait administrées, même son mal de tête avait disparu. Il se leva de son fauteuil, prit la cruche posée sur une petite table, se versa un gobelet d'eau et but une gorgée. Sa poitrine était douloureuse, il avait du mal à avaler et son estomac le brûlait, comme s'il avait mangé quelque chose qui ne lui convenait pas.

Frustré par son inaction, il alla à la fenêtre et contempla le rivage inondé de soleil. Puis il marcha de long en large pour vérifier qu'il contrôlait ses mouvements et son équilibre.

Un cordial, décida-t-il, lui conviendrait mieux que de l'eau fraîche. Le jeune médecin pourrait peut-être l'aider, à moins qu'il ne se rende aux cuisines où il se concocterait une potion de sa composition. En descendant l'escalier, il tomba sur une jeune fille qui récurait les marches. Absorbée dans ses pensées, elle leva la tête à l'instant où elle vit ses sandales.

Quand il lui demanda où il pourrait trouver l'apothicaire, elle le fixa d'un air inquiet. Il chercha sans succès un mot en celte d'Armorique qui lui permettrait de se faire comprendre, mais en vain.

– *Culina*, dit-il en utilisant le mot latin pour cuisine tout en mimant l'acte de manger et de boire.

– *Kegin* ! s'exclama la jeune fille avec un sourire, et elle lui indiqua une porte face à l'escalier.

Il pénétra dans une petite pièce tout en longueur dont les murs étaient couverts d'étagères. Aussitôt, il fut assailli par des arômes d'épices et d'herbes qui se mêlaient à ceux des quartiers de viande séchée suspendus au plafond par des crochets. Traversant la réserve, il franchit une nouvelle porte et se retrouva dans une cour dont une partie était couverte. Là trônaient trois grands fours de briques d'argile avec des récipients en tout genre accrochés aux murs. Sur des

feux brûlant dans des cuveaux, également en brique, étaient fixés des croisillons en fer qui servaient à y poser des marmites. Au centre de l'espace à l'air libre, un puits permettait de puiser de l'eau douce. Les pièces qui ouvraient sur cet atrium servaient de garde-manger ou de logement pour les domestiques. Au cours de son exploration, Eadulf n'avait pas rencontré âme qui vive.

La dernière porte donnait accès à l'herboristerie. Il s'étonna qu'elle ne soit pas fermée, puis il vit une clé accrochée à un clou et il supposa que l'apothicaire s'était absenté un instant. À l'intérieur, Eadulf examina les bocaliers sur les étagères. Il s'attarda sur des algues rouges qui trempaient dans de l'eau de mer. On en trouvait sur les côtes ouest d'Éireann, elles poussaient sur les rochers et c'était exactement ce dont il avait besoin.

Il en prit une poignée dont il respira l'odeur puissante afin de s'assurer qu'il ne se trompait pas.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Il sursauta. Celui qui l'avait soigné se tenait dans l'encadrement de la porte. Il était grand, avec des cheveux noirs bouclés, des yeux sombres, un teint basané et un pli permanent en travers du front qui lui donnait un air sévère et réfléchi.

– J'ai la gorge et la poitrine irritées, ainsi que des maux d'estomac, et je cherchais un remède pour me soulager. D'ailleurs, je pense que je l'ai trouvé.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à la poignée d'algues que tenait Eadulf.

– Eh bien, on dirait que vous avez une bonne connaissance des simples, grommela-t-il.

– J'ai étudié la médecine au collège de Tuaim Breacain, en Éireann.

– Jamais entendu parler, mais vu les symptômes que vous avez décrits, vous avez fait le bon choix avec le *pioka ruz*.

– En Hibernia, on appelle cette algue *carraigín*. C'est un émollient.

– Vous savez comment vous en servir ?

– Moi je la ferais bouillir pour obtenir un sirop.

– C'est inutile, j'ai justement préparé ce matin une mixture qui s'utilise



aussi dans les douceurs. Il s'agit d'une gelée sucrée avec du miel, dont lady Trifina est très friande.

Il alla chercher une coupe remplie d'une substance dont il remplit un bol qu'il tendit à Eadulf.

– Cela tapissera votre gorge et votre estomac. Voulez-vous un peu plus de miel ?

Eadulf secoua la tête et goûta la préparation. C'était délicieux et il en sentit aussitôt les bienfaits.

– Du *pioka ruz*. dites-vous ?

– Oui, une plante inconnue dans mon pays mais très courante par ici.

Eadulf vida le bol et le reposa.

– Voilà qui finira de me rendre la santé.

– Vous vous sentez mieux ?

– Beaucoup mieux.

– Quelle idée d'aborder cette île par la côte la plus dangereuse !

– Je crois que j'ai oublié de me présenter, je m'appelle Eadulf, dit ce dernier en changeant de sujet.

– Je sais.

– Et vous ? Pardonnez-moi si je vous l'ai déjà demandé.

– Héraclius de Constantinople.

– Donc vous êtes grec. Et encore plus loin de votre pays que moi du mien.

– Eh oui. Mon père, Callinicus, était originaire d'Héliopolis, en Phénicie. Mes parents ont dû fuir ce pays avant ma naissance, quand nos armées ont été défaites sur le Yarmouk par Abu Ubaida ibn al-Jarrah, il y a une trentaine d'années.

– Hélas, je ne connais rien de l'histoire de ces contrées.

– Abu Ubaida commandait une grande armée musulmane et quand nous avons perdu la guerre, la majorité de notre peuple a fui, abandonnant tout derrière lui. Mon père s'est rendu à Constantinople pour se mettre au service des empereurs de Byzance.

– À Rome, j’ai vaguement entendu parler de ces musulmans et je sais qu’ils pillent les villes côtières. Votre père était lui aussi apothicaire ?

– Non, architecte. Il a construit certains des monuments qui ont fait la gloire d’Héliopolis.

– Et vous, vous avez préféré la médecine.

– Exactement.

– Comment êtes-vous arrivé jusqu’ici ?

– J’ai décidé de quitter Constantinople, où la concurrence pour les médecins est plutôt rude. J’ai pris un navire marchand qui m’a mené à Massilia, au bord de la mer du Milieu. Et puis il y a un an, je suis venu en Bro-Waroch où j’ai soigné des membres de cette noble famille. Ils ont apprécié mes talents et m’ont proposé de rester ici.

– Vous êtes jeune pour avoir entrepris un tel voyage.

Héraclius haussa les épaules.

– J’ai déjà vingt-cinq ans.

– Je ne vous en aurais pas donné plus de vingt.

– Dans ma famille, nous ne faisons pas notre âge. On a souvent pris mon père, Callinicus, pour mon frère. Dites-moi, pourquoi n’avez-vous pas exercé la médecine après avoir étudié l’art de la guéri son ?

– J’avais entrepris ces études pour porter secours à mes frères, non pour passer mon temps dans une officine, répliqua Eadulf.

– Ah oui, j’oubliais que vous étiez religieux. Vous êtes le compagnon de cette lady hibernienne...

– C’est mon épouse, le corrigea Eadulf.

Héraclius hocha la tête.

– Alors vous n’approuvez pas le célibat des religieux, contrairement à l’abbé Maelcar. Nous aussi, en Orient, nous ne croyons pas à la séparation des sexes.

– En ce qui me concerne, j’ai bien failli suivre cette voie.

Eadulf fronça les sourcils et ajouta :

– Vous connaissez l’abbé ?

– Ici, je suis tranquille pour poursuivre mes expériences, ce qui ne m'empêche pas de me rendre souvent sur le continent. J'ai bien rencontré Maelcar et je vous confesse que je ne l'aime guère.

– Comment se fait-il que les cuisines soient désertes ?

– Il n'y a pas d'invités attendus et les serviteurs sont occupés ailleurs.

– Cette demeure fonctionne assez comme une villa romaine, non ? observa Eadulf.

– Sans doute. Pour moi, cela semble un mode de vie très normal.

– Bien sûr, vous êtes grec. En Occident, ce n'est pas si courant.

Eadulf sentit que le Grec était fatigué de ses questions et il préféra ne pas l'importuner davantage.

– En tout cas, je vous remercie de votre aide, Héraclius de Constantinople. Vous m'avez sauvé la vie.

– Non, ce sont les guerriers qui vous ont tiré de l'eau et sont parvenus à vous faire vomir qui vous ont sauvé. Ma participation a été minime.

– Mais très efficace. Comment s'appellent ceux qui m'ont sorti de là ?

– Je ne me rappelle plus, demandez à Bleidbara, lança Héraclius avant de lui tourner le dos.

Un peu étonné par ce trou de mémoire, Eadulf quitta l'officine et se retrouva dehors. Décidément, cette magnifique bâtisse était un modèle d'architecture. Et si on allouait aux serviteurs une cour aussi plaisante, il devait y en avoir une plus belle et plus grande pour Trifina et ses hôtes. Il se demanda s'il y avait moyen de la rejoindre sans revenir sur ses pas.

En ouvrant une porte à l'opposé des fours, il se retrouva dans un jardin clos où l'on cultivait des herbes et des légumes. Il le traversa et là encore ouvrit sans difficultés une nouvelle porte, dont le verrou intérieur avait été ôté. Il respira l'air vif à pleins poumons tout en contemplant la mer qui s'étendait à perte de vue. Puis il fut frappé par une odeur étrange. Il remarqua un petit bâtiment en pierre, à côté du mur d'enceinte, et s'y dirigea poussé par la curiosité.

Soudain, il entendit un cri. Il baissa la tête et aperçut un petit bateau à la voile ferlée, juste à la verticale de l'endroit où il se tenait. Quelqu'un le regardait depuis la frêle embarcation.

Alors qu'Eadulf avait un mouvement de recul en reconnaissant Iarnbud, on le frappa derrière la tête et il sombra, aspiré par des tourbillons qui l'entraînaient dans un maelström sans fond.

– Eh bien, sœur Fidelma, dit Trifina d'un air nonchalant, vous semblez très intéressée par ce navire.

Fidelma, comprenant qu'elle ne parviendrait pas à justifier la position embarrassante dans laquelle on l'avait trouvée, opta pour la franchise.

– Je me demandais pourquoi un navire de guerre – ses lignes ne ressemblent pas à celles d'un navire marchand – était ancré dans cette île, déclara-t-elle avec humeur.

Trifina l'observait d'un air pensif.

– Ce navire, le *Morvran*, appartient à ma famille. Comme Bleidbara vous l'a lui-même appris, il en est le capitaine. Vous l'avez déjà vu dans la baie de Brilhac et quand je viens ici, c'est à son bord. Ce vaisseau n'a rien d'inquiétant, je vous assure.

– Vous ne m'aviez pas dit que Bleidbara était ici.

– Pourquoi aurais-je dû vous avertir de sa présence ? Tout à l'heure, je vous ai précisé que j'allais envoyer un homme prévenir les gens de Brilhac que vous et Eadulf étiez ici. Il s'agissait de Bleidbara.

Fidelma ne répondit rien, absorbée dans ses réflexions.

– Je sais à quoi vous pensez, Fidelma d'Hibernia. Vous voyez la bannière de mon père qui flotte au grand mât ? Elle porte l'emblème de la colombe et je parierais que l'*Oie bernache* a été attaquée par un vaisseau qui arborait le même. Et maintenant, vous tentez de vous persuader que vous avez découvert le navire qui vous a arraisonnés. Est-ce que je me trompe ?

Fidelma avait jalousement veillé à ce que Trifina et Maccliau ignorent que les pirates naviguaient à bord d'un navire arborant l'emblème de la colombe. Seul Eadulf savait, et aussi frère Metellus qui avait été mis dans la confidence. Elle se mordit la lèvre.

– Je reconnais que cette idée m'a traversé l'esprit.

– Regardez bien le navire de Bleidbara. Est-ce le même que celui qui a attaqué le vôtre ?

Fidelma étudia avec attention le *Morvran* qui venait de hisser les

voiles et se dirigeait lentement vers le sud. Non seulement les couleurs étaient différentes mais les lignes aussi.

– Eh bien ? demanda Trifina.

– Au grand mât des deux bateaux flottait le même pavillon, mais ils sont bien distincts, admit Fidelma.

– Rentrons, ordonna Trifina en lui montrant le sentier. Et cessez de vous occuper d'affaires qui ne vous concernent pas.

Le guerrier qui accompagnait la maîtresse des lieux avait toujours la main posée sur la poignée de son épée. Fidelma s'engagea à pas lents sur le chemin et Trifina la suivit.

Eadulf s'apprêtait à être pendu. Il passait devant une file de frères et sœurs de la foi, le capuchon rabattu sur le visage. Il était précédé par un moine portant sur la poitrine une croix en argent finement ciselée. Tous psalmodiaient un chant qui vous glaçait les sangs. Ses mains étaient liées devant lui et la procession avançait inexorablement vers la plateforme où une corde avec un nœud coulant semblait pendre des nuages.

Le visage de l'abbesse Fainder apparut soudain, flottant devant ses yeux.

– Confesse tes péchés, Eadulf de Seaxmund's Ham. Une vie pour une vie, œil pour œil, dent pour dent, une main pour une main, un pied pour un pied... c'est la loi.

Il voulait hurler – « Mais vous êtes morte ! Vous n'existez pas ! »

On lui avait passé le nœud coulant autour du cou.

– Que la volonté de Dieu soit faite ! lui cria l'abbesse à l'oreille.

Il se mit à gémir. Il était allongé sur la terre humide, il avait froid, et il lui fallut un moment avant de comprendre qu'il était étendu sur l'herbe devant la demeure de Trifina, sur l'île de Govihan. Il regarda autour de lui sans bouger, puis il s'assit avec précaution. Il était seul devant la porte du jardin potager qui était restée ouverte.

Il leva la main à sa tête qui le lançait et constata qu'il saignait.

La mémoire lui revint et il regarda en bas, vers la côte. Le petit bateau d'Iarnbud avait disparu.

Il songea aussitôt à prévenir Fidelma et il allait se relever quand il

entendit quelqu'un traverser le jardin.

Fidelma et Trifina cheminaient, le guerrier les suivant à distance. Trifina laissa sa visiteuse aux portes de la demeure tandis que le guerrier y reprenait son tour de veille.

Une fois dans la cour principale, Fidelma aperçut une silhouette qui disparaissait par une porte. Iarnbud ! La porte claqua et le temps qu'elle se précipite pour l'ouvrir, elle avait été refermée.

Iarnbud était ici et pourtant la fille du *mac'htiern* lui avait affirmé qu'elle n'avait pas vu le *bretat* de son père ! Donc elle mentait et les mystères qui planaient sur ces îles enchanteresses du Morbihan prenaient un tour vraiment sinistre.

Eadulf se retrouva à nouveau face à Héraclius qui le fixait avec des yeux stupéfaits.

Aussitôt il aida le Saxon à se remettre sur pied.

– Mais que s'est-il passé ? Vous êtes tombé ?

– Il semblerait que mon destin soit de me noyer ou de me faire assommer !

– Comment cela ?

– Quelqu'un m'a frappé par-derrière.

Héraclius jeta un regard circulaire.

– Mais il n'y a personne et nous venions de nous quitter ! Vous êtes sûr que vous n'avez pas buté sur une pierre ?

Eadulf se tâta la nuque avec un petit gémissement.

– Cela ne prend pas longtemps pour porter un coup.

Héraclius examina la blessure.

– Il faut nettoyer cette plaie. Ce n'est pas grave, mais après votre immersion dans l'eau glacée et deux chocs successifs à la tête, je ne saurais trop vous conseiller de vous reposer. Vous commencez à m'inquiéter.

– Ce n'est pourtant pas ma faute, répliqua Eadulf avec humeur. Je suppose que vous n'avez vu personne qui m'aurait suivi dans le potager ?

Le jeune homme secoua la tête.

– S'il y avait eu quelqu'un, je ne pouvais pas le manquer. Je sors moi-même du jardin.

– Pourquoi ?

– Comment cela, pourquoi ?

– Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– Je cherchais une herbe quand j'ai constaté que la porte était ouverte et je vous ai trouvé assis par terre.

Son instinct disait à Eadulf qu'Héraclius mentait.

– Et vous n'avez pas vu le petit bateau près du rivage au pied de la falaise ?

– Non.

– Très bien. Retournons à vos appartements où vous me ferez un pansement.

– Mais où étais-tu ? s'écria Fidelma en voyant Eadulf dans la chambre des invités où elle venait se réfugier.

Puis elle remarqua le bandage.

– Qu'est-ce qui t'est encore arrivé ?

Il lui raconta brièvement son aventure.

– Alors toi aussi tu as vu Iarnbud ? soupira-t-elle.

– Ne me dis pas...

– Le temps que je le reconnaisse, il avait disparu par une porte et quand j'ai voulu le suivre, il l'avait refermée de l'intérieur.

– Si Iarnbud est ici alors Iuna aussi.

– Cela semble logique. Mais Trifina ne veut pas que nous le sachions.

– Je parierais que ce mystère est lié au petit bâtiment en pierre, juste devant le mur d'enceinte. Quand je m'en suis approché, il s'en dégageait une drôle d'odeur.

– Tu crois que c'est l'apothicaire qui t'a assommé ?

- Qui d'autre ?
- Mais pourquoi aurait-il agi ainsi ?
- Pour m'empêcher de pénétrer dans ce drôle de petit édifice ou de m'en prendre à Iarnbud.
- Tu dis que la porte était fermée. Il aurait aussi bien pu te demander de quitter les lieux.
- Peut-être.

Fidelma demeura un instant silencieuse avant de proposer :

- Si nous allions examiner ce bâtiment de plus près ?
- Héraclius est sans doute sur ses gardes.
- Maintenant qu'il croit avoir momentanément réglé le problème avec toi, en admettant que ce soit lui qui t'ait assommé, il ne se méfie plus. Et puis tu disais que cette maisonnette était située hors des bâtiments principaux, côté est du mur d'enceinte.

Eadulf hocha la tête.

- Mieux vaudrait aborder cet endroit sans passer par les cuisines et le jardin.

Ils descendirent au rez-de-chaussée sans croiser personne. Pour éviter l'entrée principale, toujours gardée par des sentinelles, ils prirent un couloir qui donnait sur un jardin clos.

Eadulf toucha le bras de Fidelma et lui désigna une petite porte dans le mur.

Ils s'y dirigèrent tout en faisant mine d'être plongés dans une grande conversation au cas où ils seraient surveillés. Puis Eadulf tira le verrou en bois, ils se baissèrent pour franchir la porte puis Fidelma la referma doucement.

Là ils s'immobilisèrent un instant, craignant d'être arrêtés dans leur exploration, mais il ne se passa rien et ils se remirent en marche en rasant le mur. Quand ils arrivèrent au coin qui marquait l'extrémité nord-est de la propriété, ils n'avaient toujours rencontré personne. Quelques voiliers voguaient sur les eaux scintillantes.

Ils n'étaient plus qu'à une courte distance de la maisonnette. L'odeur leur parvint en même temps.



– Cela ressemble à du soufre, murmura Fidelma.

Eadulf appuya sur la poignée de la porte.

– C’est fermé. Avec un verrou en fer.

– Donc ils cachent quelque chose.

– Il y a une clé accrochée devant l’officine d’Héraclius...

– Aux cuisines, tu risques de rencontrer des gens, mais ça vaut quand même la peine de t’y risquer.

Il n’eut aucune difficulté pour pénétrer dans le potager, dont la porte n’avait pas été refermée de l’intérieur. Même chose pour la deuxième porte. Quant à la cour, elle était tout aussi déserte que précédemment. Avec Fidelma, ils avaient fait un grand détour pour rien.

Décidément, la chance était avec lui : l’officine de l’apothicaire était toujours ouverte et la clé accrochée à son clou. Il s’en saisit et partit en courant rejoindre Fidelma. Il la retrouva assise, le dos appuyé à la maisonnette. Elle contemplait la mer d’un air maussade.

– Eh bien ? lui demanda-t-elle.

– Je l’ai !

Il glissa la clé dans la serrure. Elle tourna.

Fidelma se leva et ils pénétrèrent ensemble dans le petit édifice. Deux fenêtres du côté de la mer éclairaient une grande pièce. L’odeur de soufre, immédiatement reconnaissable, expliquait l’absence de lampe car le soufre est inflammable. L’endroit ressemblait à l’officine du Grec, avec des étagères, un établi, des cruches. Dans un coin était installé un tour de potier.

– Que fait là ce tour de potier ? s’étonna Eadulf. Et le soufre ?

Fidelma avait pris des branches d’un arbre à feuilles persistantes posées sur l’établi et les examinait avec curiosité.

– On dirait qu’on a extrait de la résine de ce bois. Qu’en penses-tu ?

– Je n’y comprends rien. Regarde !

Des pots en terre cuite étaient alignés le long d’un mur. Si on les examinait de plus près, on se rendait compte qu’il s’agissait de boules rondes sans ouverture, de la taille d’une tête d’homme. Eadulf en

souleva une, qui était étonnamment légère. À l'évidence les autres boules étaient vides, mais celle qu'il tenait... il la secoua.

– Ça sonne creux, avec du liquide à l'intérieur.

– Nous n'avons qu'à en ouvrir une, pour voir. Celui qui prépare ces étranges mixtures a un secret. Je me demande ce que c'est.

Eadulf leva la boule qu'il tenait, prêt à la fracasser sur le sol.

– Arrêtez ! s'écria une voix. Restez immobile si vous tenez à la vie !

## CHAPITRE XIII

Héraclius se tenait dans l'embrasure de la porte et paraissait horrifié.

Eadulf se figea, la boule d'argile dans les mains.

– Mais qu'est-ce que...

– Reposez-la doucement, ordonna le jeune apothicaire d'une voix sourde.

Eadulf obéit.

– Et maintenant reculez.

Eadulf s'exécuta et, dès qu'il fut rassuré, Héraclius laissa exploser une violente colère.

– Comment avez-vous osé entrer ici par la force !

– Vous exagérez, nous n'avons rien cassé, déclara Fidelma, très aimable.

– Vous avez dérobé la clé de mon officine. Ceci est mon domaine d'expérimentation, personne n'y pénètre à part moi.

– Auriez-vous quelque chose à cacher ?

– Oui, des curieux et des idiots seulement. Et comme vous n'êtes pas idiots, alors vous devez être des espions du *Koulm ar Maro*. Alors maintenant nous allons rendre visite à lady Trifina. N'essayez pas de vous échapper, les gardes sont à portée de voix.

Fidelma échangea un regard avec Eadulf et haussa les épaules. Ils n'avaient pas le choix.

Ils quittèrent la maisonnette, Héraclius, la main serrée sur la clé dont il s'était servi pour refermer la porte. Puis ils passèrent par le potager, les cuisines, le couloir principal et s'arrêtèrent devant la pièce où Trifina avait reçu Fidelma. Héraclius s'adressa à la sentinelle qui montait la garde, l'homme frappa à la porte et le médecin disparut à

l'intérieur.

L'homme les surveillait, la main sur la poignée de son épée. La porte ne tarda pas à se rouvrir et le jeune apothicaire leur fit signe d'entrer.

Trifina se tenait devant le feu, le visage sévère. Elle adressa quelques mots à Héraclius qui s'éclipsa.

Trifina se dirigea vers une table, versa du vin dans un gobelet et le tendit à Fidelma qui le refusa. Trifina l'offrit à Eadulf qui l'accepta. Quelqu'un qui vous invitait à boire n'avait pas l'intention de vous tuer, en tout cas pas tout de suite. Trifina se servit à son tour et s'assit tout en indiquant des sièges au couple. Fidelma se laissa tomber dans un fauteuil et Eadulf l'imita avec l'impression d'être un enfant désobéissant convoqué devant des autorités supérieures.

– Mais qu'est-ce que je vais faire de vous ? soupira Trifina en secouant la tête.

– Je ne peux guère vous conseiller sur ce sujet, lady, ironisa Fidelma, ce qui fit rire son hôtesse.

– Vous vous promenez partout dans ma maison, vous fouillez... je vous avais pourtant bien précisé que vous pénétriez dans un domaine qui ne vous concernait pas.

– Tout dépend de la façon dont on voit les choses, déclara Fidelma avec une certaine brutalité. Je vous ai prévenue que Riwanon m'avait chargée d'enquêter sur certains mystères...

– ... liés au meurtre de l'abbé Maelcar, qui s'est déroulé à Brilhac. Que cherchez-vous ici exactement ?

– Le lieu où un meurtre est commis n'implique pas qu'on y retrouvera le meurtrier.

– Me soupçonneriez-vous d'avoir organisé l'assassinat de l'abbé alors que je n'étais pas à Brilhac quand il a été tué ?

– Non, je ne vous accuse pas, mais je n'aime pas les énigmes.

– Peut-être vous attendiez-vous à trouver des réponses dans le cabinet d'Héraclius ? Notre apothicaire a l'autorisation de poursuivre ses expérimentations comme il l'entend, afin de tester l'efficacité des herbes et de ses potions.

– Plus tôt dans l'après-midi alors que je cherchais Fidelma, dit Eadulf

qui ressentait le besoin de se justifier, je suis tombé par hasard sur ce petit édifice en pierre. Et alors que je l'examinais avec curiosité, quelqu'un m'a assommé et je me suis évanoui. Quand j'ai repris connaissance, Héraclius était penché sur moi. Nous avons donc décidé, avec Fidelma, de pousser plus loin nos investigations.

Trifina lui adressa un sourire cynique.

– Vous êtes vraiment une âme loyale, Eadulf. Il y a quelques heures, cette dame a failli vous entraîner au fond de l'eau. Vous quittez votre chambre alors que vous avez du mal à tenir sur vos jambes et vous allez mener des recherches pour elle. Et maintenant vous affirmez qu'Héraclius vous a assommé.

N'aurait-il pas été plus simple pour lui de vous interdire de pénétrer dans son officine ?

– J'étais resté à l'extérieur. Je me trouvais près de ce bâtiment quand j'ai entendu un cri. J'ai baissé les yeux et j'ai vu Iarnbud dans un bateau. C'est alors qu'on m'a frappé. Vous nous aviez pourtant assuré qu'Iarnbud n'était pas venu ici.

Au nom d'Iarnbud, Trifina reposa son gobelet.

– Vous avez vu Iarnbud ?

Elle s'était empourprée.

– Il était seul dans l'embarcation où Fidelma et moi l'avions aperçu avec Iuna.

Fidelma pinça les lèvres en se rappelant la phrase de César quand il avait franchi le Rubicon. *Alea jacta est*. Le sort en est jeté.

– Moi aussi je l'ai vu, précisa-t-elle. Dans cette maison. Allez-vous nier qu'il soit ici ?

Trifina se renversa en arrière tout en les fixant avec attention.

– Eadulf, vous dites que vous avez reconnu Iarnbud et que tout de suite après vous avez été assommé ?

– Oui. Et j'ai supposé qu'Héraclius m'avait frappé plutôt que de me laisser pénétrer à l'intérieur de la maisonnette. Voilà pourquoi j'y suis retourné avec Fidelma.

– Héraclius a-t-il admis avoir agi ainsi ?

– L'aurait-il fait s'il s'était rendu coupable d'un tel acte ?

– N'aurait-il été plus simple pour lui de vous chasser plutôt que de vous assommer ? Après tout, la porte était fermée à clé.

Eadulf rougit, car c'était à peu près ce que Fidelma lui avait objecté, et il ne répondit rien.

– Cet endroit appartient à Héraclius, reprit Trifina. Certaines des mixtures qu'il y prépare sont dangereuses si on ne les manipule pas avec précaution.

– Et Iarnbud ? demanda Eadulf.

– Iarnbud ?

Après un silence, elle se tourna vers Fidelma.

– Vous semblez prendre votre tâche très au sérieux.

– En tant que *dálaigh*, que *jurisconsultus*, je prends toutes les missions qu'on me confie très au sérieux.

– Cependant, je trouve difficile à accepter que Riwanon confie à une étrangère le soin de découvrir qui a assassiné l'abbé Maelcar alors que vous ne parlez pas notre langue et ne connaissez pas nos lois.

Elle leva la main.

– Je vous crois sur parole. Je pense également que vous êtes persuadée que le meurtrier est lié à l'attaque de votre navire.

– Oui. Et j'aimerais bien savoir qui est le *Koulm ar Maro* et pourquoi Héraclius nous a accusés d'être des espions de cette personne.

Nouveau silence.

– Je vais être honnête avec vous, Fidelma d'Hibernia, dit Trifina après avoir bu une gorgée de vin.

Elle jeta un coup d'œil à Eadulf.

– Et avec vous. J'admets qu'Iarnbud est venu ici, mais Iuna n'était pas avec lui. Et je sais qu'il y a deux semaines, un vaisseau arborant l'emblème du *mac'htiern* de Brilhac a commencé à mener des attaques sur ces côtes. Chaque assaut était plus audacieux que le précédent. Ceux qui ont vu ce navire ont rapporté qu'il arborait le pavillon à la colombe et ce même emblème était sculpté à sa proue.

– C’est bien ce navire qui s’en est pris à l’Oie *bernache*, confirma Eadulf.

– Que les choses soient claires : ce vaisseau n’appartient ni à mon père ni à aucun membre de notre famille. Si vous vous imaginez que nous sommes complices de ces forfaits, vous vous trompez.

Fidelma fut impressionnée par la franchise qu’elle lut dans les yeux de Trifina.

– Alors pourquoi tous ces mystères ? s’écria-t-elle.

Trifina eut un geste agacé de la main.

– Celui qui se dissimule derrière ces crimes utilise nos armoiries pour porter le discrédit sur notre famille. Des marchands et des fermiers qui ont souffert des exactions de ces pirates sont déjà en train de tenter de soulever les campagnes contre nous. Ils empoisonnent l’esprit de la population.

– Qu’avez-vous fait pour contrer ces rumeurs ? s’enquit Eadulf.

– J’avais déjà été informée de l’assassinat de Biscam et de ses compagnons, mais ce n’est qu’hier que j’ai appris les détails de l’attaque dont vous avez été l’objet, votre fuite et le meurtre d’un prince de votre pays. C’est alors que j’ai compris la gravité de la situation. Jusqu’à présent, il n’y avait pas eu de morts. Ces derniers jours, nous avons essayé de traquer ce navire que nous appelons le *Koulm ar Maro*, la colombe de la mort. Si notre pavillon symbolise la paix, cette colombe-là déchaîne la violence et la destruction. Et de plus en plus de gens nous croient coupables.

– Et pour quelles raisons pensez-vous que ces brigands essayent de vous salir ? demanda Fidelma.

Elle réalisa brusquement que *Koulm ar Maro* ressemblait beaucoup à *colm marbh*, la colombe de la mort en celte d’Éireann.

– Des gens veulent nous déposséder de nos terres et de nos titres. Je ne vois pas d’autre explication.

– Donc ce drapeau est utilisé pour tromper les gens. Quand vous avez mentionné votre tentative d’arrêter ces hors-la-loi, vous avez dit « nous ». À qui pensiez-vous ?

– À Bleidbara et à moi-même. La nuit dernière nous avons décidé d’équiper le *Morvran*, le vaisseau de guerre qui vous intriguait tant.

Son nom signifie « le cormoran ». Il a pour mission de fouiller le Morbihan afin de découvrir qui est le capitaine des pirates.

– Et les lumières que nous avons aperçues sur le rivage de Brilhac ? demanda Eadulf.

– Nous vous avons dit la vérité. Avec Bleidbara, nous en sommes venus à la conclusion que ce *Koulm ar Maro* se cache quelque part dans ces eaux.

– Votre père vous approuve-t-il ?

– Il s’est absenté plusieurs semaines pour se rendre à Naoned et il ignore tout de cette affaire, du moins je le suppose. Quand il rentrera, il prendra conscience de l’hostilité grandissante de son peuple. La situation est d’autant plus difficile qu’il sera en compagnie du roi Alan, et la population en profitera pour réclamer justice au roi.

– Seuls vous, votre frère et Bleidbara êtes informés de ce complot ?

Trifina secoua la tête.

– Macliau ignore tout de ce que Bleidbara et moi avons entrepris.

– Et pourquoi cela ? s’exclama Fidelma.

– Parce que Macliau ne s’intéresse pas à grand-chose à part la chasse et les femmes.

– Vous pensez à Argantken ?

– Elle est sa favorite du moment. Argantken est la fille d’un fermier du nom de Barbatil. Macliau n’aurait pas osé l’amener au château en présence de mon père.

– Donc vous considérez que votre frère... ?

– Est un bon à rien, trop gâté par mon père après la mort de ma mère. Il ne lui succédera pas s’il y a une justice.

– Aimerez-vous vous substituer à lui ?

– Autrefois, les femmes pouvaient être élues à la fonction de *mac’htiern* si un homme n’était pas à la hauteur de la lourde tâche qui l’attendait. Dans votre pays, en Hibernia, on m’a rapporté que c’était toujours le cas. Mais en ce qui nous concerne, nous sommes sous la coupe de Rome. Cinq siècles de domination romaine ont détruit nos anciennes coutumes.



Fidelma confirma qu'en Éireann, il en était bien ainsi.

– Iuna a-t-elle été mise dans la confidence ?

– Non, seuls Bleidbara et Iarnbud l'ont été.

– Vous faites confiance à Iarnbud pour une telle entreprise ? s'étonna Fidelma.

– C'était un fervent partisan de notre famille avant même que je sois née. D'autre part, il peut librement naviguer dans les eaux du Morbihan et parcourir les forêts. Il est donc fort bien placé pour surprendre tout rassemblement de guerriers qui pourrait paraître suspect.

– Cela explique qu'il soit venu ici vous rapporter ce qu'il a appris. Mais alors pourquoi a-t-il amené Iuna avec lui ?

– Il n'a pas mentionné sa présence. Et Iuna n'était pas dans son bateau quand il a abordé ici.

– Lui avez-vous parlé d'Iuna ? Je suppose qu'il est déjà reparti ?

– Il s'en est allé sans que je fasse allusion à Iuna parce que j'avais le sentiment que vous vous étiez trompée. Je n'imagine pas un seul instant qu'il l'ait mêlée à nos plans.

– Que vous a-t-il appris ?

– L'arrivée de Riwanon et la mort de l'abbé Maelcar, rien de plus.

– Voilà pourquoi vous n'étiez pas plus surprise que ça quand je vous ai annoncé les nouvelles.

– Vous avez un œil aiguisé, Fidelma.

– Croyez-vous qu'Iuna soit sur cette île ? s'enquit Eadulf.

– Impossible ! Iarnbud a toute ma confiance. Mais comme vous n'avez pas l'air convaincus, je vais demander à mes guerriers de fouiller la maison et les environs.

Elle appela celui qui montait la garde devant sa porte et lui donna des instructions.

– J'ai vraiment du mal à me figurer les raisons qui poussent ce *Koulmar Maro* – autant donner ce nom à la personne qui commande ces bandits et le bateau qu'ils utilisent – à salir la réputation de votre

famille en usant de procédés aussi méprisables, dit Fidelma.

– Si seulement nous le savions...

– Réfléchissons. Qui votre famille aurait-elle pu offenser au point qu'il ait recours à pareille violence ? Si je ne m'abuse, le *mac'htiern* de Brilhac appartient à une noble et vieille lignée qui a régné sur ce pays il n'y a pas si longtemps que cela.

– Mais qui ne règne plus et ne représente de menace pour personne.

– Frère Metellus nous a parlé de votre famille, mais j'ai oublié les détails. Pouvez-vous m'exposer la situation pour que je comprenne mieux ?

– Autrefois, cette région formait le royaume de Bro-Erech, le plus étendu des royaumes d'Armorique. En gaulois, ce terme signifie « la terre devant la mer ». Maintenant, nous l'appelons « la Petite Bretagne » à cause des nombreux Britons qui se sont installés ici au cours des deux siècles qui viennent de s'écouler.

– Cela, je l'avais compris.

– Au nord de Bro-Erech, nous avons Domnonia et à l'ouest Bro-Gernev. Sans compter de petits royaumes comme Bro-Leon et Pou Kaer qui ont aujourd'hui disparu. Domnonia, bien que n'étant pas aussi étendu que Bro-Erech, était très influent, et portait le poids des attaques des Francs et des Saxons le long de la côte nord et des frontières de l'est. Avant ma naissance, Domnonia était gouvernée par Judicael qui battit les Francs à deux reprises lors d'importantes batailles et se rendit même à la cour du roi franc Dagobert, à Paris, pour y signer un traité de paix. Judicael se proclama roi de tous les Bretons. Des scribes écrivirent que son seul nom suffisait à empêcher d'éventuels rebelles de passer à l'action. Malgré sa réputation de monarque puissant et courageux, il abdiqua et suivant l'appel de la foi, finit sa vie à l'abbaye de Brocéliande.

– Quel est le lien avec votre famille ?

– À l'époque où Judicael régnait sur Domnonia, nous portions la couronne de Bro-Erech. Juste avant ma naissance, mon arrière-grand-père Canao, le troisième du nom, mourut et Judicael fit valoir ses prétentions au trône de Bro-Erech. Il affirmait que Waroch, le plus célèbre de nos monarques, était également son ancêtre et que la fille de Waroch, Trifina à qui je dois mon nom, était sa propre grand-mère. La querelle s'envenima et mon grand-père Macliau fut défait. Il prit

alors le titre de seigneur de Brilhac.

– Votre frère a fait allusion à ces événements. Il a expliqué la signification de la colombe sur votre pavillon et il a ajouté qu'un jour, il espérait que votre famille retrouverait la place qui lui revenait.

Trifina éclata d'un rire sans joie.

– Mon frère est un idiot doublé d'un rêveur. Nous devons accepter la réalité. Canao, dernier souverain de notre lignée, n'avait rien d'un brave homme, il était même complètement fou. Il a tué trois de ses frères pour s'assurer la couronne. Notre famille est plus heureuse depuis qu'elle a renoncé aux luttes de pouvoir.

– Pourtant, quelqu'un vous ramène à cette époque-là.

– Vous voulez dire qu'on essaie de nous calomnier de crainte que nous ne renversions le roi ?

– C'est une théorie plausible. Quelles sont vos relations avec Alan Veur ?

– Bien qu'étant le fils de Judicael, il est monté sur le trône après le décès de son frère Urbien, emporté par la peste jaune. Il n'a donc pas été impliqué dans les conflits entre nos deux grands-pères. Et puis c'est un excellent ami de mon père. Alan est un monarque épris de justice dont le règne nous apporte prospérité à tous.

– Il est donc peu probable qu'il considère votre père ou d'autres membres de votre famille avec suspicion ?

– Même s'il était informé des idées stupides de mon frère, il les traiterait avec le mépris qu'elles méritent.

– Cependant, je ne vois pas quelles autres motivations pourraient agiter ce *Koulm ar Maro* qui tente de vous discréditer.

On frappa à la porte. Un des gardes l'ouvrit sur un signe de Trifina et un guerrier entra.

– La fouille de la maison et de l'île n'a rien donné, expliqua Trifina après un bref échange. Ce qui ne m'étonne guère.

– Mais alors où Iarnbud a-t-il débarqué Iuna ?

Un autre guerrier fit irruption dans la pièce. Il parut embarrassé en voyant Fidelma et Eadulf, mais Trifina lui ordonna de parler, ce qu'il fit avec une grande véhémence. Fidelma, qui commençait à s'habituer

au celte d'Armorique, saisit les mots *Koulm ar Maro* et Macliau.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

La jeune fille tourna vers elle un regard rempli d'angoisse.

– Cet homme apporte un message de Bleidbara, qui est à Brilhac. Des fermiers affirment avoir capturé la colombe de la mort, et ils s'apprêtent à l'exécuter.

– Qui est-ce ?

– Mon frère Macliau !

## CHAPITRE XIV

Trifina, Fidelma et Eadulf, escortés de trois guerriers, s'étaient immédiatement embarqués pour Brilhac dans le bateau qui avait amené le messager. Bleidbara les attendait sur l'appontement, en bas de la forteresse, le visage grave. Il parut surpris de voir qu'Eadulf et Fidelma étaient de la partie.

En aidant Trifina à mettre pied à terre, il commença à lui parler en celte d'Armorique, mais, sur sa demande, il passa au latin.

– Le message venait de frère Metellus, je l'ai reçu juste après mon retour. Macliau est arrivé devant l'abbaye, traînant derrière lui une foule de gens qui réclamait son exécution. Il aurait été massacré s'il n'avait réclamé le sanctuaire, que frère Metellus lui a accordé au nom de la communauté.

– Mais de qui était constituée cette foule ? demanda Trifina.

– De fermiers et de pêcheurs menés par Barbatil.

– Le père d'Argantken ?

– Lui-même. Et il semble bien décidé à ne pas respecter le sanctuaire. Lui et ses comparses assiègent l'abbaye et sont prêts à l'attaquer afin de récupérer Macliau pour le mettre à mort. Les moines les menacent de la damnation éternelle s'ils pénètrent dans la chapelle où il a trouvé refuge, mais de telles admonestations ne vont pas les tenir éternellement à distance.

– Et ces gens clament que Macliau est la colombe de la mort ? Ils sont fous ! Rassemble tes guerriers, nous allons leur donner une leçon qu'ils ne seront pas près d'oublier !

– J'ai déjà envoyé une douzaine de guerriers à l'abbaye, commandés par Boric. Je leur ai demandé de défendre Macliau et les moines, mais seulement si leurs vies étaient en danger.

Fidelma prit le bras de la jeune fille.

– Calmez-vous. Nous devons rétablir les faits, mais il ne faut surtout pas utiliser la force avant d’avoir tenté de raisonner la foule.

– Des guerriers resteront ici au cas où il s’agirait d’un piège destiné à laisser Brilhac et Riwanon sans protection, ajouta Bleidbara.

– Pour l’instant, ce qui me préoccupe c’est la sécurité de mon frère, non celle de la reine, rétorqua Trifina.

Elle réfléchit un instant.

– Nous allons prendre ces trois hommes...

Elle désigna les guerriers qui les avaient accompagnés depuis Govihan.

–... et nous rendre au monastère.

– Pouvez-vous nous donner un cheval, à Eadulf et à moi ? demanda Fidelma.

La figure d’Eadulf s’allongea. Affronter une foule enragée avec trois guerriers et deux femmes ne ressemblait guère à son idée de la prudence.

Alors qu’ils approchaient de la forteresse, Bleidbara donnait déjà des ordres pour que l’on selle des chevaux. Il fut décidé que Budic commanderait les guerriers qui resteraient à la forteresse.

Tandis qu’ils passaient les portes, Fidelma jeta un coup d’œil derrière elle. Sur les marches, devant la grand-salle, se tenait Iuna qui surveillait leur départ. Fidelma faillit faire faire demi-tour à sa monture mais elle se retint. Le mystère Iuna attendrait.

Ils chevauchaient à la vitesse du vent. Bleidbara et un de ses compagnons ouvraient le chemin, ensuite venaient Trifina et Fidelma, puis Eadulf et deux guerriers derrière lui. Eadulf, qui était aussi mauvais cavalier que piètre marin, s’accrochait à sa monture qui suivait le mouvement sans lui demander son avis. Son mal de tête était revenu et les événements de la journée pesaient lourd sur son corps épuisé. Déjà le ciel d’été s’obscurcissait. Était-il possible que ce matin-là seulement il se fût embarqué avec Fidelma pour Govihan ?

La petite troupe galopait dans les forêts sur les pistes qui traversaient de part en part la presqu’île de Rhuys, de Brilhac à l’abbaye de Gildas. En approchant du monastère, ils perçurent les échos de hurlements et d’invectives.

Bleidbara ralentit l'allure. Bientôt ils débouchaient devant la chapelle de la communauté.

La foule n'était pas aussi nombreuse qu'Eadulf le craignait. Il y avait là une cinquantaine d'hommes, rassemblés sur les marches de la chapelle, qui brandissaient des torches et des outils agricoles. Ils étaient robustes, des fermiers pour la plupart. Sur le parvis et les armes à la main, quelques guerriers leur faisaient face. Entre les deux groupes se tenait frère

Metellus encadré par quelques moines peu rassurés. Il levait les mains en un geste de supplication.

La petite troupe contourna la foule qui la hua. Les guerriers sautèrent à terre et l'un d'eux attrapa les rênes des chevaux qu'il attacha à une rambarde non loin. Puis ils rejoignirent leurs compagnons et renforcèrent la ligne d'hommes stoïques qui faisaient face aux paysans. Bleidbara conduisit Trifina, Fidelma et Eadulf jusqu'à frère Metellus.

– Nous ne pourrons pas les contenir bien longtemps, lança le moine.

– Racontez-nous rapidement ce qui s'est passé, dit Fidelma.

– Macliau est arrivé en courant au monastère comme si le diable était à ses trousses, il souffrait de plusieurs blessures, ses vêtements étaient déchirés et il était poursuivi par quelques-uns de ces hommes. Ils l'accusaient de meurtre et de vol, affirmant qu'il était le chef des bandits qui avaient attaqué leurs fermes. Macliau nous a demandé le sanctuaire et j'ai pris sur moi de le lui accorder.

Aussitôt, Trifina se précipita dans la chapelle.

Fidelma contemplait la foule, les sourcils froncés.

– Il y a quelques heures, ils n'étaient qu'une dizaine, dit Metellus. Mais leur nombre ne cesse de croître. Bientôt, ils se sentiront suffisamment forts pour nous repousser.

– On m'a dit qu'un certain Barbatil menait cette émeute. Où est-il ?

– Là.

Il pointa du doigt un homme robuste aux cheveux grisonnants, au teint hâlé et aux joues rouges.

– Vous allez me servir d'interprète.

Elle se tourna vers Eadulf.

– Tu restes ici.

Elle traversa le parvis et descendit les marches tandis que Metellus la suivait sans grand enthousiasme.

La foule se tut et eut même un mouvement de recul devant cette femme aussi sûre d'elle. Fidelma se dirigea droit sur l'homme qu'on lui avait désigné.

– On me dit que vous vous appelez Barbatil et que vous accusez le fils du *mac'htiern* de Brilhac de meurtre, lança-t-elle sans autre préambule.

Le fermier plissa les yeux. Tout son être respirait l'hostilité et la colère.

– Effectivement. Et nous avons bien l'intention de nous venger !

– Si votre accusation est prouvée, justice vous sera rendue. Mais il vous faut d'abord passer par un tribunal.

– Qu'est-ce que les étrangers connaissent aux exactions commises dans ce pays ?

Il donna un coup de menton en direction de Metellus.

– Celui-là vient de Rome et Dieu seul sait d'où vous êtes originaire !

– D'Hibernia, un pays civilisé comme le vôtre où, avant d'accuser quelqu'un, des preuves sont nécessaires.

– Ignorez-vous qu'au cours des deux semaines qui viennent de s'écouler, nos propriétés ont été saccagées ? Ces brigands naviguent sur un vaisseau arborant le drapeau de notre seigneur de Brilhac, qui est supposé nous protéger et non nous persécuter !

– Tout le monde peut utiliser un pavillon qui ne lui appartient pas, objecta Fidelma. Est-ce là votre seul argument ?

Le fermier s'empourpra.

– Non, la réputation du jeune seigneur Maccliau n'est plus à faire.

Il cracha par terre.

– Avec lui, aucune fille n'est en sécurité. Il prend son plaisir avec qui lui plaît et c'est nous qui payons les pots cassés.



Fidelma se rappela les propos de Trifina.

– Un homme qui court les jupons n'est pas pour autant un assassin.

– Aucune femme n'est à l'abri de ses avances et l'Église...

Il gesticula en direction de Metellus.

–... ne s'est jamais opposée à ses comportements scandaleux, juste parce qu'il est fils du *mac'htiern* dont la bannière inspire maintenant la terreur dans toute cette péninsule.

– En ce qui concerne le navire arborant les armoiries de la famille de Brilhac, avez-vous exigé des explications au château ?

– Nous nous sommes entretenus avec lady Trifina en l'absence de son père, le seigneur Canao. Macliau était sorti. Elle nous a affirmé qu'aucun guerrier de sa maison n'était mêlé à ces pillages. Elle nous a aussi promis qu'elle soutiendrait notre cause et découvrirait les responsables de ces forfaits. Mais rien n'a été fait.

– Vous ne m'avez toujours pas donné de preuves de la responsabilité de Macliau, insista Fidelma.

– Cet homme a débauché ma propre fille, Argantken, et je viens l'accuser de meurtre en son nom !

Un grondement s'éleva de la foule.

– Si Argantken l'accuse de meurtre, pourquoi ne vient-elle pas le faire en personne ? s'écria Fidelma.

– Comment le pourrait-elle puisqu'elle est la victime ! vociféra Barbatil.

Fidelma le fixait avec des yeux agrandis par la stupeur.

– Argantken a été assassinée ?

– Elle est morte !

Toutes sortes de suppositions traversèrent l'esprit de Fidelma à la vitesse de l'éclair.

– Je suis désolée pour la terrible perte que vous venez de subir, dit-elle d'un air accablé. Mais avant de procéder plus avant, il nous faut établir le déroulement des événements. Je vous jure que justice sera rendue. En attendant, laissez là la vengeance et racontez-moi ce qui

s'est passé.

Les épaules de Barbatil s'affaissèrent et les larmes lui montèrent aux yeux.

– Il y a peu de temps, Macliau commença à regarder Argantken d'un drôle d'air, dit-il d'une voix étranglée. Elle était... très jolie, la prunelle de mes yeux et de ceux de ma femme. C'était une bonne fille, jusqu'au jour où ce vaurien est arrivé à cheval dans la cour de notre ferme. Il l'a persuadée de partir avec lui avec de beaux discours. Elle a cru à ses promesses de mariage et de vie luxueuse, comme si la fille d'un pauvre fermier pouvait convoler avec le fils du seigneur de Brilhac. Elle était confiante et naïve.

– Poursuivez, dit Fidelma d'une voix douce.

– Je l'ai suppliée de rentrer chez nous mais elle a refusé. Macliau l'avait éblouie avec ses mensonges. Hier matin, on m'a rapporté qu'on avait vu Argantken et Macliau chevauchant au bord de la mer, à Kerignard, non loin de chez moi. J'ai décidé de tenter une dernière fois de ramener ma fille à la raison, mais sachant que Macliau était accompagné de guerriers, j'ai demandé à quelques voisins de m'accompagner.

– Combien ? l'interrompit Fidelma.

– Deux ou trois, qui sont ici avec moi, répondit Barbatil en désignant quelques hommes qui acquiescèrent bruyamment.

– Et alors ?

– Nous nous sommes rendus à Kerignard. Je connaissais un petit oratoire en ruine où Macliau avait établi son campement lors d'autres expéditions de chasse.

– Où ça ?

– En haut des falaises. En arrivant là-bas, nous n'avons trouvé personne. Et puis j'ai remarqué un cheval sellé qui paissait non loin. Cela m'a intrigué et je suis entré dans l'oratoire, qui n'a plus de porte depuis longtemps. Et là j'ai vu Macliau étendu par terre, complètement abruti par la boisson.

– Comment savez-vous qu'il était soûl ?

– Son haleine donnait l'impression qu'il sortait d'un tonneau de vin. À côté de lui gisait ma fille !

Sa voix se brisa.

– Et la dague de Macliau avait percé son flanc.

– Vous êtes sûr qu’il s’agissait de la sienne ?

– Une colombe est gravée sur la lame. Tout le monde connaît l’emblème des seigneurs de Brilhac... un symbole de paix !

Il avait achevé son récit par un cri étranglé exprimant une intolérable douleur. Les grondements de la foule montèrent d’un cran, comme si elle s’apprêtait à bondir.

– Patience ! s’écria Fidelma tandis que Metellus traduisait fidèlement ses propos. Avant d’apporter réparation à cet homme, il me faut éclaircir certains points.

Elle se tourna vers Barbatil.

– Juste quelques questions supplémentaires, murmura-t-elle. Votre fille ne reposera pas en paix tant que nous ne connaîtrons pas l’exacte vérité.

– Qu’est-ce que vous voulez de plus ? grommela le fermier, recouvrant une contenance. Les faits parlent d’eux-mêmes.

– Après le terrible choc qui vous a été infligé, comment avez-vous réagi ?

– J’étais pétrifié. Un de mes voisins a pris la dague et a recouvert le corps d’Argantken.

– L’arme du crime est-elle encore en votre possession ?

– Coric, tu l’as toujours ? demanda Barbatil à l’un de ses compagnons.

Un petit homme à la large poitrine s’avança et la tendit à Fidelma. Elle reconnut le même motif que celui gravé sur la dague qu’elle avait retirée du cadavre de Maelcar.

– Je la garde comme preuve. Après cela, qu’avez-vous fait de Macliau ?

– Nous l’avons secoué pour le réveiller de son hébétude et l’avons giflé sans parvenir à lui faire reprendre conscience. Nous l’avons donc traîné dehors et plongé dans un ruisseau. Même là, ce porc n’arrivait pas à rassembler deux idées. Nous avons fini par lui dire que nous allions le pendre.

– Il pleurait comme un enfant, intervint le petit homme répondant au nom de Coric. Il nous suppliait de ne pas lui faire de mal, il affirmait même qu'il n'avait pas tué Argantken et ignorait tout de ce qui s'était passé. Ses mensonges éhontés nous ont donné la nausée.

– Nous avons porté le corps d'Argantken à ma ferme, reprit Barbatil, afin que ma famille puisse procéder aux rituels de deuil. Et nous avons enfermé Macliau dans la porcherie afin de nous en occuper après l'enterrement de ma fille. Nous avons l'intention d'en finir avec lui à midi aujourd'hui.

– Que s'est-il passé ?

– Après avoir mis ma fille en terre, j'ai réuni tous mes amis.

Il eut un geste circulaire du bras.

– Mais quand nous nous sommes rendus à la porcherie, nous avons découvert que Macliau était parvenu à s'enfuir. Nous n'avons pas tardé à retrouver sa trace, qui nous a menés ici. Ce couard a beau s'être réfugié dans la chapelle, nous allons le sortir de là afin qu'il subisse le châtement qu'il mérite.

– Vous ne ferez rien de tel. Je vous ai donné ma parole que justice vous serait rendue. Les guerriers et les frères ici présents veulent empêcher toute exécution hâtive. La vengeance aveugle amène d'autres vengeances aveugles. Savez-vous ce qu'est le sanctuaire ?

Barbatil renifla avec mépris.

– Une ruse pour empêcher le coupable d'être puni.

– Non, mon ami, il sert à prévenir les injustices. L'Église accorde sa protection à quiconque se présente dans une enceinte sacrée. L'asile est reconnu par tous les peuples civilisés. Quand l'Église accorde le sanctuaire à quelqu'un, elle décide aussi de la durée de la protection provisoire qu'elle donne à cette personne. Pour respecter les règles, nous devons donc entendre l'accusé avant de le faire passer en jugement.

Des murmures menaçants s'élevèrent de la foule tandis que Fidelma continuait de s'adresser à Barbatil.

– La décision est entre vos mains, mon ami. Une seule parole de vous, qui vous êtes placé à la tête de ces hommes, peut empêcher un drame sanglant car, ne vous y trompez pas, les guerriers de Bleidbara se battront. Non pas pour Macliau mais au nom d'un principe plus élevé

– les prérogatives de l'Église. Pour cette cause, ils vendront chèrement leur vie. Cette effusion de sang vous semble-t-elle bien utile ? Croyez-vous que votre fille aimerait qu'une telle violence soit commise en son nom ?

Elle vit une lueur d'hésitation dans le regard de Barbatil et pria pour que Metellus traduise correctement son éloquent plaidoyer.

– Renvoyez vos amis et restez ici avec moi pour entendre le témoignage de Macliau. Vous vérifierez par vous-même que je ne défends pas ses privilèges, juste la quête de la vérité.

Le fermier poussa un profond soupir et tendit son arme à son ami Coric.

– Je vais accompagner cette étrangère d'Hibernia, dit-il en détachant ses mots. Attends-moi ici.

Puis il se tourna vers les autres.

– Mes amis, je vous remercie pour votre soutien. Je suis un homme qui croit en l'Église et en ses lois, dont j'espère qu'elles sont les mêmes pour tous. J'ai décidé de donner à cette religieuse l'occasion de prouver que ses bonnes paroles ne sont pas vaines. Elle va m'expliquer ses intentions, et la façon dont elle compte s'y prendre pour satisfaire aux revendications de ma famille. Et venger tous ceux qui ont souffert des assauts de cette colombe de la mort.

– Qu'attends-tu de nous, Barbatil ? cria une voix.

– Dispersez-vous, mais tenez-vous prêts à agir si on m'a menti.

Des murmures parcoururent la foule qui commença lentement à se défaire par petits groupes et à s'éloigner des bâtiments de l'abbaye.

Frère Metellus, qui suait à grosses gouttes, se détendit.

Bleidbara se dirigea d'un air agressif vers Barbatil mais Fidelma, comprenant ce qui lui traversait l'esprit, le devança.

– Barbatil est sous ma protection et personne ne touchera à un cheveu de sa tête, lança-t-elle. Après l'épreuve qu'il vient de traverser, sa réaction n'est que trop compréhensible. Il va venir avec moi dans la chapelle et assistera à l'interrogatoire de Macliau. Nous sommes bien d'accord ?

Embarrassé, Bleidbara rougit et hocha la tête avec raideur.

– Vous avez réussi un exploit, lady, murmura Metellus. Je n'avais jamais vu une femme tenir tête à une foule enragée avec autant de courage. Moi-même, j'étais terrorisé.

– Ce qui ne vous a pas empêché d'accorder l'asile à Macliau et de m'accompagner dans ma démarche hasardeuse, rétorqua Fidelma en souriant. Vous avez bien agi.

– Depuis des temps immémoriaux, une enceinte sacrée est inviolable. Je n'avais pas d'autre choix.

Fidelma avisa Coric, assis sur une pierre. Il tenait toujours les outils que lui et Barbatil avaient apportés avec eux.

– Il nous manque des témoins essentiels, dit soudain Fidelma.

– Lesquels ? s'enquit Bleidbara.

– Où sont les compagnons de Macliau ? Il a quitté Brilhac avec Argantken, deux chasseurs et deux guerriers.

Elle se tourna vers Barbatil.

– Les avez-vous vus quand vous avez découvert Argantken et le jeune seigneur ?

– Non, il n'y avait personne à part le cadavre de ma fille et son meurtrier.

– Bleidbara, pouvez-vous envoyer deux de vos hommes à leur recherche ? Comment se fait-il qu'ils aient abandonné Macliau ?

Bleidbara donna des ordres et deux guerriers sautèrent à cheval tandis que Fidelma et ses compagnons se dirigeaient vers la chapelle.

Affalé sur le sol près de l'autel, Macliau présentait un bien triste spectacle. Il dégageait une odeur pestilentielle de vin et de lisier. Du sang avait coulé sur son visage, ses vêtements, et il tremblait de tous ses membres. Trifina lui parlait d'une voix pleine de colère.

Une expression de dégoût se peignit sur les traits de Fidelma.

– Nous n'avons pas eu le temps de le laver et de lui donner des vêtements propres, chuchota Metellus.

– Avancez-lui une chaise, près de l'autel s'il craint de s'en éloigner.

L'espace autour de l'autel était le plus protégé par le sanctuaire.

À leur approche, Trifina s'était tournée vers eux d'un air anxieux. Bleidbara la rassura et lui expliqua comment Fidelma avait réussi à retourner la situation. Par un accord tacite, Fidelma prit la direction des opérations.

– Barbatil se tiendra un peu à l'écart, de manière qu'il puisse suivre l'entretien. Frère Metellus, vous lui servirez d'interprète car je vais m'exprimer en latin. Mais avant cela, j'aimerais que vous envoyiez chercher de l'eau et une pièce de tissu afin que Macliau puisse se laver le visage et se désaltérer. Bleidbara, aidez-le à gagner cette chaise.

L'avocate et l'accusé s'assirent face à face sur des sièges qu'on leur avait apportés.

Après qu'il eut procédé à ses ablutions et bu un gobelet d'eau fraîche. Macliau leva les yeux sur Fidelma. Il avait l'air d'un petit garçon désespéré.

– Pourquoi ont-ils tué Albiorix, lady ? demanda-t-il dans un sanglot.

Elle le fixa d'un air perplexe, puis se rappela le fox-terrier.

– Qui l'a tué ?

– Je l'ignore. Celui qui a assassiné Argantken, je suppose. Pauvre petite bête !

Fidelma se tourna vers Barbatil.

– Vous n'avez pas mentionné le chien.

Le fermier changea de position d'un air gêné.

– Ce n'était qu'un chien !

– Non, c'était Albiorix, pleurnicha Macliau.

– C'est vous qui êtes responsable de cet acte ? demanda Fidelma à Barbatil.

– Bien sûr que non ! Nous l'avons trouvé à ses pieds, le cou brisé. C'est lui qui a dû le tuer !

– Sûrement pas, je l'aimais beaucoup ! protesta Macliau.

– Reprenez vos esprits, le tança Fidelma. Vous êtes le fils du seigneur de Brillhac. Soyez un homme et rappelez-vous que votre compagne Argantken -vous avez son père en face de vous – a été assassinée dans

des circonstances abominables.

Macliau cligna des yeux et regarda autour de lui comme s'il venait de se réveiller. Il s'essuya à nouveau le visage, brusquement accablé par le désespoir.

– Je regrette que vous me voyiez dans cette position, murmura-t-il.

– Et moi je regrette de voir quiconque dans cet état, soupira Fidelma. Peut-être pourriez-vous nous expliquer ce qui s'est passé ? Racontez-moi tout, depuis l'instant où vous avez quitté Brilhac.

Macliau jeta un coup d'œil gêné à Barbatil et revint à Fidelma.

– C'est le droit de Barbatil d'entendre votre témoignage, déclara solennellement Fidelma.

Macliau fronça les sourcils.

– Je me rendais à la chasse, commença-t-il d'un ton hésitant, puis il s'arrêta.

– Vous avez quitté Brilhac avec Argantken. Vous étiez escorté de quatre compagnons, deux guerriers et deux chasseurs, dit Fidelma pour l'exhorter à continuer.

Il fixa le sol.

– Oui, maintenant je me souviens. Je pensais rentrer avant la nuit.

– Mais vous n'avez pas réapparu.

– La chasse n'avait rien donné. Argantken était fatiguée et je l'ai emmenée au vieil oratoire pour qu'elle se repose et se rafraîchisse. C'est Argantken qui a suggéré que pendant que nous... pendant que nous nous délassions, les autres aillent traquer un sanglier que nous avions déjà repéré. Ils nous ont donc laissés là.

– Dans l'oratoire ?

– Oui. La nuit est tombée et nous avons allumé un feu. Nos compagnons n'étant pas revenus et comme nous avons emporté de quoi nous restaurer, nous avons décidé de rester et d'attendre sur place le petit jour pour regagner Brilhac.

– Aucun signe de vos compagnons ?

– Non, j'ai trouvé ça curieux, mais j'ai supposé qu'ils s'étaient perdus



en tentant de retrouver l'oratoire.

– Vous aviez déjà chassé dans les environs ?

– Oh oui, souvent ! Je ne comprends pas.

– Il est peu probable qu'ils se soient égarés. Mais sans doute n'étiez-vous pas suffisamment inquiet pour retourner sur-le-champ à Brilhac ?

– Pourquoi me serais-je alarmé ? Ah, vous pensez aux brigands ! Mais je suis le fils du *mac'htiern*, pourquoi aurais-je eu peur de voleurs ?

– Vous n'aviez aucune raison de les craindre puisque vous en faisiez partie, ironisa Barbatil.

Fidelma lui adressa un regard courroucé avant de revenir à Macliau.

– Donc cette nuit-là, vous n'avez pas bougé de l'oratoire ?

– Exactement. Nous avons mangé et bu, puis nous nous sommes endormis et quand je me suis réveillé, celui-là...

Il désigna Barbatil.

–... me jetait dans un ruisseau avec ses amis. Moi, le fils de leur seigneur !

– Vous êtes sûr que vous ne vous souvenez de rien d'autre ?

Macliau regardait dans le vide et semblait faire un effort surhumain pour recouvrer la mémoire. Puis ses yeux s'élargirent devant une vision d'horreur.

– Je dormais, articula-t-il d'une voix étranglée... et je me suis réveillé alors que quelqu'un me plaquait au sol. Oui, cela me revient. Le feu s'était éteint et je ne distinguais que des ombres. Quelqu'un me força à ouvrir la bouche et à avaler une boisson forte. Je m'étouffais, réduit à l'impuissance, et j'ai fini par m'évanouir. Quand je suis revenu à moi, quelqu'un me rouait de coups. Puis on me jeta dans de l'eau glacée. Des gens hurlaient et me frappaient. Ils affirmaient que j'avais poignardé Argantken, ils m'attachèrent et me traînèrent sur le sol. Dans un brouillard, j'entrevis qu'ils portaient un corps. Celui d'Argantken. Alors je sus qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve et que la pauvre fille était vraiment morte. Je me rappelle que ce fut ma dernière pensée avant de perdre à nouveau connaissance.

Il sombra dans un silence que personne n'osait rompre. Puis il passa la main sur son visage ruisselant de larmes.

– Quand j’ai repris conscience, je me trouvais dans un endroit répugnant à l’odeur abominable. J’ai compris qu’il s’agissait d’une porcherie remplie de cochons. Puis j’ai découvert le cadavre d’Albiorix. Ils l’avaient jeté avec moi dans la soue.

– Vous avez fait cela ? demanda Fidelma à Barbatil.

– C’est lui qui avait tué cet animal et c’était son chien. Nous voulions l’enterrer avec. Chez nous, c’est une insulte.

Le fermier ne paraissait aucunement gêné.

Fidelma secoua la tête et leva la main.

– Je sais, Macliau, jamais vous n’auriez pu tuer votre chien. Ensuite, que s’est-il passé ?

– J’ai essayé de sortir de la porcherie mais la porte était barricadée. Cela m’a pris toute la nuit pour creuser sous les planches et, peu avant l’aube, j’ai enfin pu décamper. J’ai traversé des bois et me suis dirigé vers l’abbaye, plus proche que Brilhac. Je n’ai pas tardé à entendre des cris, ceux de mes poursuivants. J’ai couru comme un fou, cent fois j’ai failli tomber d’épuisement, enfin j’ai aperçu l’abbaye... et frère Metellus. Je suis tombé à ses genoux, l’implorant de me protéger de la bande de démons qui était à mes trousses.

– Aucun démon n’était à vos trousses. Il s’agissait d’un père qui avait perdu sa fille, décédée de mort violente, et des amis et parents de cet homme.

Elle dévisagea Macliau, indolent jeune homme dont elle essayait d’évaluer la sincérité. Puis elle haussa les épaules et se leva.

– Nous ne pouvons pas laisser mon frère ici dans cet état, intervint Trifina.

Malgré ses nombreuses critiques à son égard, il semblait bien que la jeune fille éprouvait une sincère affection pour son frère.

– Je suis d’accord avec vous, mais nous avons rassemblé tous les éléments pour que se tienne une audience équitable où Macliau pourra s’exprimer librement devant un de vos juges.

– Iarnbud ? suggéra Bleidbara.

Fidelma secoua la tête.

– C’est un ami du seigneur de Brilhac, or il nous faut un *bretat*

indépendant et respecté par les deux parties. Le peuple de cette péninsule ne doit pas nourrir le moindre doute quant à l'impartialité des débats.

– Pourquoi pas un juge de Bro-Gernev, le royaume le plus proche ? proposa Metellus.

– Cela vous semble-t-il acceptable, Barbatil ? s'enquit Fidelma.

Le fermier déclara à contrecœur que si on devait perdre son temps avec un procès, un *bretat* de Bro-Gernev serait effectivement préférable.

– Très bien.

Fidelma jeta un regard circulaire autour d'elle.

– Je suggère que nous passions un accord avec Barbatil. Macliau peut retourner à Brilhac à condition qu'il donne sa parole de ne pas s'enfuir et qu'il jure sur la Bible de se présenter devant le *bretat* quand toutes les conditions seront réunies pour le procès. Je suppose que sur ce point, vos lois sont les mêmes que les nôtres, en Hibernia ? Un homme, lié par son honneur, se met au service de la justice. De son côté, Barbatil doit jurer qu'il ne tentera pas de nuire personnellement ou par le biais de tiers à la vie de Macliau tant qu'il résidera à Brilhac. Cela vous convient-il ?

Macliau se montra réticent à quitter l'abbaye et la sécurité qu'elle lui procurait, mais si des garanties lui étaient accordées, il acceptait de se laisser escorter jusqu'à la forteresse par des guerriers. Il posa une autre condition, plutôt bizarre : il exigeait que quelqu'un aille à la ferme de Barbatil pour récupérer le cadavre de son chien afin qu'il soit enterré au château.

Il fallut un peu de temps pour persuader Barbatil de souscrire à cet arrangement. Il craignait qu'il ne s'agisse là d'un complot pour ramener Macliau dans ses terres et priver sa famille d'une vengeance méritée. Fidelma mit toute son éloquence dans la balance pour convaincre le fermier du bien-fondé de son offre. Finalement, il accepta.

Metellus dépêcha aussitôt un messenger à Bro-Gernev pour prier le roi Gradlon de leur envoyer un juge, tout en expliquant les raisons d'une telle requête.

– Il faudra bien trois ou quatre jours avant qu'un *bretat* se présente ici, fit observer Metellus.

Il marqua une pause et ajouta :

– J’oubliais : la veuve Aourken est passée ici et elle désire vous voir.

Fidelma fut distraite par Trifina qui tenait Barbatil sous le feu de ses yeux clairs et lui adressait un discours enflammé auquel Fidelma ne comprit rien. Le fermier rougissant finit par se tourner vers Fidelma et lui parla avec calme et dignité.

– Il dit que vous avez sa parole, traduisit Metellus. Il respectera l’accord que vous venez de passer et s’assurera que sa famille, ses voisins et ses amis feront de même.

Fidelma lui sourit.

– Je vous remercie.

Ils quittèrent la chapelle. Barbatil se dirigea vers son ami Coric et ils entamèrent une conversation animée. Coric secoua la tête, apparemment contrarié, haussa les épaules, et les deux hommes s’éloignèrent dans le soleil couchant, leurs outils à la main.

Eadulf vit que Fidelma et Metellus s’entretenaient à voix basse dans un coin, puis Fidelma se tourna vers ses compagnons.

– Avant que nous ne regagnions Brilhac, Eadulf et moi-même avons un problème à régler avec frère Metellus.

Aussitôt, Bleidbara souleva des objections à la perspective de les laisser seuls.

– Lady, la nuit tombe et cette foule enragée peut très bien se reformer.

– Eadulf et frère Metellus sont avec moi et nous ne tarderons pas à vous suivre.

Comme Bleidbara insistait, elle accepta l’escorte d’un guerrier.

– Vous me disiez qu’Aourken désirait me parler ? demanda-t-elle à Metellus après le départ des autres.

– C’est exact.

– Alors allons lui rendre visite.

Frère Metellus les mena jusqu’au village de pêcheurs, le guerrier se tenant à une distance respectueuse. Ils trouvèrent la vieille femme assise devant la porte de sa maison. Elle les attendait et se leva avec

un sourire de bienvenue.

– Il s'est passé bien des choses depuis que nous nous sommes vus. Biscam et ses marchands sont morts, l'abbé Maelcar a été assassiné, et maintenant Macliau est accusé du meurtre d'Argantken. Je ne la connaissais pas, mais son père, Barbatil, est un fermier respecté sur cette péninsule.

– Même les braves gens peuvent se tromper, dit Fidelma après qu'ils eurent refusé des rafraîchissements. Frère Metellus m'a confié que vous désiriez vous entretenir avec moi.

La vieille femme hocha la tête.

– Vous vous souvenez que vous m'aviez parlé d'un chat noir ?

Aourken se leva et Fidelma la suivit à l'intérieur de la maison.

Devant le feu, un chat noir était pelotonné sur un coussin, dans un vieux panier. Fidelma s'avança vers lui. En entendant du bruit, l'animal releva la tête. Puis il se leva, s'étira et laissa échapper un « miaou » amical.

– Luchtigern, c'est toi ? s'écria Fidelma.

Le chat ronronna et s'étira de nouveau. Fidelma le caressa, lui gratta la tête et vérifia que la boule de poix était toujours là.

– C'est bien le matou de *l'Oie bernache*, conclut-elle. Donc il a réussi à s'échapper. J'avais fini par me convaincre que j'avais rêvé. Cela signifie que le navire a été mis à l'abri quelque part, non loin d'ici, et il est également possible que l'équipage ait survécu.

Eadulf regretta intérieurement d'avoir douté de la parole de son épouse.

Fidelma se tourna vers Aourken.

– Vous serait-il possible de vous occuper de ce chat jusqu'à ce que...

Elle espérait de tout cœur que Wenbrit, le jeune mousse si attaché à Luchtigern, avait survécu.

Aourken lui adressa un sourire rassurant.

– Jusqu'à ce qu'il retrouve son foyer ? Bien sûr, ne craignez rien. En attendant, prenez bien soin de vous, et vous aussi frère Eadulf. Nous traversons une période tourmentée. Je n'aimais pas beaucoup l'abbé

Maelcar, mais personne ne mérite de mourir de cette façon.

– Donc vous avez appris son assassinat ?

– Oui, par Iuna.

– Quand l’avez-vous vue ?

– Pas plus tard que ce matin.

– Mais... où ça ?

– Quelque chose vous tourmente ? s’enquit Aourken, surprise de la réaction de Fidelma.

– Rien qui doive vous alarmer, répliqua celle-ci avec un sourire figé.

– Eh bien, j’allais ramasser des huîtres avec des femmes du village...

– Dans une crique face à la Petite Mer ?

– Oui, sur la côte nord. Ce n’est pas très loin d’ici à pied et les huîtres y sont délicieuses.

– C’est là que vous avez rencontré Iuna ?

– Elle achetait des huîtres pour Brilhac. Elle aime bien les choisir elle-même.

– Il était quelle heure ?

– En milieu de matinée.

Fidelma fronça les sourcils et comprit qu’elle avait commis une lourde erreur. Trifina n’avait pas menti. Iuna ne pouvait pas avoir navigué jusqu’à Govihan avec Iarnbud.

– Je vous remercie, Aourken, vous m’avez été d’un grand secours. Donc je vous confie Luchtigern.

– Je m’en occuperai avec plaisir, bien qu’il se languisse de son vrai propriétaire.

Fidelma s’apprêtait à partir quand une idée lui traversa l’esprit.

– Vous m’avez dit que vous aviez connu l’abbé Maelcar dans sa jeunesse. Parlait-il de sa famille ?

– Pas beaucoup. Ses parents ayant péri au cours d’une attaque des

Francs alors qu'il n'était qu'un nourrisson, il avait été envoyé en nourrice à l'abbaye de Meven. Puis il était venu ici.

– Où se trouve l'abbaye de Meven ?

– Dans la forêt de Brocéliande.

– Avait-il des frères et sœurs ?

– Je ne le pense pas. Il s'est toujours présenté comme un fils unique.

Fidelma hocha la tête d'un air songeur.

Le petit groupe regagna l'abbaye où Fidelma, Eadulf et le guerrier récupérèrent leurs chevaux et prirent congé de frère Metellus avant de s'engager sur la route de Brilhac.

## CHAPITRE XV

Quand ils arrivèrent à Brilhac, la nuit était tombée depuis longtemps et tout le monde se sentait épuisé. Fidelma voulait interroger Iuna sur-le-champ, mais Eadulf la persuada d'attendre le lendemain. Après un repas rapide, tout le monde alla se coucher.

Au matin, quand Eadulf et Fidelma descendirent dans la grand-salle, ils trouvèrent Bleidbara qui contemplait le feu d'un air maussade.

– Riwanon a quitté la forteresse à l'aube, déclara-t-il avec humeur. Elle voulait prier à l'oratoire près de la côte.

– Et vous l'avez laissée s'aventurer hors de la forteresse après tout ce qui s'est passé ? s'exclama Fidelma.

– Qui suis-je pour oser contester les décisions de la reine ? grommela Bleidbara. Elle est partie avec Ceingar, escortée de Budic et de deux de ses hommes.

– C'est toujours mieux que rien. Où se trouve cet oratoire ? J'espère que ce n'est pas celui où on a découvert Macliau ?

– Non, il est du côté protégé de la péninsule, il s'agit d'une petite chapelle qui aurait servi de refuge à un saint au cours d'un pèlerinage.

Fidelma contempla les reliefs de repas sur la table.

– Il semblerait que tout le monde se soit levé plus tôt que nous.

Eadulf s'attabla et attaqua des viandes froides. Fidelma, qui n'avait pas faim, décida de partir à la recherche d'Iuna qu'elle trouva dans les cuisines.

– Aourken m'a dit qu'elle vous avait rencontrée hier, commença-t-elle sans autre préambule.

Iuna la regarda d'un air surpris.

– Oui, et alors ? Nous nous sommes croisées tandis que j'allais acheter des huîtres. Elle m'enseignait le latin quand elle appartenait à la



communauté de Gildas. C'était avant...

–... que l'abbé Maelcar prenne les rênes de l'abbaye et change la règle ?

– Il avait changé beaucoup de choses et pas toujours en bien.

– Je suppose que vous ne l'appréciez guère ?

– Comme la plupart des gens. Il m'insultait en me traitant de servante provinciale. Quand ma famille...

Elle prit une profonde inspiration.

– Maelcar était un vieux vicieux qui déguisait ses bas instincts en dévotion. Il épiait les femmes à travers les rideaux. Quand je me suis récemment rendue à Brocéliande, il...

Elle rougit et s'arrêta brusquement.

– Poursuivez.

– J'ai entendu des rumeurs, c'est tout.

– Et Iarnbud ? J'ai l'impression que lui non plus vous ne l'aimez guère.

– Je ne vois pas le lien avec l'assassinat de l'abbé !

Fidelma la fixa d'un air détaché.

– Moi si. Et je vous rappelle que la reine m'a chargée de l'enquête.

– J'ai été élevée à Brilhac, grommela Iuna. Le *mac'htiern* est devenu mon père nourricier quand mes parents ont été tués lors d'une attaque des Francs. Iarnbud a toujours traîné dans les parages.

Elle frissonna.

– Dieu qu'il est sinistre ! Toujours en train de guetter, d'épier, de se mêler de ce qui ne le regarde pas. Vous avez raison, je ne l'aime pas.

– À quel propos vous disputiez-vous avec lui hier ?

La jeune fille se renferma dans le silence.

– Je venais vous parler quand je vous ai vus à la porte qui mène au chemin descendant jusqu'à la crique où des bateaux sont amarrés.

– Si vous étiez tellement intéressée, pourquoi n'êtes-vous pas venue

nous demander la raison de notre querelle ?

– Je devais aller chercher Eadulf et, le temps que je revienne, vous aviez tous les deux disparu. Nous avons rejoint le port et avons vu un bateau qui faisait cap sur Govihan.

– C'était Iarnbud !

– J'ai cru un instant que vous étiez partie avec lui.

– Non, j'avais pris mon bateau personnel et je ramais le long de la côte pour aller acheter des huîtres.

– Et la dispute ?

– Iarnbud me posait trop de questions.

– Des questions personnelles ?

– Oui, sur Macliau, Riwanon, et même sur vous.

– Je ne comprends pas, il connaît Macliau depuis toujours.

– Il voulait savoir qui il fréquentait. Macliau va à la chasse avec les mêmes amis, même quand la nourriture ne manque pas, et il rentre souvent bredouille. Cet intérêt de Macliau pour la chasse intriguait Iarnbud.

– Qu'avez-vous répondu ?

– Que cet engouement avait une explication évidente.

– Laquelle ?

– Macliau ne poursuit pas le gibier mais les femmes.

– On vous a appris ce qui s'est passé hier. Croyez-vous que votre frère nourricier a assassiné Argantken ?

Iuna secoua énergiquement la tête.

– Macliau est un idiot, un débauché, un faible, et il ne devrait jamais succéder à son père. Mais il n'a rien d'un meurtrier. Il a horreur du sang... D'un autre côté, on ne peut pas être absolument certain de la réaction d'un homme comme lui quand on lui refuse ce qu'il convoite.

– Puisque vous estimez qu'il ne devrait pas succéder à son père, qui voyez-vous pour assumer la fonction de *mac'htiern* à sa place ?

– Quand la lignée n’offre pas de mâle compétent, rien n’empêche de recourir à une femme.

– Vous songez à Trifina ?

Iuna baissa les yeux et eut un sourire sans joie.

– Peut-être. Après tout, elle est la fille unique du seigneur Canao. Le successeur ne doit pas seulement appartenir à la famille en place mais avoir l’estime de tous.

– Je suppose qu’Iarnbud vous interrogeait sur moi parce qu’il se méfie des étrangers ?

– Il voulait savoir si vous aviez connu Riwanon avant que vous n’arriviez ici.

Fidelma haussa les sourcils.

– Où s’imaginait-il que nous nous étions déjà rencontrées ?

– Sans doute par le biais de votre cousin Bressal, messenger auprès du roi Alan. N’étiez-vous pas sur le même navire que votre cousin lors de l’assaut des brigands ?

– Il ignorait sans doute que j’avais rencontré Bressal à Naoned, et se figurait que je l’avais accompagné à la cour du roi Alan.

– Iarnbud est un homme étrange. Et il n’aime pas Riwanon.

– A-t-il des raisons valables pour cela ?

– Aucune, si ce n’est qu’il était le protégé de la précédente souveraine.

– Riwanon n’est donc pas la première femme du roi ?

– Non, c’est la seconde, et Alan a deux fois son âge.

– Qu’est-il arrivé à sa première épouse ?

– Elle a attrapé la peste jaune, comme la moitié de la population il y a quelques années de cela.

– Et Alan s’est remarié à Riwanon ?

– Exactement.

– D’où venait-elle ? De Domnonia ?

– Non, de Bro-Waroch. Son père était le seigneur de Gwern Porc’hoed, à la lisière de la forêt de Brocéliande.

« Encore Brocéliande », songea Fidelma. Ce nom ne cessait de revenir dans les conversations.

– Donc Riwanon est apparentée à la famille de votre père nourricier ?

– Le seigneur de Gwern Porc’hoed était un des chefs ayant fait allégeance aux souverains de Bro-Waroch, mais lui-même n’était pas de sang royal.

– Croyez-vous que l’hostilité d’Iarnbud à l’égard de Riwanon soit uniquement due au fait qu’elle a épousé Alan Veur ?

– Quand il s’agit d’aimer ou de détester quelqu’un, il ne s’embarrasse pas de motifs raisonnables. Et maintenant, assez bavardé, il faut que je retourne travailler.

Et sur un bref hochement de tête, elle tourna les talons. Si les relations familiales étaient la cause des complots, songea Fidelma, elle n’était pas au bout de ses peines. Toutes ces histoires semblaient bien embrouillées.

La première personne que Fidelma vit dans la grand-salle, ce fut Macliau, assis près du feu en face de sa sœur. Tous deux contemplaient les flammes d’un air accablé. Frère Metellus s’était déplacé pour faire son rapport sur l’état de l’abbaye après les événements de la veille. Il se tenait près de Trifina et tambourinait sur le bras de son fauteuil. Debout devant la cheminée, Bleidbara ruminait de sombres pensées, les mains derrière le dos, tandis qu’Eadulf, assis à la table, finissait son repas. Il leva sur Fidelma un regard qui en disait long.

Fidelma s’apprêtait à le rejoindre quand un son de trompe les fit tous sursauter.

Bleidbara se précipita dehors.

Ils entendirent des chevaux qui s’ébrouaient et Bleidbara qui s’entretenait avec des guerriers.

– Que se passe-t-il ? demanda Trifina quand Bleidbara revint à pas lents, la tête basse.

– Mes guerriers viennent de rentrer. Ils ont trouvé les quatre hommes qui accompagnaient Macliau.

– Que disent-ils ? Qu'on me les amène.

Bleidbara jeta un coup d'œil à Macliau qui attendait anxieusement sa réponse.

– Ils ne disent rien, lady, car ils sont morts, transpercés de flèches.

Un silence stupéfait succéda à cette déclaration, brisé par Fidelma.

– Où les avez-vous découverts ? Près de l'oratoire en ruine ?

– Pas très loin mais pas assez près, cependant, pour qu'on entende leurs cris quand ils ont été tués.

– Vos guerriers ont-ils rapporté les flèches ?

Bleidbara tourna les talons. Un instant plus tard, il les lui tendait et elle en examina une avec attention.

– Une plume d'oie et trois pennes. L'œuvre d'un artisan.

Eadulf hocha la tête. Bleidbara ouvrit la bouche et la referma. Macliau adressa un regard suppliant à chacune des personnes présentes.

– Ils étaient mes seuls témoins. Et maintenant, que va-t-il se passer pendant mon procès ?

– Malheureusement les morts ne parlent plus, murmura Metellus.

– Qu'est-ce que vous sous-entendez, frère Metellus ? Je ne les ai pas tués, ni eux ni personne ! s'écria Macliau en sautant sur ses pieds.

Et il se précipita hors de la salle, tel un enfant violemment contrarié.

– Cela ne remet pas forcément en cause le récit de Macliau, fit observer Fidelma. Ses ennemis ont très bien pu supprimer son escorte, puis attendre qu'il soit endormi pour le surprendre dans l'oratoire, le forcer à ingérer une boisson forte jusqu'à ce qu'il perde connaissance, et poignarder Argantken.

Bleidbara jeta un coup d'œil à Trifina qui fixait à nouveau les flammes, les dents serrées.

– Il faut que je vous dise une chose que lady Trifina confirmera.

– Quoi donc ?

– L'artisan qui a fabriqué ces flèches, c'est le nôtre, nous en avons tout un lot dans l'armurerie. Il y a deux semaines, il a remarqué que

plusieurs faisceaux manquaient. Nous n'avons jamais pu expliquer cette disparition.

– Il faut absolument savoir ce qu'ils sont devenus afin d'établir la vérité, qu'elle avantage l'une ou l'autre partie ! s'écria Metellus.

Ce fut au tour d'Eadulf de donner son avis.

– Les agresseurs ont très bien pu poignarder la jeune fille mais quand Macliau a été surpris, s'ils ont versé dans sa bouche cette puissante liqueur, je m'étonne de la rapidité de son effet. Dans de telles circonstances, il faut un certain temps avant de sombrer dans la stupeur.

– Prétendez-vous que Macliau ment ? s'insurgea Trifina d'un ton menaçant.

– Pas du tout, s'empressa de préciser Eadulf. Ce que je dis c'est que, dans cette boisson, on a dû y mêler une poudre soporifique. Auquel cas les assassins ont eu recours aux services d'un apothicaire.

– Mais alors, pourquoi ne pas l'avoir tué ? Je ne comprends pas leur logique !

– Ne disiez-vous pas que la colombe de la mort voulait salir votre famille ? demanda Fidelma. Or votre frère a été accusé de meurtre et a failli être massacré par la foule pour un crime qu'il n'a pas commis. Son exécution n'aurait-elle pas pleinement satisfait ce *Koulm ar Maro* ?

– Donc vous croyez que Macliau est innocent ?

– Probablement l'est-il. Mais j'exerce depuis trop longtemps le magistère d'avocate pour me montrer trop catégorique.

Elle fut interrompue par un nouveau son de trompe.

– On nous signale depuis les postes de guet qu'un danger nous menace ! s'écria Trifina, qui était devenue blême. La foule vient chercher Macliau !

– Calmez-vous, dit Bleidbara. Personne ne peut pénétrer dans cette forteresse contre notre gré. Et puis Barbatil nous a donné sa parole.

Le jeune guerrier sortit et revint aussitôt.

– C'est Riwanon et Budic. Ils semblent bouleversés.

La reine fit son entrée, suivie par Budic. Elle s'effondra sur une chaise,

échevelée et couverte de poussière. La cape de son chevalier servant était déchirée, du sang avait coulé sur son visage.

Fidelma leur versa aussitôt du vin. Riwanon but son gobelet d'un trait.

– Nous avons été attaqués, dit-elle d'un ton brusque.

– Par... par la foule ? demanda Trifina.

– Où et par qui ? s'enquit Fidelma d'une voix posée.

– Assurez-vous que les portes sont bien gardées, dit Budic à Bleidbara. Ils nous serraient de près et chevauchaient juste derrière nous.

Bleidbara alla vérifier que les portes étaient barricadées et qu'une sentinelle montait le guet sur le chemin d'accès au château.

– Nous approchions de l'oratoire, reprit Riwanon d'une voix entrecoupée, et je chevauchais dans la forêt avec Budic quand nous avons entendu un grand cri. Nous nous sommes retournés et j'ai vu que deux de nos hommes étaient tombés, transpercés de flèches. Ils sont sûrement morts. Ceingar a crié à son tour et Budic a fouetté mon cheval qui a bondi. Nous sommes les deux seuls rescapés. Budic m'a sauvé la vie en me jurant de ne pas regarder derrière moi. Jamais ma monture n'avait filé à telle allure.

Elle frissonna.

– Vous êtes certains qu'on ne peut pas enfoncer les portes ?

– Vous êtes en sécurité, ne vous inquiétez pas, affirma Trifina avec froideur.

Riwanon l'ignore et se tourna vers Fidelma.

– Vous en êtes convaincue, vous aussi ?

Fidelma la fixa d'un air ahuri tandis que Trifina laissait échapper une exclamation sourde.

– Vous en doutez ? dit Fidelma, incrédule, car il n'y avait pas à s'y tromper, les paroles de la reine étaient une insulte à ses hôtes.

– Si je tiens à m'en assurer c'est que j'ai entrevu un de nos assaillants et il tenait une bannière.

– La bannière du *mac'htiern* de Brilhac, ajouta Budic d'un ton sec. Il ne servirait à rien de le nier.

Depuis le seuil de la porte, Bleidbara dit d'une voix très calme :

– Vous croyez que ce sont mes hommes qui vous ont attaqués ? Il me semble pourtant qu'aujourd'hui nous étions occupés ailleurs.

– Riwanon, on dirait qu'une conspiration vise à discréditer la famille du seigneur de Brilhac, intervint Fidelma. Nous ne connaissons pas encore les détails de ce complot, mais nous sommes persuadés que ceux qui fomentent des attaques sous le pavillon des Brilhac ne sont en rien liés à l'ami de votre époux.

Elle se tourna vers Budic.

– Vos assaillants étaient au nombre de combien ?

– Entre six et douze, répondit Budic d'une voix hésitante. Nous n'avons pas eu le temps de les compter !

– Et vous-même aviez deux guerriers ?

– Ils nous ont attaqués par-derrière. Les flèches ont été tirées depuis des arbres.

– Et pourtant un de vos assaillants s'est avancé avec sa bannière de façon à être clairement identifié. Vous ne trouvez pas cela bizarre ? Des hommes qui échouent à vous tuer s'arrangent pour que vous les reconnaissiez. À l'évidence, vous avez survécu pour porter témoignage.

– J'ai aperçu l'oriflamme à l'instant où je me retournais vers Budic et qu'il fouettait mon cheval, répliqua Riwanon d'un air songeur. Peut-être s'apprêtaient-ils à nous prendre en chasse ?

Fidelma se tourna vers Trifina.

– Je suggère que Bleidbara et quelques-uns de ses hommes tentent d'aller repérer ces brigands. S'ils n'y parviennent pas, du moins pourront-ils récupérer les corps de la servante de Riwanon et de ses gardes.

– Vous voulez que Bleidbara quitte maintenant la forteresse alors que nous sommes en danger ?

Trifina était scandalisée.

– C'est très dangereux ! renchérit Riwanon.

Fidelma leur sourit.



– Ces bandits n’oseront pas s’en prendre à la forteresse.

Elle se tourna vers Eadulf.

– J’aimerais que tu accompagnes Bleidbara. J’ai besoin de ton regard aiguisé. En ce qui me concerne, j’ai le sentiment qu’il vaut mieux que je reste ici pour l’instant.

Eadulf la fixa avec attention.

– Je ne comprends pas ce que tu attends de moi exactement.

– *Stet pro ratione voluntas*, lui murmura-t-elle. Que ma volonté te serve de raison.

Puis elle ajouta très vite en celte d’Éireann :

– Je ne veux pas t’influencer en te disant ce que tu risques de découvrir – observe bien et fais-moi ton rapport. Je ne pense pas que tu coures un quelconque danger.

– Comme tu voudras.

– Je me range à votre conseil, lady, annonça Bleidbara. Je veux savoir qui se tient derrière cette conjuration.

– Bleidbara est un guerrier capable et courageux, grommela Trifina. Mais vos exigences le mettent en péril ainsi que votre mari.

– Les bandits n’attaquent que lorsqu’ils sont certains de leur supériorité, lady. J’espère que Bleidbara sera en mesure de repérer leur tanière.

– Je les accompagne, déclara Budic, craignant que sa réputation de guerrier ne soit mise en cause.

– En tant que chef de la garde de la reine, votre place est auprès d’elle, fit valoir Fidelma.

– Où cette embuscade s’est-elle produite ? demanda Bleidbara.

Budic hésita.

– Sur le chemin au sud de l’oratoire.

– Un excellent endroit pour pareil projet, en plein milieu de la forêt. Nous procéderons avec prudence. Je ne prendrai que six hommes avec moi, les autres resteront ici pour parer à toute éventualité.

J'emmènerai aussi Boric qui est notre meilleur traqueur. J'espère que ces brigands se sont bien enfuis, lady.

– Je ne voudrais pas être la cause d'un nouveau désastre, s'affola Riwanon.

– Ne craignez rien, la rassura Fidelma. Selon moi, ils ne courent aucun risque.

Seul Eadulf comprit le double sens de ces paroles.

Boric sautait régulièrement à bas de son étalon pour examiner le chemin.

– Je vois les empreintes de deux chevaux se dirigeant vers Brilhac mais ils n'étaient pas poursuivis, en tout cas pas sur ce sentier.

Bleidbara jeta un coup d'œil à Eadulf.

– Donc Riwanon s'est trompée quand elle a affirmé qu'avec Budic ils avaient été pris en chasse jusqu'aux portes de la forteresse, conclut Eadulf.

– D'autant plus qu'ici, les montures marchaient au pas, précisa Boric.

Bleidbara fronça les sourcils.

– Tu es sûr ? Peut-être nous sommes-nous trompés de chemin. Ils sont arrivés à Brilhac sur des bêtes lancées au galop.

Le robuste traqueur secoua la tête.

– Celles-ci ne galopaient pas, je peux vous l'assurer.

– Continuons, lança Bleidbara. Mais nous devons progresser avec précaution.

– On est encore loin de l'oratoire ? s'enquit Eadulf.

– Non, pas très loin, il est situé plus au nord, le long du rivage du Morbihan. Les fermes des environs, qui s'écartent de cette route, ont été construites plus au sud.

– Donc nous devrions bientôt tomber sur les corps des compagnons de Riwanon.

De temps à autre, Boric se penchait sur la poussière des pistes, mais il ne trouva rien jusqu'à ce qu'ils arrivent à un croisement où le sol était

labouré par des sabots.

– Ici, deux chevaux se sont séparés du groupe. Ils allaient dans la direction de Brilhac.

– Tu en es certain ?

– Absolument.

Perplexes, ils se remirent en route.

Soudain, Bleidbara désigna des peupliers sur leur gauche.

– Derrière ces arbres, c'est le Morbihan, nous approchons de l'oratoire.

Eadulf vit l'eau étinceler entre les branches.

– En tout cas, dit Bleidbara, il y a longtemps que les brigands ont déguerpi.

– Sans doute et, en attendant, nous n'avons toujours pas trouvé l'endroit où cette embuscade a eu lieu, soupira Eadulf.

– Ni celui où sont tombés Ceingar et les guerriers. L'attaque s'est probablement produite plus près de l'oratoire que ne le pensait Riwanon.

Il s'interrompit en voyant le traqueur s'immobiliser et renifler d'un air suspicieux.

– Un incendie, murmura-t-il.

Maintenant, eux aussi sentaient une odeur âcre. Boric indiqua le sud. Par une trouée dans les arbres, ils virent un morceau de ciel bleu et une colonne de fumée qui montait et se dissolvait dans l'éther.

– Un feu de forêt ? demanda Eadulf tout en jetant des regards inquiets aux frênes et aux châtaigniers qui bordaient le sentier.

– Non, un feu allumé par des humains, grommela Bleidbara.

Boric sauta à nouveau sur son étalon.

– Je passe devant.

L'odeur devenait de plus en plus prégnante.

– Il y a une ferme derrière cette colline, dit Bleidbara à Eadulf. Peut-être un fermier est-il en train de brûler ses champs ? C'est la saison.

Eadulf savait que certains paysans brûlaient les chaumes des blés une année sur deux afin de rendre le sol plus fertile, mais il n'avait jamais très bien compris pourquoi.

– Et s'il ne s'agit pas d'un incendie de forêt ? s'étonna-t-il.

Bleidbara grimaça un sourire.

– Quand vous avez vécu dans les bois, vous développez un instinct et un sens de l'observation particuliers.

Ils arrivèrent à une fourche et constatèrent que la piste de droite menait à une éminence en plein vent. Boric arriva le premier en haut de la colline et ils se rangèrent derrière lui.

Des champs cultivés où courait un petit cours d'eau s'étendaient devant eux. Au loin, en bordure des champs, le bâtiment principal et les dépendances d'une ferme étaient en train de brûler.

Des gens avaient formé une chaîne du ruisseau à la ferme et versaient des seaux d'eau sur les flammes en une vaine tentative d'éteindre le brasier. Non loin de là, des corps étaient allongés sur l'herbe.

Eadulf plissa les paupières pour tenter de comprendre ce qui s'était passé.

Soudain, quelqu'un en bas poussa un cri d'avertissement en les pointant du doigt et plusieurs hommes empoignèrent des armes.

Bleidbara entreprit de descendre la pente tandis qu'Eadulf et les autres le suivaient à une certaine distance.

La population rassemblée pour éteindre l'incendie lâcha ses seaux. Il s'agissait des mêmes fermiers en colère qui s'étaient regroupés devant la chapelle de l'abbaye de saint Gildas : Eadulf les identifia à leurs vêtements et aux outils qui leur servaient à se défendre. Il reconnut même l'ami de Barbatil – comment s'appelait-il déjà ? – Coric !

Ils avaient atteint le milieu du champ quand Bleidbara l'interpella.

– Coric, c'est moi, Bleidbara ! Nous sommes venus en amis !

– Et sous la bannière de Brilhac, répliqua le petit homme. Après ce qui vient de se passer ici, vos démonstrations d'amitié ne sont pas les bienvenues.

– Que voulez-vous dire ?

– Un détachement de vos guerriers a attaqué cette ferme, y a mis le feu, a assassiné son propriétaire, le vieux Gustan, ainsi que sa famille.

– Je vous jure que ce ne sont pas des guerriers à moi. Nous sommes venus de Brilhac pour arrêter les brigands qui ont tendu ce matin une embuscade à la reine Riwanon. Deux de ses guerriers ont été tués ainsi que sa servante.

– Comment saurais-je si vous me dites la vérité ?

– Je suis Bleidbara. J'ai grandi avec vous autres et je vous donne ma parole d'honneur.

– Permettez que je mette en doute la parole de quiconque sert Brilhac. Des guerriers nous ont trop souvent attaqués, nous les pauvres fermiers sans défense. À présent, nous en avons assez. Nous avons décidé de nous battre. Et je vous conseille de rester où vous êtes.

– Si ces bandits arborent l'oriflamme de Brilhac, cela ne signifie pas qu'ils sont de Brilhac !

– C'est ce que vous dites. Mais nous préférons prendre nos conseils entre nous.

Bleidbara commençait à perdre patience.

– Si vous nous résumiez les faits et nous indiquiez la direction que ces brigands ont prise ?

Il y eut un silence, puis Coric se décida :

– Comme plusieurs de nos fermes avaient déjà été attaquées, dès que nous avons aperçu de la fumée, nous sommes accourus. Depuis la colline, nous avons vu six hommes chargeant leur butin sur des chevaux. La ferme était en flammes et le vieux Gustan insultait les pillers. Puis l'un d'eux, peut-être leur chef, dégaina son épée et le frappa. La femme et le fils de Gustan surgirent de derrière une des remises pour lui porter secours mais ils n'eurent pas le temps d'arriver jusqu'à lui.

Coric eut un geste en direction des cadavres.

– Nous avons alors dévalé la pente en hurlant. Les pillers, qui avaient des arcs, auraient pu nous attaquer, mais leur chef leur a ordonné de se replier et ils sont partis vers le nord.

– Cela s'est passé il y a combien de temps ?

– Une bonne heure.

– Je vous répète que ceux de Brilhac ne sont en rien responsables de ces actes. Nous allons poursuivre ces suppôts de Satan et vous prouver que nous ne mentons pas.

Coric et ses compagnons gardaient le silence, leurs armes à la main et les bras ballants. Bleidbara fit faire demi-tour à son cheval et son escorte l'imita.

Tandis qu'ils s'engageaient dans la direction que Coric avait indiquée, Bleidbara traduisit rapidement à Eadulf sa conversation avec Coric.

– Où se dirigeaient-ils ? demanda Eadulf.

– Vers l'oratoire.

– Croyez-vous qu'ils débarquaient de ce navire que vous appelez le *Koulm ar Maro* ?

– C'est bien ce que je pense, en effet. Malheureusement, ils ont pas mal d'avance sur nous et ils peuvent très bien disparaître à nouveau sur les eaux du Morbihan.

– Mais ils sont à cheval, objecta Eadulf.

– Vous avez raison, je l'avais oublié ! s'exclama Bleidbara avec un large sourire. Pour conduire leurs opérations, ils doivent forcément garder leurs bêtes quelque part.

Bientôt ils arrivaient en vue de l'oratoire en pierre.

Quelques instants plus tard, Boric descendit de sa monture et ses aides l'imitèrent en silence. Une longue fréquentation leur permettait de se comprendre d'un regard, songea Eadulf.

Ils s'assurèrent que personne ne se cachait dans les environs et à l'intérieur de l'oratoire. Puis Boric examina le sol autour du petit édifice et se dirigea vers le rivage. Eadulf commençait à s'impatienter. Bleidbara, les mains sur le pommeau de sa selle, semblait somnoler, les paupières mi-closes, mais Eadulf voyait briller ses yeux, attentifs et méfiants.

Boric réapparut et leur fit signe de venir. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux et le pisteur eut un bref échange avec Bleidbara.

– J'ai repéré les traces de plusieurs chevaux et de leurs cavaliers. Difficile de les compter. Le dernier groupe s'est arrêté, quelques

hommes ont mis pied à terre tandis que quatre cavaliers prenaient leurs chevaux et se dirigeaient vers le nord.

– Comment pouvez-vous en être certain ? s'étonna Eadulf.

Boric sourit.

– La terre me confie bien des choses. Par exemple les chevaux laissent des empreintes dont la profondeur m'indique la charge. Quand ils sont partis dans cette direction, seuls quatre d'entre eux pesaient plus lourd. Puis j'ai trouvé des marques de bottes ferrées, du genre que portent les guerriers. Ces hommes-là sont descendus jusqu'au rivage et il semblerait qu'ils soient montés dans une barque, qu'ils avaient auparavant tirée sur le sable.

– Sans doute ont-ils rejoint leurs amis sur le navire, conclut Bleidbara qui faisait grise mine.

– Et les autres ? s'enquit Eadulf.

Boric haussa les épaules.

– Pour le savoir, il faudrait les suivre.

Bleidbara était d'avis de pousser plus loin. Il rappela que Fidelma voulait que les bandits soient forcés dans leur tanière.

– À quoi bon être venus jusqu'ici pour rentrer bredouilles ! lança-t-il.

– Mais le bateau des pirates, ce *Koulm ar Maro*, se dissimule dans les environs, fit valoir Eadulf.

– Si nous découvrons le campement de ceux qui sont restés à terre, nous pourrons les faire parler et apprendre où se trouve le port secret qui abrite leur vaisseau.

Eadulf réfléchit.

– Oui, c'est une éventualité.

– Vous n'avez pas l'air convaincu.

– Je m'étonne que nous n'ayons toujours pas retrouvé les corps de Ceingar et des gardes.

– Peut-être les avons-nous manqués.

– À moins qu'ils n'aient été faits prisonniers, suggéra Boric.

– Nous le saurons bientôt, dit Bleidbara en enfonçant les talons dans les flancs de sa monture.

Eadulf l'imita à contrecœur. Il se sentait mal à l'aise et s'interrogeait sur ce que Fidelma attendait de lui quand elle l'avait prié de se joindre à cette expédition.



## CHAPITRE XVI

À Brilhac, l'atmosphère était tendue. Un guerrier avait récupéré le cadavre d'Albiorix dans la porcherie de Barbatil. Macliau, toujours frappé d'un chagrin que Fidelma avait du mal à s'expliquer, avait insisté pour creuser lui-même la tombe de son chien dans les jardins de la forteresse, avec pour seuls témoins Trifina et Fidelma. Tout s'était déroulé dans un lourd silence. Puis Macliau s'était retiré dans sa chambre, un pichet de vin à la main.

– Iuna connaît-elle Budic ? demanda brusquement Fidelma à Trifina tandis qu'elles retournaient à pas lents dans la grand-salle.

– Je ne crois pas. Pourquoi cette question ?

– Budic est-il déjà venu à Brilhac ? Riwanon a dit qu'elle s'était plusieurs fois rendue à l'abbaye de Gildas. Peut-être se sont-ils rencontrés ici par le passé ?

– C'était il y a longtemps, avant le mariage de Riwanon avec Alan. Budic n'est jamais venu à la forteresse. Cependant...

– Oui ?

– Iuna a parfois accompagné mon père à la cour d'Alan Veur, à Brocéliande.

– La forêt de Brocéliande ?

– Oui, là où réside la cour, près de l'abbaye de Paimpont fondée par le roi Judicael quelques années avant sa mort. C'est notre grand centre religieux.

Trifina gagna sa chambre tandis que Fidelma se rendait dans la grand-salle. Elle y trouva Riwanon et Budic plongés dans une intense conversation, debout près du feu. Fidelma s'immobilisa. Leur proximité ne convenait guère à une reine et au chef de sa garde. Budic plongeait son regard dans celui de la reine, dont le visage était tourné vers lui. Ils parlaient à voix basse sur un ton pressant.

Fidelma referma la porte derrière elle et ils s'écartèrent aussitôt l'un de l'autre.

– Fidelma ! Quelles nouvelles ? s'enquit Riwanon avec un sourire forcé.

– Bleidbara n'est pas encore rentré, répondit Fidelma en les rejoignant. Et Macliau vient d'enterrer son chien.

Budic renifla d'un air méprisant.

– Vous le croyez vraiment innocent ?

– Cela n'entre pas en ligne de compte, l'important c'est l'avis du *bretat* quand se tiendra le procès.

– Une audience différée ne mérite pas le nom de justice. Il aurait dû être jugé sur-le-champ.

– Il me semble qu'une telle démarche en l'absence d'un magistrat qualifié n'est pas recevable, enfin, si on s'en tient à vos textes de lois. Une foule versatile n'est pas un bon juge.

Budic haussa les épaules et se laissa tomber sur un tabouret tandis que Riwanon le suivait des yeux d'un air irrité.

– Nous sommes tous excédés et la perspective d'une attaque de la forteresse par ces brigands n'arrange rien, murmura-t-elle sur un ton d'excuse.

– Essayons de nous détendre, proposa Fidelma. Une telle attaque est peu probable.

– J'espère que Bleidbara et votre époux sont de votre avis, grommela Budic.

Quand Boric revint au galop vers la clairière où Bleidbara et les autres l'attendaient, Eadulf n'en pouvait plus et son cœur cognait dans sa poitrine.

– Un cavalier ! lança Boric quand il fut à portée de voix.

D'un geste du bras, Bleidbara fit signe à ses hommes de se cacher dans la forêt. Bientôt ils entendirent le grondement sourd de sabots sur le chemin et virent apparaître le cavalier, couché sur l'encolure de sa monture. Il était bien vêtu, coiffé d'un casque ouvragé, une cape de plusieurs couleurs claquait au vent derrière lui et sa tunique safran à motifs était peu ordinaire. Il ne portait ni bouclier ni lance, mais avait

une épée au côté.

Alors qu'il s'approchait, Bleidbara et ses compagnons s'avancèrent pour lui couper la route. La monture du cavalier se cabra.

– Au nom du roi, écarterez-vous ! hurla l'homme en portant la main à son épée.

– Qui êtes-vous ? demanda Bleidbara.

– Un messenger d'Alan Veur.

– Et moi le chef de la garde de la forteresse de Brilhac. Vous vous êtes aventuré sur un terrain dangereux, mon ami.

– Le *mac'htiern* de Brilhac est fidèle à mon souverain, lança l'homme avec hauteur.

– Sans doute, mais ces parages sont infestés d'ennemis.

– Vous ne m'apprenez rien. Il y a juste un instant, j'ai failli me faire capturer par une bande de coupe-jarrets qui m'ont visé sans m'atteindre avec leurs flèches.

– Vous les avez vus ?

– Trois seulement.

– Nous sommes lancés sur leurs traces.

– Alors suivez cette piste. Ils étaient en train d'établir un camp dans une petite clairière près d'un cours d'eau.

– À cette heure ? La nuit est encore loin et nous aurions le temps de rentrer à Brilhac avant que le soleil se couche.

– Je me rends justement à la forteresse. La reine y est bien arrivée ?

– Oui.

– Je dois l'informer qu'Alan, le seigneur de Brilhac et leur escorte la rejoindront demain avant la nuit.

– Poursuivez votre chemin et bonne chance, dit Boric en faisant signe à ses hommes de s'écarter.

Le cavalier disparut et Boric partit en reconnaissance.

– Le messenger avait raison, dit-il à son retour. Trois hommes campent

dans une petite clairière non loin d'ici.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ont monté un camp en pleine journée, grommela Bleidbara.

Boric fit la grimace.

– Ils ont une raison. Ces hommes ont une captive avec eux, la servante de la reine.

– Donc Ceingar est encore en vie ? s'exclama Eadulf.

Le robuste traqueur hocha la tête.

– Notre première intention était de les suivre jusqu'à ce que l'on découvre leur tanière, dit Bleidbara. Maintenant nous n'avons plus le choix.

– Vous avez raison, concéda Eadulf. Nous devons sauver cette jeune fille.

Bleidbara, aidé de Boric, repéra l'endroit exact où se trouvait l'ennemi, puis il revint vers ses hommes.

– Pour mieux les surprendre, nous allons laisser ici nos bêtes. Avec un peu de chance, ils se rendront, mais méfiez-vous, ces gaillards sont sans pitié.

Il s'adressa à Eadulf.

– Voulez-vous rester ici pour veiller sur les montures ?

Eadulf secoua la tête.

– Je vous accompagne.

Ils progressèrent en silence et, sur un signe de Bleidbara, encerclèrent le camp dans la clairière devant eux. À travers les fourrés, Eadulf distingua un feu près duquel deux hommes étaient accroupis, leurs armes au côté. Le troisième comparse avait disparu, de même que Ceingar. Les deux hommes discutaient à voix haute en riant bruyamment et jetaient de fréquents coups d'œil de l'autre côté de la clairière, où Eadulf vit des buissons bouger.

Il prit Bleidbara par le bras et lui indiqua les buissons. Le guerrier hocha la tête, tous deux contournèrent le camp et se dirigèrent droit sur leur cible.

Ils ne furent pas autrement surpris par la scène qui les attendait. Ceingar était étendue sur le sol, la robe relevée, tandis qu'un homme ahanait sur elle.

Bleidbara le rejoignit en deux enjambées, l'attrapa par les cheveux et le tira en arrière. L'homme poussa un cri tout en dégainant la dague à sa ceinture. Bleidbara n'avait pas d'autre choix que de faire usage de la sienne, et il la plongeait dans la poitrine de son adversaire.

Du côté du feu, des cris s'élevèrent tandis que Ceingar se relevait et regardait autour d'elle d'un air égaré.

– Ne craignez rien ! s'écria Eadulf. Nous sommes venus vous sauver !

Elle le fixait, échevelée, et contre toute attente se précipita sur la dague que le bandit avait laissé échapper et la brandit, le regard fou. Eadulf se figea. La jeune fille l'aurait sans aucun doute frappé si Bleidbara ne lui avait tordu le poignet. La dague tomba sur le sol.

Bleidbara lui dit quelques mots et elle s'affala sur l'herbe, épuisée par l'émotion.

– Tout va bien, dit Bleidbara à Eadulf. Elle ne nous avait pas reconnus. Laissons-la reprendre ses esprits.

Boric surgit auprès d'eux.

– Ils sont morts, annonça-t-il en indiquant le feu de camp avec le pouce.

– Qui les a tués ? demanda Eadulf. Nous aurions pu les interroger.

– Ils se sont battus comme des démons et étaient bien décidés à sacrifier leur vie plutôt que d'être capturés, rétorqua Boric. Ils étaient habités par la fièvre des batailles et nous avons été obligés de croiser le fer.

Eadulf jeta un coup d'œil à Ceingar, assise sur une souche. Les genoux sous le menton et les bras entourant ses jambes, elle se balançait d'avant en arrière tout en contemplant le corps de celui qui venait de la violer.

– Elle sait qu'elle est en sécurité ? demanda-t-il à Bleidbara.

Ce dernier parla à la jeune fille qui finit par relever la tête et fixer les deux hommes à tour de rôle.

– Elle nous reconnaît.

– Demandez-lui ce qui s'est passé.

Bleidbara traduit :

– Elle chevauchait avec la reine et son escorte quand des flèches ont commencé à voler. Deux des guerriers ont été séparés du groupe. Riwanon et Budic sont partis au galop mais alors qu'elle-même s'apprêtait à les suivre, un des brigands a sauté à terre et attrapé les rênes de sa jument. Elle était impuissante.

– Qu'est-il arrivé aux corps des guerriers assassinés ?

La jeune fille eut un moment d'hésitation avant de reprendre la parole en frissonnant de dégoût.

– Les assaillants les ont mis sur un des chevaux et les ont emmenés.

– Et avec elle, comment ont-ils agi ?

– Ils lui ont entravé les poignets et ils ne l'ont relâchée que pour...

Il eut un geste de la main vers les buissons.

– Les assaillants étaient nombreux ?

– Une demi-douzaine environ.

– Que s'est-il passé après sa capture ?

– Ils ont chevauché jusqu'à une ferme, en bas d'une colline. Leur chef...

– C'était lequel ?

La jeune fille pointa du doigt le cadavre près d'elle. Eadulf était déçu car il ne ressemblait en rien à la « colombe de la mort », à celui qu'il avait vu sur *l'Oie bernache*.

– Et ensuite ?

– Ils ont tué le fermier et mis le feu à la ferme. Quand un groupe de paysans armés s'est précipité sur eux, ils ont préféré fuir.

– Jusqu'à l'oratoire ?

La jeune fille fronça les sourcils.

– Nous y avons repéré vos traces, expliqua Eadulf. C'est bien là qu'attendait un navire ?

Elle ouvrit de grands yeux.

– Comment avez-vous deviné ? Il n’y a pas de traces sur l’eau.

– Une déduction logique à partir des empreintes. Trois de vos tourmenteurs sont montés à bord d’un bateau et les trois autres ont emmenés les chevaux et vous avec. J’ai raison ?

Ceingar poussa un profond soupir.

– Nous sommes arrivés ici, ils ont établi un camp et...

Elle frissonna en serrant les dents.

– Où vous dirigiez-vous ? Pourquoi certains des bandits ont-ils pris la mer ?

Comme Eadulf s’y attendait, elle l’ignorait et n’avait rien entendu à ce sujet.

– Je propose que l’on prenne leurs chevaux et que l’on retourne à Brilhac, dit Bleidbara.

Il se tourna vers la jeune fille.

– Vous sentez-vous suffisamment forte pour rentrer à Brilhac ?

– Oui, murmura Ceingar.

Bleidbara examina le ciel.

– Si nous partons maintenant, nous arriverons avant la nuit.

Ses hommes versèrent de l’eau sur le feu, rassemblèrent les armes des bandits et les quelques objets qu’ils portaient sur eux, et attachèrent les chevaux ensemble à l’aide d’une corde. Puis ils reprirent le chemin de la forteresse.

Un son de trompe retentit.

– Voici Bleidbara, annonça Iuna en se dirigeant vers la porte de la grand-salle.

La petite troupe fit son entrée. Ceingar, échevelée et défaite, jeta un regard circulaire autour d’elle, vit Riwanon, courut s’agenouiller devant elle et se mit à lui raconter son histoire en sanglotant. Riwanon lui répondit d’un air grave et fit signe à Iuna qui vint parler à voix basse à la jeune fille, puis elle l’aida à se relever et l’emmena hors de

la pièce.

– J’ai envoyé cette pauvre enfant prendre un bain et se reposer, expliqua Riwanon à Fidelma.

– J’aimerais la questionner, dit Fidelma. J’ai besoin d’en savoir le plus possible sur ces bandits.

– Attendez un peu qu’elle soit remise, répliqua la reine d’un ton ferme.

– Très bien.

Fidelma adressa à Eadulf un regard d’avertissement, de crainte qu’il ne fasse part de ses observations devant l’assemblée.

Ce fut Bleidbara qui se chargea de résumer les événements.

– Dieu merci, vous avez sauvé Ceingar, soupira Riwanon. Je n’ose imaginer le sort qui l’attendait si vous n’étiez arrivé à temps. Et mes guerriers... ah, je suis bouleversée.

– Ceingar ignore ce que ses persécuteurs ont fait de leurs cadavres, mais nous avons ramené leurs montures.

– Si j’ai bien compris, ces bandits se sont séparés, dit Fidelma. Certains ont rejoint un navire tandis que les autres emmenaient Ceingar vers le nord-est ?

– C’est exact, lady.

– Dommage que vous n’ayez pas ramené de prisonniers, commenta Trifina, nous aurions enfin su la vérité sur ce *Koulm ar Maro*.

– Ils se sont battus jusqu’à la mort avec un fanatisme effrayant, se défendit Bleidbara.

– Et vous avez trouvé cela curieux ? s’enquit Fidelma.

– Oui, c’est plutôt inhabituel. Nos guerriers se rendent rarement aux Francs mais avec nous, qui appartenons au même peuple, ils savent qu’ils ne seront pas maltraités.

– Et vous leur avez laissé la possibilité de se rendre ?

– Je n’ai pas pour habitude d’assassiner des hommes qui ont choisi de vivre, répliqua sèchement Bleidbara.

– Nous ne sommes pas plus avancés qu’avant ! s’écria Trifina. Mon



frère est toujours accusé de meurtre. Ces brigands continuent d'attaquer des fermes, de tuer des marchands, et même de capturer des vaisseaux étrangers en pleine mer. Et nous ne savons toujours pas qui ils sont ou qui se cache derrière eux.

– Nous savons seulement qu'ils se sont regroupés sous le drapeau du *mac'htiern* de Brilhac, fit remarquer Riwanon.

– C'est juste une ruse pour tromper le monde ! s'exclama Trifina en rougissant.

Riwanon ouvrit les mains.

– Mais il faut le prouver, non ? déclara-t-elle en se tournant vers Fidelma.

– C'est exact, reconnut Fidelma. Il faut démontrer au peuple de cette péninsule – et sans qu'il demeure l'ombre d'un doute – que ces brigands et leur chef ne sont pas liés à la maison de Brilhac.

– Dommage, Bleidbara, que vous n'ayez pas été en mesure d'en ramener un, même blessé, conclut Riwanon.

Le chef de la garde s'empourpra.

– J'ai déjà expliqué pourquoi cela m'avait été impossible, lady.

– Il n'en demeure pas moins que c'est regrettable, soupira la reine.

Plus tard, alors qu'ils se trouvaient dans leur chambre après le repas du soir et que Fidelma brossait et tressait ses longs cheveux avant d'aller se coucher, elle put enfin s'entretenir seule à seul avec Eadulf. Il confirma que Bleidbara avait donné une occasion aux brigands de se rendre.

– Nous étions inquiets pour Ceingar, expliqua-t-il, et c'est pour cela que nous avons décidé d'attaquer le camp. Notre plan initial était de découvrir la tanière des bandits. Nous pensions qu'ils conduiraient leurs chevaux jusqu'à un port secret où nous pourrions découvrir le *Koulm ar Maro*, ancré quelque part sur la côte est du Morbihan.

– Un plan logique.

– Puis nous avons vu un des bandits qui besognait Ceingar...

Eadulf haussa les épaules.

– Bleidbara a donné le signal de l'assaut. J'ai pensé que les deux

autres, qui attendaient probablement leur tour lors du viol de la pauvre Ceingar, se rendraient quand ils réaliseraient qu'ils étaient perdus. Mais ils se sont battus avec une telle énergie que cela ne pouvait se terminer que par une issue funeste. *Deo adjuvante*, les hommes de Bleidbara sont bien entraînés et les assaillants ont payé le prix de leurs péchés.

– Quel dommage que je ne puisse interroger Ceingar avant demain ! Elle a sûrement des informations de première importance sur le chef de cette bande.

– Elle a beaucoup souffert. Une bonne nuit de sommeil devrait l'aider à surmonter cette épreuve et demain elle aura l'esprit plus clair.

– Il arrive que sur le moment on se rappelle des événements que l'on préfère oublier par la suite. L'esprit commence à former des interprétations...

– En tout cas, nous piétons, dit Eadulf d'un air las. Nous voilà plongés dans des mystères dont le sens ne cesse de nous échapper. Et nous ne parlons pas la langue du pays, ce qui n'arrange rien.

– Tout de même, grâce à notre séjour à Dyfed, nous commençons à nous débrouiller en celte d'Armorique.

– Une connaissance lacunaire est dangereuse, maugréa Eadulf, nous sommes sans cesse obligés d'avoir recours à un interprète. Nous n'aurions jamais dû nous impliquer dans cette affaire. À mon avis, c'était une erreur de la part de Riwanon de te confier cette mission.

– Notre implication remonte à l'assassinat de mon cousin Bressal et de notre ami Murchad. Je ne quitterai pas cet endroit avant d'avoir résolu ces mystères qui nous entourent.

– Je vais me coucher, annonça Eadulf. Je suis épuisé.

En l'état actuel des choses, contredire Fidelma ne servirait à rien et il le savait.

Fidelma alla s'asseoir près de la fenêtre et contempla mélancoliquement les eaux argentées du Morbihan sous la lune, et les îles aux formes indistinctes. Elle retourna dans sa tête les événements de ces derniers jours. Un fil les reliait, elle le tenait presque, il lui manquait un indice qui lui donnerait la clé de l'énigme. Il s'en fallait d'un rien pour que tous les éléments se mettent en place.

– Mais où est passée Luna, ce matin ? s'impatiente Riwanon. Faudra-t-

il que nous organisions nous-mêmes le service ?

Fidelma et Eadulf étaient descendus de leur chambre d'assez méchante humeur. Ils avaient trouvé Riwanon assise à la table. Macliau s'était retiré au coin du feu, qui n'avait pas été ranimé, et fixait les cendres d'un air absent. Frère Metellus était retourné à l'abbaye où il avait des affaires urgentes à régler. Le couple allait s'asseoir à son tour quand Bleidbara pénétra dans la pièce et regarda autour de lui.

– Où est Budic ? reprit la reine. Non seulement je n'ai plus de servante mais mon garde a disparu. Il ne manquait plus que ça !

À l'évidence, Riwanon était troublée par les tensions de ces derniers jours.

– Il s'exerce à l'épée dans les écuries avec Boric, répondit Bleidbara.

– Et Ceingar ? Toujours couchée, je suppose ?

– Peut-être aide-t-elle aux cuisines avec Iuna ? Je vais voir.

– Excellente idée, intervint Fidelma, qui remarqua en cet instant que Trifina était également absente. De mon côté, je vais voir si Ceingar est encore dans sa chambre. Personne ne s'est réveillé tôt ce matin, ce qui n'est guère étonnant après les événements d'hier.

Elle se tourna vers Eadulf.

– Mets des bûches dans le feu, il doit bien rester quelques braises.

Puis elle eut un imperceptible mouvement de la tête en direction de Riwanon, et il comprit qu'elle le chargeait de distraire la compagnie pour alléger l'atmosphère.

Fidelma courut prestement en haut de l'escalier mais, au lieu de s'arrêter devant la chambre de Ceingar, elle poursuivit son chemin le long du couloir et frappa à celle d'Iuna. Iuna était toujours la première levée et son absence l'intriguait. Personne ne répondit. Elle tourna la poignée de la porte qui s'ouvrit. Les draps froissés avaient été arrachés du lit, près duquel gisaient un bol d'argile brisé et une cuillère.

Fidelma examina rapidement les lieux, remarqua que la porte de la pièce adjacente était entrouverte et se rappela qu'Iuna avait dit qu'elle occupait la chambre contiguë à celle de Trifina.

Là encore le lit était vide et les draps et les couvertures simplement rejetés, comme si Trifina s'était levée en hâte. L'épais tapis avait

absorbé l'eau d'une cruche renversée.

Fidelma s'apprêtait à sortir quand elle remarqua dans la pénombre une tache sombre sur un drap. Elle alla l'examiner et la toucha. C'était mouillé. Et en approchant son doigt de ses yeux elle comprit que c'était du sang.

De retour dans le couloir, elle s'apprêtait à rejoindre les autres quand elle se rappela Ceingar.

Elle frappa à la porte et entra directement. Elle s'attendait à trouver un autre lit vide, mais Ceingar était couchée. Étendue sur le dos, elle fixait le plafond, la bouche légèrement entrouverte, une dague plantée en plein cœur. Son corps nu était couvert de sang.

Sur la poignée de la dague Fidelma distingua l'emblème de la colombe.

Quand Fidelma rapporta ses macabres découvertes, seule sa tranquille autorité permit de neutraliser la panique qui s'était emparée des personnes présentes. Les serviteurs et les gardes commencèrent à s'agiter. Macliau, hébété, se retira dans sa chambre avec un pichet de vin. Seuls Budic et Riwanon demeurèrent dans la grand-salle.

– Prions pour qu'Alan, mon époux, parvienne jusqu'ici sans encombre, confia Riwanon à Fidelma. Le mal rôde et je ne serai pas rassurée tant qu'il ne nous aura pas rejoints.

– Je vous accorde que tout cela n'est guère rassurant, acquiesça Fidelma. Avec votre permission, je vais tenter d'y voir plus clair dans tous ces débordements.

Riwanon eut un petit geste de la main trahissant son désarroi.

– Je crains, ma sœur d'Hibernia, qu'en les circonstances vous ne soyez réduite à l'impuissance. C'était inconsidéré de ma part de vous suggérer de nous porter secours. Après tout, vous n'êtes ici qu'une étrangère et ne parlez pas notre langue. Mieux vaut que vous restiez en sécurité entre ces murs et que vous priiez pour mon mari. Je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux lui envoyer un messenger pour hâter sa venue.

– Il s'est annoncé pour ce soir et ce serait une mesure de prudence excessive. Mais rien ne vous empêche d'envoyer quelqu'un pour le localiser et le prévenir. En ce qui me concerne, j'insiste pour tenter de vous aider, même si mes moyens sont limités.

– Vous avez bon cœur, dit la reine avec un sourire mélancolique. Si vous désirez poursuivre vos investigations, je ne m’y opposerai pas et je vous autorise à agir sous mon autorité pleine et entière. Moi je resterai ici avec Budic jusqu’à l’arrivée de mon époux.

Fidelma sortit de la salle avec Eadulf.

– Je ne comprends rien, grommela Eadulf. Quelle logique y a-t-il à l’assassinat de Ceingar et à l’enlèvement d’Iuna et Trifina ?

– Il y a toujours une logique aux événements les plus bizarres, répliqua Fidelma. D’après ton récit, je pense que l’assassinat de Ceingar peut s’expliquer. L’enlèvement d’Iuna et Trifina est plus mystérieux. J’aimerais bien comprendre comment elles ont été emmenées hors de leurs chambres.

ils furent interrompus par Bleidbara dont le visage dur et fermé n’annonçait rien de bon.

– Nous avons découvert un autre corps, lança-t-il.

– Trifina ou Iuna ? demanda aussitôt Eadulf.

– Ni l’une ni l’autre. Un de mes hommes qui était en sentinelle au petit port, en bas de la forteresse, a été retrouvé la gorge tranchée. Trifina et Iuna ont été enlevées par bateau.

– Sur le *Koulm ar Maro* ? s’enquit Fidelma.

– Sans aucun doute. Voilà une semaine que sur ordre de Trifina je parcours le Morbihan en quête du *Koulm ar Maro*. Sans résultat. Ces brigands ont dû se glisser dans la forteresse la nuit dernière.

– Tout cela n’a pas de sens, à moins que...

Elle marqua une pause.

– Quel est le dernier endroit où vous recherchiez Trifina ?

Bleidbara la fixa d’un air interdit.

– Auriez-vous l’idée de vous rendre à sa demeure de Govihan ? reprit Fidelma.

– Sûrement pas. Il y a là ses serviteurs, Héraclius. l’apothicaire... pourquoi l’y emmènerait-on ?

– Justement parce que cela ne vous viendrait pas à l’esprit. Allons à

Govihan. Votre bateau est à l'ancre et cela ne devrait pas nous prendre longtemps.

Bleidbara hésita et haussa les épaules.

– Pourquoi pas ? De toute façon, je n'ai aucune autre proposition à vous faire.

Boric les rejoignit sur le quai. Il semblait très excité.

– Un de mes hommes a vu quelque chose juste avant l'aube ! s'écria-t-il. Il affirme qu'un homme portant le corps d'une femme sur ses épaules l'a déposé dans un bateau et a mis les voiles.

– Mais alors pourquoi n'a-t-il prévenu personne ? hurla Bleidbara, au comble de la colère.

– Par peur d'avoir des ennuis. Il a crié « Qui va là ? » et comme l'homme ne s'arrêtait pas, il a décoché une flèche dont il est certain qu'elle l'a touché, mais le fuyard ne s'est pas arrêté pour autant. Le guerrier a couru jusqu'à la côte et il a constaté que le bateau s'éloignait déjà. C'est alors qu'il a réalisé son erreur...

– Son erreur ? éructa Bleidbara.

– L'homme sur lequel il avait tiré, c'était Iarnbud, et les ordres du seigneur de Brilhac sont formels : en tant que *bretat*, Iarnbud a le droit d'aller et venir comme il l'entend. La sentinelle n'a avoué sa faute qu'en apprenant la disparition d'Iuna et Trifina.

– Cet homme est un imbécile, il répondra de sa stupidité à mon retour. Ce bateau a pris quelle direction ?

– Celle des îles.

– Commençons par Govihan, dit Fidelma en se dirigeant vers le port.

Sur l'île, ce fut le jeune apothicaire de Constantinople qui les accueillit. Quand Fidelma lui expliqua le but de leur visite, il parut choqué.

– Nous n'avons pas vu lady Trifina depuis qu'elle est partie pour Brilhac avec vous avant-hier. Quant à lady Iuna, elle ne vient pratiquement jamais ici.

Par acquit de conscience Bleidbara rassembla les serviteurs et fit fouiller la maison, mais cela ne donna rien. Héraclius, sur ordre du chef de la garde, ouvrit même la maisonnette en pierre à condition

que personne ne touche à rien. Puis il referma la porte à clé et traversa le jardin clos pour aller voir ce que faisaient les domestiques. Bleidbara, Fidelma et Eadulf se tenaient en haut de la falaise et scrutaient la mer.

– Il y a trop d'îles, soupira Bleidbara. Comment les explorer toutes ?

– Si elles ont été emmenées à bord du *Koulm ar Maro* depuis Brilhac, pourquoi personne n'a-t-il remarqué ce navire ? grommela Eadulf. Vos sentinelles sur le *Morvran* n'auraient sûrement pas manqué un aussi gros vaisseau entrant dans la baie, même en pleine nuit ?

– Le *Morvran* était amarré en bas de la forteresse, se défendit Bleidbara. Si le *Koulm ar Maro* était ancré de l'autre côté de la péninsule, il échappait à la surveillance des sentinelles.

Eadulf hocha la tête d'un air embarrassé, car la réponse lui était venue en même temps qu'il formulait sa question.

– Et maintenant ? demanda Bleidbara d'un ton amer. Mes hommes ont même fouillé les caves et les buissons...

Soudain, Fidelma poussa un cri et pointa du doigt la côte toute proche. Un petit bateau dansait sur les flots et une frêle silhouette tentait désespérément d'accoster. Les vagues le poussaient vers le rivage, puis le ramenaient au large. L'homme ne semblait pas avoir de rames. Puis une vague plus forte que les autres propulsa l'embarcation sur la plage et, quand l'eau se retira, il resta immobile sur les galets. L'homme bascula dans l'eau encore écumante et se traîna sur une toise avant de s'effondrer.

Sur la falaise, tout le monde l'avait reconnu.

## CHAPITRE XVII

Fidelma voulut parler à ses compagnons, mais ils dévalaient déjà le monticule herbeux menant à la grève.

Le temps qu'ils atteignent le bateau, un homme de Bleidbara, lui aussi témoin de la scène, les avait devancés.

Iarnbud n'avait pas réussi à atteindre le sable sec et il gisait, une flèche plantée dans le dos.

Bleidbara et son compagnon pataugèrent dans l'eau et attrapèrent le *bretat* qu'ils tirèrent sur la plage.

Iarnbud poussa un gémissement pitoyable.

– Dieu merci, il vit, murmura Eadulf en se penchant sur lui.

Quand il eut examiné les blessures, il se redressa en secouant la tête. Iarnbud était perdu.

Le *bretat* ouvrit des yeux vitreux et essaya de se concentrer sur Bleidbara. Ses lèvres bougèrent mais sans parvenir à articuler un son. Il eut une quinte de toux déchirante et un filet de sang coula sur son menton et sa poitrine.

– Iarnbud ? l'encouragea Bleidbara d'une voix douce.

Un flot de paroles incohérentes s'échappa de sa bouche et ils entendirent plusieurs fois le nom d'Héraclius.

– Je crois qu'il veut parler à l'apothicaire, murmura Bleidbara.

Rassemblant ses dernières forces, Iarnbud attrapa Bleidbara par le poignet, l'attira à lui et prononça quelques phrases d'une voix rauque. Cette fois-ci, ils distinguèrent clairement « *Koulm ar Maro* ».

– Que dit-il ? demanda vivement Fidelma.

Le guerrier rapprocha son oreille des lèvres du mourant, dont le flot de paroles s'interrompit brusquement tandis que sa tête se renversait



en arrière. Il était mort.

Bleidbara le fixait, plongé dans de sombres pensées.

– Maintenant il n’aura plus besoin d’Héraclius, dit-il enfin.

Il semblait partagé entre le chagrin et l’espoir.

– Il a découvert le navire que nous avons baptisé du nom de *Koulm ar Maro*. Et il a surpris une conversation où ils exposaient leurs projets. Le couronnement de ces plans devrait avoir lieu demain soir.

– Mais que se passera-t-il demain ? s’inquiéta Fidelma.

– Le *Koulm ar Maro* prendra le large avec la marée du matin. Puis il se rendra à un rendez-vous près de la côte, non loin de l’abbaye. La réussite de l’entreprise des brigands devrait alors être complète.

– Je ne comprends pas, murmura Eadulf.

Bleidbara haussa les épaules.

– C’est tout ce qu’il a dit. À part quelque chose sur Héraclius et la nourriture qui n’avait aucun sens.

– Trifina m’a confié qu’larnbud travaillait pour vous deux. C’est exact ?

– Oui, il était loyal à la famille de Brilhac. Au cours de ces dernières semaines, il s’est beaucoup déplacé pour tenter de repérer le *Koulm ar Maro*. Au prix de sa vie.

– Si seulement il avait pu être plus explicite en ce qui concerne ces projets...

Voyant que le bateau s’éloignait, Eadulf se précipita pour le rattraper par le plat-bord. Il le ramenait sur le rivage quand il poussa un cri de surprise.

– Regardez qui recouvre la vieille voile déchirée à l’intérieur !

Bleidbara finit d’écarter le tissu d’un geste brusque. Le visage d’Iuna était exsangue et elle ne bougeait pas.

Il souleva la jeune fille, aussi légère qu’une plume dans ses bras, et alla la déposer avec douceur sur la plage. Aussitôt, Eadulf s’agenouilla pour l’examiner.

– Elle vit encore, mais elle est inconsciente et très froide.

Du bout des doigts il lui tâta les os et respira son haleine.

– Elle n’a pas de blessures, mais si j’en juge par ses lèvres bleues, je pense qu’elle a été empoisonnée. Cependant, je suis incapable de déterminer de quel genre de poison il s’agit. Après tout, je crois qu’Héraclius pourrait nous être utile.

Bleidbara jura à mi-voix et lança un ordre à son compagnon qui s’éloigna.

Inquiets et angoissés, ils se tenaient près d’Iuna immobile. Quand le jeune apothicaire arriva, il l’examina à son tour.

– Elle a été empoisonnée mais je ne sais pas avec quoi, dit Eadulf, rongé par l’impuissance.

– Vous avez raison, probablement avec des amanites phalloïdes, répliqua Héraclius.

Il faisait une drôle de figure et cela ne présageait rien de bon.

– Êtes-vous en mesure de l’aider ? l’interrogea Fidelma de façon pressante.

– Ses chances sont faibles. Tout dépend de l’heure à laquelle elle a ingéré ces champignons, généralement fatals. Un seul suffit pour tuer un homme dans de grandes souffrances en deux jours.

– Il n’y a donc pas de remède ? murmura Fidelma.

– Aucun n’est totalement sûr, mais nous allons l’emmener et je lui ferai prendre une potion à base de graines de chardon-Marie. Nous saurons demain matin si elle est sauvée.

Il fit signe à l’homme de Bleidbara de porter la jeune fille et jeta un coup d’œil au cadavre d’Iarnbud.

– Je dois soigner les vivants et laisser les morts, ajouta-t-il avant de suivre le guerrier.

– Le *bretat* ne m’inspirait guère de sympathie, soupira Eadulf, mais il a sacrifié sa vie, ce qui est admirable. Espérons qu’il ne l’aura pas fait en vain.

– Je vais tenter d’intercepter le *Koulm ar Maro* à l’aube quand il prendra le large, déclara Bleidbara.

– Comment procéderez-vous ? s'enquit Fidelma.

– Avec la marée, il sera obligé de passer par ce bras de mer. Mes hommes d'équipage ont pour ancêtres des Vénètes, nous descendons de combattants des océans et nous sommes prêts, lança-t-il avec détermination.

– Le Morbihan est encore assez grand pour que le *Koulm ar Maro* vous échappe, fit remarquer Eadulf.

– Je suis familier de ces eaux, mon ami. Maintenant je sais où l'ennemi se dirige, je connais ses intentions et je l'affronterai.

– Je viens avec vous, lança Eadulf sans regarder Fidelma.

Sa véritable angoisse était que Fidelma insiste pour accompagner Bleidbara sur le *Morvran*. S'il devait y avoir une bataille navale, il voulait veiller sur elle.

– Si des survivants de l'*Oie bernache* sont toujours leurs prisonniers, je serai en mesure de les identifier, expliqua-t-il.

Bleidbara parut soulagé. En tant que guerrier, il aimait l'action, cela le rassurait.

– Vous ne manquez pas de courage, Eadulf. Vous n'hésitez jamais à vous lancer dans l'aventure, c'est inhabituel pour un religieux.

– Si cela signifie traquer des meurtriers, alors je trouve la force de supporter les épreuves.

Fidelma posa la main sur le bras de son époux et leurs regards se croisèrent. Elle comprenait pourquoi il s'était porté volontaire. Mais sa place était à Brilhac, car c'est là que se résoudrait le mystère.

– Je t'attendrai à Brilhac, lui dit-elle.

– Il ne nous reste plus qu'à enfumer le traître qui se cache parmi nous, déclara Bleidbara en levant les yeux vers le ciel.

L'après-midi était maintenant bien avancé.

– Le temps sera long jusqu'à demain matin, poursuivit-il. Rentrons pour voir comment Héraclius s'en sort. Demain, j'aurai besoin de lui sur le *Morvran* quand nous aborderons le *Koulm ar Maro*. Il devra donner des instructions à un assistant qui prendra soin d'Iuna.

Malgré sa surprise, Fidelma ne posa pas de question.

– Jusqu'à ce que vous interceptiez le *Koulm ar Maro*, nous n'aurons pas grand-chose à faire, lui dit-elle. Et même si Iuna se rétablit, elle ne sera pas en mesure de nous raconter ce qui s'est passé dans l'immédiat. En tout cas, en tant qu'intendante à Brilhac, elle connaissait très bien les aliments. Jamais elle n'aurait mangé d'amanites phalloïdes, donc elle a été délibérément empoisonnée.

Fidelma marqua une pause.

– Si mes soupçons sont exacts, c'est à Brilhac que nous trouverons le fin mot de l'histoire. Et c'est vous qui m'apporterez le dernier indice qui permettra à tous les éléments de cette énigme de s'assembler.

– Donc vous savez qui se cache derrière ces attaques ?

– J'ai de fortes présomptions. Mais avant d'avancer un nom, j'aimerais avoir la certitude que l'*Oie bernache* est en sécurité avec les survivants de l'équipage... et Trifina, bien sûr.

Eadulf était stupéfié par son assurance.

– Si tes investigations sont avancées à ce point, pourquoi refuses-tu de partager tes informations avec nous ?

– Des soupçons, même bien étayés, ne sont pas des preuves.

– Sans doute, mais un homme averti en vaut deux.

– Un murmure ou un simple coup d'œil pourrait nous trahir, et le gibier nous échapper

Bleidbara proposa à Fidelma de retourner à Brilhac sur le *Morvran*.

– Nous vous y déposerons cette nuit et nous nous abriterons dans un ancrage protégé en attendant l'aube. Puis nous rejoindrons l'endroit où passeront les brigands quand ils sortiront du Morbihan avec la marée.

– Parfait. J'ai hâte d'en avoir fini avec cette affaire.

Au crépuscule, le *Morvran* jeta l'ancre dans la crique au pied de la forteresse. Ils étaient partis plus tard que prévu, Bleidbara ayant insisté pour charger des pièces de bois, prises dans un cadre avec des roues et des cordes. Eadulf et Fidelma, qui n'avaient jamais vu pareils instruments auparavant, étaient sur le pont quand ils avaient été hissés à bord, puis entreposés à la proue et aussitôt recouverts de tissu. Bleidbara avait expliqué que cet équipement lui était

indispensable, ainsi que la présence d'Héraclius. Estimant que Bleidbara connaissait son affaire, Fidelma n'osa pas poser de question et celui-ci se garda bien de satisfaire leur curiosité. Le jeune apothicaire de Constantinople supervisa l'opération, veillant tout particulièrement à une caisse en bois hermétiquement scellée.

Héraclius leur rapporta qu'Iuna avait reçu le contrepoison, mais qu'on ne saurait pas avant une douzaine d'heures s'il était efficace. Il avait laissé la jeune fille aux bons soins d'une des servantes de Trifina, avec des instructions précises sur la façon d'administrer le traitement. Fidelma insista pour qu'un guerrier reste avec elles afin d'assurer leur protection.

Bleidbara mit à l'eau une des barques, qui conduirait Fidelma jusqu'au rivage.

– Nous nous retrouverons demain si tout va bien.

– Je vous attendrai et prierai pour que la chance soit avec vous.

– Ce n'est pas de refus, car ces gens ont prouvé qu'ils étaient prêts à balayer tous les obstacles sur leur passage. Si vous avez un problème, demandez à Boric de vous venir en aide, c'est un homme précieux quand le danger menace. Dites-lui qu'il est placé sous vos ordres.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

– Prends bien soin de toi, lui murmura-t-elle d'une voix douce.

Puis elle grimpa dans la barque avec un des hommes d'équipage qui la laissa sur l'appontement avant de regagner le *Morvran*.

Fidelma regarda un instant le navire s'éloigner et s'engagea sur le sentier qui menait à la forteresse, tout en faisant attention à ne pas trébucher sur une pierre. Elle avait oublié d'apporter une lanterne mais à l'instant où elle regrettait son étourderie, la lune apparut entre les nuages... éclairant la silhouette d'un homme qui lui barrait le chemin.

Il tenait un bouclier et portait une épée au côté. Il l'interpella en celte d'Armorique.

Pensant qu'il s'agissait d'un garde de Boric, elle le salua, mais il s'avança pour lui poser une nouvelle question qu'elle ne comprit pas.

– *Loquerisne linguam latinam ?*

L'homme secoua la tête, se retourna et cria quelque chose. Aussitôt accourut un deuxième guerrier avec lequel il eut un bref échange.

– Qui êtes-vous ? demanda le nouveau venu en latin.

Fidelma fronça les sourcils.

– Fidelma d'Hibernia. Où est Boric ?

– Qu'est-ce que c'est que ce navire ? s'écria l'homme qui venait de remarquer les lignes sombres du *Morvran*.

– Il appartient au seigneur Canao et...

L'homme cria des ordres et Fidelma commença à se sentir très mal à l'aise.

– Vous allez passer devant moi et monter jusqu'à la forteresse, ordonna-t-il la main sur la poignée de son épée.

Fidelma comprit qu'il ne servait pas Boric et qu'elle n'avait plus aucun moyen de prévenir Bleidbara. Le cœur serré, elle suivit le sentier jusqu'à la porte dans le rempart et la franchit. Des sentinelles gardaient toutes les entrées.

Fidelma ne parvenait pas à comprendre comment le château était tombé aux mains de ces étrangers disciplinés et bien vêtus. Ce n'est pas ainsi qu'elle s'était imaginé les brigands du *Koulm ar Maro*. On la poussa dans les cuisines, puis dans la grand-salle.

Les deux hommes qui se tenaient devant le feu relevèrent la tête en la voyant.

L'un des deux, un homme de belle prestance d'une cinquantaine d'années, à la chevelure et à la barbe rousses, au visage noble et avenant, s'avança vers la jeune femme. Son visage semblait familier à Fidelma qui fixait ses yeux gris-bleu. Il était richement vêtu et portait un collier et de larges bracelets en or.

– Qui êtes-vous ?

– Et vous ? répliqua Fidelma, irritée par l'accueil qu'elle avait reçu. De quel droit vos hommes me retiennent-ils prisonnière ?

L'homme ouvrit de grands yeux tandis que son compagnon aux cheveux gris se mordait la lèvre.

– Je suis Alan de Domnonia, roi des Bretons. Et maintenant, me

répondrez-vous ?

Macliau émergea de l'ombre où il se tenait dans un coin de la salle.

– Je vous présente Fidelma d'Hibernia, l'étrangère dont je vous ai parlé.

Le monarque tendit les mains vers Fidelma.

– Bienvenue, princesse. Riwanon et Budic m'ont parlé de vous et des étranges circonstances qui vous ont amenée ici. Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter mes condoléances pour le terrible deuil qui vous a frappée. Votre cousin Bressal était mon invité à la cour où il était venu signer un traité commercial entre mon peuple et votre frère, le roi de Muman. Mon cœur a saigné en apprenant sa mort tragique. Où donc est votre époux, Eadulf le Saxon ?

Fidelma jeta un coup d'œil à Budic, perché sur le bord de la table avec son petit sourire habituel, une jambe se balançant dans le vide. Puis elle se tourna vers le vieil homme près du feu. Ses traits lui étaient également familiers et Alan remarqua son étonnement.

– Je suis impardonnable de ne pas avoir fait les présentations. Voici Canao, le *mac'htiern* de Brilhac.

Le vieil homme les rejoignit. Macliau et Trifina tenaient tous deux de lui mais, contrairement au visage de Macliau, le sien ne trahissait aucune mollesse et respirait la sagesse et la maturité qui faisaient cruellement défaut à son fils.

Le seigneur de Brilhac serra la main de Fidelma avec effusion.

– J'ai appris comment vous aviez sauvé mon fils des griffes de la foule qui l'aurait tué sans votre intervention, et aussi comment vous étiez lancée à la recherche de ma fille. Quelles nouvelles apportez-vous ?

– Hélas, nous ne l'avons pas encore retrouvée, avoua Fidelma. Mais nous avons recueilli un certain nombre de renseignements qui nous donnent bon espoir.

Le guerrier qui l'avait escortée adressa quelques mot à mi-voix au roi Alan qui se tourna vers Fidelma.

– Le chef de ma garde dit qu'il y a un navire dans la crique et il s'inquiète pour notre sécurité.

– Ce n'est que le *Morvran* commandé par Bleidbara. J'en viens. Mon époux, Eadulf, est resté à bord. À l'aube, ils poursuivront leurs recherches. J'espère vivement que nous serons bientôt tous réunis.

Le seigneur Canao hocha la tête.

– Bleidbara est un brave homme et je me félicite de l'avoir placé à la tête de mes guerriers.

Budic sauta de son perchoir.

– Il faut que vous nous racontiez tous les détails de vos aventures, lady. Et j'aimerais participer à la chasse pour venger ceux qui ont été tués par ces bandits. Je vais demander à un homme de me conduire jusqu'au *Morvran* à la rame.

Le roi Alan leva la main.

– Nous nous préoccupons de justice, mon fils, non de vengeance.

– Budic de Domnonia est donc le fils que vous avez eu de votre première épouse, qui est morte de la peste jaune ? chuchota Fidelma à l'adresse du souverain.

Une ombre passa sur le visage d'Alan.

– Vous êtes bien informée, lady. Budic est mon fils unique et sa mère a été ma très chère compagne.

J'ai cru ne jamais surmonter le chagrin de sa mort mais, Dieu merci, Riwanon est venue. Dans une vie, rencontrer deux fois le grand amour est un miracle. J'ai vraiment été béni.

– Avec votre permission, père, je vais rejoindre Bleidbara, dit le jeune guerrier.

– Je regrette, Budic, mais j'ai besoin de toi à mes côtés. Bleidbara et ses hommes se débrouilleront sans toi.

Budic s'inclina, visiblement contrarié. Le roi s'adressa alors au guerrier qui avait escorté Fidelma. L'homme s'éloigna et Alan se tourna vers Fidelma en souriant.

– Je lui ai ordonné de ne pas s'occuper du *Morvran*.

– Quels sont les plans de Bleidbara ? s'enquit Budic.

Jusqu'à ce que ses soupçons soient confirmés, Fidelma préférait se



montrer discrète et elle s'exprima avec une extrême prudence.

– Bleidbara croit savoir où se cache le navire de ces brigands, le *Koulm ar Maro*. Ne connaissant pas le Morbihan, je ne peux pas vous donner davantage de précisions. Il me semble qu'il s'agit d'un îlot à l'est.

Elle l'égarait délibérément.

– On va vous apporter de quoi vous restaurer, dit le roi, et vous nous compterez vos aventures. Je ne doute pas que nos bardes les chanteront pendant de nombreuses années.

– Ce serait avec plaisir, majesté, mais l'histoire n'est pas encore terminée, et je ne saurais trop vous conseiller de ne pas relâcher votre vigilance. À mon avis, ces mystères vont se dénouer dans les heures qui viennent.

– Qu'entendez-vous par là ? s'étonna Alan.

– J'en saurai plus demain.

– Vous voilà bien solennelle, lady, fit observer Budic d'un air cynique. De quels mystères parlez-vous ?

Le roi fixa Fidelma d'un air pensif.

– Inutile de vous demander si vous plaisantez, la gravité de votre visage parle pour vous. Vous soupçonnez une conspiration ?

– Oui. Prenez bien soin de vous, majesté. Demain en fin de journée, j'espère que nous en saurons suffisamment pour vous présenter les faits. Mais ce soir, avec la permission du seigneur Canao car je connais la proscription des armes dans cette demeure, je vous conseillerai de dormir *arrectis auribus*, avec la porte de votre chambre fermée à clé et des sentinelles de confiance à l'extérieur.

– Fidelma !

Riwanon, qui descendait l'escalier, se hâta vers la jeune femme.

– Après la mort de Ceingar et la disparition de Trifina et Iuna, votre absence m'a plongée dans l'angoisse. Quel soulagement de vous voir saine et sauve ! Et maintenant qu'Alan est enfin arrivé, je me sens pleinement rassurée.

Elle regarda autour d'elle.

– Mais où sont Bleidbara et Eadulf ? Avez-vous trouvé Trifina et Iuna ?

Fidelma secoua la tête avec tristesse.

– Non, mais Bleidbara poursuit les recherches. Le mieux serait d'aller nous reposer et d'attendre demain.

Le seigneur Canao était accablé.

– J'ai reçu chez moi une bien étrange réception. Mon fils, Macliau, est accusé de meurtre. Ma fille, Trifina, et Iuna, ma fille adoptive, ont disparu. L'abbé Maelcar et la servante de la reine ont été assassinés sous mon toit. Et, pour comble de malheur, mon peuple nous accuse, moi et les miens, de crimes dont j'ignore tout. Dieu seul sait quel complot se trame ici. J'ai même appris qu'un *bretat* de Bro-Gernev, du nom de Kaourentin, était arrivé à l'abbaye de Gildas pour juger mon fils.

Fidelma fut surprise d'apprendre cette nouvelle.

– Frère Metellus m'avait dit qu'il fallait au moins quatre jours pour se rendre à Bro-Gernev et en revenir. Comment se fait-il que le *bretat* soit déjà là ?

– Kaourentin, qui se rendait à Naoned, est passé par le plus grand des hasards demander l'hospitalité à l'abbaye. Frère Metellus m'a rapporté que vous étiez tous tombés d'accord pour qu'un juge de Bro-Gernev entende la défense de mon fils à la place de mon *bretat*. Il semblerait que, dans cette affaire, un jugement rendu par le *bretat* de Brilhac ne serait pas respecté par le peuple.

– Frère Metellus est-il ici ?

– Il est venu en compagnie de ce Kaourentin. Je regrette l'absence de mon *bretat* Iarnbud.

Fidelma soutint son regard.

– J'ai le regret de vous annoncer qu'Iarnbud est mort, lui aussi. Je vous expliquerai dans quelles circonstances.

– Sommes-nous menacés, Fidelma ? demanda le roi Alan d'un air solennel.

– Certainement.

– Personne n'oserait pénétrer ici par la force, lança Budic avec un petit rire suffisant. Nous avons assez de gardes.

– Peut-être l'ennemi n'a-t-il pas besoin d'utiliser la force ? répliqua

Fidelma d'une voix douce.

– Vous m'effrayez, dit Riwanon en frissonnant. Qu'entendez-vous par là ?

– Que nous devons rester vigilants, car demain sera une journée capitale.

– Que croyez-vous qu'il se passera demain ? demanda le roi avec impatience.

– Les énigmes auxquelles nous sommes confrontés se résoudront enfin.

## CHAPITRE XVIII

À la première brise, les voiles du *Morvran* se gonflèrent et le navire glissa tel un cygne sur les eaux noires. Le gréement vibra et murmura comme les cordes d'une lyre sous les doigts d'un musicien. Bleidbara donna des instructions au timonier et guida le vaisseau vers l'ouest avec les premières lueurs annonciatrices de l'aube. Eadulf se rappela que, des siècles auparavant, les ancêtres de ce peuple de marins avaient bien failli défaire Jules César.

Eadulf et Héraclius se tenaient sur le pont arrière. Bleidbara s'était planté près de la barre, les jambes écartées et les pouces dans la ceinture. Il leva les yeux vers la lune, bas dans le ciel, et si pâle qu'on la distinguait à peine.

Ils n'avaient pas prononcé un seul mot depuis que l'ordre de hisser les voiles avait été donné.

– Vous pensez que nous les rattraperons ? demanda Eadulf. Avec toutes ces îles, ils peuvent se dissimuler n'importe où et une fois qu'ils auront atteint la voie d'accès au large...

– Maintenant, la marée monte, et dans le Morbihan à cette saison l'eau s'élève de deux toises. Dans le goulet, aucun bateau ne peut lutter contre le courant. Nos ennemis sont paralysés, ils doivent attendre que la marée tourne et ce sera bien après le lever du soleil.

Eadulf songea à ce que la vieille Aourken lui avait raconté sur ce chenal. Et il admira la dextérité avec laquelle Bleidbara et son équipage manœuvraient le *Morvran*.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ? s'enquit Héraclius.

– D'abord, me rendre à l'île d'Er Lanning, la Petite Bruyère, qui garde l'entrée du goulet. Là, nous ne sentirons pas la force de la marée entrante. Il y a de fortes chances que le *Koulm ar Maro* s'embusque à cet endroit mais, dans le cas contraire, je gagnerai l'île de Gavrinis<sup>15</sup>, et je remonterai le détroit en gardant l'île aux Moines à tribord. Je veux bien être damné si nous ne finissons pas par trouver notre gibier.

– Et quand nous l’aurons trouvé, que fera-t-on ? intervint Eadulf. Imaginez qu’ils veuillent se battre ? Je n’ai jamais assisté à une vraie bataille navale.

Bleidbara sourit à Héraclius.

– L’âne sauvage est bien en place, à la proue, et nous vérifierons si cette invention mérite son nom. Dans l’éventualité où elle nous décevrait, il ne nous resterait plus qu’à mesurer nos archers aux leurs.

– L’âne sauvage ? répéta Eadulf.

Il jeta un coup d’œil au cadre en bois recouvert de tissu qu’Héraclius lui désignait.

– L’onagre<sup>16</sup> est un genre de catapulte utilisé par les légions romaines. Quand le projectile est libéré, la machine recule comme un âne, d’où son nom. J’ai entraîné certains de mes hommes à l’utiliser et j’espère nous éviter ainsi une lutte au corps à corps. La portée de cet instrument est d’environ cent cinquante à cent soixante-quinze toises.

– Vous espérez tenir l’ennemi à distance en lui lançant des pierres ?

Héraclius secoua la tête d’un air mystérieux.

Eadulf avait bien entendu parler de catapultes utilisées sur terre, pendant des sièges, mais jamais sur mer.

Il commençait à regretter de s’être engagé dans cette aventure. Il n’avait rien d’un marin aguerri et il venait de réaliser qu’il se trouvait sur un navire de guerre. Tout en feignant devant le danger la même attitude calme et détachée que ses compagnons, il s’attendait au pire. Son habit de religieux ne le protégerait sûrement pas pendant l’affrontement. Il faillit demander à Bleidbara ce qu’il attendait de lui et préféra se taire.

Le vaisseau filait sur l’eau, poussé par un vent qui soufflait de la terre. La proue ouvrait les flots noirs dans un bouillonnement d’écume, presque phosphorescente dans l’obscurité qui commençait à se dissiper. L’orbe blanc de la lune, encore loin de la ligne d’horizon, moussait comme de la laine dans le ciel pâle. Ils distinguaient la côte de la péninsule à bâbord, avec ses collines et ses arbres noirs qui se détachaient à peine sur le ciel. À tribord se levaient les brouillards matinaux recouvrant peu à peu la Petite Mer. Le timonier se dirigeait sans difficulté apparente, évitant les écueils immergés, prenant de mystérieux points de repère.

Bleidbara donna des ordres et un homme grimpa aussitôt dans le gréement jusqu'en haut du grand mât. Puis il cria quelque chose à Bleidbara qui pinça les lèvres.

– Le soleil se lève dans notre dos, expliqua-t-il à Eadulf. S'ils se trouvent directement devant nous, ils nous verront avant que nous ayons eu le temps de les repérer. La vigie nous préviendra au moindre signe.

La tension commençait à monter dans l'équipage. Soudain, la vigie annonça Er Lanning.

– Nous la laisserons à bâbord et mettrons le cap au nord-ouest, dit Bleidbara à son timonier. Attention à la pointe sud, il y a des pierres levées immergées dans le coin.

– Cette île a été un centre d'adoration païenne, précisa Héraclius. Je l'ai déjà explorée. Regardez, là, ces deux cercles de pierres. L'un d'eux est entièrement immergé, sauf pour un écueil que les pêcheurs appellent l'enclume du Forgeron.

– Il pourrait facilement déchirer la coque d'un vaisseau comme le nôtre, ajouta Bleidbara.

Une aube aux teintes délavées annonçant la pluie s'était levée. On devinait le soleil derrière quelques nuages d'un blanc très pur. Tout le monde scrutait la mer.

– Cap sur l'île aux Chèvres ! lança Bleidbara en pointant un doigt devant lui.

La vigie hurla quelque chose à l'équipage qui leva la tête et vit l'homme indiquer le nord.

Bleidbara se claqua la cuisse avec un large sourire.

– Le voilà. Juste où je pensais le trouver. Il se dirige vers nous mais il a le vent contre lui. Préparez-vous au combat.

Sur le pont principal, quelqu'un poussa un cri et Eadulf se retourna pour voir un vaisseau sortir de la brume, voiles affalées. Il tanguait sans grâce tout en cherchant à prendre de la vitesse.

La proue amorça un mouvement tournant, comme si le navire essayait de virer de bord.

– Ils aimeraient bien fuir, grommela Héraclius.

Maintenant le navire oscillait d'avant en arrière.

Son équipage avait été surpris par le *Morvran* qui fonçait droit sur lui, labourant les flots.

– Il est temps de passer à l'action ! dit Bleidbara à Héraclius.

Le jeune homme hocha la tête, lança « Bonne chance » à l'adresse d'Eadulf et Bleidbara, et se dirigea vers l'onagre qui venait d'être découvert par les hommes d'équipage.

Eadulf n'avait jamais vu pareil instrument, mais il en avait lu la description dans d'anciens textes romains. Celui-là consistait en un cadre en chêne dont la base était solidement arrimée au pont. Les deux poutres latérales en forme de dos d'âne étaient percées de trous où passaient des cordes qui reliaient un essieu à un long bras vertical avec à son extrémité une pièce en cuir. L'essieu était actionné par une manivelle qui permettait de tendre le bras vers le bas, puis on insérait un projectile dans la poche et le bras, soudainement libéré, expédiait le projectile sur l'ennemi.

Eadulf observa Héraclius pendant qu'il vérifiait le fonctionnement de l'engin. Puis le Grec donna des instructions à deux de ses hommes qui disparurent à l'intérieur du navire et revinrent avec la lourde caisse en bois. Ils la déposèrent avec d'infinies précautions près de la machine, Héraclius l'ouvrit et en sortit une des grosses boules d'argile qu'Eadulf avait vues dans la maisonnette en pierre.

Eadulf distinguait maintenant les archers alignés sur le pont, à la proue du navire ennemi où se détachait la sculpture en bois représentant une colombe. Il s'agissait bien du *Koulm ar Maro* qui avait sauvagement attaqué l'*Oie bernache* et se préparait maintenant à se défendre. Sur le *Morvran*, qui n'avait rien d'un navire marchand inoffensif, les guerriers attendaient, leurs flèches pointées sur les hors-la-loi.

Eadulf se réfugia près d'un espar dont il espérait qu'il lui offrirait quelque protection contre l'assaut imminent. Il avait supposé que Bleidbara se placerait parallèlement au *Koulm ar Maro* pour pouvoir l'aborder. Maintenant il comprenait que Bleidbara l'attaquerait de face. Héraclius avait posé une des grosses boules d'argile dans la pièce en cuir de la machine.

– Héraclius ne causera pas grand dommage à l'ennemi avec ces boules d'argile, fit observer Eadulf. N'a-t-il pas embarqué des pierres ?

Bleidbara lui adressa un sourire rassurant.

– Ne vous tourmentez pas, frère Eadulf. Nous ouvrirons les hostilités dès que nous serons à cent cinquante toises de ces bandits.

Le *Koulm ar Maro* demeurait quasiment immobile tandis que le *Morvran* le chargeait toutes voiles dehors. Et c'est alors qu'Eadulf réalisa que le pont du *Koulm ar Maro* était plus haut que le leur. Les archers viseraient vers le bas et ceux du *Morvran* vers le haut. Eadulf ne connaissait pas grand-chose à l'art de la guerre, mais pas besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'ils étaient désavantagés. Fasciné et la bouche sèche, il attendait le choc de la rencontre.

Soudain, Bleidbara donna un ordre à Héraclius. Eadulf vit le maillet frapper la cheville en bois et il sentit tout le bateau vibrer tandis que le bras relâchait le projectile de la poche. La boule d'argile s'envola et, à la grande consternation d'Eadulf, alla heurter un espar du *Koulm ar Maro* avant de retomber dans la mer, brisée en mille morceaux. C'est alors qu'Eadulf poussa une exclamation d'étonnement. Là où les éclats avaient touché l'eau, la mer avait pris feu !

Bleidbara lui fit un clin d'œil tandis qu'Héraclius et son équipe remettaient déjà le bras en place et glissaient une nouvelle boule dans la poche.

– Héraclius appelle cela le *pyr thalassion*, expliqua Bleidbara, le feu liquide. C'est une invention de son père Callinicus, à Constantinople.

Eadulf était sans voix. Du feu que l'eau n'éteint pas représentait un secret terrifiant, pas étonnant qu'Héraclius l'ait gardé aussi jalousement.

Il y eut un sifflement tandis que les archers ennemis lâchaient leur première volée de flèches dont plusieurs se fichèrent dans la coque du *Morvran*.

Une fois de plus le maillet frappa la cheville et le navire frissonna sous les pieds d'Eadulf.

Cette fois-ci, la boule explosa sur le pont avant du *Koulm ar Maro*, répandant son contenu funeste. Il entendit des cris d'effroi et vit des hommes courir avec des baquets d'eau qui ne faisaient qu'attiser les flammes.

L'équipage du *Morvran* poussa un hurra frénétique mais, d'un seul mot, Bleidbara le ramena au silence. À son commandement, les archers lâchèrent leurs flèches comme un seul homme. Quelques



plaintes leur parvinrent, portées par les flots.

Pour la troisième fois Héraclius fit actionner la machine infernale. Cette fois, la boule s'écrasa au beau milieu du pont avant du *Koulm ar Maro*. Le navire prit feu.

Six autres boules avaient été sorties de la caisse et déjà Héraclius s'apprêtait à en charger une quatrième quand Bleidbara l'arrêta. Mettant ses mains en porte-voix, il appela le *Koulm ar Maro* à se rendre. On lui répondit par une pluie de flèches, dont une toucha un membre d'équipage. Eadulf comprit qu'il était perdu avant qu'il touche le sol.

Bleidbara fit signe à Héraclius de poursuivre sa sinistre besogne. Cette fois-ci, le projectile atteignit la proue près du timonier et les flammes jaillirent.

Après une nouvelle manœuvre le *Morvran* glissa le long du navire ennemi que Bleidbara appela une nouvelle fois à se rendre mais il n'obtint aucune réponse. Eadulf cherchait vainement des yeux la silhouette vêtue de blanc dont il avait un souvenir si vif. Le capitaine des bandits semblait avoir disparu. Les hommes tentaient sans succès d'éteindre l'incendie, allant et venant avec leurs seaux tandis que les flammes gagnaient inexorablement du terrain. Personne ne semblait les commander et il régnait la plus grande confusion. Certains agitaient leur épée en direction du *Morvran* en des gestes parfaitement incongrus. D'autres tiraient des flèches qui partaient dans tous les sens et se heurtaient les uns aux autres en un désordre indescriptible.

Eadulf fixait cet enfer avec horreur. Soudain, une pensée terrifiante lui vint à l'esprit.

– Et si Trifina était prisonnière à bord ? hurla-t-il.

Bleidbara pâlit. Pris par la bataille, il avait oublié Trifina. Héraclius venait d'expédier un autre de ses terrifiants projectiles : il atteignit le grand mât qui s'embrasa.

Le pont du *Koulm ar Maro* s'était transformé en fournaise. Ça et là des hommes sautaient à la mer, mais leurs vêtements refusaient de s'éteindre quand les malheureux touchaient l'eau.

Bleidbara eut un geste en direction de son timonier et la barre changea de cap.

– Mieux vaut s'écarter, expliqua-t-il à Eadulf. Ce feu est trop dangereux, il risque de se communiquer à notre navire.

Sur le *Koulm ar Maro*, les pertes étaient considérables et Eadulf n'avait toujours pas repéré la silhouette élancée vêtue de blanc. Il pria pour que Trifina ne soit pas prisonnière de cet enfer. Des hommes de l'équipage de Bleidbara, armés de longues perches, repoussaient le vaisseau transformé en brasier. Les voiles du *Morvran* se gonflèrent et il fendit les flots, s'éloignant du vaisseau maudit. Maintenant on ne distinguait plus que les lignes noires du *Koulm ar Maro* à travers un écran de feu qui dévorait les ponts, la coque, le gréement...

Après avoir mis à l'abri dans la cale les boules d'argile restantes, Héraclius rejoignit Eadulf, la mine sombre.

– C'est donc cela que vous ne vouliez pas que nous découvriions ? grommela Eadulf.

– Il s'agit d'un procédé mis au point par mon père pour l'empereur Constantin. J'espère bien que personne d'autre n'en découvrira la formule.

– C'est une arme effroyable, personne ne peut lutter contre ça.

– Regardez ! s'écria Héraclius.

Le silence se fit. Il y eut un étrange bruit, comme un gargouillis qui s'amplifia brusquement, et les flammes s'éteignirent. Le navire calciné s'était évanoui d'un coup, ne laissant derrière lui qu'un peu de fumée balayée par le vent.

Bleidbara cria des ordres, l'équipage s'agita.

– Nous allons voir s'il y a des survivants, dit Héraclius.

Eadulf secoua la tête d'un air sceptique mais, à sa grande surprise, on repêcha des hommes qui avaient réchappé du naufrage. Ils étaient pratiquement indemnes. Hébétés, on les amena devant Bleidbara qui entreprit de les interroger. Un seul était capable de parler et, comme il répondait par monosyllabes, Bleidbara le gifla par deux fois. Eadulf tressaillit. Il détestait la brutalité mais peut-être les circonstances la justifiaient-elles ? Le visage de l'homme exprimait une haine féroce.

– Il dit qu'il y a une femme sur l'autre navire, traduisit Bleidbara.

– *L'Oie bernache* ? s'enquit Eadulf.

Le prisonnier haussa les épaules et Bleidbara recommença à hurler. Le prisonnier répéta à plusieurs reprises le mot « looverdee ». Bleidbara le prit à la gorge et le secoua comme un prunier, les dents du prisonnier

claquèrent et il répéta « looverdee » à plusieurs reprises.

– Il dit que l'autre navire est caché à Enez Lovrdi, qui signifie l'île des Lépreux, grommela Bleidbara.

– Vous la connaissez ?

– Oui, c'est une petite île non loin d'ici où s'isolaient des lépreux. Elle abrite une vieille forteresse qui n'est plus habitée depuis longtemps. En vérité, je n'aurais pas eu l'idée d'aller y jeter un coup d'œil car les gens fuient cet endroit. Apparemment, c'est là que se cachait le *Koulm ar Maro*.

– Et *l'Oie bernache*, ajouta Eadulf avec une satisfaction non dissimulée. Il ne nous reste plus qu'à aller la récupérer. Où est le capitaine vêtu de blanc ? A-t-il péri dans le naufrage ?

– Difficile d'obtenir des informations, dit Bleidbara en fixant le prisonnier d'un air mauvais.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ? Ils ont peut-être laissé des hommes sur l'île pour la défendre en cas d'attaque ?

Bleidbara se frotta le menton d'un air pensif.

– Il nous faut réfléchir.

– Et trouver un plan qui ne mette pas la vie de mes amis de *l'Oie bernache* en péril.

– Je propose de passer à l'attaque sans plus tarder. Le *Koulm ar Maro* a sombré et ces brigands n'ont pas d'autre gros navire pour les protéger.

– Mais nous ne savons pas où *l'Oie bernache* est ancrée ni combien d'hommes sont prêts à la défendre.

Bleidbara grimaça un sourire.

– Vous avez manqué une vocation de stratège, frère Eadulf.

Puis il ajouta à voix basse :

– Méfiez-vous, ce prisonnier parle peut-être le latin. Quoi que je fasse, je veux que vous m'appuyiez. Ne montrez aucune indignation.

Vaguement inquiet, Eadulf hocha la tête.

– Si cela nous permet d'obtenir les renseignements dont nous avons

besoin...

Sur ordre de Bleidbara, un homme d'équipage prit une corde, l'attacha à un espar et fit un nœud coulant à son extrémité. Le prisonnier l'observait avec de grands yeux.

Bleidbara adressa un discours hargneux au prisonnier et revint à Eadulf.

– Je lui ai dit qu'il était un pirate, un assassin et un voleur, et qu'il devait assumer les conséquences de ses actes.

L'homme grommela quelques mots.

– Il implore notre clémence.

– La clémence se mérite, déclara Eadulf en entrant dans le jeu. Je prierai pour qu'il soit pardonné dans l'autre monde.

– Vous avez raison, frère Eadulf. Inutile de lui demander de collaborer.

On attachait les mains de l'homme derrière son dos et on lui passa la corde au cou.

Maintenant, l'homme sanglotait et proférait des propos incohérents.

L'expression de dégoût d'Eadulf n'était pas feinte, car il était révolté par ce spectacle. Et Bleidbara avait raison, l'homme parlait latin et il s'adressait à Eadulf.

– Je vous en supplie, mon frère, vous qui êtes un homme de Dieu, venez à mon secours.

– Le capitaine est dans son droit, vous êtes coupable, pourquoi voulez-vous que j'intervienne ?

– J'ai droit à un procès, je suis...

– Les personnes que vous avez assassinées n'ont pas eu de procès, l'interrompit Bleidbara.

Un des hommes d'équipage resserra le nœud coulant et le prisonnier fut obligé de se mettre sur la pointe des pieds pour éviter la douleur. Puis on commença à le hisser et il poussa un cri étranglé.

– Arrêtez ! ordonna Eadulf. Peut-être pourrait-il passer en justice devant un *bretat*, mais seulement s'il répond à nos questions.

Après avoir repris contact avec le sol, l'homme toussa et pleura pendant que Bleidbara feignait d'étudier la proposition d'Eadulf.

– Pourquoi pas, s'il me dit combien de ses compagnons sont à Enez Lovrdi, où ils se trouvent et où les prisonniers sont retenus.

Un flot de paroles sortit de la bouche du pirate :

– Il n'y a que six hommes sur le navire marchand que nous avons arraisonné il y a quelques jours, et les prisonniers sont restés à bord. Il est ancré dans une crique au nord de l'île, suffisamment profonde mais entourée d'arbres, ce qui le protège des regards extérieurs.

– Y a-t-il des sentinelles à la forteresse ?

– Non.

– Et vous dites que la femme est à bord ?

– Oui.

– Qui est votre capitaine ?

L'homme fit un geste en direction des débris flottants.

– Il a été frappé par une des boules de feu, ainsi que son second.

– Était-ce un homme frêle vêtu de blanc ? intervint Eadulf.

Le prisonnier le fixa d'un air ahuri.

– Taran ? C'était un solide gaillard de Pou-Kaer... Ah, vous voulez parler de celui qui lui donnait des ordres ? Non, il n'était pas à bord.

– Qui est-il et où se trouve-t-il ? À Enez Lovrdi ? aboya Bleidbara.

– Non et j'ignore qui il est. Seul Taran aurait pu vous renseigner. Il était toujours masqué et celui qui lui désobéissait le payait cher.

– Et maintenant, où est-il ? demanda Eadulf.

– Notre capitaine nous a dit que ce soir au crépuscule nous devons prendre la mer et revenir le long de la péninsule de Rhuys. Ensuite on s'embusquerait près des falaises, non loin de l'abbaye, en attendant l'homme en blanc et son compagnon.

– Vous jurez que vous ignorez le nom de ce mystérieux jeune homme ? le pressa Eadulf.

– Je le jure, mon frère. Ne me punissez pas pour mon ignorance, je n'ai jamais vu son visage. Si quelqu'un s'avisait de ne pas exécuter ses ordres, il était tué sur-le-champ. Même Taran le craignait.

– Pour quelle cause vous battiez-vous ? intervint Bleidbara.

– Pour du butin, rien d'autre.

Eadulf regardait le malheureux à genoux sur le pont, les mains toujours attachées dans le dos et la corde au cou.

– Une dernière précision, qui vous fournissait vos flèches ? Elles étaient d'excellente qualité.

L'homme hésita un instant. Il semblait étonné par la question.

– C'est l'homme en blanc qui les apportait avec la bannière, dont il fallait toujours s'assurer qu'elle serait visible pendant les attaques.

– A-t-il expliqué pourquoi ?

– Non, seulement à Taran, je suppose.

– Ramenez-le avec les autres prisonniers, soupira Eadulf qui n'était pas très fier du rôle qu'il avait joué dans cet interrogatoire.

Bleidbara confirma l'ordre et fixa Eadulf avec une certaine admiration.

– Eh bien, mon frère, savez-vous que vous auriez fait un excellent conspirateur ? Cet homme n'aurait pas parlé si nous ne l'avions pas un peu malmené.

– Et que se serait-il passé s'il avait refusé de livrer des informations ? demanda Eadulf d'un air las.

Bleidbara haussa les épaules.

– Nous l'aurions renvoyé avec ses compagnons afin qu'il soit présenté devant un tribunal.

Eadulf fronça les sourcils.

– Il ne s'agissait que d'un jeu ?

– Pas vraiment. Beaucoup de choses dépendaient de l'attitude de cet homme.

– Et maintenant ? demanda Héraclius qui n'avait pas prononcé un mot pendant toute la scène.

– Nous allons arraisonner *l'Oie bernache*. Certains de mes guerriers maîtriseront les sentinelles pendant que vous, frère Eadulf, irez libérer les prisonniers. Vous les connaissez bien et pourrez les rassurer.

– Je propose d'accompagner Eadulf, dit Héraclius. À deux, ce sera plus sûr.

– Accordé. Avec votre permission, je vais retrouver mes hommes, nous allons aborder l'île dans peu de temps.

Quelques minutes plus tard, le *Morvran* arrivait en vue d'une île boisée. Bleidbara, qui mènerait l'assaut, confia son navire à son second. L'équipage ferlait déjà les voiles et deux grandes barques furent mises à la mer tandis que le *Morvran* se rapprochait de ce qui ressemblait à un mur d'arbres et de rocs. Mais en arrivant près de la falaise, Eadulf vit un passage entre les rochers, et presque aussitôt la poupe d'un gros navire. Il sentit son cœur se dilater dans sa poitrine. Ce ne pouvait être que *l'Oie bernache* !

Il grimpa avec Héraclius, Bleidbara et quelques guerriers dans la première barque tandis que les autres s'entassaient dans la seconde.

Quand ils furent repérés, ils avaient pratiquement franchi la distance qui les séparait du navire marchand. Sans doute les sentinelles n'étaient-elles pas très attentives ou se préoccupaient-elles davantage de la surveillance des prisonniers que d'une attaque venant de l'extérieur.

Quelques flèches se perdirent dans la mer et déjà les hommes de Bleidbara grimpaient aux cordes qui pendaient sur les flancs du vaisseau. Il y eut des chocs métalliques, quelques cris, et Eadulf grimpa à son tour sur le pont, suivi par Héraclius. Il n'y avait que quelques jours qu'il avait quitté *l'Oie bernache* et cela lui semblait une éternité. Escorté du Grec, il se fraya un chemin au milieu des hommes engagés au corps à corps et se dirigea vers la cale. Inutile de tenter de soulever les trappes du pont. Il dépassa les cabines à la poupe et trouva l'écoutille qui permettait d'accéder à la soute. Un seul homme gardait le passage. Il bondit sur Eadulf qui s'écarta et Héraclius enfonça la dague dont il s'était muni dans les côtes du pirate qui s'effondra avec un cri étouffé.

Eadulf se précipita vers la porte, défit les verrous et l'ouvrit. Il pénétra dans un antre sombre et puant, éclairé par une seule chandelle. Des gens remuèrent et un visage apparut, barbu et hagard.

– Hoel ? murmura Eadulf en reconnaissant le troisième membre de

l'équipage par ordre d'importance. C'est bien vous ?

L'homme ouvrit de grands yeux.

– Frère Eadulf ! Vous êtes vivant ? Nous pensions que vous vous étiez noyé.

– Rassemblez vos gens et attrapez toutes les armes qui vous tomberont sous la main, nous sommes venus vous sauver, dit Eadulf qui n'avait pas le temps d'épiloguer.

Hoel répéta à ses compagnons la consigne qui fut saluée par des « Hourras ». Et ce fut au tour de Wenbrit d'émerger de l'obscurité.

– Lady Fidelma est-elle saine et sauve ? demanda-t-il avec anxiété.

– Elle va bien. Combien d'entre vous ont survécu ?

– Tous ceux qui n'ont pas été tués lors de l'assaut.

– Et depuis, vous n'avez pas bougé d'ici ?

– Non, nous sommes restés prisonniers de ces brigands.

– Nous en reparlerons plus tard et maintenant, assurons-nous que le navire est à nous.

Ils montèrent sur le pont principal où ils découvrirent que la bataille était déjà terminée. Des pirates de la colombe de la mort, un seul avait été fait prisonnier, les autres avaient péri. Cinq corps jonchaient le plancher : les aventures de ceux-là étaient terminées.

Désorientés par cette scène sanglante et leur longue incarcération, les membres d'équipage de *l'Oie bernache* s'égaillèrent sur le navire, clignant des yeux à la lumière du jour. Puis ils commencèrent à reprendre leurs esprits.



## CHAPITRE XIX

Bleidbara rejoignit Eadulf et lui donna une claque dans le dos.

– Bravo ! lança-t-il avec un grand sourire.

– Des blessés ?

– Quelques égratignures sans gravité. Ces crapules ne font pas le poids devant de vrais guerriers.

Eadulf se tourna vers Hoel et Wenbrit.

– Tout le monde va bien ?

– Tout le monde va bien, confirma Hoel. Après que vous avez plongé, on nous a ordonné de jeter les corps de Murchad et des autres par-dessus bord et nous avons été contraints d'amener le bateau jusqu'ici. Puis on nous a entassés dans un réduit sans lumière.

Bleidbara regardait autour de lui en fronçant les sourcils.

– Où est lady Trifina ?

Hoel le fixa d'un air ahuri.

– Qui ça ?

– Une femme de ce pays, expliqua Eadulf. Vous ne l'avez pas vue ?

Hoel secoua la tête.

– Après notre séquestration, nous avons perdu la notion du temps, nous ne distinguons même pas le jour de la nuit et n'avons jamais entendu parler d'autres captifs.

Eadulf et Bleidbara se dirigèrent droit sur la cabine qui avait été occupée par Murchad.

La porte n'était pas fermée à clé. Bleidbara l'ouvrit sans cérémonie et une dague vint se planter dans le montant de la porte.

Bleidbara recula en jurant puis pénétra à l'intérieur. Ils découvrirent Trifina acculée dans un coin, l'air terrorisée. En les voyant, son visage exprima l'incrédulité, puis la joie, et elle alla se jeter dans les bras de Bleidbara.

– Enfin ! Je croyais que les secours n'arriveraient jamais !

Bleidbara ne lui rendant pas son étreinte, elle se détacha de lui et le fixa avec étonnement.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

– Pourquoi n'étiez-vous pas retenue prisonnière comme les autres ?

– Mais je le suis, enfin je l'étais.

– La porte de la cabine n'était pas fermée.

Elle eut un timide sourire.

– À quoi bon ? Je ne pouvais pas quitter ma cabine et il y avait toujours des gardes à l'extérieur.

– Les autres détenus étaient à fond de cale.

– Je ne pouvais pas les aider. J'ai été bien traitée, mais il m'était interdit de sortir d'ici.

– Excusez-nous, lady Trifina, balbutia Eadulf, mais les circonstances nous ont rendus méfiants. Surtout que ces pirates se battaient sous le pavillon de votre famille.

– J'ai déjà expliqué à Fidelma que leur seul but était de détruire ma famille ! protesta la jeune fille.

– Maintenant, ils ne pourront plus vous nuire, rétorqua Bleidbara d'un ton glacial. Le *Koulm ar Maro* a été envoyé par le fond, nous avons tué la plus grande partie de ces brigands, les autres ont été capturés. Il ne nous reste plus qu'à identifier leur chef.

Trifina adressa à Bleidbara un regard consterné, puis elle se redressa, le visage dur.

– Où est Fidelma ? s'écria-t-elle. Après tous ces affronts, dois-je maintenant être accusée d'être le chef de ces usurpateurs criminels ?

– Fidelma est à Brilhac où nous allons la rejoindre, répondit Eadulf. À moins que...

Il se tourna vers Bleidbara d'un air interrogateur.

– J'exige une entrevue avec elle, j'ai été enlevée et retenue ici contre mon gré ! s'écria Trifina.

– Et Iuna ? demanda Bleidbara avec flegme.

– Iuna ? C'est elle qui m'a réveillée avec un de ces ruffians. Ils m'ont bâillonnée, attachée et portée jusqu'à un bateau. Ils ont tué un des gardes qui nous avait vus avant qu'il puisse donner l'alarme. Iuna était leur complice depuis le début.

– Et vous voudriez qu'on vous croie ? Comment expliquez-vous qu'Iuna ait été empoisonnée dans sa chambre quand vous avez disparu et que Ceingar ait été assassinée ? Pendant ce temps-là, vous jouissiez ici d'une relative liberté.

– Iuna est morte ? s'écria Trifina, apparemment stupéfaite.

– À Dieu ne plaise.

– Je ne comprends pas vos réticences. Je vous ai dit la vérité. J'ai été enlevée par Iuna en personne et on m'a traînée jusqu'ici pendant qu'elle retournait à la forteresse.

– Mais alors qui serait ce *Koulm ar Maro*, selon vous ? demanda Bleidbara.

– Je n'ai rencontré qu'un homme brutal du nom de Taran. C'était lui le capitaine du *Koulm ar Maro*. Je n'ai vu personne d'autre.

Eadulf se tourna vers Bleidbara.

– Laissons à Fidelma le soin de démêler cette intrigue des plus confuses. En attendant, je propose de laisser un de vos matelots sur l'*Oie bernache* pour aider les membres d'équipage à naviguer dans ces eaux qu'ils ne connaissent pas. Quand les deux navires seront en sécurité à Brilhac, nous aurons tout le loisir de poursuivre cette conversation.

Bleidbara tourna les talons sans un regard pour Trifina qui resta seule avec Eadulf.

– Je ne suis pas le *Koulm ar Maro*, affirma-t-elle d'une petite voix.

Eadulf avait tendance à la croire, mais son instinct l'avait parfois trompé.

– J’ai vu cette colombe de la mort, lui dit-il. Il ou elle était masqué et vêtu de blanc, assez frêle avec une voix bizarre – un homme tentant de se faire passer pour une femme à moins que ce ne soit le contraire.

– Et donc vous pensez que c’était moi ?

Trifina semblait maintenant résignée.

– Dans ce cas, plus vite nous rejoindrons Brillhac, mieux je me porterai. Puis-je monter sur le pont ?

Eadulf s’écarta.

– Bien sûr.

Eadulf retrouva Wenbrit, assis sur une marche près de la dunette arrière. Physiquement, le garçon semblait avoir bien traversé les épreuves, mais il était à l’évidence très malheureux.

– Tu es triste ? lui demanda Eadulf.

– Oui, en plus ils ont tué Luchtigern.

– Ton chat ? Nous l’avons vu à l’abbaye de Gildas. Ou plutôt, c’est Fidelma qui l’a repéré. J’ignore comment il a réussi à gagner le rivage. Ce bateau a-t-il longé la côte près du monastère ?

– Il n’est pas mort ? dit le garçon qui n’en croyait pas ses oreilles.

– Une dame du nom d’Aourken veille sur lui dans le village près de l’abbaye.

– Un des hommes qui nous surveillaient l’a balancé à l’eau. Je suppose qu’il a gagné la terre à la nage.

– Je croyais que les chats ne savaient pas nager ?

– Luchtigern sait. Il a toujours vécu sur un navire. Mais je n’aurais jamais cru qu’il parviendrait à se sauver.

– Raconte-moi ce qui s’est passé dès l’instant où le bateau a été arraisonné.

– Eh bien, après que vous avez sauté à la mer, ils ont envoyé une barque après vous et on a vu que vous aviez été repêchés par un voilier, qui vous a emmenés rapidement hors d’atteinte des bandits. Le vent a tourné et le chef vêtu de blanc a rappelé la barque. Il nous a ordonné de manœuvrer *l’Oie bernache*, ce que nous avons fait guidés

par ses hommes. Puis nous avons dû jeter Murchad, Gurvan, Menma et le seigneur Bressal par-dessus bord. Le chef en blanc est resté avec nous pendant que son navire nous suivait.

Le garçon hésita et Eadulf l'encouragea à poursuivre.

– Le timonier qui avait remplacé le nôtre s'est dirigé droit sur la côte, puis il s'est glissé dans un goulet entre deux promontoires rocheux et un fort courant nous a entraînés jusqu'à une mer intérieure où les îles étaient innombrables. L'Oie *bernache* a contourné le promontoire à l'est tandis que le navire de guerre prenait un autre cap. Quand nous avons été assez près de la côte, l'homme en blanc et un de ses compagnons ont quitté notre navire et ont ramé jusqu'au rivage. C'est alors qu'ils se sont débarrassés de Luchtigern parce qu'il avait griffé un homme. On m'a retenu et je n'ai pas pu voir ce qui se passait.

– Eh bien, il a réussi à gagner la péninsule de Rhuys. Ensuite ?

– L'homme en blanc a disparu, l'autre est revenu au bateau et nous avons gagné cette crique. Puis on nous a fait descendre à fond de cale. Comment nous avez-vous trouvés ? Qui vous a donné l'hospitalité ? Qu'est-ce que...

Eadulf leva la main pour endiguer le flot de questions.

– Tu le sauras en temps utile. As-tu vu ou entendu quelqu'un pendant ta détention ? L'homme en blanc est-il revenu ?

– Non. Ils nous donnaient à manger une fois par jour. Certains d'entre nous comprenaient leur langue car ils avaient souvent fait du commerce ici, mais personne ne connaissait cette mer intérieure. De toute façon ils ne nous adressaient pas la parole et nous ignorions l'existence de la dame.

Eadulf regarda en direction de Trifina qui se tenait seule devant la mer, accrochée à la rambarde.

– Nous en saurons plus d'ici peu. Et la dernière fois que j'ai vu ton chat, il était en excellente santé.

– Je suppose que Hoel sera capitaine maintenant que Murchad et Gurvan sont morts ?

– Sans doute. Ce sera à l'équipage de prendre la décision. Quand nous serons prêts, Hoel aura pour tâche de nous ramener à Ard Mhór.

– C'est un bon marin, lança le garçon d'un air grave.

L'équipage de *l'Oie bernache* avait débarrassé le pont des cadavres et transféré le prisonnier à bord du *Morvran*. Puis ils nettoyèrent le bateau à grande eau et firent disparaître toute trace des récents affrontements. Sur ordre de Hoel, l'équipage examina aussi les espars, les voiles et les cordages pour s'assurer qu'ils étaient en état de marche et Hoel annonça que le navire pouvait appareiller.

– Parfait, dit Bleidbara. Je vous laisse deux de mes hommes pour vous guider, rendez-vous à Brilhac.

Il se tourna vers Eadulf.

– Gardez l'œil sur Trifina, qui restera avec vous.

Il revint à Hoel.

– Nos canots vont vous remorquer hors de la crique. Ensuite, vous devrez vous débrouiller seuls.

Il désigna un de ses hommes.

– Celui-là est un excellent timonier, vous pouvez lui faire confiance.

Bleidbara les salua de la main et regagna une des barques avec Héraclius.

Des cordes furent fixées à *l'Oie bernache* pour le remorquer, on remonta l'ancre, et bientôt le navire se retrouva dans le Morbihan. Hoel ordonna de hisser les voiles, les barques s'éloignèrent, *l'Oie bernache* prit le vent et fila, enfin libre, sur les eaux bleues, suivie à distance par le *Morvran* aux lignes effilées.

Quand les gardes annoncèrent que deux vaisseaux entraient dans la crique en bas de la forteresse, un silence consterné accueillit cette déclaration. Mais Fidelma avait reconnu *l'Oie bernache* et son cœur se mit à battre plus fort. Puis elle vit le *Morvran* et pria le ciel pour qu'Eadulf soit sain et sauf et que tout se soit bien passé. Elle s'empressa de rassurer le roi Alan et dévala le chemin jusqu'à l'appontement. Boric, qui l'avait accompagnée, mit une embarcation à l'eau pour l'emmener à bord du *Morvran*. Elle voulait être la première à s'entretenir avec Eadulf et Bleidbara.

Maintenant assise sur le pont où les deux hommes l'avaient rejointe, elle écoutait tranquillement leur histoire qui touchait à sa fin. Son regard se porta sur *l'Oie bernache* et elle vit qu'on mettait une barque à l'eau.

– Trifina a persuadé l'équipage de la ramener à terre, fit-elle remarquer.

Comme Bleidbara changeait de position d'un air gêné, elle ajouta :

– Ne vous inquiétez pas, elle n'a pas l'intention de se sauver.

– Je demeure persuadé qu'elle est mêlée à ce complot, déclara tristement Bleidbara, sinon, tout cela n'a pas de sens et pourtant, je n'arrive pas à y croire. Mais que voulez-vous, tout le monde est témoin qu'elle ne semblait pas du tout prisonnière sur *l'Oie bernache*. Et elle a toujours eu le sentiment qu'elle devrait succéder à son père à la place de son frère. Tout l'accuse et malgré cela...

– Vous êtes toujours amoureux d'elle. A-t-elle mentionné Iuna ?

– Elle affirme que c'est Iuna elle-même qui l'a enlevée, et qu'après l'avoir mise dans le bateau, elle est retournée à la forteresse.

– Comment va Iuna ?

– Quand nous sommes passés devant Govihan, Héraclius est allé prendre de ses nouvelles. Il doit nous rejoindre plus tard à Brilhac.

Fidelma s'étira et murmura :

– Tout semble concorder.

Bleidbara faillit lui poser une question, mais une pensée lui traversa l'esprit qui l'en empêcha.

– Il faut que nous partions, lady. Nous devons profiter de la marée pour gagner la pleine mer. Nous avons rendez-vous au crépuscule pour récupérer le chef du *Koulm ar Maro* – qui ne sera pas peu surpris de découvrir le *Morvran* à l'heure dite.

À leur grande surprise, Fidelma secoua la tête.

– Inutile de vous déplacer, il n'y aura personne.

– Je ne comprends pas, protesta Bleidbara. Qu'en savez-vous ? Pensez-vous que comme nous avons capturé Trifina... ?

Fidelma se leva, se pencha par-dessus la rambarde et suivit du regard le canot qui dansait sur les vagues et s'apprêtait à s'amarrer au ponton. Trifina était à son bord.

– Les chefs de cette conspiration embrouillée sont maintenant à

Brilhac. Le couronnement de leurs projets devait avoir lieu ici, avant le crépuscule, avant qu'ils ne s'enfuient sur leur navire.

– Mais alors, tu les as démasqués ? s'écria Eadulf, incrédule.

Fidelma eut un sourire en coin.

– *Patientia vincit*. Je propose de laisser encore un peu de temps aux conjurés avant de les confondre. M'accordez-vous ce répit, Bleidbara ?

– Comme vous voudrez, lady, je suis à vos ordres.

– L'audience se tiendra dans la grand-salle au coucher du soleil. J'ai obtenu l'autorisation du roi Alan qui est enfin arrivé, ainsi que le *bretat* que frère Metellus avait envoyé chercher. Les témoins, dont Barbatil, ont été prévenus. Mais maintenant que la colombe de la mort a compris que son plan avait échoué et que son navire avait été envoyé par le fond, difficile de prédire l'étape suivante. Vont-ils tenter de jouer le dernier acte de leur entreprise ?

Bleidbara et Eadulf étaient troublés.

– Quel dernier acte ? demanda Bleidbara.

Fidelma les fixa à tour de rôle, le visage grave.

– Eh bien, mais l'assassinat d'Alan Veur par la famille du *mac'htiern* de Brilhac, afin de mettre un nouveau roi sur le trône des Bretons.



## CHAPITRE XX

La nuit était tombée. La grand-salle de Brillhac, pleine à craquer, était éclairée par de nombreuses lampes à huile en terre cuite. Leurs flammes vacillantes entretenaient une atmosphère enfumée à l'odeur âcre et la foule avait fait monter la température jusqu'au malaise. Les meubles avaient été rassemblés dans un coin, des tabourets et des bancs disposés face à une estrade dressée devant la cheminée principale. Il s'agissait d'une plate-forme en bois où trônaient quatre fauteuils, veillés par de grands chandeliers de métal où étaient plantées des bougies en cire d'abeille.

Le roi Alan et la reine Riwanon avaient pris place sur les deux fauteuils du milieu. Le souverain à la chevelure flamboyante arborait un visage sombre. La belle Riwanon, qui avait revêtu une tenue aux couleurs chatoyantes, attirait tous les regards. À la droite du roi, le seigneur Canao, ami intime d'Alan, fronçait les sourcils d'un air anxieux. À son arrivée, des murmures réprobateurs s'étaient élevés des bancs où se pressaient les habitants de la région, impatients d'entendre prononcer la condamnation de Macliau par le souverain et le *bretat*. À la gauche de Riwanon se tenait Budic, le fils du roi, chef de la garde.

Le *bretat* Kaourentin de Bro-Gernev, un vieil homme voûté, était assis devant le roi sur un banc disposé en biais un degré plus bas sur l'estrade. Il avait un visage long et émacié, le teint pâle, un nez busqué et des cheveux d'un blanc sale attachés par un ruban. À vrai dire, son air réprobateur n'inspirait guère confiance à Fidelma assise près lui. À la droite de Fidelma, frère Metellus se tenait prêt à lui servir d'interprète. Puis venaient Eadulf, Bleidbara et Héraclius, installés sur un banc symétrique, au-dessous de Riwanon et Budic. Sur le premier banc au niveau du sol, face à Alan et au seigneur Canao, Macliau avait pris place. Il défiait l'assemblée, le menton en avant et l'air fanfaron, tel en enfant sur le point d'être réprimandé par ses parents. Trifina, tête basse à ses côtés, semblait indifférente.

Derrière eux s'entassait le public. Fidelma avait aperçu Barbatil, le père d'Argentken, son ami Coric et Aourken. Au fond, elle distinguait

Hoel, maintenant élevé au rang de capitaine de l'*Oie bernache*. Il était entouré de Wenbrit et des membres de l'équipage. Les autres étaient des habitants de la région et des moines de l'abbaye. Aux points stratégiques de la salle, des guerriers du roi montaient la garde avec quelques guerriers de Brilhac, sous les ordres de Boric.

La tension montait et les discussions allaient bon train quand Alan Veur se racla la gorge et le silence se fit. De sa belle voix de baryton, il prononça quelques paroles en celtique d'Armorique, puis il passa au latin.

– Mes amis, puisque la langue commune pour la plupart d'entre nous est le latin, je vous demanderai de vous exprimer dans cette langue. Pour ceux qui ne la maîtrisent pas, qu'un ami se place près d'eux afin de traduire les différents exposés. Cette concession s'explique dans la mesure où nous avons une étrangère parmi nous, une avocate chargée de mener les débats et qui plaidera en latin.

Fidelma s'apprêtait à se lever mais Kaourentin la devança et se tourna vers le roi.

– Je voudrais vous entretenir du système juridique auquel nous sommes soumis sous votre contrôle vigilant en tant que monarque.

Il avait une voix sèche et éraillée.

– Depuis des temps immémoriaux, nous observons un certain nombre de règles et parmi celles-ci, il est clairement stipulé qu'aucun étranger, surtout quand il ne parle pas notre langue, ne peut plaider devant nos juges, et encore moins remplir le rôle de magistrat. J'ai soulevé ce point devant vous hier soir, après que vous m'avez exposé comment se déroulerait ce procès.

Alan le toisa.

– Je vous ai écouté avec attention. Après avoir considéré vos arguments ainsi que les circonstances exceptionnelles auxquelles nous sommes confrontés, j'ai décidé de demander à Fidelma d'Hibernia de nous expliquer pourquoi elle estime être en mesure de remplir la tâche que vous lui contestez.

Il leva la main pour endiguer les objections que le *bretat* s'apprêtait à faire valoir.

Fidelma se leva à son tour, adressa un bref sourire au roi, et prit la baguette de coudrier dont elle ne s'était jamais séparée depuis qu'elle avait glissé des mains de Bressal à l'instant de sa mort.

– Voici le symbole de la fonction de *techtaire* ou ambassadeur que le peuple d’Hibernia considère comme sacré. Bressal, qui était venu à vous dans un esprit de paix, l’a laissé s’échapper au moment de son assassinat. Il était venu conclure un traité entre votre royaume et le mien. En tant que sœur de Colgú, roi de Muman en Hibernia, j’ai hérité de cette baguette et du titre qui s’y rattache.

– Nous reconnaissons votre rang et votre fonction, déclara Alan Veur.

– Soyez remercié, Alan roi des Bretons, dont la courtoisie n’a d’égale que la sagesse. Je préciserai que je ne suis pas ici pour traduire quiconque en justice, je ne suis pas suffisamment versée dans vos lois pour cela. J’interviendrai en tant que simple avocate. Si les faits que je m’apprête à porter à votre connaissance sont reconnus, je laisserai naturellement le soin à Kaourentin de prononcer les sentences établies en fonction de vos propres contraintes juridiques.

Le vieux *bretat* la fixait avec des yeux remplis de suspicion.

– Les faits que vous avez collectés dans vos investigations, les avez-vous obtenus en interrogeant les personnes concernées ?

– Oui, bien sûr.

– Au nom de quelle autorité ? Là encore, nos lois s’opposent à ce qu’un étranger entre dans nos royaumes et, par la ruse et des subterfuges, soutire des informations pour les présenter devant un tribunal.

– Par la ruse et des subterfuges ? Voilà une étrange façon de définir mon enquête.

– C’est inscrit dans nos textes. Donc vous admettez que vous n’aviez aucune autorisation pour entreprendre ces démarches ?

– Au contraire.

Fidelma se tourna vers Riwanon qui rougit.

– Elle a agi en mon nom, je pense, dit la reine.

Kaourentin fronça les sourcils.

– Comment cela, vous pensez ?

– Je lui ai demandé de découvrir qui avait tué l’abbé Maelcar.

– Ah ! s’écria Kaourentin. Puis-je vous rappeler que les charges contre Macliau, fils du seigneur Canao, se limitent à l’assassinat d’Argantken,

une jeune fille de cette contrée ?

– Il est également accusé d'être le chef des pirates du *Koulm ar Maro*, et donc des meurtres qui se sont produits ici, rappela Fidelma.

– La reine affirme que sa demande ne concernait que le meurtre de l'abbé Maelcar, rétorqua le *bretat*.

– Riwanon m'a à nouveau assurée de sa protection le matin où Ceingar a été tuée et où on a découvert qu'Iuna et Trifina avaient été enlevées. Elle a dit exactement, devant Budic et Eadulf, qu'elle m'autorisait à agir sous son autorité pleine et entière.

Le roi Alan eut une exclamation agacée.

– Ma femme vous a déjà expliqué tout cela, Kaourentin. Et si son autorité ne vous satisfait pas, la mienne devrait vous suffire car selon nos textes, mon épouse agit toujours en mon nom.

– Pardonnez-moi, sire, dit Kaourentin sur un ton mielleux, mais il est de mon devoir d'énoncer la loi et de veiller à ce qu'elle soit respectée.

– Maintenant que c'est chose faite, mon ami, peut-être pouvons-nous poursuivre ?

– Parlez, Fidelma d'Hibernia, mais rappelez-vous que nous sommes rassemblés ici pour juger Macliau, fils de Canao.

Le *bretat* se rassit, Fidelma attendit que les murmures s'apaisent et en profita pour se concentrer. Elle avait compris qu'elle serait limitée dans ses interventions dans la mesure où elle ne pouvait s'appuyer sur des articles de loi qui lui auraient permis de mieux manœuvrer. Elle n'était même pas certaine qu'on l'autoriserait à interroger les témoins, donc elle devrait compter sur sa seule éloquence.

– Je ne suis pas venue chez vous pour mon plaisir, commença-t-elle d'une voix sourde.

Puis elle marqua une pause, feignant d'être absorbée par ses pensées, avant de reprendre :

– Mon époux Eadulf et moi-même retournions en Hibernia sur l'*Oie bernache*, en compagnie de mon cousin le prince Bressal de Cashel. Il venait de signer avec le roi Alan un traité l'autorisant à ramener une cargaison de sel de Gwenrann, qui avait été chargée dans les cales du navire. Le capitaine du bateau, Murchad d'Ard Mhór, était un vieil ami à moi. Nous passions au large de Hoëdic quand un vaisseau de

guerre nous attaquait. Il avait une colombe sculptée à sa proue et à sa poupe flottait une bannière blanche frappée de l'emblème de la colombe. Après que ces bandits eurent tué le second et un membre d'équipage, nous avons été obligés de nous rendre. C'est alors que le chef du vaisseau ennemi, une personne masquée et vêtue de blanc, a assassiné de sang-froid le capitaine ainsi que mon cousin qui brandissait le symbole de sa fonction.

Fidelma marqua une nouvelle pause.

– Je n'entrerai pas dans les détails. Eadulf et moi-même, alors qu'on s'apprêtait à nous exécuter, avons sauté à l'eau. Frère Metellus, tel un ange gardien, est venu nous sauver sur son voilier. Puis il nous a emmenés à l'abbaye de Gildas. Là, j'ai trouvé la preuve que *l'Oie bernache* était ancrée non loin de ces rivages.

Aourken hocha la tête sur son siège.

– J'ai également appris que l'emblème de la colombe appartenait au *mac'htiern* de Brilhac, et que des fermes et des marchands avaient été attaqués par les mêmes pirates qui semaient la terreur en prenant toujours bien soin d'arborer un étendard aux armoiries des Brilhac. Le navire et son chef étaient surnommés le *Koulm ar Maro*, la colombe de la mort.

Canao se pencha en avant et prit la parole d'une voix ferme.

– Il va de soi que le *mac'htiern* de Brilhac et les membres de sa maison n'ont jamais participé à de tels actes. Aucun homme, légalement autorisé à servir sous l'emblème de ma famille, n'a commis de tels crimes.

Fidelma hocha la tête tandis que des exclamations hostiles fusaient du côté de Barbatil, de Coric et de leurs amis.

– Au cours de leurs assauts, ces pirates utilisaient donc le symbole de la colombe à votre corps défendant.

Barbatil se leva et ses propos furent aussitôt traduits à l'avocate :

– Nous sommes nombreux à avoir été les victimes de ces attaques et nous avons eu le sentiment, au cours de ces deux dernières semaines, d'avoir été persécutés par le seigneur de Brilhac alors que son rôle est de nous protéger !

– Votre intervention est tout à fait déplacée ! cria Kaourentin de sa voix éraillée.

– Déplacée ? Ma fille est morte et j'exige d'être vengé. Je parle au nom des fermiers qui ont été massacrés, de nos femmes et de nos filles qui ont été privées de leurs maris, de leurs pères et de leurs fils. Et au nom de celles qui ont été violées par cette vermine et de tous ceux qui ont péri aux mains de la colombe de la mort !

– Assez ! tonna Alan. Ce procès se tiendra au nom de la justice, pas de la vengeance, et en accord avec nos traditions et l'esprit de nos lois. Les coupables, s'il est démontré qu'ils le sont, seront punis, même s'ils siègent à mes côtés.

Le seigneur Canao pâlit, le regard fixé au loin.

Le roi revint à Fidelma et lui fit signe de continuer.

– Sur cette péninsule, nous avons entendu parler de ces attaques auxquelles le fermier Barbatil vient de faire allusion. Nous avons nous-mêmes découvert les cadavres de Biscam et de ses aides. Mon époux, Eadulf, a arraché un morceau de tissu que l'un d'eux tenait dans son poing.

Eadulf se leva et déplia le pan de la bannière de soie qu'il avait apporté afin que l'assemblée puisse le voir.

– La preuve est évidente ! cria quelqu'un. C'est l'étendard du seigneur Canao.

Fidelma crut reconnaître Coric.

Le roi Alan semblait songeur.

– D'après ce que je sais, ces attaques ont commencé il y a seulement deux semaines. Quel but poursuivaient-elles ? Cela n'a pas de sens. Au cours de cette période, tant à Naoned qu'à Gwenrann et à la chasse le long de ces côtes, le seigneur de Brilhac ne m'a jamais quitté.

– Je répète que ces actes inqualifiables n'ont pas été ordonnés par moi ni par la maison de Brilhac, intervint Canao.

– Mais alors pourquoi a-t-on utilisé votre emblème ? s'étonna Fidelma.

Le *mac'htiern* fronça les sourcils.

– Réfléchissez. Pourquoi ma famille aurait-elle attaqué et spolié ceux qu'elle protège ? Je suis le chef des habitants de cette région. Leur sécurité repose sur moi et je n'existe pas sans eux. Où serait le miel si la reine des abeilles se retournait contre les travailleuses de la ruche ?

– Nous sommes ici pour faire juger Macliau, s'écria Barbatil, pas le seigneur Canao ! Si le père refuse toute responsabilité, alors le fils doit s'incliner devant les preuves de sa culpabilité.

Fidelma ignore les vociférations des fermiers.

– Le seigneur Canao a posé une question intéressante. Ces attaques ont commencé quand la nouvelle s'est répandue qu'Alan Veur, roi des Bretons, allait venir à Brilhac. Quel but poursuivaient les auteurs de ces crimes insensés ? Lady Trifina m'a fourni la réponse. Trifina, que m'avez-vous dit ?

La jeune fille se leva avec des gestes lents.

– Je vous ai dit que quelqu'un voulait détruire la réputation de ma famille et qu'on utilisait notre pavillon pour nous salir.

– J'entends bien. Mais quelles étaient les visées de cette personne ? Les meurtres ne sont pas un objectif en soi et vous faire tomber en disgrâce non plus. Il y a sûrement autre chose.

– Je ne vois pas quoi ! s'écria le seigneur Canao. Les arguments de ma fille sont tout à fait convaincants. De son affrontement avec le *Koulmar Maro*, Bleidbara a ramené quelques prisonniers, il ne devrait pas être très difficile de les amener à confesser le nom de leur chef.

– Malheureusement, ils l'ignorent, répliqua Fidelma. Ce sont des mercenaires. Leur capitaine, un homme du nom de Taran de Pou-Kaer, était le seul à entretenir des relations suivies avec celui dont il recevait des ordres. Les autres se payaient sur les butins, mais ils n'ont jamais vu leur véritable chef. Sans doute Taran aurait-il pu identifier la colombe de la mort, mais il a péri au cours de la bataille navale.

– C'est exact, seigneur Canao, confirma Bleidbara. Les prisonniers auraient sûrement parlé pour sauver leur vie, mais ils n'ont rien à raconter.

– Je reviendrai plus tard sur l'identité de leur chef, déclara Fidelma avec assurance. Mais attachons-nous à la question précédente.

Elle laissa s'écouler quelques secondes. Il régnait dans la grande salle un silence impressionnant.

– Lady Trifina a raison. Cette colombe de la mort, puisque c'est ainsi qu'on nomme l'âme de cette machination, ne voulait pas seulement que la famille des Brilhac tombe en disgrâce mais qu'elle soit châtiée.

– Pour quelle raison ? s'enquit le roi Alan, visiblement peu convaincu.

– Votre mort.

Fidelma attendit que les murmures retombent.

– Ces attaques ont été organisées pour que l'hostilité envers la famille de Brilhac commence à se répandre dans la population. Ainsi, quand le roi Alan en visite à la forteresse se ferait assassiner, les coupables seraient tout trouvés. Cette famille descend des rois de Bro-Waroch et certains croient qu'elle en veut à la maison de Judicael, dont le fils est Alan Veur. Macliau lui-même gémissait sur la perte du trône de Bro-Waroch passé à Domnonia, et se vantait qu'il rétablirait les droits de sa famille.

Le seigneur Canao jeta un regard catastrophé à son fils qui fixait le sol, comme absent.

– C'est lui le coupable ! C'est lui la colombe de la mort ! hurla Barbatil.

Le roi était grave et songeur.

– Vous avez collecté beaucoup d'informations au cours de votre enquête, Fidelma.

– Mon vieux mentor en Hibernia, le brehon Morann, disait que la motivation conduit au coupable. Dans le cas qui nous intéresse, je crains qu'il n'ait eu tort. En l'occurrence, il s'agissait de vous tuer et de rejeter la faute sur ceux qui auraient pu prétendre à la couronne après votre décès. Mais si les Brilhac n'avaient pas été coupables de ce régicide, qui d'autre aurait pu en bénéficier ?

– Vous voulez dire à part la maison du seigneur Canao ?

– Exactement. Cicéron, un avocat romain, a prononcé devant un tribunal la locution célèbre : *Cui bono* ? À qui cela profite-t-il ? Par une curieuse coïncidence, juste avant que mon cousin Bressal ne soit assassiné, nous discussions des motifs qui pouvaient pousser au meurtre d'un roi ou d'un chef, et nous nous inquiétions pour la sécurité de notre haut roi. Depuis l'assaut funeste contre *l'Oie bernache* j'ai traversé bien des ténèbres, mais maintenant tout va s'éclaircir.

– Je crois que nous nous égarons, lança le *bretat* Kaourentin. Revenons à Macliau, que l'on soupçonne d'avoir tué sa maîtresse et d'être la colombe de la mort.



La grand-salle bruissa de chuchotements.

– Malheureusement, tout se tient, répliqua Fidelma. Mais profitons-en pour tirer Macliau de sa prostration. Il n'est pas coupable du meurtre d'Argantken, ni des actes barbares commis sous la bannière des Brilhac. C'est une victime utilisée pour accroître la colère du peuple. Et quand le crime ultime aurait été commis, tout le monde aurait maudit les Brilhac et la personne responsable de ces atrocités aurait pris le pouvoir avec l'assentiment général.

L'assemblée semblait pétrifiée et, pour la première fois, Macliau releva la tête et une lueur d'espoir passa sur son visage.

Fidelma lui adressa un sourire satisfait.

– J'ai écarté la culpabilité de Macliau pour plusieurs raisons. Nous sommes tous, je suppose, capables de tuer, mais quelles auraient été les motivations de Macliau pour assassiner Argantken ? Macliau apprécie le vin, les femmes et la vie facile. Il n'a rien d'un guerrier. De plus, il n'aurait jamais touché à son chien, qu'il aimait sans doute plus que les femmes dont il s'entourait. Non, Macliau dans le rôle du *Koulm ar Maro* n'est pas crédible un seul instant. Ce dernier est pervers, violent, un tueur sans pitié doté d'une ambition démesurée. Pas le genre à s'endormir, abruti par la boisson, après avoir tué sa maîtresse et son animal favori. Et puis comment Macliau aurait-il pu accéder au trône ? De l'avis général, il n'est pas taillé pour succéder à son père, même sa sœur Trifina le reconnaît, alors à un roi ! On m'a dit qu'il arrivait que les Bretons choisissent encore le membre de la famille le plus apte à assumer de hautes fonctions, qu'il soit homme ou femme.

– Mais alors si ce n'est pas Macliau, qui... murmura le seigneur Canao.

– Je peux maintenant donner le nom de celui qui commandait Taran : le pirate masqué et vêtu de blanc qui a participé à des assauts meurtriers et en a tiré un grand plaisir. La personne qui a tué mon cousin Bressal et le capitaine de *l'Oie bernache* était Iuna.

Des exclamations d'incrédulité et de surprise retentirent. Trifina fixait Fidelma.

– Iuna, notre intendante ? Vous plaisantez ! cria-t-elle pour dominer le vacarme.

Fidelma attendit que l'assistance se calme.

– Oui, Iuna, jeune femme impitoyable et déterminée, menait les attaques. Aourken fut la première à me parler de ses ambitions. Ses

parents étaient morts et le seigneur de Brilhac lui avait servi de père nourricier.

– Ma fille adoptive était satisfaite de sa condition, intervint le seigneur Canao. Elle n'entretenait aucune ambition particulière.

– Au contraire. Iuna venait d'une famille noble de Brocéliande. Ses parents avaient été assassinés. Vous le saviez quand vous l'avez accueillie chez vous.

Le seigneur Canao leva les bras en un geste d'impuissance et le roi Alan se renversa dans son siège avec un sourire triste.

– Je crains, Fidelma d'Hibernia, que dans votre plaidoyer vous n'ayez oublié un élément essentiel. Je connaissais bien le père d'Iuna, qui s'est battu à mes côtés contre les Francs. C'était un grand guerrier, mais il n'appartenait pas à la lignée de Domnonia ou de Bro-Waroch. Si le projet d'Iuna était de m'assassiner et de faire porter le blâme aux Brilhac afin de monter sur le trône, laissez-moi vous dire qu'elle n'avait aucune chance.

– Je vous le concède. Mais je n'ai jamais prétendu qu'elle aurait été le bénéficiaire direct de ces exactions. Elle agissait en lieu et place de quelqu'un d'autre, le vrai bénéficiaire dont elle croyait naïvement qu'elle serait la reine.

– Mais si je m'éteignais maintenant, il ne resterait que...

Un lourd silence pesait sur l'assistance.

– Oui, seul le fils né de votre premier mariage pourrait être sacré roi sans que rien ne s'y oppose. Budic vous aurait succédé.

Ses dernières paroles furent noyées dans une cacophonie assourdissante. Budic arborait un large sourire et secouait la tête d'un air ironique.

Fidelma ne put se faire entendre qu'en s'adressant directement au roi.

– Jusqu'à la nuit dernière, j'ignorais que Budic était votre fils. J'aurais dû le comprendre avant, quand l'abbé Maelcar s'est présenté ici attiré par un message dont il pensait que vous étiez l'auteur. Puis il a demandé à Budic si c'était lui qui avait envoyé un émissaire de la part de son père. Je n'ai pas réagi, ce qui était une grave erreur de ma part.

Budic éclata de rire.

– Vous en avez commis bien d’autres. Vous m’accusez, moi, d’avoir voulu attenter à la vie de mon père ?

Il se tourna vers le roi.

– Cette femme est folle. Quand ces attaques se sont produites, je peux prouver que je n’étais même pas dans cette partie du royaume.

– Je n’en doute pas dans la mesure où vous travailliez en accord avec Iuna, la colombe de la mort.

– Où sont vos preuves ? Que vous soyez princesse en Hibernia ne vous empêchera pas d’avoir à répondre d’allégations aussi scandaleuses !

– Silence ! s’écria Alan. Les menaces sont interdites dans l’enceinte d’un tribunal. Fidelma d’Hibernia est placée sous ma protection et peut exposer ici ses conclusions sans avoir rien à craindre de ma part. Cependant, je reconnais que son réquisitoire est déraisonnable. Elle doit présenter des pièces à conviction démontrant qu’Iuna et Budic font partie de cette conspiration.

– Iuna a tué l’abbé Maelcar, poursuivit Fidelma sans s’émouvoir. L’abbé, originaire de Brocéliande, avait été élevé dans une abbaye du nom de Paimpont, non loin de l’endroit où réside la cour. Lors d’une visite, il avait surpris Iuna dans une position embarrassante avec Budic. Il est revenu en maugréant sur l’audace d’une servante provinciale forniquant avec la progéniture d’un roi. Aourken me l’a raconté. Or Alan n’a qu’un seul fils. L’abbé Maelcar prenait Iuna pour une « servante provinciale ». Et Iuna laissa échapper qu’il l’avait insultée en usant de ces termes. Elle a également dit que c’était le genre à épier les femmes à travers les rideaux. Elle était sur le point de me rapporter ce qui s’était passé à Brocéliande quand elle comprit que cela l’accuserait. L’abbé Maelcar pouvait témoigner de sa relation amoureuse avec Budic. Voilà pourquoi elle l’a fait venir ici pour le tuer. Son audace et sa férocité augmentaient en même temps que le dénouement de la conspiration approchait.

Au cours de ce discours, Riwanon s’était tournée vers Budic avec une expression de dégoût, mais l’attention du jeune homme était concentrée sur Fidelma.

– Cependant, on m’a rapporté que Budic avait failli être tué dans une embuscade tendue par les partisans de la colombe de la mort, fit observer le roi Alan. Ils ont attaqué Riwanon et tué plusieurs membres de son escorte. Budic lui a sauvé la vie.

– Expliquez-nous ça, étrangère, ironisa Budic.

– Cette embuscade était un subterfuge, rétorqua Fidelma.

Riwanon s'empourpra.

– Mais j'étais là ! Bleidbara et votre époux se sont lancés à la poursuite des brigands, ils les ont découverts, ont sauvé ma servante alors qu'on était en train de la violer et les ont tués. Vous appelez cela un subterfuge ?

– Je vais vous dire ce qui s'est réellement passé. Budic, vous-même, Ceingar et deux de vos guerriers vous êtes mis en route. Budic avait besoin de cette mise en scène pour renforcer sa position quand le temps viendrait de se présenter comme un héros qui avait échappé au piège mortel que la famille de Brilhac lui avait tendu. Iuna avait organisé une rencontre entre des hommes à elle, appartenant à l'équipage du *Koulm ar Maro*, et le groupe mené par Budic. En fait, je pense que les deux guerriers qui accompagnaient Budic appartenaient à la conspiration ou étaient des mercenaires du *Koulm ar Maro*. J'ai trouvé bizarre que Budic et Riwanon aient décidé de se rendre à l'oratoire ce matin-là, alors que la campagne environnante était devenue peu sûre. Quand ils sont rentrés à Brilhac en racontant que Ceingar et les deux guerriers avaient été tués ou faits prisonniers tandis qu'ils avaient réussi à s'échapper, ma méfiance s'est accrue.

« En réalité, ils avaient rendez-vous avec les hommes d'Iuna, puis ils sont revenus à Brilhac pour nous conter leur fable. Pendant ce temps, les deux guerriers et Ceingar avaient rejoint les autres et même attaqué une ferme, assassinant le fermier et sa famille.

« Bleidbara et Boric, un traqueur émérite, n'ont trouvé aucune trace d'embuscade sur le chemin longeant la forêt où elle était supposée avoir eu lieu. Boric n'a pas davantage découvert d'empreintes des chevaux de Riwanon et de Budic revenant au galop à la forteresse poursuivis par des hors-la-loi, comme ils l'avaient prétendu. Bleidbara et ses hommes -Eadulf était avec eux – sont tombés par hasard sur le camp des bandits. Ceingar était avec eux.

– Ils sont arrivés à l'instant où Ceingar se faisait violer, lui rappela Riwanon.

– Soit l'amant de Ceingar était un des brigands, soit c'était une jeune personne à la morale douteuse. D'après ce qu'Eadulf m'a rapporté, elle ne se défendait pas contre son prétendu violeur. Quand elle est rentrée à Brilhac, elle était effrayée. Vu son état, il aurait été éventuellement

possible de lui arracher la vérité, mais elle fut envoyée dans sa chambre sans que je puisse l'interroger.

« L'arrivée du roi Alan étant imminente, Iuna comprit que Ceingar risquait de compromettre ses projets. Il est également possible qu'elle ait suivi des ordres de Budic. Toujours est-il qu'il fallait empêcher Ceingar de parler. Iuna, qui avait déjà poignardé Maelcar, n'hésita pas à l'assassiner. Iuna est une tueuse de sang-froid.

– Mais alors pourquoi ne m'a-t-elle pas tuée moi aussi ? demanda Trifina. Pourquoi s'est-elle contentée de m'enlever ?

– On avait besoin de vous vivante, du moins pour l'instant, afin de persuader les gens que la colombe de la mort était un membre de la maison de Brilhac. On attendait le roi Alan d'un moment à l'autre et le complot était sur le point de porter ses fruits. Iuna et un de ses hommes du *Koulm ar Maro* vous ont bâillonnée et ligotée avant de vous emmener sur un bateau. Vous avez été embarquée sur l'*Oie bernache* où on vous a traitée correctement en vous installant dans la cabine du capitaine. Vous deviez être en bonne santé pour servir Budic quand il ferait valoir ses accusations contre la maison de Brilhac.

Bleidbara, réalisant qu'il avait soupçonné Trifina à tort, rougit jusqu'à la racine des cheveux.

– Iuna est alors rentrée à la forteresse, ce qui lui donnait un bon alibi. Mais Budic, qui se préparait à prendre le pouvoir, n'avait plus besoin d'elle. Il avait mis son ambition à profit pour servir sa propre cause. Et puis il était bien placé pour connaître sa vraie nature et n'avait jamais envisagé de l'épouser. Bien qu'il lui ait fait toutes les promesses qu'elle exigeait, il n'avait pas l'intention de les tenir.

« Pour elle, il avait d'autres projets... particulièrement démoniaques. Quand elle rentra à la forteresse après l'enlèvement de Trifina, il se rendit dans sa chambre. Par la ruse ou par la force, il lui fit manger des champignons qui contenaient une amanite phalloïde. Ce champignon ne se distingue pas quand il est mélangé à d'autres, donc il a sans doute utilisé la ruse. Ce que Budic ignorait, c'est que Trifina, consciente que le *Koulm ar Maro* s'employait à discréditer sa famille, avait un espion à son service. Iarnbud.

– Combien d'âneries va-t-on encore m'obliger à écouter ? s'énerva Budic dont l'éternel sourire s'était effacé.

– Iarnbud a réussi à accoster à Govihan : il était allé chercher Iuna dans sa chambre et l'avait emmenée sur son bateau afin qu'Héraclius,

l'apothicaire de Trifina, trouve un remède au poison.

– A-t-il réussi ? demanda le seigneur Canao.

– À la forteresse, un garde qui avait vu Iarnbud portant Iuna lui demanda de s'identifier. Comme il ne répondait pas et poursuivait son chemin, il lui décocha une flèche et le blessa à la poitrine. Iarnbud parvint néanmoins à s'échapper. Malheureusement, il était trop faible pour atteindre directement Govihan. Ce n'est que le lendemain qu'il parvint à bon port et nous raconta son histoire avant de rendre son dernier souffle.

– Il n'en demeure pas moins que pour nous, votre interprétation des faits ne repose que sur des conjectures, fit observer Kaourentin dans une vaine tentative de réaffirmer son autorité. Vous n'avez aucun témoin.

– Je n'ai pas pour habitude d'émettre des hypothèses sans avoir rassemblé des preuves pour les étayer, rétorqua Fidelma d'une voix douce.

– Mais alors où est celle de...

Budic coupa le *bretat* avec son arrogance coutumière :

– Donc j'aurais empoisonné Iuna, qui était mon amante et m'aurait aidé dans ce prétendu complot ? Vous êtes une conteuse très douée, sœur Fidelma, mais vous feriez mieux d'occuper la fonction de barde plutôt que celle d'avocate.

– Vous vouliez vous débarrasser d'Iuna afin qu'après la mort d'Alan Veur vous puissiez épouser votre vraie maîtresse, une union qui aurait rehaussé votre image quand vous seriez monté sur le trône.

– Son nom ? tonna le roi d'une voix terrible.

Il était maintenant évident que la plupart des gens avaient compris de qui il s'agissait.

Fidelma se tourna vers Riwanon.

– Vous êtes la maîtresse de Budic, lady. Pourquoi étiez-vous si désireuse de confier l'investigation sur le meurtre de l'abbé Maelcar à une étrangère qui ne parlait pas la langue du pays ? Un meurtre avait été commis sous le même toit que vous. En tant que reine, vous étiez dans l'obligation de réagir, et vous avez cru que, dans ma situation, je ne parviendrais à aucun résultat.

Riwanon la fixait d'un air altier et s'apprêtait à répondre quand Budic la devança.

– Et vos preuves ? ricana-t-il. Iarnbud est mort sur une grève de Govihan et nous ne pouvons guère ajouter foi à la parole d'un agonisant. Ce Taran de Pou-Kaer, le capitaine du *Koulm ar Maro*, gît au fond du Morbihan. Quant aux quelques survivants, ils sont incapables d'identifier la colombe de la mort. Qui donc avez-vous trouvé pour appuyer vos divagations ?

– Vous oubliez qu'Iarnbud avait emmené Iuna avec lui pour chercher du secours auprès d'Héraclius. Iuna était en vie quand elle est arrivée à Govihan. Et aujourd'hui elle se porte bien.

Dans la grand-salle, on n'entendait plus que les craquements du feu.

Soudain, Budic bondit de son siège qui se renversa avec fracas et une épée se matérialisa dans sa main. Avec un cri de rage il bondit sur son père pétrifié mais Bleidbara, qui avait été plus rapide, lança sa dague qui alla se planter dans le poignet du traître. L'épée tinta sur le sol tandis que Budic poussait un cri de douleur. Puis les gardes du roi se précipitèrent pour le maîtriser et encadrer Riwanon, qui s'était affaissée sur son fauteuil, pâle et tremblante.

Le roi Alan se leva, chancelant avant de recouvrer son équilibre.

– Mon fils s'est condamné de lui-même, dit-il d'une voix enrouée.

Il jeta un coup d'œil au *bretat* Kaourentin.

– Les accusations contre Macliau, fils du seigneur Canao, sont abandonnées. Mon fils Budic sera puni selon notre justice pour tous les crimes qu'il a commis contre moi et mon peuple.

Il baissa les yeux sur Riwanon.

– Avez-vous quelque chose à ajouter à ce que nous avons entendu ?

Elle secoua imperceptiblement la tête en réprimant un sanglot.

– Alors vous devrez vous aussi affronter les conséquences de vos actes.

Après que les gardes les eurent emmenés, le roi Alan, le visage marqué par le chagrin, s'adressa à Fidelma.

– Je vous suis très reconnaissant, lady. Dieu merci, Iuna a survécu pour porter témoignage contre mon fils, sinon il aurait continué à feindre l'innocence.

Fidelma eut un sourire triste.

– Je crains d’avoir falsifié les faits, dit-elle d’une voix lasse. Il est vrai qu’Iuna était en vie quand elle a accosté à Govihan mais, malgré les soins prodigués par Héraclius, elle n’a pas pu se confesser. Ce n’est que par des déductions logiques que je suis parvenue à confondre Budic et Riwanon. La culpabilité qui les rongeait les a perdus.

Alan Veur la fixa longuement. Puis il poussa un profond soupir.

– Vous êtes une femme ingénieuse, Fidelma d’Hibernia. En sous-estimant vos capacités et en pensant que votre ignorance de notre langue paralyserait votre intelligence, Riwanon a commis une erreur grossière.

Fidelma s’inclina.

– *Vincit omnia veritas*. On m’a toujours affirmé que la vérité finissait par triompher.



## ÉPILOGUE

Toutes voiles dehors, *l'Oie bernache* gîtait sous le vent qui bourdonnait dans le gréement. Les espars grinçaient, la proue fendait les flots... comme c'était étrange de se retrouver sur ce navire. Tout semblait si familier à Fidelma et à Eadulf, et en même temps tellement différent. Hoel, le Briton de haute taille, avait remplacé Murchad et Gurvan à la barre. Il se tenait les jambes écartées et la tête droite, surveillant les voiles, notant le moindre mouvement du vent qui soufflait dans ses cheveux blonds.

C'était un marin émérite et Fidelma lui faisait confiance : la traversée se passerait sans encombre. Mais elle était tellement habituée à son ami taciturne et aux réactions stoïques de Gurvan quand il arrivait au capitaine de piquer des colères ! Pour elle, Murchad faisait partie intégrante du bateau à la silhouette trapue, au même titre que la sculpture de l'oiseau à sa proue, les mâts et les poutres en chêne... *L'Oie bernache* sans Murchad annonçait une autre époque.

Wenbrit était plus calme, plus grave. Le garçon insouciant et rieur qui ne savait quoi faire pour satisfaire le moindre désir de Fidelma appartenait au passé. Il avait mûri. Même Luchtigern, le seigneur des souris, depuis si longtemps la mascotte du navire, avait changé. Il préférait se dissimuler dans l'ombre des cabines plutôt que de s'aventurer au soleil. Hoel, secret et morose, travaillait sans relâche.

L'équipage, autrefois plein d'entrain, s'était réfugié dans le silence. Tout le monde avait été marqué par les récentes épreuves.

Fidelma s'appuya à la rambarde et regarda s'éloigner les péninsules qui marquaient l'entrée périlleuse du Morbihan. Eadulf, qui se tenait auprès d'elle, lut dans ses pensées.

– Je ne suis pas fâché de quitter cet endroit.

– Quel soulagement de retrouver Muman, où nous attend notre petit Alchú, et le château de Cashel qui bientôt se dressera devant nous au sommet de son promontoire !

Elle poussa un profond soupir.

– Malgré toutes les souffrances que nous avons endurées en Petite Bretagne, je suis gagnée par la mélancolie. Voyager, rencontrer des gens, vivre avec eux des expériences passionnantes fait aussi partie des richesses de la vie, non ? Nous nouons de solides amitiés et puis nous quittons nos amis... cela me serre le cœur. Pourvu que Trifina et Bleidbara parviennent à se réconcilier !

– Vu les circonstances, la réaction de Bleidbara était assez naturelle et démontre sa loyauté. Elle lui pardonnera.

– S'il l'aimait vraiment, il aurait dû lui faire davantage confiance.

– C'est un homme de devoir qui fera toujours passer l'honneur avant ses sentiments.

Fidelma se demanda s'il n'y avait pas là un message caché la concernant.

– Quant à frère Metellus, poursuivit Eadulf, il semblerait que les choses tournent à son avantage. Il sera certainement élu abbé de la communauté de Gildas, une position à laquelle il ne s'attendait pas du tout.

– Et qui ne lui plaît pas tant que ça. Quant à Macliau, espérons que cette aventure fera de lui un homme.

Eadulf n'avait pas l'air convaincu.

– Il a décidé de quitter Brilhac pour étudier la poésie et la musique. Une orientation qui lui donnera des occasions rêvées pour poursuivre son existence de débauché.

– Il a été choqué par ce qui lui est arrivé et il m'a confié qu'il ressentait le besoin de se racheter. Je lui souhaite de toute mon âme de réussir.

– Je ne suis pas fâché de laisser derrière nous certaines de nos nouvelles connaissances, grommela Eadulf. Nous nous débrouillons toujours pour rencontrer les méchants de ce monde.

Il lui jeta un bref coup d'œil.

– Je sais, je sais. C'est notre tâche dans la vie de débusquer les criminels et de nous assurer qu'ils seront punis. Cette fois-ci, c'était Luna.

Il frissonna.

– Tant de turpitudes en une seule femme, et si jeune !

Il marqua une pause.

– Dis-moi, quand tu t’es lancée dans l’accusation de Budic et Riwanon, tu avais vraiment conscience que tu ne pourrais pas démontrer leur culpabilité de façon définitive ?

– Si tu consultes les lois des Fénechus, tu verras qu’on peut avoir recours à des preuves indirectes pour convaincre un brehon. Si l’accusé manifeste des réactions physiques devant les charges qui pèsent contre lui, s’il tremble, rougit, pâlit, s’enroue ou manifeste d’autres symptômes de nervosité, alors la présomption de culpabilité est grande.

– Mais ce n’est pas une preuve formelle. Et puis nous parlons de la loi en Éireann, qu’en est-il en Armorique ? Et si Budic ne s’était pas trahi ?

Fidelma sourit.

– Je suis une juriste et dois utiliser les armes à ma disposition. L’important, c’est que ma stratégie ait fonctionné.

Elle fronça les sourcils.

– Je croyais que toi aussi tu étais passionné par la loi. Chez les Angles, ne rendais-tu pas quotidiennement la justice ? Si nous nous sommes rencontrés à l’abbaye de Hilda, c’est parce que tu représentais ton peuple en tant que *gerefa* et moi le mien en tant que *dálaigh*.

– J’ai abandonné cette fonction quand ton compatriote Fursa m’a converti et que je suis allé étudier à Tuam Breacain. Maintenant je suis un religieux, Fidelma.

Cette réflexion sonnait comme une critique, car elle aussi était une sœur de la foi. Mais elle se voyait d’abord comme une avocate et se demandait régulièrement si elle ne devrait pas abandonner les symboles de la vie religieuse. Cela ne lui serait pas très difficile car elle n’était guère dévote.

Elle décida d’ignorer la remarque d’Eadulf.

– Rappelle-toi, au cours de nos voyages, nous n’avons pas seulement rencontré des méchants mais aussi d’excellentes personnes.

– Ce qui me tourmente, c’est que même les braves gens peuvent faire le mal, dit Eadulf en s’écartant de la rambarde et en levant les yeux vers les voiles tendues à craquer.

– Donne-moi un exemple.

– Je pensais à Héraclius.

– Je ne comprends pas, je croyais que c’était un jeune homme très droit, au contraire.

– Ce qu’il appelle le *pyr thalassion* est une découverte abominable.

– Il a dit qu’il la tenait de son père, Callinicus de Constantinople. Il aurait retrouvé la formule.

– Peu importe, elle est effrayante.

– Ce n’est pas cette invention qui est effrayante, mais l’usage qu’en font les hommes.

– Sur un plan philosophique, on pourrait en discuter. Il n’en demeure pas moins que si cette substance n’avait pas été inventée, les hommes ne s’en serviraient pas. Je t’accorde que dès l’instant où on a aiguisé un bâton pour en faire une arme, le mal était dans l’outil. Mais l’idée de projeter du feu sur un navire...

Il frissonna.

– Je n’ai jamais rien vu d’aussi diabolique.

– Ce n’est pourtant pas nouveau. J’ai longuement discuté avec Héraclius. Il m’a raconté qu’un autre de ses compatriotes, du nom de Proclus Oneirocrites, avait incendié toute une flotte pour aider son roi Anastasius à écraser une rébellion. Cela s’est passé il y a plus d’un siècle. Certains prétendent qu’il utilisait les rayons du soleil, captés avec des miroirs qu’il orientait selon différents angles. D’autres affirment qu’il enflammait du soufre lancé ensuite sur les navires.

– Toujours est-il que ce feu grec me fait peur. C’est une arme de destruction sans précédent. Prions pour que le secret de sa fabrication ne tombe pas en de mauvaises mains.

– De ce côté-là, nous n’avons aucune garantie. En tout cas, les cinq royaumes ne sont pas concernés, Dieu merci. Allons, détendons-nous et profitons du voyage de retour à Ard Mhór.

– Et nous disposerons de combien de temps avant de repartir pour de

nouvelles aventures ?

Elle posa la main sur son bras.

– Je te promets de m’assagir. Nous nous sommes absentés tellement longtemps que je ne suis pas sûre que nous reconnaitrions le petit Alchú.

– L’important c’est que notre fils nous reconnaisse ! rétorqua Eadulf avec amertume.

Fidelma se mordit la lèvre. Il avait raison, bien sûr. Elle avait conscience d’avoir placé sa vocation d’avocate au-dessus de tout le reste. Il en avait toujours été ainsi depuis qu’elle avait quitté l’école du brehon Morann. Son cousin, l’abbé Laisran, l’avait persuadée d’entrer en religion à Cill Dara. La plupart des médecins, des juristes, des chroniqueurs, des copistes pour ne citer qu’eux, faisaient de même afin d’assurer leur sécurité. Mais quand Fidelma avait dû choisir entre la justice et son abbesse, elle avait choisi la justice. Au plus profond de son cœur elle n’avait rien d’une nonne, et elle le savait. Quand elle estimait que c’était nécessaire, elle n’hésitait pas à remettre en cause certains des dogmes fondateurs de l’Église.

Ne serait-il pas temps qu’elle cesse de s’interroger sur ses motivations ? Dans son pays, il était encore possible d’exercer les charges comme la sienne en dehors du clergé et elle avait le sentiment que son cousin Laisran l’avait mal conseillée. En réalité, elle n’avait jamais compté sur une communauté pour la protéger. Elle estimait que les nouvelles idées importées de Rome, ces règles que la plupart des gens ressentaient comme contraires à leurs usages, ouvraient une voie qui ne lui convenait guère. Était-il trop tard ?

– À quoi penses-tu ?

Elle se réveilla de sa réflexion.

– À ce que tu disais.

– Je veux juste que notre fils grandisse en ayant quelques souvenirs de ses parents.

– Et moi aussi, bien sûr, rétorqua Fidelma en rougissant.

Elle venait de s’interroger sur sa véritable ambition dans la vie et s’était enfin avoué que la pratique et l’étude de la loi primaient sur toute autre considération.

– À Cashel, il serait peut-être souhaitable que nous consacrons un peu de temps à réfléchir à notre avenir, non ? hasarda Eadulf.

Comme elle acquiesçait avec empressement, il la fixa d'un air songeur.

– Parfait. Nous avons assez voyagé et nous n'accordons pas assez de temps à la méditation. Et si on faisait une retraite dans cette petite communauté mixte de l'abbaye du bienheureux Ruan, au nord de Cashel ? Comment s'appelle-t-elle déjà ? La chèneaie quelque chose.

Fidelma ne l'écoutait plus, son regard s'était perdu sur les eaux grises.

Il ignorait que les pensées de son épouse suivaient un cours opposé au sien.

Loin de vouloir se réfugier dans une abbaye, Fidelma songeait à abandonner la religion pour assumer officiellement la fonction qu'elle remplissait depuis si longtemps : celle de conseiller juridique de son frère Colgú, roi de Muman.

Elle faillit en parler à son époux et se ravisa. Un sourire effleura ses lèvres. Il fallait d'abord qu'elle ait un entretien avec Colgú. Pour l'instant, Eadulf n'était pas prêt à aborder ce sujet mais à Cashel, dans le château de son enfance, tout s'arrangerait. Comme elle se languissait de Cashel !

1 10/18, n° 4466. (N. d. T.)

Domnonée. (N. d. T.)

2 Voir *Le Pèlerinage de sœur Fidelma*, 10/18, n° 4017. (N. d. T.)

3 Passage de la Mauvaise, puis Passage de la Teignouse. (N. d. T.)

4 La Loire. (N. d. T.)

5 Nevers. (N. d. T.)

6 Royaume du milieu (aujourd'hui comté de Meath). (N. d. T.)

7 Pointe de Conguel. (N. d. T.)

8 Royaume franc qui couvrait le nord-ouest de la France et avait pour capitale Soissons. (N. d. T.)

9 Pays de Galles. (N. d. T.)

10 Comices centuriates. (N. d. T'.)

- 11 Voir *Le Châtiment de l'au-delà*, 10/18, n° 4160. (N. d. T.)
- 12 Saint David. (N. d. T.)
- 13 Avec la grâce de Dieu ! (N. d. T.)
- 14 Voir *La Dame des ténèbres*, 10/18, n° 4066. (N. d. T.)
- 15 L'île aux Chèvres. (N. d. T.)
- 16 L'onagre est un âne sauvage et c'est aussi le nom d'une machine de guerre. (N. d. T.)

---

[1] Domnonée (N.d.T.)

[2] Aujourd'hui Baalbek (N.d.T.)

[3] Guérande (N.d.T.)

[4] Que la paix soit avec vous. (N.d.T.)

[5] Que la paix soit avec toi. (N.d.T.)

[6] Avec l'aide de Dieu. (N.d.T.)

[7] Expression attribuée à Hannibal. (N.d.T.)

[8] C'est le terme qui a donné le Devon (N.d.T.)